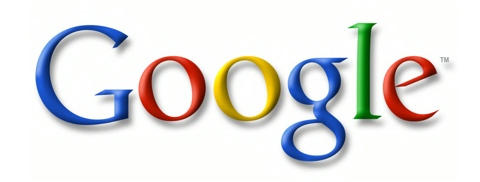



CH LIBRARIES
829055 4











# LES CRIMES DES PAPES.

FRONTISPICE




Crimes des Papes.

# LES
# CRIMES DES PAPES,

DEPUIS

## S. PIERRE JUSQU'A PIE VI;

PAR L. LAVICOMTERIE,

Député de Paris à la Convention Nationale.

AVEC NEUF GRAVURES.



A PARIS,

AU BUREAU DES RÉVOLUTIONS DE PARIS;
RUE DES MARAIS, F. S. G. N°. 20.

1792.

# AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il y a un an, quand j'annonçai la collection complète des crimes de tous les potentats de l'Europe, j'avois acquis la preuve depuis le 14 juillet 1789, que le peuple n'étoit pas encore bien guéri de son idolatrie pour ceux qui le gouvernent.

Je me suis attendu dès-lors à tous les obstacles que j'ai éprouvés depuis. Ceux qui vivent des crimes habituels de leurs maîtres, ne me pardonneront pas d'avoir révélé les turpitudes & les forfaits de toutes les cours; ils ont mis déjà tout en œuvre pour faire échouer mon entreprise. J'ai été dénoncé à plusieurs accusateurs publics; mais rien n'est capable de m'intimider, frappé de cette idée que le rapprochement des crimes de tous les monstres couronnés sera le plus terrible coup de massue qu'on puisse porter au despotisme.

Je ne perds point de temps pour l'exécution de mon entreprise; je n'abandonnerai jamais le monument que j'élève au salut de tous les peuples.

J'ai cru devoir commencer cette collection par les *Crimes des Papes*, parce que la superstition a été la mère du despotisme. Sans les mauvais prêtres, il y auroit eu sans doute beaucoup moins de tyrans.

J'ai multiplié les gravures, afin de faire passer, pour ainsi dire, par tous les sens à la fois, dans l'ame des lecteurs, cette horreur salutaire pour le crime, seule digue capable d'en imposer aux illustres scélérats.

Les recherches immenses qu'une entreprise de cette nature rend indispensables, ont causé quelques retards à la livraison des *Crimes des Papes*. Malgré la correspondance

que j'ai établie avec presque tous les historiens de l'Europe, & le grand nombre de gens de lettres que j'occupe pour cette collection, la première de ce genre, je ne puis en annoncer qu'un volume par mois, à commencer du mois prochain.

Cette entreprise terminée & le Journal des Révolutions me rendront sans doute le plus criminel de tous les citoyens aux yeux de l'aristocratie, à la chute de laquelle je ne serai pas celui qui aura le moins contribué; mais j'aurai rempli ma tâche.

L. Prudhomme

*N. B.* Je préviens le public de prendre garde aux contrefaçons, où les faits sont tronqués & altérés par plus d'un motif, & de n'ajouter foi qu'à cette édition, contenant 568 pages avec neuf gravures, & revêtue de mon chiffre & de ma signature.

# EXPLICATION DU FRONTISPICE.

Le papiſme eſt repréſenté par un tigre, caché ſous le maſque & le coſtume de la religion chrétienne ; ſa tête eſt couronnée de la tiare, ce monument d'un triple orgueil, dont les fleurons ſont formés par des plumes de paon.

Le monſtre mêle dans ſes mains les poiſons & les poignards aux outils de dévotion qu'il offre à la crédulité des peuples.

Il eſt fidellement accompagné d'un ſaint homme de chat, ſymbole d'hypocriſie.

Plus loin, ſur un autel chargé de toute l'artillerie canonique, s'élève la ſtatue de Jéſus crucifié, dont les yeux verſent des larmes de ſang, au moyen d'éponges placées dans la tête de la ſtatue, & preſſurées par un fourbe grimpé derrière cette décoration religieuſe : on voit auprès de l'autel une dupe ou un compère criant au miracle.

Cependant un jeune moine, porté ſur des nuages qui cachent des cordes auxquelles ils ſont ſuſpendus, deſcend des voûtes obſcures du gothique édifice ; ce moinillon, autre inſtrument de menſonge, eſt déguiſé en ange exterminateur dont il tient l'épée, tandis qu'il fait entendre la trompette du jugement.

A ce ſigne de la colère céleſte, ou bien plutôt craignant celle des papes, un prince nu en chemiſe, la corde au cou, reçoit humblement, avec des coups de verges, la couronne monacale en échange de celle de ſon empire qu'il abandonne au Saint-Père, aux pieds duquel ſa tête eſt foulée.

Les marches de l'autel ſont couvertes des urnes cinéraires de Henri IV, d'Eliſabeth, de Laurent de Médicis, & de tant d'autres envoyés ſubitement dans un coffret dans le ciel par les ſoins des papes. On y apperçoit auſſi la tête de Coligny, digne

préſent de Cathérine de Médicis au pontife de Rome. Sur ces mêmes marches eſt étendu le cadavre exhumé & mutilé de Formoſe, dont la tête & les mains roulent aux environs. A droite, ſur le devant, on voit la France & ſon coq, jadis emblême de la vigilance, alors endormis tous deux dans le ſein de l'ignorance qui ſe repoſe ſur un pape. Le Saint-Père, nourriſſant cette ignorance, en profite pour s'emparer doucement du gouvernail de l'empire, & pour vendre bien chérement des indulgences & des paſſe-ports pour le ciel. Du côté oppoſé un riche Parſis, convaincu d'avoir épouſé ſon indigente couſine, & d'avoir refuſé d'égorger un porc pour le manger à ſes noces, en conſéquence condamné au feu, & revêtu d'un *ſanbenito*, eſt lié ſur un bûcher qu'un inquiſiteur ſe hâte charitablement d'allumer par les ordres d'un bon pape, qui ſe jetant dans les bras lubriques de ſa ſœur, au ſortir d'un ſomptueux repas, ſe prête avec complaiſance aux monſtrueuſes careſſes de ſon père, autre ſainteté, & par cet horrible aſſemblage de débauches & de cruautés, parvient enfin à outrager la nature de toutes les manières.

Près de ce groupe inceſtueux, des hommes & des femmes toutes nues, dans leurs danſes diſſolues, exécutent les poſtures les plus laſcives pour mériter le prix propoſé par leur ſainteté, & perpétuer la luxure de cette ſainte famille.

INTRODUCTION.

# INTRODUCTION.

Le fanatisme a été attaqué en France depuis soixante ans, par toutes les forces de la raison et de l'humanité ; mille bras se sont levés pour l'exterminer, mais on n'a tracé qu'une partie isolée de ses attentats ; on a laissé épars dans mille volumes ses crimes innouis. Toutes les énormités, toutes les scélératesses du lama, du prêtre de Rome, n'ont paru que par lambeaux aux yeux des peuples abusés. Il fallait les rassembler, en faire, pour ainsi dire, un faisçeau ; il fallait les joindre au raisonnement éternel, et en écraser la tête horrible du monstre, coupé en tronçons, qui les rapelle et qui les cherche encore. Oui, le fanatisme relève son front, que la foudre a mille fois sillonné : oui, le fanatisme frappe encore les voûtes du Tartare; il appelle à grands cris, il évoque du fond de ses abîmes les ombres barbares des François premier, des Henri II, des Médicis, des Charles IX, des Louis XIV, et secoue sur la France ses torches ensanglantées et pâlissantes.

Luther, Calvin, Melancton, quelques pro-

testans, au commencement du seizième siécle, ont mis à contribution l'ancien et le nouveau testament, l'évangile et l'apocalypse, Tertulien et Cicéron, Augustin et Virgile, Isaïe, David et la Sybille, pour prouver que le pape avait le signe de la bête, et qu'il était visiblement l'ante-Christ : mais ils étaient au moins des fous, des visionnaires, qui disputaient contre des fripons; des aveugles, qui combattaient contre de féroces insensés. Ils ont cru ou feint de croire qu'il ne fallait qu'élaguer l'arbre, tandis qu'il fallait l'arracher et mettre à sa place le cathéchisme respectable du genre humain; le code, le livre de la morale, qui est ouvert depuis que le besoin, depuis que la nature a rassemblé deux hommes.

On verra, dans cet ouvrage, tout ce que peut la barbarie hypocrite et impitoyable, aidée de l'ignorance, de l'aveuglement malheureux, de la stupidité et des forces des hommes. Les peuples indignés verront avec effroi des monstres mille fois plus affreux, mille fois plus lâches et plus farouches que ceux de l'antique Rome et de Bisance; ils les verront assis sur la chaire apostolique; ils verront des brigands sacrés, des assas-

sins, des empoisonneurs, unis à des parricides, à des scélérats héréditaires, inviolables, le front ceint d'un diadème, d'un bandeau trempé dans le sang des peuples ruinés, saccagés, abandonnés au fer, à la flamme, à la barbarie de leurs doubles tyrans.

Le sage ne lira pas, sans répandre des larmes sur le sort des humains, par quelles fourberies, quelle audace impie, par quels sacriléges, quels scandales affreux, par quelle déception cruelle et inconcevable cette secte platonique et chrétienne a été depuis quinze cents ans une des causes les plus graves des malheurs épouvantables de l'Europe, de la destruction de Rome et de l'Empire. On verra de misérables empereurs, excités par d'indignes pontifes occupés d'absurdes querelles de théologie, tandis que les barbares en désolaient, ravageaient les provinces; on verra, depuis le funeste concile de Nicée, la terre baignée dans les larmes et le sang de ses habitans: on verra ces exécrables pontifes, caressant, flattant, canonisant de lâches criminels, dignes de l'échafaud, pour aveugler les peuples, pour serrer les doubles chaînes de l'esclavage et du fanatisme. Dans cet abrutissement général, il fut un temps,

il fut un moment horrible, où le sage écrasé, perdu, presque seul dans l'univers, dut craindre sans doute qu'elles ne fussent éternelles. Si rien ne le consola, s'il mourut dans cette idée affreuse, pleurez, philosophes, hommes vertueux; mêlez vos larmes à celles qui durent couler de ses yeux presque éteints.

Jetons un coup-d'œil rapide sur l'état de l'église chrétienne, après que le fils de Miriach ou Mariach eut subi le dernier supplice, sous le roitelet Alexandre Jeannée, et non pas sous Hérode le tétrarque.

Il faut avouer d'abord que les églises grecques et siriaques furent instituées les premières, et que l'Orient enseigna l'Occident. Il n'existe aucune preuve que Pierre ait été à Rome, et nous en avons mille qu'il habita long-temps en Syrie, et qu'il alla jusqu'à Babylone. Paul était de Tarse en Cilicie; tous ses ouvrages sont écrits en grec; tous les pères des quatre premiers siècles ont été ou Grecs, ou Africains, ou Syriens, tous les noms employés dans l'église romaine attestent encore que leur origine vient des Grecs; église, baptême, liturgie, litanie,

symbole, eucharistie, agape, épiphanie, évêque, prêtre, diacre, pape même; tout prouve que l'église d'Orient est la mère de l'église d'Occident.

On ne rangea, pendant plus de six siècles, aucun évêque de Rome, parmi les pères, et même parmi les auteurs approuvés, tandis que les Tertulien, les Origène, les Clément d'Alexandrie, Cyprien, Justin, Athanase, Irénée, Eusèbe, Gérôme, Augustin remplissaient l'Asie mineure, l'Afrique, l'Orient, de leurs écrits.

Dans le premier siècle, il n'y eut point de siége épiscopal particulier. Les apôtres et leurs successeurs se cachaient, tantôt dans un réduit, tantôt dans un autre; errant dans les villages, de cave en cave, de galetas en galetas, ils étaient loin alors d'avoir un trône épiscopal, de marcher sur la tête des rois humiliés, dégradés, et d'écraser les chrétiens abrutis.

Les aumônes des Néophytes rendirent la place d'évêque des grandes villes très-lucrative, dès le second siècle. Leur crédit s'étendit en raison de leurs richesses; et leur insolence, leur audace s'accrut dans la même

proportion qu'ils virent leur pouvoir planer sur la déception des peuples.

Saint Jacques, le propre frère de Jésus, avait été évêque de Jérusalem; son successeur devait naturellement avoir la prééminence sur tous les autres. Jérusalem était le berceau du christianisme; son fondateur y était mort dans les supplices et l'ignominie; Jacques son frère y avait été lapidé; Marie y était morte; Joseph, son mari, était enterré dans le pays; tous les mystères du christianisme s'y étaient opérés. Voilà une partie des titres qui devaient assurer à Jérusalem la prééminence sur Rome, sur Constantinople, sur Antioche, sur Alexandrie, mais tout changea au concile de Nicée; on y régla la hiérarchie; le nom de diocèse commença à y être connu. Les évêques des grandes villes s'arrogèrent le titre de métropolitains; le nom de patriarche s'établit peu à peu: on le donna au premier prêtre de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, et l'on permit à celui de Jérusalem de le prendre. Cette ville, appelée alors Elia, était déserte, pauvre, par sa situation entre des rochers, des précipices. Elle avait autrefois fleuri par le grand concours des juifs qui

y venaient célébrer leurs grandes fêtes : mais alors les pélerinages peu fréquens des chrétiens l'avaient réduite à rien.

Alors aucun de ces nouveaux chefs des chrétiens ne s'arrogea une jurisdiction temporelle ; mais la ruine de l'empire d'Occident fit naître cette usurpation scandaleuse, cette audace sacrilége, qui a couvert l'Europe d'ossemens, de désastres, de ruines, depuis le fond du Nord jusques et passé la Méditerranée, lorsque Pepin se lia avec Zacharie, et ensuite avec Etienne second, pour couvrir aux yeux des peuples son usurpation de la couronne sur Childeric, et le meurtre de Grifon, son frère, ce lâche brigand donna à cet Etienne, aux dépens des usurpateurs lombards, quelques domaines dans la Romagne.

Voilà ce prêtre hypocrite, imposteur, devenu prince. Cette nouvelle dignité ne tarda pas à être signalée par tous les scandales, les scélératesses, par tous les excès impitoyables que peut produire la soif effrénée du bien d'autrui. Sous Etienne III, la fureur fut au comble; le clergé se partagea, et la chaire apostolique fut entourée de sang et carnage.

Charlemagne, après avoir envahi la Lombardie, après avoir volé l'héritage de ses neveux, après avoir jeté dans un cachot ces enfans malheureux, dont on n'entendit plus parler; lorsque ses indignes succès eurent couronné ce crime, après qu'il eut outragé deux fois le sang et la nature; la première, en ravissant, comme un brigand, l'héritage des enfans de son frère; la seconde, en dépouillant son beau-père, pour avoir fait un acte généreux, pour avoir pris leur défense; après l'avoir fait traîner à Lyon, chargé de chaînes, et l'avoir condamné à terminer ses jours dans une prison, Léon III lui posa une couronne d'or sur la tête, et un manteau de pourpre sur les épaules, pour prix de ses rapines, de ses brigandages; mais il reçut en revanche de nouvelles donations de la part de ce voleur à main armée.

La famille de ce brigand heureux ne tarda pas à perdre à Rome le crédit qu'il avait acquis à l'aide de la scélératesse de ce Léon III. Les factions des comtes de Toscanelle, des Gui de Spolette, des Berenger, rendirent un peu de liberté au peuple romain, jusqu'au temps où Octavien Sporco appela Othon de

Saxe en Italie. Cet Octavien, connu sous le nom de Jean XII, était fils de cette infâme Marósie, qui avait fait pape son bâtard Jean XI, issu de son inceste avec Sergius III.

Othon de Saxe, appelé d'Allemagne à Rome, par ce Jean XII, et ensuite horriblement trahi par lui, le fit déposer pour ses crimes inouis.

Les successeurs de ce pape ont semé l'Europe de scandales et de crimes, dans leurs démêlés avec l'empire : ils ont eu à combattre les empereurs allemands, les empereurs grecs, et jusqu'aux Sarrazins ; mais l'intrigue, la fourberie, aidée de l'opinion malheureuse des peuples insensés, les a fait triompher des uns et des autres.

Hildebrand, ce Grégoire VII, appuyé des fausses décrétales, est peut-être celui qui a mieux su profiter de la démence des humains. Il éleva les prétentions de Rome au plus haut point d'audace, d'insolence et de crime; mais la puissance des papes dans Rome fut toujours inconstante, jusqu'au temps qu'ils s'emparèrent du fort de Crescence, appelé depuis château Saint-Ange,

dont le peuple avait toujours eu la jouissance.

Tout le monde sait qu'au seizième siècle la moitié de l'Europe indignée des crimes, des énormités, des scélératesses d'Alexandre VI, de l'ambition effrénée de Jules II, des brigandages de Léon X, des scandales affreux qui avaient souillé la chaire dite des apôtres, de la vente à l'encan des indulgences, de la taxe des plus grandes énormités, des superstitions honteuses, des friponneries effrontées de la vermine des cloîtres, secoua un joug horrible et ridicule, appesanti depuis si long-temps sur la tête des nations avilies, dégradées.

Avignon et ses dépendances prouvent à la fois la superstition, la fourberie, la soif d'envahir les possessions d'autrui, par la ruse, le fanatisme et la scélératesse : après mille vicissitudes, ce petit pays, dans la situation la plus heureuse, avait passé, au douzième siècle, dans la maison de Toulouse; Raimond VI, qui le possédait, en fut dépouillé et de ses autres domaines, par une croisade, prêchée par les papes; lui, dont les ayeux avaient été les principaux héros de ces

saintes et périlleuses folies. La cause de la croisade fut l'envie de s'approprier ses dépouilles ; le prétexte fut, que dans plusieurs de ses villes on pensait à peu près comme on pense dans la moitié de l'Allemagne, en Hollande, en Suède, en Dannemarck, en Suisse, en Angleterre.

Toutes les atrocités, toutes les barbaries qu'on nous raconte des peuples les plus féroces ne sont rien auprès des fureurs, des cruautés impitoyables qu'on exerça sur les malheureux habitans ; tout fut mis à feu et à sang sur l'ordre d'un légat : des prêtres, des prélats étaient à la tête de ces expéditions infernales. Raimond VI fut traîné à une église de Saint-Gilles, devant un envoyé du pape, nommé Milon, dépouillé, nu jusqu'à la ceinture, sans souliers, sans bas, une corde au cou, que tirait un diacre de Satan, tandis qu'un second diacre le battait de verges, qu'un troisiéme psalmodiait avec quelques tonsurés, quelques pédans crasseux; tandis que le légat était à table entre ses maîtresses.

Voilà la première origine du droit des papes sur Avignon et le comtat. L'infortuné Rai-

mond se soumit en pure perte à cet affront, à cette ignominie, dont on douterait aujourd'hui, si toute l'histoire ne l'attestait. Il lui fallut défendre ses villes contre les fureurs pontificales; il mourut en 1213, après les avoir vues réduites en cendres, son pays ravagé, par tout ce que peuvent commettre de plus affreux le vol, la rage et le fanatisme.

Raimond VII, orthodoxe, mais comme fils d'un hérétique, futpoursuivi, dépouillé de tous ses domaines en vertu des décrétales. On lui fit la guerre avec acharnement; le pape envoya un légat en France, sous le règne de St. Louis, lever des décimes pour soutenir cette guerre abominable du Languedoc et de la Provence. Raimond se défendait avec courage; les peuples abhorraient Grégoire IX et ses légats. Enfin cet indigne pontife consent à faire la paix, parce que la guerre dépensait ses trésors. Mais ce pape, en avare et sacrilége vicaire de Jésus, fit payer à Raimond VII dix mille marcs d'argent à son légat, deux mille à l'abbaye de Cîteaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cents à celle de Belle-Perche, le tout pour la rémission de ses péchés, comme le porte le traité qui fut signé devant le portail de la cathédrale de Paris.

Ce malheureux prince fut obligé en outre de céder à ce pape réprouvé, à ce Grégoire IX, le Comtat Venaissin au-delà du Rhône, et soixante et treize châteaux en-deçà. Mais comme les terres de Raimond, à la gauche du Rhône, étaient un fief de l'Empire, il ne pouvait les donner sans le consentemement de l'empereur; et Frédéric II ne ratifia jamais cette extorsion, ce vol pontifical.

La fille de Raimond VII ayant épousé Alphonse, frère de Louis IX, et n'en ayant point eu d'enfans, tous ses états en Languedoc furent remis à la France, ainsi qu'il avait été arrêté par le contrat de mariage.

Frédéric II avait rendu au comte de Toulouse le Comtat Venaissin; sa fille Jeanne en avait disposé avant de mourir en faveur de Charles d'Anjou, indigne usurpateur de Naples, et comte de Provence; mais Philippe-le-Hardi, fils de St. Louis, s'avisa de le donner à Grégoire X en 1274. Il faut avouer que jamais donation ne fut plus frauduleuse et plus illégitime.

La ville d'Avignon est dans le même cas. Jeanne de France, reine de Naples, descendante du frère de ce St. Louis, après avoir

empoisonné son mari, se mit sous l'horrible protection du pape Clément VII, demeurant alors dans Avignon, domaine de Jeanne. Elle était comtesse de Provence; les Provençaux lui firent jurer en 1347, sur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucun de ses domaines. A peine eut-elle fait ce serment, qu'elle vendit Avignon au pape quatre-vingt mille florins d'or; Mathieu Villani dit trois cent mille, mais la somme n'y fait rien, ils n'ont jamais été payés. Et vendre les peuples, les acquérir pour absoudre d'un parricide, y eût-il jamais d'abomination, de pareil sacrilége dans les annales des forfaits? Jeanne réclama quatre fois juridiquement contre cette vente impie. Ainsi Avignon et le Comtat n'ont jamais été réputés démembrés de la Provence que par un vol manifeste, et que dans des temps d'une épaisse ignorance, la barbarie pontificale voulut couvrir du manteau de la religion.

Mais revenons sur nos pas, et traçons en abrégé les progrès de cette secte, souillée par tout ce que la scélératesse a jamais commis de plus horrible.

Aussi-tôt la mort de Jésus, sept sociétés ou sectes différentes se manifestèrent chez

les Juifs. Les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens, les Judaïtes, les Thérapeutes, les disciples de Jean, et les disciples de Christ, ou plutôt continuèrent leurs querelles ridicules et intestines. Les premiers sectaires ou premiers chrétiens ne se distinguaient que par le nom de frères de saints, de fidèles : ils étaient tous humbles, obscurs, pauvres, travaillant de leurs mains pour subsister. L'apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. St. Pierre ressuscita sa couturière Dorcas, qui faisait les robes des frères. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur, nommé Simon, comme on le voit au chapitre 9 des Actes des Apôtres. Il y a loin de cet état d'abjection à une triple couronne; il y a loin de cet état misérable à commander en maître à Rome, à l'Italie, à prétendre donner la couronne et l'Empire, à dominer sur toute l'Europe, une partie de l'Afrique, et sur l'Asie mineure.

Ces sectaires se répandirent secrétement en Grèce, et quelques-uns allèrent à Rome, mêlés parmi les Juifs, à qui les Romains permettaient d'avoir une synagogue. Ils n'étaient point séparés des Juifs; ils observaient la circoncision, et les quinze premiers évêques de

Jérusalem furent tous circoncis ; Paul judaïse pour se laver de l'accusation d'être chrétien.

Ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les chrétiens judaïsant dans l'origine, commencèrent à se séparer de la communion juive. C'est ce qui leur attira tant de querelles de la part des synagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Egypte et dans l'Asie. Ils furent accusés d'athéisme par leurs frères juifs, qui les excommuniaient dans leurs synagogues trois fois le jour du sabbat. Peu à peu plusieurs églises se formèrent, et la séparation devint entière entre les juifs et les chrétiens. Cette séparation était ignorée des Romains, qui les considérèrent pendant long-temps ensemble, ou qui ne les regardèrent que comme des hommes voués pour le principal aux mêmes opinions, et qui ne différaient que dans quelques rites, que dans quelques cérémonies. Ils avaient pour les uns et les autres un mépris égal ; et ce peuple, le plus tolérant de la terre, souffrit leurs extravagances tant qu'elles n'attaquèrent point l'ordre établi par les loix ; mais quand ces obscurs sectaires devinrent intolérans, qu'ils crachèrent sur les images de leurs dieux, qu'ils brisèrent leurs simulacres,

cres, alors le préfet les abandonna quelquefois à la hache des licteurs.

Le christianisme s'établit d'abord en Grèce; les chrétiens y eurent à combattre une nouvelle secte de juifs, devenus philosophes à force de fréquenter les Grecs; c'était celle de la Gnose, ou des Gnostiques. Toutes ces sectes jouissaient d'une entière liberté de dogmatiser, de conférer et d'écrire; mais sous Domitien la secte chrétienne commença à donner de l'ombrage au gouvernement.

Ils célébraient leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; ce qu'on nomme aujourd'hui la messe, et qui se célèbre le matin, était la cène qu'on faisait le soir.

Jérôme et Eusèbe rapportent que quand les églises reçurent une forme, on y distingua à peu près cinq ordres différens; les surveillans des ames, d'où sont venus les évêques; les anciens de la société, qui sont les prêtres; les servans ou diacres; les croyans ou initiés, c'est-à-dire les baptisés, qui avaient part aux soupers des agapes; et les catéchumèmes et énergumènes qui attendaient le baptême: tous avaient des habits comme le reste des hommes, aucun n'était contraint de garder le célibat.

Témoin le livre de Tertulien dédié à sa femme; témoin l'exemple des apôtres. Quand ces intolérans sectaires devinrent plus nombreux, et que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire romain, les magistrats sévirent contre les perturbateurs de l'ordre public. On ne persécuta point les juifs, qui alors parurent au gouvernement séparés des Nazaréens, des Galiléens, et se renfermaient dans leurs synagogues. On permettait l'exercice de leur religion, comme tous les cultes, quoique le sénat ne les adoptât pas. Mais les chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, et sur-tout de celui de l'empire, furent plusieurs fois punis par les loix; de là cette foule de martyrs dont nos saints légendaires ont rempli leurs catalogues. Origène, dans son liv. 3 contre Celse, dit : *Il est mort peu de chrétiens pour la religion.*

Preuve qu'on ne persécuta personne pour ses opinions, mais bien pour des faits réprouvés par toutes les loix, c'est que les chrétiens demi-juifs tinrent cinq conciles dans le premier siècle, seize dans le second, trente dans le troisième, c'est-à-dire des assemblées tolérées. Il nous est resté peu de procès-verbaux des proconsuls ou préteurs qui condamnèrent ces intolérans sectaires à la mort.

Malgré que les loix romaines, que les empereurs vissent avec mépris, et quelquefois avec indignation, leurs efforts toujours redoublés pour élever leur culte sur la ruine des dieux de l'empire, il y en eut plusieurs qui usèrent à Rome de beaucoup d'indulgence. Dioclétien, qui passe chez les ignorans pour un persécuteur, dont la première année du règne est encore l'époque de l'ère des martyrs, fut pendant plus de dix-huit ans le protecteur déclaré des chrétiens, au point que plusieurs occupèrent des places importantes auprès de sa personne. Il épousa même une chrétienne ; il souffrit que dans Nicomédie, sa résidence, il y eût une superbe église élevée vis-à-vis de son palais.

Galerius ayant à se plaindre des chrétiens, et ayant remontré à Dioclétien que cette secte qu'il tolérait, qu'il protégeait, était enivrée de fanatisme, de fureur, qu'elle tentait de détruire le culte public et d'ébranler l'empire, Dioclétien fit détruire la cathédrale de Nicomédie. Un fanatique mit en pièces l'édit de l'empereur. On informa; on trouva la preuve de cette sourde conspiration, qui s'étendait d'un bout de l'empire à l'autre. On

trouva qu'Antioche, Jérusalem, Césarée, Alexandrie, étaient pleines de ces turbulens, de ces intolérans novateurs; que le foyer de cet incendie prêt à s'allumer était dans l'Italie, dans Rome, en Afrique et dans l'Asie mineure. Il y eut plus de deux cents de ces absurdes chrétiens, de ces perturbateurs du repos public, condamnés à mort, non pas pour des opinions ridicules, mais pour leurs actions.

Nous touchons à l'époque du christianisme, où un parricide plaça cette secte à côté du trône. Constance Clore les protégea dans toutes ses provinces; il avait une concubine qui était chrétienne; c'est la mère de Constantin, connue sous le nom de Sainte-Hélène. César Constance Clore meurt en 306 à Yorck, en Angleterre, dans un temps où les enfans qu'il avait de la fille de Maximien Hercule ne pouvaient prétendre à l'empire. Constantin, fils de cette concubine, se fait élire à Yorck par cinq ou six mille soldats allemands, gaulois, anglais pour la plupart. Cette élection faite par des soldats sans le consentement de Rome, du sénat et du peuple romain, ne devait pas prévaloir; mais ce scélérat heureux défait Maxence, élu à Rome,

et monte sur un trône souillé du meurtre de tous les siens. Dégouttant du sang des deux Licinius, père et fils, mari et enfans de sa sœur, de celui de ses propres enfans, ayant étouffé sa femme dans un bain, après tous ces parricides il se fit chrétien.

Après qu'il eut consulté, au rapport de Zozime, les pontifes de l'empire pour savoir s'il y avait quelques expiations pour des crimes si énormes, et qu'ils lui eurent répondu qu'ils n'en connaissaient pas, un prêtre d'Egypte, arrivé d'Espagne, lui en promet le pardon en embrassant la religion chrétienne. C'était le prêtre Ozius, évêque de Cordoue: aussi-tôt il communia avec les chrétiens, quoiqu'il ne fût que cathécumène, et qu'il réservât son baptême pour l'instant de sa mort. Il fait bâtir sa ville de Constantinople, s'enfuit de Rome, dont l'aspect lui rappelait sans cesse ses énormités. C'est le moment où la religion chrétienne commença à déployer son plan, mûri pendant trois siècles.

Avant même que ce barbare résidât dans sa nouvelle ville, les indignes chrétiens se livrèrent à tous les excès, à toutes les fureurs dont sa protection leur promettait l'impunité. Ils jetèrent la femme de Maxence dans l'Oronte,

ils égorgèrent tous ses parens, ils massacrèrent des magistrats en Egypte, en Palestine. La veuve et la fille de Dioclétien s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues et jetées dans la mer.

Le prêtre Ozius préside au premier concile écuménique, assemblé à Nicée vis-à-vis de Constantinople, convoqué par ce monstre, qui doit être au plus profond du Tartare, ou il n'existe pas; il exile Arius, le rappelle, et bannit Athanase; enfin il meurt en 337, entre les bras d'un chef des Ariens, d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de la mort.

Athanase, Eusèbe, se font une guerre cruelle, et l'arianisme plane long-temps sur l'empire. Julien, maintenant appelé le philosophe, voulut étouffer ces dissentions.

Constance, fils et successeur de Constantin, imita toutes ses barbaries; il assembla comme lui des conciles, qui se proscrivirent, s'anathématisèrent réciproquement. Athanase voulut soutenir son parti en Europe et en Asie par tout ce que la ruse et la folie peuvent mettre en usage. Les Ariens l'accablèrent. Les exils, les prisons, les tumultes, les assassinats signa-

lèrent la fin du règne abominable de Constance.

Jovien et Valentinien donnèrent tous deux la liberté entière de conscience; les deux partis s'en servirent pour exercer leurs haines, leur rage impitoyable.

Théodore se déclare pour le concile de Nicée; l'impératrice Justine, qui régnait en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune Valentinien, le proscrit; les Goths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, fondent sur les provinces de l'empire, y trouvant les opinions d'Arius établies, les embrassent, et gouvernent d'abord ces peuples conquis par leur propre religion.

Je passerai légèrement sur les siècles suivans; ils sont assez connus. Toutes les disputes pour des opinions ridicules ont causé quinze siècles de meurtres, de carnages, de guerres affreuses.

Au neuvième siècle, les Grecs et les Latins rompirent sans retour; vingt-neuf schismes sanglans ont souillé en Occident la chaire de Rome.

Les Arabes, et ensuite les Turcs, asservi-

rent l'église grecque presque toute entière, et l'église d'Afrique. Ils élevèrent la religion mahométane sur les débris du christianisme. L'église romaine a subsisté, mais désolée, parmi la discorde, parmi les ruines qu'ont entassées six cents ans d'assassinats publics et particuliers commis par l'empire d'Occident et le sacerdoce.

Pendant cette lutte du pouvoir séculier contre ce fantôme élevé sur la crédulité des peuples, les évêques, les abbés en Allemagne se firent tous princes, et les papes acquirent peu à peu la domination absolue dans Rome, et sur un pays de cent lieues.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle. Toute l'Europe était alors en proie aux disputes théologiques. Jésus fut reconnu pour sauveur et pour juge; mais on nia sa divinité. Les chefs de ce parti, également fous à lier comme les autres, furent Socin, Ohin, Pazuta, Gentilis et même Servet. On connait ses disputes avec Calvin, et sa fin malheureuse. Ils s'injurièrent quelque temps par lettres; Servet fut assez hardi ou assez imprudent de passer par Genève en allant en Allemagne; Calvin fut assez lâche pour le faire arrêter, et assez barbare pour le

faire condamner à être brûlé à petit feu. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour persécuteurs ou persécutés, bourreaux ou victimes.

Le Japon, Siam, l'Inde et la Chine pouvaient au seizième siècle être rangés, graces à la stupidité des hommes, sous la verge de fer des pontifes romains, pour les indemniser de la perte de la moitié de l'Allemagne, du Dannemarck, de la Suède, de la Hollande, de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande, de la meilleure partie de la Suisse, pour les récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique qu'ils ont perdues pour jamais, je le crois fermement; mais l'esprit d'intolérance, de discorde que les chrétiens portèrent chez ces nations, les fit exterminer au milieu des horreurs d'une guerre civile, excitée par eux en 1638; alors le Japon ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais, qu'ils ne régardèrent que comme des marchands, et non pas comme des chrétiens, et qui furent obligés de marcher sur la croix pour y être reçus, et encore n'est-ce qu'à Nangazachi, où on les renferme dans une étroite enceinte.

Les disputes interminables des jésuites et

des dominicains firent proscrire dans des temps postérieurs la religion chrétienne à la Chine; avec moins de rigueur, le grand empereur Yontchin en fut si scandalisé, qu'il ne voulut plus permettre qu'on y enseignât des dogmes sur lesquels d'absurdes missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté vraiment paternelle, et leur fit fournir des vivres, des voitures, et toutes les choses nécessaires à la vie jusqu'aux extrémités de l'empire.

Pauvres humains! quelques syllabes que vous n'avez jamais conçues ont couvert l'Europe de vos cadavres sanglans; le seul mot de *consubstanciel* agita Rome et l'empire, sema les provinces de troubles, de haines, de fureurs. Quelques usages aujourd'hui réputés sacrés étaient autrefois proscrits. On sait que les premiers chrétiens n'avaient ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que les papes, les évêques inventèrent ou copièrent des religions grecques, romaines, égyptiennes. Origène, Athenagore, Théophile, Justin, Tertulien disent que les premiers chrétiens abhorraient les temples et les autels.

Le gouvernement refusa à quelques-uns la

permission d'en bâtir, mais le plus grand nombre avait une aversion réelle pour tout ce qui les rapprochait des autres religions. Cette horreur subsista chez eux pendant deux cents cinquante ans. Un passage de Minutius Félix, qui vivait au troisième siècle, le prouve sans réplique. Il dit aux Romains :

« Putatis autem nos occultare quod colimus, si delubra et aras non habemus? » Quod enim simulacrum Deo fingam, cum » si rectè existimes sit Dei homo ipse simulacrum? Templum quod ei extruam, cum » totus hic mundus ejus opere fabricatus » eum capere non posset, et cum homo » latius maneam, intra unam ediculam vim » tantæ majestatis includam? Nonne melius » in nostra dedicandus est mente? In nostro » imo consecrandus est pectore? »

*Vous pensez que nous cachons ce que nous adorons, parce que nous n'avons ni temples, ni autels. Mais quel simulacre érigerons-nous à Dieu, puisque l'homme est lui-même le simulacre? Quel temple lui bâtirons-nous, quand le monde, qui est son ouvrage, ne peut le contenir? Comment enfermeraije la puissance d'une telle majesté dans une seule maison? Ne vaut-il pas bien*

*mieux lui consacrer un temple dans notre esprit et dans notre cœur?*

Je pense assez comme Toland, qui dit que les chrétiens ne paraissaient mépriser les temples et les autels, que comme le renard disait que les raisins étaient trop verds, car ils en construisirent sitôt que Dioclétien le leur permit; mais ils avaient encore en horreur l'eau lustrale, les cierges, l'encens, les habits pontificaux; tout cet appareil qui n'en impose qu'aux imbécilles, n'était à leurs yeux que des marques distinctives du paganisme. Ils adoptèrent ces usages dans la suite, et ces usages ont changé.

Pas une cérémonie, pas un rite observé aujourd'hui, ne fut sans doute pratiqué par des pêcheurs sans bien, sans asile, presque sans talens.

Le judaïsme, dont la religion chrétienne est empreinte et issue, prit presque toutes les coutumes, les jeûnes, le carême, les flagellations, et jusqu'au bouc Hazael des prêtres d'Egypte.

Le baptême nous vient également des bords du Nil; il y avait de grandes cuves dans des souterrains pour les initiés. Les Egyptiens

l'avaient inventé ou reçu des Indiens, qui de temps immémorial se baignaient dans le Gange. Les Hébreux baptisaient les étrangers qui ne voulaient pas se soumettre à la circoncision; les femmes, sur-tout, qui ne subissaient cette opération qu'en Ethiopie, étaient baptisées. Epiphane, Maimonide et la Gemmare le disent positivement. Jean baptisa Jésus, juif, dans le Jourdain. On se confessait dans les mystères d'Isis, d'Orphée et de Cérès, devant l'hyérophante et les initiés; car puisque ces mystères étaient des expiations, il fallait bien avouer qu'on avait des crimes à expier. Les chrétiens adoptèrent la confession dans les premiers siècles de l'église, ainsi qu'ils prirent tous leurs rites de l'antiquité, comme les processions, les cierges, les temples, plusieurs mystères. Le scandale de la confession publique d'une femme, arrivé à Constantinople au quatrième siècle, fit abolir la confession.

Le purgatoire, les limbes, l'enfer sont réchauffés des Grecs, des Persans, des Egyptiens, des Caldéens.

Platon avait parlé du purgatoire dans son Phédon, et tout ce qu'il n'avait pas emprunté de Timée de Locres, il l'avait pris des Egyp-

tantin-le-Barbu, et Jésus y obtint deux volontés. Je laisse plusieurs petits conciliabules tenus jusqu'au huitième siècle, où la fameuse question des images fut agitée. Constantin Copronice assembla à Constantinople un concile de 320 évêques qui foudroya l'adoration des images, et la traita d'idolatrie.

En 757, au second concile de Nicée, que la barbare Irène fit convoquer, on rétablit le culte des images; cela fait, elle ordonna d'arracher les yeux à son fils.

Charlemagne, en 794, fit traiter à Francfort d'idolatrie ce second concile de Nicée. Jusques là et depuis encore les conciles furent convoqués par les empereurs.

Le premier grand concile convoqué par un pape, le fut à Latran, en 1139 et 1179. Un autre fut tenu par Alexandre III, où les cardinaux prirent le pas sur les évêques. Autre concile de Latran, où le barbare innocent III voulut dépouiller le comte de Toulouse de tous ses biens, en vertu d'une excommunication. C'est la première fois qu'il soit parlé dans un concile de transsubstantiation.

En 1245 le pape Innocent IV convoqua à Lyon, ville alors impériale, un grand concile,

où il excommunia Henri II, et par conséquent le déposa, lui interdit le feu et l'eau : c'est dans ce concile qu'on donna aux cardinaux un chapeau rouge, pour les faires ressouvenir qu'ils devaient se baigner dans le sang de l'empereur et de ses partisans. Ce concile infernal fut la cause de la ruine de la maison de Suabe, et livra l'Allemagne et l'Italie à trente années d'anarchie, de destruction et de ravages.

En 1311, par un concile général tenu à Ravenne, on abolit l'ordre des Templiers dont l'origine valait bien celle de toute la crasse des monastères, et qui ont subsisté encore si long-temps. Je ne rapporterai pas les supplices horribles auxquels les fit condamner Philippe-le-Bel, en avare expoliateur.

En 1414 fut assemblé l'exécrable concile de Constance, où, au milieu des querelles les plus misérables, où, en proscrivant ce qui avait été adopté, et en adoptant ce qui avait été proscrit, des barbares vêtus d'un doliman noir, rouge, violet, condamnèrent Jean Hus et Gérome de Prague au plus horrible supplice, et dans lequel on se contenta de déposer Jean XXIII, convaincu des crimes les plus énormes. En 1430, on tint un grand concile à Bâle, où on déposa Eugène IV. On

assembla le cinquième concile à Latran, en 1512, contre Louis XII. Il fut ouvert par le farouche Jules II; enfin vint le fameux concile de Trente, rejeté en France.

Il n'en est aucun où l'on n'ait condamné, admis tour à tour les propositions les plus absurdes ; et c'est ce fatras inventé dans des jours de ténèbres qu'on ose encore offrir à la croyance des hommes éclairés ! et l'on ne rougit pas au dix-huitième siècle de reproduire des usages, des cérémonies inventées par des prêtres imposteurs pour terrasser la raison, la morale, pour arracher du cœur, de l'esprit des hommes la connoissance de leurs droits imprescriptibles éternels, Tyrans sacriléges, et naguère réputés sacrés, votre règne est passé, vous êtes anéantis ! En vain croyez-vous secouer sur l'empire les torches sanglantes de la discorde et du fanatisme, cette erreur ne pourrait être que passagère ? et frémissez, scélérats, la hache des loix est levée sur vos têtes !

Depuis Calcas qui assassina la fille d'Agamemnon, jusqu'à Pie VI, les prêtres ont été funestes au monde.

Pauvres humains qui avez pensé, qui avez cru fermement qu'un prêtre, qu'un fourbe de Memphis, de Syrie, d'Athènes ou de Rome,

avait le pouvoir de vous réconcilier avec la divinité quand vous avez blessé le pacte social, que vous avez rompu le lien fraternel qui doit vous unir, rougissez d'avoir été si long-temps la proie d'une erreur insensée et criminelle, qui brise les vraies bases de la morale; d'avoir été le jouet malheureux des scélérats qui ont enhardi des monstres par ce délire infernal à mépriser, à fouler aux pieds les droits les plus sacrés des humains! Non, non, ce n'est point l'aveu d'un crime qui le répare, qui soustrait le coupable à une certaine somme de malheur qui en est la suite terrible et inévitable.

C'est pourtant cette persuasion fatale, par laquelle Louis XI, bien confessé, et ayant reçu son Dieu, empoisonna son frère, donna la mort à son père; que l'archevêque de Florence, que les Pazzi assassinèrent les Médicis dans la cathédrale; qu'Alexandre VI, que César Borgia, tous deux rivaux et amans incestueux de Lucrèce, fille de cet exécrable pape, firent périr par la corde, le fer et le poison, quiconque eut deux arpens de terre à leur bienfaisance; que Jules II, le casque en tête, et la cuirasse sur le dos, se souilla de sang et de carnage; que Barthélemi Dias assassina à Nuremberg Jean Dias, son frère, etc. etc. etc.

Disons enfin qu'avant Constantin le Parricide, l'évêque de Rome ne fut regardé par les magistrats et les empereurs romains que comme le chef d'une secte ridicule, toujours tolérée quand elle ne troublait pas l'ordre établi par les loix, et quelquefois punie du dernier supplice quand elle déploya son absurde fureur. Aucun écrivain romain ne connut d'abord les noms des chefs de ce vil ramas de chrétiens judaïsans.

N'oublions pas qu'après même qu'ils se furent enrichis, ces superbes pontifes, qui aujourd'hui s'intitulent souverains de Rome, furent toujours sujets des empereurs ainsi que l'évêque de Constantinople, de Nicomédie, d'Antioche, d'Alexandrie, sans avoir l'ombre de l'autorité souveraine.

La religion sous laquelle Rome avait été si long-temps victorieuse, subsistait encore quand Alaric envahit une partie de l'Italie, et vint l'assiéger l'an 408. Le pape Innocent premier n'empêcha pas que les romains ne sacrifiassent aux dieux du Capitole pour obtenir leurs secours contre les Goths. Cet innocent I fut à la vérité un des députés vers Alaric, si on en croit Zozime et Orose. Cela prouve que ce pape était déjà un personnage important.

Vint ensuite Attila, qui ravagea l'Italie en 452, par le droit des brigands qu'avaient exercé les Romains sur tant de peuples avant lui. L'empereur envoya Léon I et deux consuls pour négocier avec lui; il l'envoya chargé de ses pouvoirs.

Genseric vint après qui saccagea, pilla Aquilée, toute l'Illyrie et Rome même; pas encore l'ombre de la souveraineté pontificale.

Le crédit des papes augmenta dans la suite sous les exarques, mais nulle puissance civile. L'évêque de Rome, élu par le peuple, demandait selon le protocole du *diarium romanum*, la protection de l'évêque de Ravenne auprès de l'exarque, qui refusait ou confirmait l'élection.

Dans le huitième siècle Pepin et son fils Charlemagne, comme nous l'avons dit, donnèrent aux évêques romains plusieurs domaines de l'exarchat, que l'on nomma *les justices de St. Pierre*. Voilà l'origine de leur puissance temporelle. Depuis la mort de ce grand brigand, les pontifes augmentèrent leur autorité de jour en jour. Mais il s'écoula encore des siècles avant qu'ils pussent usurper l'autorité suprême.

Othon I fait déposer, comme souverain de Rome, en 963, Jean XII. Il était le premier

homme de l'Italie en qualité de patrice et de consul, et malgré tous ces titres, malgré le crédit de la fameuse Marosie sa mère, son autorité dans Rome fut très-incertaine.

Hildebrand, connu sous le nom de Grégoire VII, ce pape superbe et impitoyable, loin d'être le maître dans Rome, mourut chassé de ses murs, prisonnier de Guiscard, voleur normand qui régnait sur la Sicile.

Dans le grand schisme d'Occident, dans le temps que deux, que trois ou quatre pontifes de scandales se disputaient l'empire du monde, ils furent souvent réduits à implorer la protection, l'appui des princes qui leur firent des aumônes. Ils ne furent riches que depuis le temps où ils n'osèrent entrer dans Rome.

Clément V passa sa vie en France, et fit un tel trafic des indulgences, des bénéfices, qu'il laissa des trésors immenses suivant Villani.

Jean XXII lui succéda, et renchérit sur la manière d'extorquer l'or des chrétiens. Le même Villani dit qu'on trouva à sa mort dans ses coffres vingt-cinq millions de florins d'or. En un mot, jusqu'à Innocent VIII, qui s'empara du château St. Ange, les papes ne jouirent ja-

mais dans Rome d'une autorité véritable. Cela ne les empêcha pas d'agir en tyrans impitoyables; mais ce n'était que dans les momens d'un pouvoir qui leur échappait, d'une indigne audace dont ils furent souvent punis.

Il est temps de détromper les hommes, de les arracher à l'erreur à laquelles des fourbes barbares semblaient les avoir condamnés pour jamais. Il est temps de leur dire que cette religion, que cette secte tant révérée, qui a fait couler des torrens de sang dans les quatre parties du monde, qui les a couvertes des membres, des cadavres déchirés de leurs frères, est la fille grossière, monstrueuse et défigurée de toutes les rêveries grecques, romaines, égyptiennes, indiennes, est la fille de toutes les impostures qui ont fait le tour du monde. Elles ont disparu, elle disparaîtra de même quand les humains seront éclairés sur leurs vrais intérêts, sur ce qui importe à leur bonheur; ils mettront à la place de tout ce fatras antique, de ce délire qui fut si souvent farouche; ils mettront la morale éternelle, sans laquelle le monde n'est qu'un tas lamentable de crimes, de ridicules et de calamités.

Il faut que par une secousse électrique et générale on réveille les facultés des humains

paralysées depuis de longues révolutions. Le Français sur-tout est mûr pour toutes les vérités ; il faut les jeter dans son ame tandis que les circonstances terribles et heureuses où nous nous trouvons la tiennent ouverte, l'ont préparée à les recevoir. Rien ne peut l'étonner, l'effrayer désormais ; le règne du fanatisme des rois et des prêtres est passé pour lui ; il ne peut reparaître, ou il faut par une impossibilité morale et physique que les tyrans réabrutissent les humains (1).

(1) On trouvera au commencement deux ou trois règnes de papes sans date, parce qu'il est fort incertain qu'ils aient même existé. On n'a employé leurs noms que pour conserver la chronologie.

LES

# LES CRIMES DES PAPES.

## SIMON BARJONE,

### SURNOMMÉ CÉPHA OU PIERRE.

L'IMPOSTURE sur laquelle sont échafaudées toutes les religions, a écrit en hébreu, en grec, en latin, que Cepha a été le premier évêque de Rome. Des légendaires, des imbécilles ou des faussaires intéressés l'ont répété. On sait, si l'on peut savoir quelque chose parmi un tas si dégoûtant de mensonges effrontés, qu'il prêcha aux juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Capadoce, dans Antioche, à Babylone; mais on n'a aucune preuve de son voyage à Rome. Les actes des apôtres n'en parlent pas. Justin, qui vivait plus de cent ans après lui, est le premier auteur un peu accrédité qui parle de ce prétendu voyage. Saint Irénée dit, à la vérité, d'après Justin, que Pierre et Paul vinrent à Rome, qu'ils y donnèrent l'église à gouverner à Saint Lin. S'ils lui donnèrent le gouvernement de la secte chrétienne, ils ne la conduisirent donc pas, et ne restè-

L'an 4 on, de ère vul

rent pas dans la ville. Il est dit que Saint Pierre occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans sous Néron, qui ne régna que treize ans ; mais une objection sans réplique contre Cepha, sont les propres paroles de Paul, dans son épître aux Colossiens, où il dit expressément qu'il n'a été secondé que par Aristarque, Marc et un autre, qui portait le nom de Jésus.

Si Pierre était allé à Rome, il est probable que la première église qu'on y édifia lui eût été dédiée, et elle l'est à Saint Jean. Il a passé pour en avoir été le premier évêque ; mais en ce temps, et long-temps après lui, il n'y eut aucun évêché particulier. La secte chrétienne ne prit une forme que vers le milieu du second siècle. Les apôtres étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des Esseniens, des Récabites, des Thérapeutes, des disciples de Jean, et sur tout de Jésus-Christ. On ne voit parmi eux aucun supérieur quand ils sont rassemblés ; personne ne préside, pas même tour à tour ; ils ne s'appellent point d'abord évêques. Pierre ne donne le nom d'évêque ou l'épithète équivalente qu'à Jésus-Christ, qu'il appelle le *surveillant des ames.* Ce nom de *surveillant*, d'évêque, est donné ensuite indiffé-

remment aux *anciens*, que nous appelons *prêtres ;* mais nulle dignité, nulle cérémonie, nulle marque distinctive, nulle prééminence.

Un nommé Papias, Phrygien, et qui écrivait dans la Phrygie, prétendit, au second siècle, que Saint Pierre était allé à Rome, de ce que, dans une lettre qu'il lui attribue, il parle de Babylone. Nous avons en effet une lettre qu'on suppose de Saint Pierre, dans laquelle il dit : *L'église qui est à Babylone, ma femme et mon fils Marc vous saluent.* Il a plu à quelques visionnaires de traduire Babylone par Rome. De cette manière, on n'est jamais embarrassé. Eh! misérables Papias, Lactance, Eusèbe, Justin, conciliez-vous donc, si vous voulez qu'on vous en croie ! Vous n'êtes d'accord ni sur le temps, ni sur le genre du supplice de Pierre, ni sur le nom de l'empereur sous lequel vous dites qu'il mourut ; il ne peut, tout au plus, y avoir parmi vous, parmi tant de contradicteurs, qu'un seul qui dise la vérité, et je suis placé au milieu des ténèbres pour le choisir. Que dois je faire ? Crainte de l'erreur, n'en croire aucun.

Par quelle audace impie, par quel orgueil sacrilége ses prétendus successeurs ont-ils

donc usurpé cette prépondérance, cet absurde pouvoir qui a marché sur la tête des rois, écrasé les peuples malheureux, et rempli l'Europe de scandales, de meurtres et d'attentats ? Par quelle fatalité, presque inconcevable, une secte judaïsant dans l'origine, à l'exemple de son fondateur, à l'exemple du Christ, est-elle parvenue à faire proscrire avec horreur le judaïsme qui lui donna naissance ? comment est-elle parvenue des caves, des greniers, des souterrains où elle se tenait cachée, à s'asseoir insolemment sur le trône des Césars ? L'ignorance a tout fait, l'ignorance, la cause des plus grands malheurs du monde.

La barbarie, la confusion déplorable où tomba l'empire romain au milieu des empereurs ou faibles, ou cruels, assassins ou assassinés, au milieu de la ruine de toutes les loix, au milieu des querelles théologiques, au milieu des anathêmes que se lançaient les sectaires, au milieu des conciles qui se proscrivaient, s'attaquaient tour à tour avec l'acharnement de la fureur, au milieu des efforts redoublés des Huns, des Goths, des Cimbres, des Vandales, enfin au milieu de Rome saccagée, démantelée par des barbares, s'éleva cette puissance, ce

monstre fantastique qu'a soutenu si long-temps la déception des peuples; elle s'était horriblement accrue dès les septième, huitième, neuvième siècles, dans lesquels on vit l'Orient armé contre l'Occident, l'Occident contre lui-même, dans lesquels on vit tout ce que peuvent l'ignorance, le fanatisme, l'intrigue, la fourbe impitoyable.

On demande assez souvent, les autres apôtres et Saint Pierre étaient-ils mariés? Oui, ils l'étaient; voyez une lettre de Saint Ignace le martyr, où il est dit que Pierre et Paûl étaient mariés. Voyez l'épître aux Corinthiens, verset 95 et 96; voyez Clément d'Alexandrie, qui dit positivement que Paul avait une femme, que Pierre avait des enfans. Voyez Eusèbe, liv. 3, chap. 30, etc.

Mais admettons pour un moment le voyage de Barjone à Rome, et voyons, d'après l'histoire ou les fables que des légendaires impudens nous ont contées, d'après les fausses chroniques d'Eusèbe, de Gérôme, de Tertulien, d'Epiphane, de Chrisostome et de tant de saints imposteurs, qui tous se sont copiés les uns les autres; voyons, dis-je, ce qu'étaient les chrétiens, ce qu'il était lui-même aux yeux des empereurs: un vil ramas de juifs bannis de Rome, qui, au mê-

pris des édits qu'avait provoqués leur fanatisme, y revenaient prêcher l'intolérance et la sédition.

La mort dont il frappa Anania et Saphira, parce qu'ils avaient gardé quelques oboles du champ qu'ils avaient vendu, devait paraître à l'empereur un assassinat, un attentat énorme contre la sûreté des citoyens. Cepha devait passer aux yeux des Romains pour un furieux, étant déjà noté pour avoir abattu une oreille à Malcus; quand à cet acte se joignit le trépas violent qu'il donna à ces deux chrétiens, qui avaient mis à ses pieds le prix de leur champ, n'est-il pas probable qu'il fut regardé comme un ingrat, comme un assassin? Claude, qui ne vit d'abord en lui et les autres chrétiens judaïsans que des fous peu dangereux, se contenta de les chasser. Cepha n'ayant pas non-seulement gardé son ban, mais ayant fait mourir ses deux bienfaiteurs, fut regardé avec horreur, arrêté, condamné, puni suivant toutes les loix de la justice et de la raison; si ce fait est excusable, qu'on me l'apprenne: mais je sais que si un homme, justement suspect de vouloir troubler l'empire, déjà accusé, banni, revenait dans la ville dont les loix l'ont chassé, qu'il fît tomber morts, en

leur parlant, deux malheureux, sans qu'on pût découvrir le secret barbare dont il s'est servi, qu'il leur eût annoncé la mort, ne le prendrait-on pas pour un empoisonneur ?

Les chrétiens ou juifs, car les Romains les confondaient ensemble, ayant donc été chassés par Claude, Saint Pierre s'enfuit à Jérusalem; mais après sa mort, il crut que son successeur à l'empire (je raisonne dans la supposition du voyage) avait oublié leurs excès et l'édit porté contre eux; il revint à Rome, enhardi par les succès qu'il avait eus dans le Pont, dans la Bithynie et dans Jérusalem; il y prêcha publiquement, et l'on dit qu'il y fut mis à mort. S'il est vrai qu'il y subit le dernier supplice, ce fut non-seulement pour avoir rompu son bannissement, mais comme un chef de séditieux, qui ne tendait à rien moins qu'à bouleverser l'empire, ayant déjà troublé Jérusalem, le Pont, l'Asie mineure, la Galathie, la Capadoce, la ville de Césarée, le port de Joppé, etc. Voilà ce que nous apprennent les écrits des sacrés compilateurs des second, troisième, quatrième siècles et suivans. En confrontant tout ce qu'on peut démêler dans le ramas d'incertitudes, d'erreurs, de bévues, d'im-

postures, de fausses dates qu'ont entassées tous les péres, il est clair, pour un lecteur attentif, que Cepha ou Pierre n'a point été à Rome, qu'il n'a point été évêque de Rome dans un temps que la secte chrétienne, honnie, méprisée, n'était connue que de quelques malheureux de la lie du peuple ; il est clair qu'il n'a pu être crucifié la tête en bas, parce que ce supplice n'était point connu des Romains ; il est clair qu'un juif esclave de ces mêmes Romains n'a point été évêque de Rome ; il est clair que Pierre, qui avait tué si aisément Anania, et Saphira, qui avait ressucité sa couturière Dorcas, chez le corroyeur Simon, à Joppé, et qui laissait vivre les assassins de son Dieu, n'était pas un disciple fervent, était un mauvais chrétien, ou du moins dont on ne peut concevoir l'indifférence ; il est clair, il est vrai que toutes les forces de la raison ébranlent, font corruer, sapent dès ses fondemens ce tronc antique et révéré, mais ne peuvent ébranler la morale contenue dans les livres d'Hermès, de Brama, des Zoroastres, de Confutzée, de Zaléucus et dans l'évangile.

St. LIN, II. PAPE.

An 66. Si tout concourt à prouver que Barjone, surnommé Pierre, n'a point été évêque

de Rome, tout concourt par conséquent à jeter des ténèbres sur l'apostolat de ses successeurs.

Tertulien Gérôme et plusieurs autres disent que Saint Clément tint après lui le siége pontifical. St. Irénée, Eusèbe, Epiphane, St. Augustin, Damase, Anastase, disent, au contraire, que ce fut Saint Lin. Je n'entreprendrai point de les concilier; son nom ne servira, comme tant d'autres, qu'à ne point interrompre la chronologie commune. Il fut, dit-on, décapité par ordre de Saturnin, dont il avait guéri la fille *possédée du diable.* Quelle pitié! Passons vîte à travers ce tas monstrueux de contradictions et de mensonges, enfantés dans des temps, dans des jours déplorables; mais les siècles qui suivent vont être plus affreux. Quinze cents ans de carnage, un fleuve de larmes et de sang va rouler au pied de la chaire pontificale.

## St. CLET, III^e. PAPE.

An 80. C'EST la même incertitude, les mêmes contradictions entre les pères St. Irénée, Eusèbe, Nicephore, qui donnent Anaclet pour successeur à Saint Lin; d'autres lui donnent Clément; Gérôme, Epiphane lui donnent enfin Saint Clet, qu'ils font martyriser comme

les deux autres. Il est bien étonnant que les auteurs appelés profanes ne nous disent pas un mot de tous ces prétendus martyrs, ou plutôt il serait fort étonnant qu'ils nous eussent conservé les noms de ces perturbateurs du repos public, de tous les scélérats abandonnés au glaive des loix. D'impudens légendaires ont décerné les honneurs de l'apothéose à des hommes qui ne passaient, aux yeux du peuple romain, que comme des séditieux, que le préfet livrait, suivant leurs crimes, à la hache des licteurs. Cette observation doit être appliquée par un lecteur judicieux, nous le disons une fois pour toutes, à tous les martyrs que nous rencontrerons dans la suite.

## St. CLÉMENT, IVe. PAPE.

Mêmes incertitudes, mêmes fables et mêmes supplices.

## ANACLET, Ve. PAPE.

Plusieurs pères nient qu'il ait été évêque de Rome, comme Epiphane, Irénée, Eusèbe, Optat, Augustin, prétendent qu'il l'a été, et qu'il obtint pour récompense de sa modération la couronne des martyrs.

## St. ÉVARISTE, VI^e. PAPE.

An 100. Irénée, Eusèbe, Epiphane le font succéder à Clément; Optat, Augustin, la plupart des latins le rangent après Anaclet: lesquels croire? Aucuns. Tout ce qu'on peut observer parmi les ténèbres qu'ont épaissies tant de pieux inposteurs, c'est qu'il est dit qu'il prêcha contre le culte public avec âpreté, que son fanatisme le porta à des excès dans la ville, dont il fut puni par les loix.

Je ne conserve, je le répète, une espèce de chronologie, que pour faire voir au lecteur philosophe par quels degrés, de quel état misérable, de quel état d'abjection, d'incertitudes, de fausses dates, de faux évêques de Rôme, par quelle usurpation la secte chrétienne est montée au rang qu'elle a occupé: elle ne prendra une forme que vers le milieu du second siècle. Tout ce que nous racontent les faussaires sacrés est plein de bévues, de contradictions grossières, de mensonges effrontés; ils ont mêlé par-tout le merveilleux, l'incroyable; ils ont créé des prétendus évêques de Rome qui n'ont jamais existé: ainsi j'avertis le lecteur que toutes les dates qui précèdent les noms des

papes, leur existence, tout cela est au moins douteux.

## St. ALEXANDRE I^er^, VII^e^. PAPE.

An 109. S'il est incertain que Variste ait gouverné l'église, il doit l'être également qu'Alexandre lui ait succédé. On raconte de lui qu'il donna la manière d'exorciser le sel, *creaturam salis*, et d'en faire de l'eau bénite. C'est un grand service qu'il nous a rendu. Après avoir fait de nombreuses conversions à Rome, les pontifes, jaloux de voir déserter leurs autels et diminuer les offrandes, lui firent perdre la tête. Ce raisonnement est du moins plausible.

## SIXTE I^er^, VIII^e^. PAPE.

An 119. Le jour commence à percer à travers les ténèbres. On lui attribue divers réglemens concernant l'intérieur des temples, supposé que les chrétiens en eussent. On dit que dans deux épîtres il s'arrogea le titre d'*évêque universel de l'église apostolique*. S'il est ainsi, l'audace, l'orgueil, l'ambition, la soif de régner, les barbaries qui en ont été la suite fatale, les scandales et les crimes qui ont souillé la cour de Rome, lui doivent leur existence. Il fut condamné comme un

violent perturbateur du repos public, pour avoir, dit un saint auteur, *voulu annoncer la foi et la religion par ses publiques prédications, par ses œuvres et par tous autres devoirs et actes dignes d'un ardent et zélé prélat.*

St. THÉLESPHORE, IX^e^. PAPE.

An 127. Il était Grec, et succéda à Sixte ou Xiste premier ; il institua, dit-on, la messe de minuit, un jeûne de sept semaines avant la pâque, appelé depuis carême ; il eut plusieurs démêlés avec les pontifes romains qui l'exhortaient à la tolérance ; mais lui, disent Damase, Anastase, Platine, *ne pouvant endurer le culte que les payens rendaient à leurs idoles, il encourut la haine des juges et des sacrificateurs, et reçut la couronne du martyre.* Voilà donc un prêtre intolérant dès le second siècle, de l'aveu des auteurs révérés. Si nous pouvions avoir les pièces du procès de tous les martyrs, nous y verrions qu'ils n'ont été tous punis, comme lui, que comme des séditieux qui voulaient bouleverser l'empire, et non pour leurs opinions imbécilles. On sait assez que les Romains furent toujours les plus tolérans des hommes, admettant les dieux étrangers, les

dieux inconnus ; mais quand un homme, quand un prêtre voulut armer les mains de ses sectaires des brandons du fanatisme, pour incendier l'empire, ils l'abandonnèrent, à la rigueur de la justice, ils livrèrent sa tête à la hache de l'exécuteur public, ils l'exterminèrent comme un tigre, qu'ils désespéraient d'apprivoiser.

## St. HYGINUS, X^e. PAPE.

An 139. Il avait professé, dit-on, la philosophie dans Athènes ; ce n'était pas, certes, la philosophie, la morale de Socrate et même celle du Christ ; elles lui auraient appris à souffrir, à tolérer les opinions religieuses du peuple romain, et non à vouloir briser les simulacres de leurs dieux. Ce zèle fanatique qui a souillé, dès ses commencemens, la religion chrétienne, qui a couvert l'Europe, depuis la Méditerranée jusqu'au fond du Nord, d'embrâsemens, de carnages, lui valut le même sort qu'à son prédécesseur. Déjà cette secte, qui a fait tant de maux à la terre, était divisée entre elle. Cerdon, Marcion, Valentin, étaient des hérésiarques, c'est-à-dire qu'ils avaient des opinions choisies, mettant tout en usage pour les élever sur la ruine de celles de leurs adver-

saires, qui les exclurent de *la fréquentation et communion des frères*; c'est déjà une espèce de schisme.

## St. PIE Ier, XIe. PAPE.

An 142. Les sacrés auteurs ne sont pas encore d'accord qu'il ait été le successeur de Saint Hyginus; mais qu'importe leur incertitude? il faut avancer, il faut atteindre le plus promptement possible les grands scélérats de la chaire pontificale. Je m'ennuie de traîner le lecteur parmi ce chaos ridicule. On n'observa rien de nouveau sous ce prélat, que la même intolérance, le même fanatisme, qui le conduisirent à l'échafaud.

Il paraît, par une lettre qui lui est attribuée, écrite à Verus, que les chrétiens étaient encore sans temples ni autels, qu'ils s'assemblaient et célébraient la messe dans les maisons des néophytes, puisqu'il y dit que c'était *la maison de leur sœur Eupopée qui servait à cet usage.*

Une autre lettre à Juste annonce que les chrétiens étaient armés contre les loix, qu'on les poursuivait, et que la secte était encore dans la pauvreté, puisqu'il dit: *Le pauvre sénat de Jésus-Christ établi dans Rome vous saleu.*

## St. ANICET, XIIe. PAPE.

An 157. On le place, tant bien que mal, après Saint Pie. On ne saurait s'empêcher de rire, quand on voit avec quelle emphase les Irénée, les Epiphane, les Eusèbe, les Optat, les Augustin, vous parlent de la prépondérance qu'avait, dès ce temps, *la doctrine des apôtres par tout l'univers* ; mais une observation importante, c'est qu'Egésipe, cité par Eusèbe, et St. Gérôme dit : *Etant venu à Rome, j'y séjournai jusqu'au temps du prêtre Anicet, dont Eleuter était diacre ; il n'y avait en ce temps aucun siège d'évêque, déduisant l'ordre de leur succession depuis les apôtres.*

Au reste, l'histoire dit qu'il était d'un cœur, d'un caractère, d'un esprit âpre, inflexible, indomptable ; il ne parut pas dans un temps convenable pour opérer une révolution, et il périt par le dernier supplice. Tout consiste dans l'à-propos. Tous ceux que nous avons vus ont déjà porté la peine due à leurs crimes, et nous en verrons encore, dans la suite, qui seront punis par les loix ; mais le principal but de cet ouvrage est de faire voir comme des scélérats sacrés ont été impunis, après avoir vaincu en

en scélératesse tous les monstres dont l'histoire nous a conservé un souvenir effrayant, et il me tarde de tracer leurs attentats aux yeux des peuples abusés.

## St. SOTER, XIII^e. PAPE.

An 168. Son histoire contredit bien ce que disent les révérends faussaires de la prétendue considération qu'obtenait *l'église chrétienne par tout l'univers*, puisqu'elle avoue que *les pauvres chrétiens étaient bafoués, honnis, affligés en diverses parties du monde*, et condamnés à extraire les métaux des mines, suivant une lettre de Denis à Soter. C'est encore un destructeur des dieux créés par l'opinion publique, exécuté par les loix, que l'église révère comme un martyr. Les protestans en feraient à bien plus juste titre des deux cent mille français assassinés par cet indigne Charles IX, par François I^r, Henri II, François II, Louis XIII, Louis XIV, et tous les martyrs de l'inquisition.

Nous ne ferions pas un pas en Europe, sans rencontrer des gibets, des bûchers, des échafauds dressés par des tyrans politiques et sacrés, sur lesquels ont péri de vrais martyrs, où ont expiré des hommes qui n'avaient d'autre crime que de différer de l'opinion de

leurs bourreaux. Passez-vous par Constance, vous voyez la place où périt par le plus horrible supplice Gérome de Prague, où il dit à un des bourreaux du concile, qui voulait allumer le bûcher par derrière : *Allume par devant ; si j'avais craint les flammes je ne serais pas ici.*

Passons-nous dans Paris, par la Grève, nous voyons cette place où fut, en chantant des cantiques, Anne Dubourg. Il fut exhorté à cette fermeté par une jeune femme qui fut brûlée quelques jours après lui. Elle était chargée de fers dans un cachot voisin du sien, et ne recevait le jour que par une petite grille pratiquée en haut dans le mur qui séparait ces deux cachots. Cette femme entendit le conseiller qui disputait sa vie contre les juges, par les formes des loix ; *laissez,* lui cria-t-elle, *ces indignes formes ! Craignez-vous de mourir pour votre Dieu ?*

La place de l'Estrapade, encore à Paris, fut couverte, sous François premier, de corps réduits en cendre : on les suspendait à de longues bascules qu'on élevait, qu'on baissait tour-à-tour sur un vaste bûcher, afin de leur faire éprouver plus long-temps une agonie infernale ; on ne les étendait sur un bûcher ardent que quand leurs membres dé-

chirés, noirs, sanglans, leur peau consumée, leurs yeux brûlés, leur visage effrayant remplissaient jusqu'à leurs bourreaux d'épouvante et de pitié; et pendant ce temps l'indigne monarque, ce premier incendiaire, couchait avec ses maîtresses.

Une foule de vrais martyrs périt à Lyon, en 1546 dans la place des Terreaux, et qui n'avaient d'autre crime que de ne pouvoir croire qu'un homme puisse changer de la pâte en Dieu.

En 1656, dans les vallées du Piémont, proche Pignerol, on envoya à des malheureux persuadés des missionnaires, des scélérats, des bourreaux.

La relation de Morland, ministre d'Angleterre, dit, qu'on coupa à un Jean Brochet le membre viril, qu'on mit entre les dents de sa tête coupée, et plantée sur une pique, pour servir de signal.

Marthe Basal, dont on tua les enfans sur son ventre, après quoi on lui coupa les mamelles, qu'on fit cuire au cabaret de Marcel, et dont on fit manger aux passans. Pierre Simon et sa femme âgée de quatre-vingts ans, liés et roulés ensemble de rocher en rocher. Anne Charbonier, violée, et ensuite empalée par la partie dont on venait de jouir.

Ces horreurs épouvantables ont été commises par des monstres en étole, en surplis, en soutane.

St. ELEUTHERE, XIV[e]. PAPE.

An 177. Les prétentions de la Cour de Rome de lever les doutes sur quelques articles de la foi, de régler les points de la doctrine chrétienne, se font déjà appercevoir; il chasse, il exclut de la communion des frères de Rome, Marcian, Valentin, qui étaient, disait-il, de la secte stoïcienne et platonique; mais nous allons voir sous son successeur Victor, cette audace sacerdotale s'accroître, et indisposer contre lui divers pères de l'église.

St. VICTOR, XV[e]. PAPE.

An 193. Les opinions, les dates deviennent plus certaines; ce fut environ l'an 193 qu'il fut élevé au pontificat: tout ce qui précède est couvert de ténèbres, de contes ridicules, et ne mérite que le mépris de tout homme en qui l'aveuglement, le fanatisme, la stupidité n'ont pas éteint la raison. La suite ne fera naître que l'indignation; il plaindra le sort des malheureux humains qui semblaient être condamnés à être la proie éter-

nelle des voleurs, des brigands, des scélérats politiques et révérés.

Il s'était déjà élevé quelques disputes sur la célébration de la pâque, mais sans beaucoup d'aigreur. Victor ne garda pas la même modération que ses prédécesseurs; il retrancha de la communion de l'église, de son autorité individuelle, qu'il prétendait déjà suprême, toutes celles d'Asie, comme osant différer de son opinion, les excommunia, et publia contre elles des lettres pleines d'injures et de reproches sanglans. Ce coup de despotisme clérical étonna, frappa tous les évêques. St. Irénée, évêque des Gaules, lui écrit en leur nom, lui dénie la puissance qu'il s'arrogeait de dominer les églises autres que celles de Rome. C'est déjà une espèce de schisme qui déshonore l'église naissante; et ce fut ce Victor, ce prêtre fourbe et ambitieux, qui prétendait la suprématie sur les autres anciens ou évêques, qui annonçait déjà toute l'âpre insolence de ses successeurs, qui en fut la cause. Mais plût au ciel que nous n'eussions que des ridicules à raconter, ces sottises de l'orgueil, ces scandales encore impuissans! Mais nous allons bientôt voir les malheureux chrétiens se déchirer, arroser l'Europe pendant quinze cents ans de sang et de larmes, la

couvrir, à la voix d'un prêtre, de deuil, d'embrâsemens, de ravages, de tous les maux que peut faire à la terre désolée le fanatisme impitoyable.

## St. ZEPHIRIN, XVIe PAPE.

An 202. Il marche sur les traces de Victor, il condamne Praxeas, il absout Natatius, agit enfin en despote, en insensé, en tyran des pensées ; il excommunie, c'est-à-dire, retranche du nombre des frères quiconque ose avoir une opinion autre que la sienne : il dit dans le protocole d'un décret ; *le pontife, souverain évêque des évêques, remet de sa pleine puissance les péchés d'adultère, de fornication et autres, à tous les chrétiens qui lui en demanderont pardon* ; il ordonna la communion au moins une fois l'an, défendit que nul évêque, de quelque crime qu'il fût accusé, pût être condamné sans l'autorité du siége apostolique: il avait oublié de faire signifier son décret au préfet qui le fit monter sur l'échafaud.

## CALIXTE Ier, XVII. PAPE.

An. 219. Il n'y a eu rien sur son compte que des rêveries de légendaires ; excepté qu'il parait qu'il n'y avait point d'église chrétienne

à Rome avant lui, qu'il obtint, dit-on, la permission d'en construire une au-delà du Tibre.

St. URBAIN Ier, XVIII. PAPE.

An. 223. C'EST encore un de ces règnes pontificaux stériles en événemens, ou sur lequel l'histoire est muette ; il est clair seulement que dès ce temps l'église romaine commençait à être bien pourvue par les dons des chrétiens, puisqu'il est dit que les patènes, les lampes, et tous les vaisseaux étaient d'argent.

St. PONTIAN, XIXe. PAPE.

An. 230. IL succéda à Urbain, gouverna l'église pendant six ans, fut d'abord exilé en Sardaigne, châtiment trop doux sans doute, puisqu'il s'enhardit à prêcher la révolte contre les loix, contre les pontifes romains, ce qui le fit périr du dernier supplice.

St. ANTHERE, XXe. PAPE.

An. 235. EN voici un qui ne tarda pas à recevoir le salaire que méritait son zèle apostolique; car Eusèbe, Optat, Augustin, Damase racontent naïvement qu'à peine fut-il installé sur le siége papal, il ne put s'empêcher d'attaquer les pontifes romains, de vouloir

élever sa sainte doctrine sur leurs débris; il se mit à rechercher chez les greffiers-notaires les actes des procès criminels faits aux martyrs, à les lire, à les commenter en public, et à tâcher d'exciter le peuple contre leurs persécuteurs; et ils ajoutent qu'ayant été saisi par ordre de l'empereur, son procès *lui fut fait et parfait* par Vitellius, préfet, et Sabinus, prévôt de la ville, un mois après son apostolat. Voilà la vérité qui commence à percer parmi un tas de mensonges éffrontés. Les preuves de son délit étant acquises, son procès *lui fut fait et parfait.* Ce ne fut donc que comme un incendiaire qui débutait par aller, les torches à la main, mettre le feu de la sédition dans Rome, qu'il fut condamné. Il paraît que tous ces prétendus papes étaient de hardis sectaires placés entre le trône et l'échafaud. Leur plan constamment suivi par leurs successeurs, minuté pendant des siècles, avec une fourbe profonde, les a portés plus haut qu'ils n'auraient jamais osé l'espérer.

## St. FABIAN, XXI. PAPE.

An 236. De longues homélies, des contes à dormir debout font toute l'histoire de Fabian. Comment pourrions-nous savoir la vérité, quand des diacres imposteurs, des no-

taires dits apostoliques étaient chargés de recueillir *tous les faits et gestes des martyrs*, qui seuls nous les ont transmis ; quand les archives des Romains, où peut-être on conservait quelques pièces des procès faits à ces misérables charlatans, sont disparues par leur soin à les soustraire, ou dans le pillage de Rome par les barbares ? Tout dans ce temps d'anarchie, de troubles, de confusion, d'ignorance, est imposteur; Damase, Nicéphore, Anastase, qui se sont ridiculement contredits plusieurs fois après les conciles, tout cela porte le cachet du mensonge.

## St. CORNEILLE, XXII^e. PAPE.

251. Il y eut un interrègne de plus d'un an entre Fabian et Corneille par la grande persécution qu'on appelle de Décius. Tant d'obstination, de persévérance dans le plan des chrétiens, leurs supplices, l'ignorance et la barbarie où tombait l'empire leur attiraient des sectaires ; les exhortations à résister à tout ce qui s'opposerait à leur croyance, à endurer tous les tourmens plutôt que de fléchir, leur venaient de toutes parts, d'Egypte d'Asie, des villes d'Afrique, et les enflammaient de fanatisme. Sous Corneille se manifesta le schisme de Novatus.

Une lettre de St. Cyprien, au sujet de Corneille, à Antonin, évêque de Numidie, prouve que l'ambition, l'orgueil, la fourberie, les brigues avaient porté les autres évêques de Rome à la chaire apostolique; il y dit: *De plus il n'a demandé l'éspiscopat, ni ne l'a souhaité, ni envahi comme les autres arrogans et orgueilleux qui l'ont obtenu par violence et cabales.* Il est clair encore par cette lettre que le pape était élu par le peuple, puisqu'il dit: *Corneille donc a été élu évêque par le jugement de Dieu et de Jésus Christ, par le suffrage du peuple qui s'y est trouvé présent.* Ailleurs il le loue d'avoir résisté, *d'avoir foulé aux pieds les édits du tyran.*

Le même St. Cyprien dit qu'il n'y avait ni foi ni honneur dans les gens d'église. Les évêques méprisant la charge des choses divines, se faisaient *procureurs d'affaires séculières, laissaient leurs chaires, abandonnaient leur peuple pour se promener dans les provinces d'autrui, ou bien dans quelque foire où il y avait à gagner; insoucieux de subvenir à leurs freres affamés, pourvu qu'ils eussent force argent, ravissaient les champs par fraude, multipliaient leurs deniers par usure: que ne méritaient pas de tels forfaits!* C'était dés l'an 255.

Il y avait déjà un anti-pape ; si l'on peut appeler alors pape, le chef de ces sectaires turbulens qui déchiraient les édits des empereurs, qui devaient tous être punis du dernier supplice, et à qui, dit Saint Cyprien, il n'était *permis ni publiquement, ni dans les grottes et cavernes noires de célébrer la messe.* L'anti-pape Novatien fut promu, suivant Eusèbe, par quelques prélats tels que Maxime, Nicostrat, Urbain, Sidoine, Macaire, Célérin et plusieurs autres, à la dignité d'évêque de Rome, et déclarèrent l'élévation de Corneille nulle. C'est le premier vrai schisme qui ait divisé l'église ; la chaire pontificale en fut déjà ensanglantée ; dans le même temps celle de Carthage le fut aussi par le prêtre Cyprien et Novat ; on vit dès-lors, pour leurs opinions ridicules, églises contre églises, c'est-à-dire, sectes contre sectes, évêques contre évêques, l'Afrique contre Rome, et Rome contre elle-même, scandales contre scandales ; enfin, déjà cette misérable société chrétienne, déchirée de ses propres mains, annonçait tous les maux qu'elle devait faire à l'Europe. Comment voulait-on que le peuple romain, que les empereurs révérassent une secte juive, dont la discorde, l'orgueil, la violence avaient marqué déjà tant de fois

la marche et les progrès ? Le dédain eût été le prix de leurs opinions, de leur délire, s'il eût été tranquille. L'indignation succéda au mépris, quand on vit les chrétiens armés contre les chrétiens, secouant les torches du fanatisme et prêcher la révolte. L'empereur Décius fit punir, par les loix, des meurtriers, des assassins ; c'est ce qu'on appelle la grande persécution de Décius.

Après la mort de Décius, Gallus et Volusius montèrent sur le trône environné de discordes, de barbaries et de disputes théologiques : croyant que la douceur était le remède à tant de frénésie, ils se contentèrent d'exiler Corneille et quelques diacres des plus turbulens ; mais l'événement trompa leur attente ; il recevait et envoyait de sa retraite des lettres fanatiques, qui ne prêchaient que la résistance, que la révolte contre les loix ; l'empereur le fit revenir à Rome ; on l'amena devant lui au sénat ; il le fit interroger par le préfet, qui lui demanda s'il était vrai qu'il eût *résolu de de mépriser toujours les dieux de l'empire, les édits des empereurs, les menaces de ses officiers, et qu'il reçût à toute heure des lettres contre l'état et la république :* il répondit *que c'était la vérité, qu'il avait reçu des lettres de la couronne du seigneur.* Cette

réponse est celle d'un homme en démence, et ne justifie pas ce qu'en dit St. Cyprien.

Etant amené dans le temple de Mars, avec quelques fanatiques, il cracha sur les prêtres en forme d'exécration : je demande si un pareil mépris ne devait pas lui attirer la haine des sacrificateurs, des juges et du peuple romain ; il fut jugé et condamné par arrêt du sénat à perdre la tête.

## St. LUCIUS, XXIII[e]. PAPE.

An 252. Il paraît que Gallus et Volusius voulaient toujours essayer de ramener dans leur bon sens ces têtes frappées de la rage de faire des prosélytes. Lucius, suivant les traces de ses prédécesseurs, fut envoyé par eux en exil ; mais il ne put être guéri, et étant revenu à Rome, il attira sur sa tête le glaive de la loi. C'est tout ce que nous apprennent Eusèbe, Damase, Anastase, et tous les véridiques compilateurs.

## St. ÉTIENNE I[er], XXIV[e]. PAPE.

An 253. Novatus et Novatien étaient morts, mais le schisme excité par eux ne l'était pas, sur-tout en Espagne et en Afrique ; des questions misérables s'élevaient et troublaient les églises de Rome, de Capadoce,

de Cilicie, de Galathie et des autres provinces voisines. Etienne, au lieu d'étouffer par sa modération ces querelles théologiques, y prend parti, et donne de l'importance à ce qui n'était qu'absurde. Dans ces disputes, on voit, avec scandale, les saints contre les saints ; même indulgence des empereurs, et, âpreté inflexible de la part de ces sectaires. Etienne est d'abord banni ; il rompt son ban. L'empereur le fait saisir, le fait mettre en prison ou au régime, car il pouvait y voir tous ceux dela société chrétienne. Il profite de cette grace pour y tenir une assemblée de néophytes, qu'il exhorte à la persévérance et à la résistance, à tous les rescrits de l'empereur ; il en reçut le prix. On ne peut se défendre d'un sourire de pitié et d'indignation, quand on voit avec quelle impudence des fourbes, décorés du nom de saints, ont tout défiguré, comme ils ont trompé, trahi le genre humain, sur tout après la ruine de l'empire, pendant les douze cents ans de ténèbres qui ont couvert l'Europe, depuis l'invasion des barbares jusqu'à la découverte de l'imprimerie, qui a donné un mouvement électrique aux facultés morales, écrasées sous les efforts des tyrans politiques et sacrés.

## SIXTE II, XXV. PAPE.

n. 257. Valérien ayant reconnu que les
hrétiens, malgré les défenses des empereurs,
ontinuaient leurs assemblées séditieuses,
urs prédications intolérantes, qu'ils avaient
rmé le projet, suivi depuis deux cents ans
rec tant d'acharnement, de détruire, de
nverser les dieux de l'empire, d'élever le
ur sur leur ruine, ce qui les exposait,
ıx, à renoncer à leur culte, ou de voir cor-
ıer leur pouvoir, prit conseil de la néces-
té, comme tous les empereurs que des lé-
endaires ont peints comme de violens per-
écuteurs de la foi chrétienne. La vérité est
ue c'était ces nouveaux sectaires qui étaient
erturbateurs, qui étaient des animaux fa-
ouches, qui ne pouvaient tolérer que le peu-
le adorât les dieux de ses ancêtres. On
ıit qu'il n'y eut jamais de nation sur la terre
lus tolérante que les Romains. Il écrivit au sé-
at que les évêques, les prêtres, les diacres
ui s'étaient rendus coupables d'intolérance,
ıssent poursuivis criminellement. Sixte, ac-
usé et convaincu d'avoir prêché publique-
ıent contre les pontifes et les édits des em-
ereurs, fut condamné à perdre la tête.

Voilà encore un martyr comme il y en a en tout pays.

## St. DENIS, XXVI^e. PAPE.

An. 259. L'ÉVÊQUE de Rome, malgré tout le mépris dont le couvraient les Romains, comme un chef de sectaires juifs, souvent puni par les loix de l'empire, avait toujours prétendu, sur-tout depuis Victor, une suprématie sur les autres évêques de Carthage, de Jérusalem, d'Antioche, de Césarée, d'Alexandrie, des Gaules, et sur tous ceux qui étaient déjà répandus dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique; ils s'étaient toujours prétendus juges des opinions: ce qui a rendu la religion chrétienne d'un orgueil si insensé, si ridicule et si barbare. Denis juge un autre Denis, évêque d'Alexandrie; il le casse comme étant de l'opinion de Sabellius sur la trinité; il le rétablit quand il se fut excusé, et condamna Sabellius, dont l'opinion prépara celle d'Arius; il casse Paul Desamosate, évêque d'Antioche. Toutes ces dépositions pour des ridicules occupaient gravement ces surveillans des ames, ou plutôt ces tyrans des ames, ces bourreaux des pensées. C'est un bien misérable délire que l'orgueil qui prétend régner sur l'opinion libre, indépendante!

indépendante ! Cette peste morale a seule contaminé la religion chrétienne, et fait couler des torrens de sang. Rien d'important ne se passa sous son apostolat, que cette prétention révoltante et continue.

St. FELIX I^er, XXVII PAPE.

An 269. Felix gouverna l'église deux ans quelques mois, suivant l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, et cinq ans, suivant le pontifical Romain et quelques auteurs.

Quand on voit que les prétendus historiens de ces papes ne sont pas d'accord sur les dates de leur élévation à la chaire pontificale; sur la durée de leur apostolat, que doit-on faire ? Ne croire aucuns de ces romanciers sacrés, qui ont bercé, endormi nos ancêtres, comme de vieux enfans, de contes imbécilles, et qui pourtant ont occupé pendant mille ans les têtes des habitans de toutes les Gaules, de la Germanie, de l'Espagne, des bords de l'Afrique, de l'Asie mineure, de l'Italie et de toute l'Europe. Mais enfin le règne de la philosophie a succédé à ces temps déplorables, et préparé ceux de la liberté. Les deux monstres de la tyrannie politique et sacrée se sont longtemps unis pour souder les nœuds d'airain des nations. Le charme barbare est rompu, et

Voilà encore un martyr comme il y en a en tout pays.

St. DENIS, XXVI. PAPE.

An. 259. L'ÉVÊQUE de Rome, malgré tout le mépris dont le couvraient les Romains, comme un chef de sectaires juifs, souvent punis par les loix de l'empire, avait toujours prétendu, sur-tout depuis Victor, une suprématie sur les autres évêques de Carthage, de Jérusalem, d'Antioche, de Césarée, d'Alexandrie, des Gaules, et sur tous ceux qui étaient déjà répandus dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique; ils s'étaient toujours prétendus juges des opinions: ce qui a rendu la religion chrétienne d'un orgueil si insensé, si ridicule et si barbare. Denis juge un autre Denis, évêque d'Alexandrie; il le casse, comme étant de l'opinion de Sabellius sur la trinité; il le rétablit quand il se fut excusé, et condamna Sabellius, dont l'opinion prépara celle d'Arius; il casse Paul Desamosate, évêque d'Antioche. Toutes ces dépositions pour des ridicules occupaient gravement ces surveillans des ames, ou plutôt ces tyrans des ames, ces bourreaux des pensées. C'est un bien misérable délire que l'orgueil qui prétend régner sur l'opinion libre, indépendante!

indépendante ! Cette peste morale a seule contaminé la religion chrétienne, et fait couler des torrens de sang. Rien d'important ne se passa sous son apostolat, que cette prétention révoltante et continue.

## St. FELIX Ier, XXVII PAPE.

An 269. Felix gouverna l'église deux ans quelques mois, suivant l'histoire ecclésiastique d'Eusébe, et cinq ans, suivant le pontifical Romain et quelques auteurs.

Quand on voit que les prétendus historiens de ces papes ne sont pas d'accord sur les dates de leur élévation à la chaire pontificale; sur la durée de leur apostolat, que doit-on faire ? Ne croire aucuns de ces romanciers sacrés, qui ont bercé, endormi nos ancêtres, comme de vieux enfans, de contes imbécilles, et qui pourtant ont occupé pendant mille ans les têtes des habitans de toutes les Gaules, de la Germanie, de l'Espagne, des bords de l'Afrique, de l'Asie mineure, de l'Italie et de toute l'Europe. Mais enfin le règne de la philosophie a succédé à ces temps déplorables, et préparé ceux de la liberté. Les deux monstres de la tyrannie politique et sacrée se sont longtemps unis pour souder les nœuds d'airain des nations. Le charme barbare est rompu, et

leur affreuse nudité est à découvert; les prêtres ne peuvent plus armer que quelques bras impies et mercenaires. Les despotes tremblent, et voient s'écrouler l'amas des erreurs sur lesquelles étaient assis leurs trônes impitoyables.

J'ai honte de traîner le lecteur à travers tant d'ennui; qu'il ne soit pas impatient de voir les grands attentats, les grandes scélératesses des pontifes; je lui en promets; il en verra; mais passons ce temps de ténèbres, de fourberies obscures. Ce n'est qu'au règne de Constantin que commença à se déployer toute la fourbe, la fureur, les scandales la barbarie du serviteur des serviteurs de Dieu.

Mais il faut donner à cette histoire des papes, d'un genre nouveau, toute l'exactitude, toute la clarté, tous les éclairs qu'on peut saisir dans cette nuit profonde, parmi ce tas de calamités publiques, d'anarchie, de confusion, d'ignorance et de barbarie.

## St. EUTICHIAN, XXVIII. PAPE.

An 275. Mêmes incertitudes, mêmes contes sur son pontificat; ce fut, dit-on, dans ce temps-là que fut renouvelée la doctrine des deux principes; Manès en fut le restaurateur; opinion aussi raisonnable que celle qui fait un

Dieu tout-puissant et souverainement bon, auteur des maux épouvantables qui désolent et ont désolé la terre. Les Ruinard, lès Reiba, Deneira le rangent tout uniment dans le martyrologe. Mais martyr ne signifie que témoin, martyrion, et non pas ceux qui sont morts dans les supplices pour la confession de la foi chrétienne. Origène, dans sa réfutation prétendue de Celse, avoua qu'il y a eu peu de martyrs. Le savant la Crose, bibliothécaire du roi de Prusse, Frédéric II, disait : je ne sais pas si Ruinard est sincère; mais j'ai peur qu'il ne soit imbécille.

## St. CAIUS, XXIX^e. PAPE.

An 283. EUSÈBE, Damase, Baronius ne sont pas plus d'accord sur son compte que sur beaucoup d'autres. Il paraît, par les actes de St. Sébastien, que la société chrétienne n'était encore dans Rome qu'un ramas de sectaires qui agissaient en secret, et qui n'avaient ni temples ni autels publics, quoiqu'on ait déjà affirmé qu'ils en avaient bâti plusieurs auparavant, puisqu'il est dit que Caius célébra ce qu'ils appelaient la messe dans la maison d'un certain Chromace, de famille patricienne; ce que confirme Minutius Félix, qui vivait au troisième siècle; il dit : *Vous*

*pensez que nous nous cachons parce que nous n'avons ni temples ni autels etc.*

Ce Caius portait la sédition jusque dans le palais de Dioclétien, y entretenait des émissaires ; il s'y cacha même chez un chrétien, que l'empereur avait à son service : son palais était rempli de chrétiens ; ce qui dément l'imposture si répétée, qu'il fut un persécuteur effréné. Il fit punir des scélérats qui portaient leur esprit intolérant et intolérable dans tout l'empire ; oui, sans doute, comme doivent être punis les prêtres fanatiques qui voudraient embrâser la France ; mais qu'il ait persécuté les chrétiens pour leurs opinions, c'est ce que l'histoire entière dément ; mais il fit punir ceux qui troublèrent l'ordre et la police. Ce Caius, ardent convulsionnaire de ces temps, averti qu'on le recherchait comme le principal chef des séditions qui étaient excitées dans Rome, sortit du palais, et fut errant de grottes en grottes, de caves en caves, de greniers en greniers où il prêchait ses néophytes ; il fut découvert et supplicié.

## St. MARCELIN, XXX. PAPE.

An 296. EN voici un pourtant que nos sacrés légendaires, que nos divins imposteurs conviennent avoir trébuché dans ce qu'ils appellent la voie du salut. Il est

dit qu'ayant été arrêté pour avoir prêché publiquement contre le culte de l'empire, contre les pontifes, contre les dieux, on lui dit que pour reparer son crime, il était condamné à faire amende honorable devant leurs statues, et à brûler quelques grains d'encens en leur honneur, ou à être empalé. Comme Marcelin raisonnait, il choisit le parti le plus doux.

D'autres disent tout uniment, qu'étant poussé du diable, il renia son Dieu pour les dieux de l'empire. Le pape Nicolas Ier. rapporte ainsi l'histoire : *Du temps de Dioclétien et de Maximin Augustes, Marcelin, évêque de la ville de Rome, fut tellement induit et alléché par les payens, qu'entrant dedans leur temple, il fléchit le genou devant les faux dieux, et brûla de l'encens en leur honneur; pour quoi il fut cité en un concile, pour méconnaître ou avouer le fait.*

St. Augustin, après avoir fait de vains efforts pour le justifier de ce crime qui lui était reproché par Pétilien, ainsi qu'à Melchiades, Marcel et Sylvestre, prêtres, et des autres crimes dont il couvrait la mémoire des autres évêques de Rome, il dit: *Ils sont accusés par lui d'avoir donné les livres divins, et présenté de l'encens aux idoles : il dit qu'ils ont été des scélérats et des sacriléges, moi je*

*lui réponds qu'ils sont innocens;* et il ajoute: *si quelqu'un se fondant sur la confession du pape Nicolas, ou s'appuyant des actes du concile de Sinvesse, veut le trouver coupable, je ne l'empêche pas; mais quels qu'aient été Marcelin, Marcel, Sylvestre, Melchiades, Mensurius, Cécilien et les autres, cela ne préjudicie pas à l'église catholique.* Augustin, c'est merveilleusement répondu, et tu ne peux jamais manquer de te tirer d'embarras avec de pareilles armes. Evêque d'Hypone, ne travailles-tu pas ici pour toi? ne veux-tu pas dire qu'en vain on t'objecterait d'avoir été le plus fameux vaurien de ton siècle; d'avoir été hérésiarque, d'avoir soutenu la doctrine des deux principes, d'avoir appuyé l'opinion des Manichéens, d'avoir enfin erré sur plusieurs points de la foi apostolique? ne veux-tu pas prouver que tes erreurs ne préjudiciant pas à la créance chrétienne, tu n'en es pas moins digne de conduire ton troupeau d'Afrique où étoit ton évêché? Oui, oui, Augustin, tu pardonnes à Marcelin pour qu'on te pardonne à toi-même; mais il n'en est pas moins vrai que l'église de Rome fut conduite par un prêtre sacrilége, et que l'église d'Hypone fut conduite par un Manichéen.

Eusébe attribue ce qu'on appelle la persécu-n de Dioclétien aux excès, aux scéléra-

tesses des pontifes et des chrétiens en général; il dit : ce n'étoit entre nous qu'une médisance, qu'une guerre perpétuelle de prélats se heurtant contre prélats, de peuples mutinés contre peuples ; et ceux qui semblaient être nos pasteurs, ayant rebuté la loi ou règle de piété, s'embrâsaient de contentions l'un contre l'autre, ne faisant pour toute autre chose que de croître débats, menaces, jalousies, haines mutuelles, allumer les vengeances, les tyrannies.

## St. MARCEL I^er. XXXI^e. PAPE.

An 308. Après la mort de Marcelin, Rome fut sept à huit ans sans évêque; ce fut un fruit des vues politiques de Dioclétien, qui se faisaient sentir après qu'il eut abdiqué courageusement l'empire. Il avoit pensé que, pour dissiper cette secte si intolérante, il ne fallait pas lui permettre d'avoir un point de ralliement, un moyen de sédition qui se trouvait naturellement dans cet évêque, qu'il savait bien qui s'arrogeait déjà le droit de commander aux membres de cette secte répandue dans l'Afrique, l'Asie mineure, le Pont, la Bythinie, la Capadoce, dans Césarée, à Alexandrie et ailleurs. Les magistrats, le peuple romain rendirent de solennelles actions de graces

à Dioclétien et à Maximin, en faisant graver dans les places publiques, *que Dioclétien et Maximin, empereurs augustes, avaient effacé la superstition d'un juif de la lie du peuple, et puni les fougueux sectaires qui troublaient et ruinaient la république de la face de la terre.*

Galérius, entre les mains duquel il avait résigné son autorité, marcha sur ses traces ; il se contenta de porter une ordonnance, que les chrétiens qui ne voulaient point vivre sous les loix de l'empire ne seraient point protégés par ces loix, sans cependant qu'il fût permis de *courir sus* un chrétien qui ne troublerait point la police.

Maxence, compétiteur de Constantin, fils de Constancius, voulant attirer ces ardens sectaires dans son parti, Marcel profita de cette occasion pour en rassembler les débris dispersés, et pour consacrer de nouveau la ruine des dieux de l'empire, et tenter par tout ce que l'adresse, la feinte humilité, les concordats impies, faits déjà entre ces spoliateurs pour opprimer, abuser les peuples, pour tenter, dis-je, de relever sa secte de l'état d'abjection dans laquelle elle était tombée. Ce Marcel paraît avoir été un homme de tête; il commença par diviser Rome en

vingt cinq parties, où étaient des églises, c'est-à-dire des maisons de néophytes consacrées aux saints usages, dans lesquelles on se rassemblait, malgré les édits réitérés qui le leur défendaient comme à des perturbateurs.

Maxence s'apperçut que les chrétiens étaient des serpens réchauffés, que les édits de ses prédécesseurs n'avaient pu désarmer et adoucir; il reconnut que c'était toujours le même plan, et que la clémence les encouragait à tout oser. Il fit enjoindre à Marcel de cesser ses assemblées séditieuses; et n'ayant voulu obéir, il fut condamné, pour la dernière fois, à être, dit-on, palfrenier dans la maison où il prêchait ses sectaires, qui fut changée en écurie, ce qui est peut-être confirmé par cette épitaphe:

*Qui fuit ob Christum stabulo*
*servire coactus,*
*Inque Deo turpi servitio periit,*
*Romulæ hic recubat Marcellus*
*Episcopus urbis:*
*Splendida procaulà Spiritus astra*
*Petit.*

## St. EUSEBE, XXXII. PAPE.

An 310. Maxence, bien persuadé que la paix ne pouvait régner dans l'empire avec

l'intolérance des chrétiens, mit tout en usage pour les y contraindre. Il est probable qu'ils n'eurent point de chef pendant long-temps. Cet Eusèbe paraît n'avoir fait aucun acte qui prouve son apostolat. On ne peut ajouter foi à des historiens qui se contredisent, tels que Théodoret, qui ne le met point au rang des papes; Eusèbe, qui ne lui donne que six mois d'existence; Damase, qui lui donne deux ans; et aucun n'en raconte le moindre fait pour justifier son opinion. Mais Eusèbe, Optat, Augustin, Damase, Nicéphore, et tous les modernes le comptent au nombre des évêques de Rome; nous avons mis ici son nom pour n'interrompre l'histoire et la chronologie; mais le silence le plus profond règne sur sa vie. Nos sacrés légendaires se sont trouvés ici en défaut; il eût pourtant mieux valu donner des vertus à cet être fantastique, que d'employer toutes les ressources de son pitoyable génie, pour en revêtir, comme ils ont fait, des hommes dignes du dernier supplice.

## St. MELCHIADES, XXXIII<sup></sup>. PAPE.

An. 311. C'EST ici que d'indignes historiens vont redoubler d'imposture et d'audace. Maxence ayant été vaincu par Constantin, il fut un scélérat, et son vainqueur chargé

d'empoisonnemens, de meurtres, de parricides a été canonisé. Il est dit que Melchiades commença son pontificat l'année de la défaite de Maxence; que la religion chrétienne n'avait été regardée jusque là que comme un vil ramas de sectaires insensés et séditieux, poursuivis par les loix de l'empire, auxquelles ils refusaient d'obéir, errans dans les caves, les greniers, dans les grottes, les souterrains, mais qu'alors elle leva son front, et insulta à ses persécuteurs.

Les signes de croix avaient bien de la vertu dans ce temps-là, car il est dit que ce fut par eux que Constantin défit l'armée de Maxence. Non, les siècles qui vont suivre ne pourront croire qu'il y ait eu tant d'indignes chrétiens qui aient osé assez présumer de la malheureuse stupidité des hommes, pour dépraver ainsi leurs facultés morales; on ne pourra croire qu'il y ait eu d'un côté tant d'audace, tant d'impudence, tant de scélératesse, et de l'autre tant d'abjection et de malheurs.

Sous le pontificat de Melchiades s'éleva la dispute des Donatistes. Constantin ne laissa point condamner Donat pas l'évéque de Rome, mais lui donna pour juges Materne, Reticus, et Marin, évêque de Cologne, d'Autun,

d'Arles, et les parties se couvrirent d'exécrations, de scandales, d'impostures, de perfidies. Constantin fut toujours le juge auquel on s'adressa pour redresser les griefs dont chaque parti se croyait lésé. Ce Constantin, couvert du sang de tous les siens, fit des dons considérables à l'église chrétienne; mais n'anticipons pas sur les temps, attendons celui où il a placé sur le trône la secte chrétienne. La dispute des Donatistes peut être regardée comme un schisme qui ensanglanta la chaire de Carthage et de Rome.

## St. SYLVESTRE Ier, XXXIV PAPE.

An 314. Dès que les chrétiens peuvent se livrer impunément à leurs vengeances sous Constantin, ils assassinent le jeune Candidien, fils de l'empereur Galère, un enfant de huit ans, fils de Maximin, une fille du même empereur âgée de sept ans; leur mère fût traînée hors de son palais avec ses femmes dans les rues d'Antioche, et furent jetées avec elle dans l'Oronte; l'impératrice Valérie, veuve de Galère fille de Dioclétien, fut tuée à Thessalonique, dès l'an 315, et précipitée dans la mer.

Comme tout change avec les siècles! Les Donatistes avaient obtenu de Constantin qu'il

assemblerait un concile à Arles, pour juger leurs différens avec Cécilien; il se tint la première année du pontificat de Sylvestre, *de la volonté du très-pieux empereur*, disent tous les auteurs. Nous voyons dans une lettre que lui écrivit à ce sujet Marin, évêque d'Arles, qu'il traitait d'égal à égal avec lui, ne lui donnant jamais que le nom *de frère très-aimé, de frère très-cher*, et que cette prétendue suprématie de l'évêque de Rome sur ses frères n'est qu'une usurpation sacrilége, un vol du droit de ses égaux.

Mais donnons une courte note de l'impudente audace de ses successeurs, à supposer des dons immenses et impossibles par ce Constantin à l'évêque de Rome, non content des revenus considérables dont il enrichit l'église chrétienne aux dépens des temples des dieux antiques de l'empire qu'il écrasa, dont nous avons le détail par Damase, évêque de Rome, par Anastase; Cédrénus dit aussi que Constantin détruisit pendant les 26 ou 27 ans de son règne presque tous les temples, et en affecta les revenus à la nouvelle religion; mais toutes les donations antérieures à lui sont fausses, c'est à-dire, avant 400.

La donation faite par Constantin à Sylvestre de la ville de Rome et de l'Italie est

une imposture effrontée que toute l'histoire dément; elle est datée du quatrième consulat de Constantin, le fils de Gallicanus, et le consulat n'existe pas. Damase, évêque de Rome, dans la vie de Sylvestre, n'en parle pas; y aurait-il manqué si elle eût existé? Non, non, sacrés imposteurs, il en eût parlé aussi bien qu'Anastase, qui n'en dit pas un mot. D'ailleurs l'Italie ne fut-elle pas partagée depuis entre les enfans de Constantin, et Rome même, comme rapportent Sozime, Victor, et Zonare? Isidore, Buchard, Yvo, la jugeant frauduleuse, ne l'ont point insérée dans leurs décrets. Le pape Agathon, écrivant plusieurs siècles après à Constantin Poganat, appelle Rome *urbem imperatoris servilem*. Une foule d'hommes célèbres dans l'église romaine l'ont réfutée; Antonin, archevêque de Florence, Raphaël de Volteire, Gérôme Calatan; sous Alexandre VI, Othon, évêque de Frigingen, le Cardinal Cusan, Laurent Valle, Patrice Romain, François Guiciardin, et Eneas Silvius, qui fut depuis pape, a fait un livre exprès contre cette prétendue donation; Platine même, l'historien des papes, a eu honte d'en parler; l'écrivain a même ajouté à la fin de l'original imposteur conservé en lettres d'or au Vatican : *quam fabulam longi*

*temporis mendacia finxit;* fable que le mensonge imposteur a forgée. Tous les misérables charlatans ont épuisé tout ce que l'effronterie, aidée de la malheureuse déception des peuples, a pu imaginer pour étayer cette vieille idole vermoulue de scélératesse.

Ils ajoutent que Constantin ne sortit de Rome que pour faire place à Sylvestre, *n'étant, disent-ils, convenable que là où l'empire des prêtres doit être, l'empereur terrien ait nulle puissance.* Valets de brigands en thiare, étiez vous en délire lorsque vous avez écrit ces risibles et intolérablés impostures? Quoi! il restaura Bisance qu'il appela Constantinople, pour donner Rome au pape, et il l'a donnée à un de ses enfans! Savez-vous pourquoi il quitta le séjour de Rome? lisez Zozime et Sozozème; ils vous l'apprendront, ils vous diront qu'ils s'enfuit d'une ville toute fumante du sang des siens qu'il avait répandu, toute pleine de ses parricides, que leurs images effrayantes l'y poursuivaient; ils vous diront qu'il se présenta pour être admis aux mystères de Cérès Eleusine, pour en recevoir le pardon; que l'Hyérophante lui cria : loin d'ici les parricides à qui les dieux ne pardonnent jamais! Savez-vous à qui cette religion chrétienne doit son existence dans Rome? aux

parricides de ce Constantin. N'ayant pu en obtenir le pardon chez les pontifes de Rome et de la Grèce, il se jeta entre les bras de cette secte nouvelle qui lui promettait l'oubli de ses attentats les plus énormes. Savez-vous que par cette promesse il ne se fit baptiser qu'à la mort? savez-vous qu'il mourut Arien, après avoir proscrit Arius? Savez-vous qu'il est la cause de douze ou treize cents ans de carnage qui ont couvert l'Asie mineure, l'Afrique et l'Europe, depuis l'importance qu'il donna dans le funeste concile de Nicée aux disputes théologiques d'Arius et d'Athanase? Savez-vous que sa mémoire doit être plus abhorrée que celle de Néron, de Domitien, de Caligula? Savez-vous que c'est cette horrible importance qui a mis un poignard à la main de tous les monstres qui ont couvert la France du sang des calvinistes, des luthériens et des catholiques? Savez vous que c'est lui qui a allumé les torches du fanatisme dont François premier a embrâsé la France, que Henri II, François II ont secouées sur ses provinces désolées; que c'est lui qui a chargé la carabine dont Charles IX tirait sur le peuple épouvanté? Voilà, misérables, le scélérat que des scélérats ont canonisé.

Des ignorans ont prétendu que le titre de

*summus*

*summus pontifex* était déjà dévolu à l'évêque de Rome: eh ! c'eût été un crime de lèse-majesté pour lui d'oser se l'arroger, puisque les empereurs en étaient très-jaloux en ce qui rendait leurs personnes plus sacrées. Lisez Zozime, qui dit que Constantin, et tous les empereurs plus de cent ans après, gardèrent ce titre jusqu'à Gratien; qu'il y allait de leur état. Tout prouve l'audace du prêtre de Rome à vouloir envahir les droits impériaux, à vouloir s'arroger un droit de suprématie sur ses égaux, que tout lui refuse; ils le traitent par-tout d'égal à eux, et rien de plus. Nous voyons que dans la cause des Donatistes c'est Constantin qui juge enfin en dernier ressort, assignant les parties à Milan, comme le témoigne St. Augustin, épîtres seizième et soixante-huitième, livre 3, *contrà Resconium.*

Alexandre, évêque d'Alexandrie, excommunie Arius, et le retranche de l'église sans attendre l'avis de Sylvestre; par-tout, au concile de Nicée, à celui de Tyr, en 334 et en 335, à celui de Jérusalem, en 336, à celui de Constantinople; ils sont tous convoqués par Constantin, et Sylvestre ne s'est jamais avisé de s'en plaindre, ni Marc son successeur.

Ce Constantin, déserteur de ses dieux, des dieux de ses ancêtres, pour un dieu qu'il ne connut jamais, mais dont il avait embrassé le culte, l'abandonne croyant imposer silence à ses remords, et rétablit par un rescrit les aruspices ; mais toujours incertain, il les abandonna de nouveau, ruina leurs temples, leurs autels, abolit entiérement leurs sacrifices, chassa les sacrificateurs, et enfin établit la religion chrétienne sur leurs débris.

Les opinions d'Arius, de Photin, de Sabellius furent solennellement proscrites au concile de Nicée, où furent présens 318 évêques.

Sylvestre est un des évêques de Rome sous lequel s'opérèrent les plus grands changemens. Il vit les conciles d'Arles, de Rome, de Nicée, de Tyr, de Jérusalem, de Constantinople, et baptisa Constantin ; enfin, il meurt quand toutes ces choses sont opérées, et laissant Marc pour successeur, qui tenta d'étendre ses prétentions audacieuses pendant le peu de temps qu'il tint le siége de Rome.

### St. MARC, XXXVe. PAPE.

An 336. Marc marche sur les traces de Sylvestre ; c'est dommage que la mort interrompit ses projets. Mais pendant huit mois

qu'il occupa la chaire pontificale, il en fit assez pour prouver que l'orgueil, la soif de régner en despote sur les évêques des autres églises le dévoraient. Nous avons une lettre de lui, qu'il écrivait à Athanase et aux autres évêques d'Egypte, où il prend le titre d'*évêque universel* (1), où il prétend que les pères du concile de Nicée avaient ordonné que nul évêque ne pût être jugé que par le siége de Rome, nul synode général convoqué que de son autorité, mêlant les injures et les menaces à ses prétentions; et il ajoute enfin que ceux qui en useront autrement *irrecuperabiliter sunt damnati*, sont damnés à jamais, déposés de leurs charges à perpétuité; que par le concile de Nicée toutes les grandes causes lui sont réservées, et *que les évêques déposés sans son autorité, pour quelque cause que ce soit, seront par lui conservés et maintenus en leur siéges.* Est-ce assez de frénésie? Non cette œuvre sacrilége n'est pas à son comble; non, l'ouvrage de la cupidité de ces insatiables héritiers d'un pauvre juif condamné au dernier supplice n'est pas consommé.

(1) *Epist. Marci in primo tom. concil.*

## St. JULES I[er], XXXVI[e]. PAPE.

An 337. CONSTANTIN, toujours vacillant, avait condamné Athanase, évêque d'Alexandrie, Marcel, évêque d'Ançyre, et plusieurs autres, et les avait envoyés en exil, et rappelé Arius par le moyen d'Eusèbe, sectateur de ses opinions. Cependant Constantin le jeune, fils du parricide, rappelle Athanase; ses adversaires indignés envoient une légation à Jules, et demandent un concile général pour les juger. Jules, par une lettre qu'il écrit aux partisans d'Eusèbe et d'Arius, leur dit nettement que leurs défenseurs ont succombé devant ceux d'Athanase, en sa présence, et préjuge la question; mais, par grace, et pour qu'ils n'eussent point à se plaindre, *leur accordant plus qu'il ne devait*, il leur marque un synode. Athanase et lui-même ont l'art de le faire éluder; mais pendant qu'ils intriguent à Rome, où Athanase s'était retiré, l'empereur Constantius fit assembler un concile à Antioche, où Athanase fut solennellement déposé, et Grégoire installé à sa place. Ici commencent ces guerres théologiques où les empereurs prennent parti pour ou contre. Tandis que le concile d'Antioche dépose Athanase, un autre à Rome le rétablit; on voit

déjà conciles contre conciles, évêques contre évêques, chrétiens contre chrétiens, les scandales, les injures, les menaces, les perfidies, le meurtre assis sur les chaires sacrées ou sacriléges. Comment les chrétiens ne voyaient-ils pas que c'étaient des intrigans, des ambitieux, des hommestrop souvent barbares, revêtus d'habits pontificaux, qui se disputaient le droit féroce de les asservir?

Jules écrit insolemment aux Eusébiens; ils lui répondent à peu près sur le même ton: il en fut outré de fureur; et comme ils avaient allégué que le délai qu'il leur avait donné pour se rendre était trop court, que d'ailleurs le trajet n'était pas sûr, à cause de la guerre de l'empire contre les Perses, il avait reproché aux évêques qui tenaient pour Eusèbe et Arius qu'ils avaient troublé l'église, qu'il leur donnait un terme fatal pour comparaître, les avertissant de se trouver à Rome, ou que s'ils faisaient comme par le passé, il saurait bien les en punir; ajoutant, suivant le témoignage d'Athanase, que les choses ne s'y traiteraient pas au désir de l'empereur Constantius, et que ses gendarmes ne garderaient plus la porte du consistoire. Voilà la guerre déclarée entre le sacerdoce et l'empire, et c'est le prêtre qui la

déclare avec audace. Le premier pas est franchi par ce Jules premier; ses successeurs ne reculeront pas. Voilà pourtant ce prêtre de discorde qui insulte déjà au fils de Constantin. Ce scélérat, ce parricide envieilli dut apprendre avec scandale, avec effroi, avec indignation, que le chef d'une secte honnie, méprisée, proscrite par ses aïeux, et qu'il avait accueillie, s'était porté à cet excès d'audace; et si au milieu des débauches, des lâches voluptés où il se noyait à Bisance, il était capable de réflexion, il dut jeter un coup d'œil épouvanté sur l'avenir.

En vain Jules et ses adhérens veulent faire entendre que le droit de convoquer les conciles était dévolu à l'évêque de Rome seul. Les faits ruinent cette prétention audacieuse. Chaque métropolitain avait droit d'en assembler dans son diocèse de particuliers; nous en avons vu de convoqués par l'évêque de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem et autres, et par celui d'Alexandrie, dans la cause même d'Athanase; l'empereur seul avait le droit d'en assembler d'écuméniques.

Ce Jules était déjà un chef téméraire de l'église, à qui il ne manqua que les moyens d'exécuter le plan criminel qu'il avait conçu.

Ce Jules premier voyant pourtant son au-

torité encore mal affermie, et n'ayant pas encore en main les armes sacriléges dont se servirent ses successeurs contre les empereurs, fut contraint de prier Constant, empereur d'Occident, frère de Constantius, de faire célébrer et annoncer un concile. Voilà Jules qui fait un pas en arrière; mais rien n'est perdu avec de la constance, de la fourberie, de l'audace, et l'ignorance déplorable où va tomber l'empire, déchiré par des ennemis d'autant plus redoutables qu'on les croyait sacrés, et plus barbares que les hordes féroces qui s'échappèrent des flancs glacés du cercle polaire, et qui le ravagèrent.

Grégoire de Capadoce, nommé à la place d'Athanase au siége d'Alexandrie, en prend possession; en vain dépêche-t-il un légat vers Jules, nommé Carpon; il ne veut ni le voir ni l'entendre, et fit un accueil distingué aux prêtres fugitifs d'Egypte.

Constantius, à la sollicitation de Constant, son frère, consentit à une assemblée d'évêques, à Sardique, ville de l'Illyrie; Arius, Eusèbe et tous les évêques qui avaient pris parti pour eux furent condamnés; mais, en revanche, dans un concile tenu à Philippes ils lancèrent une sentence d'excommunication

contre Jules, et proscrivirent tout ce qui avait été fait.

Damase rapporte que Jules fut envoyé en exil comme un boute-feu. La confusion des événemens, des dates, les évêques install s, déposés, remis tour à tour à leur place, tout cela forme un chaos de ténèbres, d'ennui, de profonde scélératesse si épouvantable, que le cœur en est oppressé. Avancons parmi ces affreuses calamités; hélas! nous avons encore plus de douze cents ans de malheurs et de crimes à parcourir! Douze siècles de carnages épouvantent; mais il faut les franchir. Il faut montrer aux Français, à tous les peuples de l'Europe, que leurs fers politiques et religieux ont été trempés dans leur sang et dans leurs larmes.

## St. LIBÉRIUS, XXXVIIe. PAPE.

An 352. VOILA un pape qui n'a pas été ferme dans sa foi; tantôt arien, et tantôt sectateur d'Athanase. En vain les saints faussaires de Rome ont-ils prétendu qu'aussi-tôt la mort de Jules, les évêques ariens orientaux lui ayant écrit pour favoriser leurs prétentions, il les avait ouvertement rejetés du sein de l'église; cette assertion est démentie par la

lettre qu'il écrivit aux évêques d'Orient, où il dit: *Je rejette Athanase de la communion de nous tous, jusqu'à ne pas recevoir ses lettres; je vous déclare que j'ai paix avec vous; je reçois la confession qui fut faite au concile de Sirmium;* (1) c'est-à-dire, je renonce au concile de Nicée. surquoi St. Hilaire s'écrie: *C'est une perfidie arienne; anathême à toi, Libérius, de ma part, et à tous tes compagnons! Anathême à toi, pour la seconde et pour la troisième fois! à toi, prévaricateur Libérius!* C'est précis. On ne peut concevoir comment ces hommes révérés, presque adorés par les peuples abusés, pouvaient se prodiguer toutes les injures, les outrages que la haine forcenée peut suggérer. Il paraît que Libérius fut arien, quand Magnentius, qui avait fait tuer Constant, frère de Constantius, et qui s'était saisi de l'empire occidental, fut vaincu par ce Constantius, et qu'il était, comme les hommes faibles, du parti qui triomphait. C'était un fourbe, qui, pour plaire au parti d'Athanase, avoit l'air de désavouer son légat Vincent, qu'il envoya auprès de l'empereur, et qui signa la condamnation de l'ex-évêque d'A-

(1) *Epist. Liberii ad orientales apud Hilarium.*

lexandrie. Le lecteur indigné démêle la perfidie, l'imposture, les moyens impies qu'employaient les prêtres du Christ dans cette guerre misérable d'église contre église, de Rome contre Alexandrie, d'Alexandrie contre Rome, qui tous faisaient usage auprès de l'empereur de tout ce dont la bassesse et la fourbe impitoyable sont capables.

On assemble un concile à Milan, où Athanase est condamné, en présence et du consentement des légats de Libérius (1). Il y eût cependant peu d'évêques d'Orient, et trois cents d'Occident; ce qui aurait dû faire pencher la balance du côté d'Athanase. Il est vrai qu'il paraît que ce concile était dominé par l'ascendant de l'empereur, qui lui-même l'était par les prêtres ariens; et pour prouver l'acharnement qui régnait parmi les sectaires, le même Sozozème rapporte que les évêques d'Occident, étant arrivés à Milan, reconnurent que cette assemblée, qui se faisait sous le nom de concile, n'était vraiment qu'une consultation tyrannique, une conjuration d'ariens, une faction de scélérats, une conspiration d'impies, enfin un manifeste de voleurs; que Constantius, tout souillé

(1) Sozozème, lib. 4, ch. 8, et Socrat. lib. 2, ch. 29.

du sang des innocens, y présida; que les ariens y eurent toute licence; qu'il n'y fut question que du renvoi d'Athanase. Tandis que ces méprisables empereurs assemblent des conciles, les barbares se disputent, se partagent les débris de l'empire, les disputes théologiques font tomber Rome, et détruiront Bisance; on transporte le concile, de l'église au palais impérial, qui devint une école de de galimathias théologique.

Libérius, tantôt arien, et tantôt catholique, a l'air d'un homme qui ne sait auquel entendre; pressé par les anastasiens, pressé par l'empereur et par les ariens, il veut garder l'équilibre entre les deux factions, et il finit par être écrasé par l'empereur, et abandonné des deux partis. Constantius le fit saisir à Rome, et amener à Milan; il lui reprocha d'avoir été cause des troubles qui avaient désolé plusieurs églises, de les avoir outragées, d'avoir soufflé la haine entre ses frères et lui, d'avoir fait mourir l'aîné, et d'avoir rendu Constant son ennemi tant qu'il avait pu, et lui produisit le jugement des évêques qui l'avaient jugé coupable, le condamna comme un brouillon sacrilége, indigne de conduire les chrétiens, le bannit, l'exila en Thrace. Il y fut deux ans, revint à Rome, après

avoir souscrit irrévocablement la condamnation d'Athanase. Son bannissement avait excité un soulévement à Rome; les deux partis en vinrent aux mains; il y eut des meurtres et beaucoup de sang répandu, au rapport de Sozozème. Son retour dans Rome, au rapport d'Athanase même, dans son épître aux solitaires, St. Gérôme, dans deux endroits, et sur-tout dans sa chronique, dit que Libérius, *vaincu de l'ennui, souscrivit à l'hérésie, et entra comme victorieux dans Rome.* Il y a un peu loin de sa fermeté à celle des premiers soi-disans martyrs; un peu d'ennui le fait renoncer à sa foi : quel pape ! quel pasteur des fidèles ! St. Hilaire en convient aussi. Il y avait eu du sang répandu à la nouvelle de son exil; il y eut des massacres à sa rentrée, entre ceux qui tenaient pour ou contre lui. L'intérêt seul des chrétiens, le crédit de cette place déjà si importante en furent la cause.

Il fut encore chassé de Rome par Valens, évêque de la communion d'Arius, qui avait reçu pouvoir de l'empereur de chasser de leurs siéges tous ceux qui avaient refusé de signer le concile de *Rimini.* Il revient à Rome, reprend sa place, favorise toujours les ariens, et meurt sans qu'on puisse prononcer nette-

ment de quelle secte il était. Il paraît, et l'on doit croire, d'après ses tergiversations, qu'il fut athée politique, sacrifiant, suivant l'occurrence, au plus puissant; qu'il se trompa souvent; qu'il se mocquait de la consubstantialité, et de ceux qui n'y croyaient pas: mais ce sont les Machiavels religieux et politiques qui font le malheur des empires, qui ont couvert l'Europe d'angoisses, de gémissemens, de meurtres, d'incendies, de ravages exercés depuis l'Egypte, l'Asie mineure, les côtes d'Afrique jusqu'au fond du Nord. Nous allons jeter un coup-d'œil sur le règne de Félix, intercalé dans le sien, tandis qu'il fut banni à Boréée en Thrace, quoiqu'il fût mort avant lui; mais il faut prendre les événemens l'un après l'autre, pour tâcher d'avancer dans ce chaos épouvantable des calamités publiques, des crimes du sacerdoce et des maux de l'empire.

### St. FELIX II. PAPE OU ANTIPAPE.

An 355. LIBERIUS étant chassé de Rome, l'empereur Constantius et les ariens élurent Félix, son diacre, à sa place; il tint deux ans le siége pontifical, jusqu'au temps que Libérius accédant à la condamnation d'Athanase, l'empereur le rappella, et déposa Félix, qui, outré

de quitter le siége pontifical, déclara, avant de désemparer, Constantius hérétique, et fulmina contre lui une sentence d'excommunication. Si Damase n'en impose pas, c'est l'acte le plus ancien d'audace du clergé contre le trône : Il en fut puni; il est dit qu'il lui fit trancher la tête; les auteurs se contredisent. Tout ce qu'on peut démêler dans ces ténèbres, c'est qu'il s'était aisément accoutumé au pouvoir que lui donnait cette place sur l'esprit du peuple malheureux, et qu'il ne la quitta qu'avec regret. Son exaltation à la place de Libérius fut un schisme qui ensanglanta Rome et l'Italie.

## St. DAMASE, XXXVIII. PAPE.

An 366. Il paraît dès ce temps que la chaire pontificale était comme les trônes de ces brigands qui ravageaient l'empire romain, s'en disputaient les lambeaux, qu'y faisaient monter le carnage, la désolation, qu'y soutenaient l'audace, la fureur, les assassinats et le sang répandu. Damase est élu évêque de Rome; Ursicin l'est aussi. De là naît une guerre civile à Rome, d'autant plus affreuse, que la religion en fut le prétexte. Cependant, après des meurtres commis par les deux partis, Damase fut maintenu. Le peuple, aveugle et infortuné,

poussé, tiré en sens contraire par les ambitieux tout souillés de son sang, fut encore puni de leurs crimes par les magistrats, qui en livrèrent plusieurs au supplice. Voici comme en parle Ammien Marcellin: « Damase et Ursicin, hor» riblement jaloux de ravir le siége épiscopal, » avaient eu l'art perfide de diviser le peuple, » combattant avec fureur l'un contre l'autre, » remplissant les rues de Rome de carnage » et de morts; ce que Viventius, prévôt, ne » pouvant appaiser, fut obligé, au danger de » sa vie, de se retirer dans un faubourg. » Damase et son parti, indignement victo» rieux, marchaient sur des cadavres. Il fut » trouvé pour un jour cent trente-sept morts » dans l'église de Sicinin, où s'exercent les » cérémonies de la secte chrétienne; et il » ajoute: je ne suis point surpris que ceux » qui briguent cette dignité, ne mettent tout » en usage pour y parvenir; dès qu'ils l'ont « acquise, ils jouissent de toute impunité, » sont enrichis des oblations des dames, ne » marchent plus que dans des chars, pompeuse» ment vêtus, recherchent la bonne chère et les » festins somptueux; de sorte que leurs ban» quets surpassent en délices les tables des » rois. » Ce témoignage est-il précieux et authentique? ne montre-t-il pas que l'église

de Rome était, dès le milieu du quatrième siècle, parvenue à un tel degré de corruption, que la débauche, le meurtre, les attentats, l'impunité qui les encourage, y marchaient l'œil fier, le front levé ?

St. Gérôme rapporte que Prétextat, successeur de Vivien, disait à Damase : Faites-moi évêque de Rome, et sur le champ je me fais chrétien. Il dit encore dans son épître vingt-deux à Eustochium : Les prêtres qui devraient servir d'exemple, et s'attirer le respect des fidèles, *baisent les têtes des dames à main étendue, afin qu'on pense qu'ils les veuillent bénir, prennent de l'argent de leur salutation; d'autres qui ne s'appliquent qu'à ne connaître les mœurs et les maisons des dames.*

Leur avarice était si grande, qu'il fut besoin des édits des empereurs pour la réprimer, ce que témoigne le même St. Gérôme. Un autre, Marcellin, prêtre romain, dont le témoignage est aussi du plus grand poids, confirme tout ce que dit Ammien de l'élection de Damase; qu'il ne fut élu qu'après Ursicin; qu'ayant rassemblé ses forces pendant sept jours, et alors en étant assuré, il s'empara de l'église de Latran, et assiégea celle de St. Jules. St. Gérôme même rapporte

que

que le peuple de son parti y courut, et commit un nombre infini d'assassinats, sans distinction de sexe ni d'âge, excité par Damase qui, au rapport de Marcellin, était emporté, violent et barbare; qu'il fit, par argent, agir les soldats contre les partisans d'Ursicin. Tous les historiens sont d'accord *que les lieux d'oraison furent souillés, remplis de sang humain*, ce qui, suivant le témoignage de Rufin, attira l'envie et la haine publique à Damase; Socrate, Sozozème, Nicéphore, et même Théodoret, disent à peu près la même chose. Il fut accusé d'avoir vécu en adultère avec une dame romaine, par Concordius, Calixte et beaucoup d'autres. C'est pourtant un pontife que les imposteurs sacrés comblent d'éloges, auquel ils prodiguent les noms de *très-pieux et saint personnage*. A quels fourbes, grand dieu! l'église a été abandonnée! A quels malheurs épouvantables le peuple a été livré! Dans ces temps de discorde et d'ignorance le génie du monde entier semble condamné à l'erreur, il ne fait pas un pas vers la vérité, il tourne toute sa sagacité vers des disputes misérables qui font pitié et honte à la raison.

La discorde régnait à Bizance, comme à Rome, entre les malheureux chrétiens, pour

la chaire pontificale; Grégoire de Naziance et Maxime se la disputaient avec acharnement.

Damase établit, dans un canon d'un synode tenu à Rome, que les décimes et prémices seraient payées par tous les chrétiens, et que ceux qui refuseraient cette sainte oblation, seraient chargés d'anathêmes, et, comme tels, damnés à perpétuité.

Les dieux de l'empire n'étaient pas encore tellement abattus, qu'ils ne conservassent des sectateurs; mais Rome, l'empire, le trône, le sénat et ses dieux, tout allait être bientôt anéanti.

## St. SERICIUS XXXIX.e PAPE.

An 384. L'ELECTION de ce pape prouve encore qu'elle ne se faisait pas alors par quelques cardinaux, mais par le peuple; ce qui se voit par un rescrit de l'empereur Valentinien, où il dit: *Que comme d'ancienne coutume il appartient au peuple romain de nommer et d'élire un très-bon prélat, aussi sommes-nous fort aises que cela arrive en notre temps.*

Il paraît qu'avant lui il était encore permis d'épouser la femme légitime d'un autre, puisqu'il le défend. Il dit que les moines et les religieuses qui ne garderont pas leur virginité,

seront chassés de leurs cloîtres avec ignominie. Il a fait un grand mal politique à l'Europe, en forçant ces victimes imprudentes à faire et garder un vœu contre lequel réclame la nature. Il est aussi le premier qui ait recommandé la chasteté aux gens d'église, et attaché la privation des honneurs et dignités ecclésiastiques à la transgression de ce précepte insensé; plusieurs églises cependant revendiquent cette démence.

Il fit un indigne accord avec le tyran Maxime, pour poursuivre à toute outrance les Manichéens, dont il fit périr beaucoup par le glaive. Le peuple de Rome, à qui il devait son élévation au pontificat, vit avec indignation qu'il méprisait le mariage, et relevait le vœu sacrilége et fantastique de chasteté. Il y eut des murmures, des séditions dans la ville à ce sujet. Au reste il s'agita dans toutes ces misérables disputes qui rendaient ces temps si ridicules, si déplorables et si infortunés, ménageant presque tous les tyrans de l'Europe, et avilissant des fantômes d'empereurs, pour régner à leur place.

## St. ANASTASE, XL^e. PAPE.

An 398. RUFIN étant venu à Rome, du vivant même de Sicinius, avait répandu

les opinions d'Origène. Athanase et Gérôme le poursuivirent avec une âpreté, un acharnement qui tient du délire; ils le chargent d'outrages; ils sonnent le tocsin contre lui. Origène et Rufin n'eurent pas de plus cruel ennemi que Gérôme. Anastase, évêque de Rome, Chromatius, évêque d'Aquilée, Vénérius, évêque de Milan, Théophile, Epiphane, les empereurs, furent excités contre eux par ses diatribes sanglantes, et St. Gérôme déploya une bile, une haine implacable dans cette guerre *sacrée*. Anastase, se laissant conduire par Gérôme, rejétte Rufin, le condamne malgré sa profession de foi, le sépare de la communion des frères, ce qui était une injustice criante; car ayant manifesté des opinions orthodoxes, il devait être jugé sur elles, et non pas sur ses pensées, qu'on supposait gratuitement dépravées. Dans la suite on verra, à son imitation, les affreux tyrans des ames régner sur les peuples abrutis, malheureux. Ce Gérôme qui le conduisait fut accusé d'avoir la même chaleur, auprès de plusieurs dévotes romaines, qu'il employait contre Rufin. Au reste, le règne d'Anastase se passa en querelles théologiques des donatistes et des catholiques de l'église de Carthage, dans lesquelles il s'agita sans raison et sans succès.

## St. INNOCENT Ier, XLIe PAPE.

An 402. Sous son pontificat, et sous les fantômes d'empereurs Arcadius, Honorius et Théodose, Rome, menacée par Alaric et les Goths, relève ses murailles, redresse les ruines de ses portes et de ses tours, faible rempart contre la fureur de ces barbares. Pendant ce temps, Innocent livre la ville aux disputes théologiques. Jean Chrisostôme, évêque de Constantinople, est déposé; il a recours à lui. Innocent, flatté de cet appel à sa juridiction, déclare avec audace le jugement porté par les évêques d Orient et d'Egypte, nul. Arrogance insigne, qu'un individu prétende avoir droit de casser, d'anéantir l'arrêt porté par des assemblées qui devaient être respectables pour lui! Il ne s'en tint pas là; il enjoignit à Théophile, évêque d'Alexandrie, et aux trente-six autres de différentes villes, qui avaient condamné Jean, de venir se justifier de leur jugement à Rome; et en outre il disait *que chacun était averti de persister en la communion de ceux avec lesquels l'église romaine communiquait, et par conséquent, d'adhérer au parti de Jean Chrisostôme.* Malgré l'ordonnance d'Innocent, Arcadius commanda qu'on suivît la com-

munion d'Arsatius promu à sa place. Ce conflit d'autorité occasionna quelques soulévemens dans Constantinople ; *les moines et les vierges*, disent quelques pieux légendaires, *montraient leurs flancs découpés, et leurs dos tout meurtris et déchiquetés de coups.*

Il en arriva autant dans la cause de Porphire, mis à la place de Flavien, évêque d'Antioche. Innocent, poursuivant toujours son plan audacieux de suprématie, vers lequel a tendu l'évêque de Rome dès qu'il a pu prétendre à la moindre autorité, ordonne aux fidèles d'Antioche de mépriser les invitations pastorales de Porphire, et de se garder d'y avoir aucun égard ; il allumait par cette ordonnance le tison de la discorde civile et fanatique ; ses lettres aigrissaient les frères Arcadius et Honorius. Il souffle le feu du fanatisme à Rome, à Constantinople, en Espagne, arme les deux empereurs l'un contre l'autre, l'Orient contre l'Occident, Carthage, Alexandrie, Antioche contre Rome, et Rome contre toutes ces églises. Enfin cet Innocent, un des premiers incendiaires d'entre les pontifes romains, fulmina contre Arcadius, Eudoxia sa femme, et contre tous les évêques du synode qui avait déposé Jean Chrisostôme, un arrêt d'excommunication, lui écrivit des

lettres pleines de menaces et d'outrages. C'est un des premiers actes de démence, un des coups les plus hardis, les plus insolens qu'ait osé porter contre ses maîtres, du moins avoués par l'empire, le chef ambitieux d'une secte intolérante, tolérée, imprudemment admise parmi les dieux de Rome. Il posséda les qualités qui ont toujours fait triompher les scélérats; l'audace, la persévérance et la fermété. Ignorant l'art de composer, l'âpreté de son caractère, de son orgueil, voulait tout ou rien. Dans ce temps-là Alaric, brigand couronné des Goths, prit et saccagea Rome.

Encore un mot sur Saint Gérôme, qui aimait les dames, et sur-tout les vierges. Innocent fit une forte réprimande à Jean, évêque de Jérusalem, de ce qu'il avait toléré, autorisé des scélérats, *qui avaient été assez téméraires et désespérés, que de piller, saccager et même violer la retraite des vierges Eustochia et Pauline la jeune*, qui s'en plaignirent à lui, et demandèrent qu'il sévît contre ces audacieux. Notez bien qu'elles négligent, méprisent ouvertement la puissance séculière, qui seule devait avoir la police des domiciles des particuliers et de l'église; attentat à l'autorité impériale, avilie, méprisée, il est vrai; confusion déplorable de tous les droits, qui

ravira Rome aux Empereurs, et mettra, par une révolution impie, les richesses insultantes à la place de la pauvreté primitive, les scandales, les crimes à la place des vertus chrétiennes, l'orgueil insatiable à la place de l'humilité apostolique, le meurtre, l'inceste, les empoisonnemens sur la chaire pontificale. Un philosophe qui contemple d'un œil fixe la vicissitude des choses humaines, ne peut cependant, sans s'étonner, voir un prêtre lâche tyran du capitole.

## St. ZOSIME, XLIIe. PAPE.

An. 417. C'EST une misérable, une bien cruelle démence, une tyrannie inconcevable, que celle qui prétend commander aux ames. Pélagius avait été accusé, sous Innocent, d'*avoir des opinions choisies* sur le baptême des enfans; il avait protesté que sa croyance était telle que celle de l'évêque de Rome. Célestius, disciple de Pélagius, protesta de la même manière pour son maître et pour lui-même devant Zosime; il ajouta, suivant Saint Augustin, *que si quelque erreur d'ignorance l'avait déçu, il se soumettait au jugement du St. Père pour le corriger.* Hé bien! il ne tint compte d'une déclaration si formelle. Il paraît que c'était un parti pris par le pape et

ses adhérens, de les condamner, d'exciter un schisme, de les livrer à l'excommunication, et aux horreurs qui dans ce temps en étaient la suite : il fallait que le pape et leurs ennemis fussent bien acharnés. Il serait curieux de connaître tous les ressorts que faisaient jouer tous ces prêtres, ces évêques de scandale, pour écraser leurs adversaires. Ce Zosime ne les reçut point non-seulement à la communion des fidèles, mais les déclara *les plus scélérats et les plus détestables des frénétiques.* Est-ce là se servir, pour conduire les hommes, pour tyranniser l'opinion publique, des armes que la folie de ces temps malheureux rendait sacrées ? Il ne fut qu'à peu près un an sur le siége pontifical, mais il employa son temps.

On voit dans ces jours déplorables, une assemblée, un concile de 214 évêques, se tourmenter pour fixer sur la tête de Pélagius et de son disciple un anathême, malgré leur confession évidente et manifeste. L'injustice du concile et de Zosime, qui les condamnait malgré leurs confessions orthodoxes, indisposa cruellement le clergé romain. Il lui répondit par une excommunication : la réponse était péremptoire ; les prêtres de Rome s'adressèrent à l'empereur Honorius. Mais tel était

l'état de décadence dans lequel le trône impérial était tombé, que Zosime, enchérissant sur ses prédécesseurs, ou du moins les imitant, lui défendit de les recevoir, et lui ordonna d'autoriser cette défense d'un rescrit. Il obéit à cette injonction; il se soumit à cet avilissement; il le méritait. Ce Zosime étend la démence papale; il commande despotiquement dans les Gaules, en Espagne, en Afrique; ses prétentions révoltèrent les évêques africains, mais la mort rompit ses projets oppresseurs. Il laissa l'église déchirée par un schisme, en proie à l'ambition, à la cupidité d'Eulalius et de Boniface.

## St. BONIFACE, XLIII[e]. PAPE.

An 418. Une grande partie du clergé, mécontente de Zosime, révoltée de son injustice et de sa partialité envers les ennemis de Pélagius et de Célestius, et frappée du glaive de l'anathême, si terrible autrefois, et maintenant brisé par la philosophie dans les mains sanglantes du fanatisme, s'était retirée à Ravenne, auprès de l'empereur Honorius, menacé lui-même avec audace par ce Zosime. La haine, l'envie, l'esprit de parti, dominaient à Rome et à Ravenne, fermentaient, et préparaient l'explosion qui se fit après la mort de

cet évêque de Rome. Symmachus, qui siégait dans la ville pour l'empereur, lui manda les progrès de cette dissention, du scandale qu'avait produit l'élection de Boniface et celle d'Eulalius, son compétiteur. Ce dernier est réputé anti-pape, et pourtant il paraît qu'il a réuni ce qu'il fallait pour son élection, et de plus a été nommé le premier à cette place, que, dès les premiers siècles, dévoraient les vœux insatiables du clergé. Nous le voyons par les termes de la lettre de Symmachus à l'empereur. Elle porte « que le saint homme » Eulalius ayant été conduit du peuple et du » clergé dans l'église de Latran, pour y faire » les obséques et funérailles de Zosime, il y » est demeuré deux jours avec une grande » multitude, accompagné des prêtres, afin » d'attendre le jour ordinaire auquel il pût » être solennellement consacré; cependant » il y a eu quelques autres prêtres qui, as- » semblant une autre partie du peuple, se » sont soudain acheminés vers l'église de » Théodore, avec Boniface, de même étoffe » et de même ordre qu'eux, et là ont voulu » l'ordonner évêque, etc. ». Il ajoute qu'il a sommé les prêtres de ne rien faire contre les loix, ni contre la coutume, mais qu'ils lui ont résisté et exécuté leur entreprise, et con-

sacré pareillement le prêtre Boniface en l'église de St. Marcel. Par cette lettre et quelques autres de Symmachus aux empereurs Honorius et Théodose, il paraît qu'Eulalius était le légitime pontife, et que c'était un droit ou plutôt un usage attaché à l'empire, que son élection devait être confirmée par l'empereur; que lorsqu'il était informé de l'élévation légitime d'un pape, il devait employer son autorité pour chasser celui qui, méprisant les formes et les loix, voulait tyranniquement s'introduire à sa place. C'est pourquoi Honorius envoya un rescrit à Symmachus, par lequel il ordonnait qu'Eulalius fût maintenu au siége pontifical, et Boniface expulsé.

Mais tel était l'état déplorable, la confusion des droits de l'empire et du sacerdoce, que Symmachus ayant fait signifier l'ordonnance de l'empereur à Boniface, qui se tenait avec les siens dans la basilique de Saint Paul, hors la ville, les officiers et ministres qu'il avait envoyés furent arrêtés, et maltraités par les adhérens de Boniface. Il fit publier solennellement les lettres de l'empereur pour Eulalius contre Boniface, qui marcha ensuite vers la basilique de Saint Pierre, y célébra la messe au milieu des acclamations du peuple. Mais les prêtres sectateurs de Boniface lui

préparaient un tour de leur métier : ils appelèrent de la nomination d'Eulalius par le peuple, les prêtres et l'empereur, à un synode qu'Honorius leur accorda, n'osant le refuser. Il convoqua à Ravenne les évêques d'Afrique, des Gaules et de l'Italie, qui n'y vinrent point. Eulalius, voyant que sa présence était inutile à Ravenne, retourna à Rome, où il arriva en plein midi; le peuple se porta en foule sur son passage, et marqua par des transports que c'était lui dont il avouait l'élection. Mais la faction de Boniface méprisa son aveu; forte de l'ascendant que son adresse, ses fourberies, son audace, lui avaient donné sur le faible empereur, elle parvint à chasser Eulalius de Rome, où Boniface entra au milieu de la force armée, et devint possesseur ou usurpateur du siége pontifical. On avait coutume de l'appeler Maliface. Les simulacres d'empereurs ne savent auquel des deux entendre; tantôt ils sont requis de prendre parti, tantôt on décline la juridiction; on appelle au pape, au concile, à Carthage, à Rome; tous les partis triomphèrent lorsqu'ils eurent la force en main. Tout fut mis en usage, excepté la morale et la raison. Des hommes noircis de crimes, contaminés,

gangrenés de forfaits, furent promus aux premières dignités de l'église..

Ce Boniface, ou plutôt Maliface, fit une ordonnance, qui marque bien à quel degré de perversité morale il était descendu. Il déclara indigne d'être clerc tout homme qui avait eu le malheur d'être esclave. Indigne successeur du Christ, est-ce-là les préceptes de ton maître, qui prêcha toujours l'égalité, qui naquit, vécut et mourut dans la pauvreté, et dans l'esclavage des Romains?

Eulalius montra bien de la candeur; il quitta, quoiqu'il pût le disputer, ce siége, déchiré par les furies; il y laissa monter son compétiteur, intrigant, avide, ambitieux; et sollicité, après sa mort, de s'asseoir à sa place, il refusa avec la même fermeté qu'il en était descendu.

## St. CELESTIN, XLIVe. PAPE.

An 422. Le commencement de son pontificat fut troublé par quelques graves novateurs, qui voulurent faire marcher les clercs enmantelés, et les reins ceints d'un cordon, parce que Jésus avait dit à ses disciples *qu'ils ceignissent leurs flancs*. Célestin, averti de cette audace, les reprit très-âprement, et leur

commanda de conserver l'habit de leurs majeurs; après quelques discussions, ils se soumirent.

Nestorius, ayant été élu à la place de Sicinnius, évêque de Constantinople, Célestin lui écrivit des lettres de congratulation sur sa nouvelle dignité. Ce Nestorius était un chrétien tolérant, qui donna un asile à Constantinople aux Pélagiens, poursuivis en Italie et à Rome. Sa modération, sa charité, sa tolérance, et des opinions qu'il lui prêta contre ses réclamations, ses déclarations authentiques, lui firent un ennemi de Célestin, qui le condamna depuis. C'était l'usage alors de nommer à des prélatures des laïcs comme des clercs. Il écrivit une lettre à ce sujet aux évêques de la Pouille et de la Calabre, dont il faut rapporter quelques passages; ils prouveront à quel excès d'audace un homme promu par le suffrage du peuple était parvenu; ils prouveront à quel degré d'ingratitude et de mépris pour le peuple, que ce pontife devait honorer, était monté. Il dit : *Le peuple doit être enseigné, et non pas écouté. C'est nous seuls qui lui montrons ce qui est licite, ou non; s'il se trouve quelqu'un d'assez audacieux pour oser juger par lui-même des choses défendues, il sentira ce*

*que peut la censure du siége apostolique; car ce que nous ne pouvons corriger par autorité d'admonition, quand nous y sommes contraints, nous employons les moyens de sévérité et de rigueur.*

Célestin, c'est donc ainsi que ton bonnet pointu, que la thiare a aliéné ton cœur et ton esprit. A quel excès d'abjection et de malheur les peuples étaient condamnés! A quel excès de frénésie leurs tyrans étaient portés! C'est un chaos de prétentions ridicules et révoltantes de la part de Célestin, de Nestorius, de Cirille, où se mêle, s'enfonce Théodose humilié, sur les débris duquel s'élevait cette puissance monstrueuse, qui devait écraser les restes des empereurs romains, et marcher jusque sur la tête des barbares qui déchiraient l'empire.

## St. SIXTE III, XLV<sup></sup>. PAPE.

An 432. SIXTE blâme les opinions de Nestorius, parce qu'elles étaient nouvelles. Il dit, en parlant de lui à Jean, évêque d'Antioche, *que rien ne soit de plus permis à la nouveauté, parce qu'il ne convient pas d'ajouter rien à l'antiquité.* Sixte, oubliait que si c'était là une raison valable, elle avait autant de force dans la bouche des *payens* que dans celle

celle des chrétiens; qu'elle justifierait leur aversion pour la religion du Christ, puisque c'était une nouveauté dans l'empire que cette secte chrétienne, qui voulait détruire, anéantir les dieux de Rome, ces dieux, leurs autels et leurs temples, qu'avaient élevés les vieux ancêtres des Romains. Il n'y a de respectable, d'ancien, d'éternel, que la raison; si quelque chose, si quelque opinion est vaincue par elle, il faut la réformer. Il n'y a que des fanatiques, des insensés, qui puissent prétendre le contraire.

Sixte fut accusé par un prêtre très-recommandable, nommé Bassus, d'avoir commis un inceste, et violé une religieuse nommée Chrysogonis; il l'avait appris d'un domestique de Sixte, appelé Pierre. L'accusation fit du bruit; mais dans un synode assemblé pour le juger, on lui laissa la liberté de prononcer son jugement, et ce fut Valentinien, empereur, qui s'avilit jusqu'à dire qu'il n'était permis à aucune puissance de juger le pontife. Il fit aussitôt serment qu'il était innocent du crime dont il était accusé, et cette assemblée de prélats, vendus à Sixte, à la tête de laquelle siégeait ce Valentinien, fier esclave d'un prêtre, prononça son absolution, et de plus, eut la bassesse d'envoyer son

intrépide accusateur en exil, de confisquer son bien, et d'en doter l'église. Que Sixte eût été absous, eût été lavé par le défaut de preuves, on passerait cette condamnation; mais qu'il ait été l'accusé, le prévaricateur, le coupable et le juge, c'est ce qui révolte tout homme qui conserve le moindre sentiment d'équité. Les deux tyrans Sixte et Valentinien se donnaient la main pour régner sur les peuples abusés. Mais Valentinien se trompa; ce sera le prêtre qui règnera sur ses propres débris.

## St. LÉON I^er, XLVI^e. PAPE.

An 440. Les barbares saisissant tous les lambeaux de l'empire, refoulaient à Rome des chrétiens de toutes les sectes; Pélagiens, Manichéens, Nestoriens: Léon les poursuivit. Ils avaient derrière eux des brigands sortis des glaces du Nord, et trouvaient dans l'Italie, à Rome, un ennemi plus implacable dans Léon, qu'Atila et Genseric. Il les fit rechercher dans la ville avec une sollicitude vraiment infernale, les força de découvrir, de nommer les évêques, les prêtres des provinces qu'ils croyaient imbus de leurs opinions. Tous leurs livres furent brûlés. Il excitait les habitans de Rome à découvrir à leurs

curés et à tout prêtre le lieu, la retraite, l'asile le plus secret où se retiraient quelques Manichéens, les exhortant par tout ce que le délire intolérant peut inspirer. Ce qu'il nous apprend lui-même; entre autres choses, il dit dans ses épîtres : *Il faut les fuir, courir sus, afin qu'ils ne nuisent à quelqu'un. Il faut les découvrir pour qu'ils ne trouvent pas où reposer leur pied dans notre cité. Ce que nous vous enjoignons; car il est convenable que cette action soit jointe et mariée avec le sacrifice des aumônes.* Est-ce assez de folie? Non, il ajoute : *que nul ne doute que ceux-là sont Manichéens, qui seront convaincus d'avoir jeûné le dimanche et le lundi en l'honneur du soleil et de la lune*, etc.

Le peuple fut fort trompé en voyant la figure austère de beaucoup de Manichéens; car il leur avait dit qu'ils avaient *le visage aussi noir que les démons*. Quand ces pauvres hérétiques eurent confessé qu'ils ne pouvaient croire que le même être fût auteur du bien et du mal, que tout dans leur extérieur annonçait la pureté et la continence, et qu'au contraire *d'être noirs comme des démons*, il régnait sur leur visage une pâleur qui annonçait le jeûne et la pénitence, la plupart du peuple crut que le pape leur en avait

imposé. Nouvelles admonitions de la part de Léon : il ajoute, dans son sermon du dix décembre, *qu'il ne se trouve aucune pudicité, aucune honnêteté, aucune vergogne, aucune chasteté en cette secte, en laquelle la foi est mensonge, le diable religion, le sacrifice turpitude, etc.* Et Léon n'était pas un imposteur en démence ? Ah ! il est trop vrai, prêtre du mensonge, tu calomniais ces innocens, pour exciter contre eux la multitude effrénée, sur-tout dans ces temps abominables ; tu osais parler de *cruels ennemis des ames !* C'est toi, barbare, qui voulais commander à cette portion de l'essence divine, donnée, accordée à ces faibles humains, aussi bien et plus qu'à toi. C'est une vérité confirmée par toute l'histoire, que toutes les sectes chrétiennes se sont accusées d'obscénités ; et ces turpitudes étaient souvent des cérémonies consacrées avec respect par l'antiquité. Comme toutes ces sectes étaient un ramas des contes, des usages de la Syrie, de l'Inde, de l'Egypte, de l'Afrique, de Rome, de la Grèce, il y en avait qui portaient le cachet de la plus haute antiquité, de la simplicité, et peut-être de l'innocence des siècles reculés.

Rome n'avait plus d'empereurs ; on voit

ce Léon combattant Manès, Pélagius, Nestorius, Eutichès, succomber malgré ses intrigues sous ce dernier, absous par le concile général d'Éphèse; mais on voit par une lettre qu'il écrivit à Marcien, empereur de Constantinople, qu'il le priait de le faire transporter dans des lieux lointains et secrets; et le fantôme d'empereur imbécille lui obéit, et Eutichès disparut pour jamais. C'est un tissu de fourberies papales, d'audaces impies, de honteuses faiblesses de la part des empereurs, un chaos abominable de tout ce que la corruption, l'indignité, la ruse scélérate et barbare peuvent mettre en usage. Les Goths, les Vandales, les Suèves ravagent l'Espagne; les Huns désolent les Gaules et menacent l'Italie, et arrêtent ce Léon dans ses projets.

La vie de Léon n'a été remplie que de querelles ridicules, de calomnies, de perfidies obscures; ce fut un brouillon fanatique, lâche oppresseur de tous les patriarches qui avaient des opinions contraires aux siennes, flatteur de Pulchérie, de Maximien, tyran des églises orientales. Nos révérends faussaires disent qu'Attila après avoir détruit Aquilée, Pavie, Milan, et beaucoup d'autres places, se préparait à saccager Rome; mais que Léon s'achemina vers lui, qu'il fut si touché de sa

vertu singulière et *de ses discours*, qu'il abandonna son projet barbare. Je serais curieux de savoir dans quelle langue Léon parla à Attila, pour faire une impression si profonde sur son cœur et son esprit; car, certes, un sauvage sorti des bords affreux des Palus Méotides ne parlait ni n'entendait la langue romaine.

Il paraît que Genseric, brigand à la tête des Vandales, n'eut pas la même deférence pour Léon; il entra dans Rome, la saccagea, vola ses richesses, et emmena une grande quantité de captifs.

C'est un scandale de voir avec quelle bassesse l'empereur, successeur de Maximien, se rend aux invitations tyranniques de Léon; et c'est à cet évêque de Rome à qui on a prostitué le nom de grand! Le nom de grand à un fanatique, un perturbateur du repos des églises de tout l'Orient, au persécuteur des Manichéens, des Nestoriens, des Pélagiens, des Eutichiens; il excella dans ces disputes interminables qui désolèrent les commencemens du christianisme. Mais si la grandeur porte sur de pareils talens, sur de pareilles vertus, que le ciel en préserve à jamais le monde!

## St. HILARUS, XLVII^e. PAPE.

An 461. C'EST un honteux scandale de voir avec quelle impudence ces prétendus vicaires de Jésus volaient, usurpaient la puissance séculière. Mamert, dont on a fait un saint, évêque de Vienne, consacre un autre évêque dans l'église de Die. L'église est revendiquée et disputée à Mamert; on consulte le pape, qui prononce qu'elle n'a point été cédée à l'évêque, et en conséquence il lance un décret contre lui, et retient la ville en sa puissance. Presque toutes les causes pouvaient être dans ces temps de désordre évoquées à à Rome; et celui qui proposait de donner à l'évêque quelque droit auquel il n'aurait jamais pu prétendre, un brigand qui lui proposait de partager les dépouilles, était sûr d'être favorablement écouté; et son adversaire, qui n'apportait rien à l'église romaine, était sûr d'être éconduit, volé, ruiné, excommunié.

Anthème, empereur, voulut repeupler Rome de Grecs, après le ravage de Genseric, après qu'il eut emmené une partie des citoyens en esclavage. Le pape craignant que ces nouveaux hôtes n'apportasssent à Rome quelque idée nouvelle, s'y opposa, tant il était

gardien des usages que ses prédécesseurs avaient cimentés par tant de perfidies, de scandales et d'audace. Rome resta long-temps vide d'habitans.

Il fit une ordonnance qui défendait de recevoir aux ordres sacrés nul homme s'il n'était pourvu de tous ses membres.

Il paraît qu'il ne s'était pas oublié dans le pillage de Rome, car il donna plus de cent cinquante livres pesant d'or à différentes églises, et plus de cinq cents livres d'argent en différens ornemens. Au reste, son pontificat n'a rien de remarquable que la même persévérance à voler, à piller avec impunité, que le plan uniformément suivi d'écraser la puissance impériale, d'anéantir la volonté du peuple sous le délire sacerdotal.

## St. SIMPLICIUS, XLVIII. PAPE.

An. 468. Les restes de l'antique religion des Romains, les débris des dieux de Rome, les ruines même de leurs temples, de leurs mystères, de leurs autels, en retraçaient encore un souvenir cher et respectable aux citoyens dont le cœur et l'ame n'étaient pas encore descendus au degré de dépravation, d'avilissement où les a réduits depuis un gouvernement sacrilége. Ennemi des dons les plus

sacrés de la nature, un monstre théocratique a tué, assassiné le génie de Rome; le souvenir de leur ancienne grandeur, de leur religion mal effacée, et le conflit de la nouvelle mettaient encore dans les esprits de la fermentation, et un penchant à embrasser des opinions qui différaient de celles des papes. Simplicius mit tout en usage pour en briser l'idée, et souder leur esclavage avec leur ignorance. il refuse à Léon, empereur, de lui accorder, suivant le concile de Calcédoine, la primauté de l'église de Constantinople sur celle d'Antioche. Léon méritait ce refus, puisqu'il s'y exposait. Recourir à Simplicius, à un individu, à un homme, pour confirmer ce que deux conciles écuméniques et celui de Constantinople avaient décidé; c'est un excès d'ignorance et de bassesse, qui marque bien jusqu'à quel point de malheur les peuples étaient parvenus, puisque les grands, les empereurs eux-mêmes faisaient dépendre leur volonté souveraine des caprices, de la cupidité souvent d'un brigand couvert d'un triple diadême. Ce refus, la résistance des deux partis, occasionnèrent des troubles, des dissentions, des haines qui embrâsèrent l'église sous plusieurs pontificats. Je défie au plus forcené fanatique de lire l'histoire des pontifes sans

scandale, sans indignation ; je défie, pourvu qu'il raisonne, que cette longue succession de crimes ne lui fasse dire non, non, ce ne sont pas là les prêtres de la vérité, ce sont les prêtres de la discorde, de l'imposture ; ce sont des tyrans armés des brandons des furies, qui conduisent, précipitent dans l'abîme les peuples malheureux à travers les ténèbres qu'ils épaississent autour d'eux. Ce Simplicius s'agite au milieu des empereurs, des patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, d'Aufinium, et seul contre tout l'Orient, il prétend leur faire adopter ses volontés tyranniques ; il prétend que tant de peuples tremblent devant la thiare, comme devant le bandeau des Césars éclipsés, descendus, précipités du trône : car en 472, sous Augustulle, s'éclipsa totalement le fantôme d'empire d'Occident. On croit que Simplicius suscita contre Zénon, empereur, Basilicus, frère d'Everine sa belle mère ; il usurpa l'empire et régna à la place de Zénon, qui s'enfuit en Italie ; mais le pape n'eut pas lieu d'être fort content de l'usurpation de Basilicus, qui montra autant et plus de fermeté que Zénon, qui, aprés avoir vaincu cet usurpateur, remonta sur le trône. On ne peut suivre Simplicius dans ce chaos d'intrigues,

de fureurs sacerdotales; l'Orient est toujours plus ou moins élevé contre l'Occident. Odoacre s'empare de l'Italie; le pape voit avec beaucoup de chagrin un hôte tel que lui. Antioche, Alexandrie, Constantinople et Rome sont dans la confusion. Un prélat élevé à la chaire d'Antioche, nommé Etienne, est mis à mort par des meurtriers excités par son prédecesseur; l'empereur fait nommer son successeur dans Constantinople; nouveau déplaisir pour le pape, qui voyait avec douleur cette ville rivale de Rome nommer dans son sein des évêques à des siéges étrangers; il lui en écrivit des lettres pleines d'âpreté; mais les Goths l'occupaient en Italie.

J'aime à voir sa vieille audace humiliée. Ecacius, patriarche de Constantinople, dédaigne de répondre à des lettres de plaintes que lui adresse Simplicius, sur ce que l'empereur de Constantinople avait nommé, sans son consentement, au siége d'Alexandrie et d'Antioche. Les temps étaient changés; ni ses injures, ni ses menaces ne purent lui procurer un seul mot de réponse; ce qui l'outra de fureur; mais il fallut la dévorer.

Odoacre avait alors un lieutenant à Rome, et ce sauvage qu'on appelait barbare, n'entendant pas les lâches détours de la fourbe-

rie pontificale, le forçait de marcher moins obliquement devant lui; car, s'il eût reconnu quelque lâche infidélité, quelque fourberie sacrilége, il l'en aurait puni. Pendant ce temps la tyrannie papale fut obligée de céder aux circonstances, et les églises d'Orient s'affranchirent pour quelque temps du joug de Rome.

St. FÉLIX III, XLIXe. PAPE.

An. 483. Comme tout change avec les siècles, gouvernemens, religions, prêtres et dieux mêmes! Le pape Félix était fils d'un prêtre du même nom, et personne ne le trouva étrange. Dès le commencement de son épiscopat il se montra ennemi acharné de l'église de Constantinople; soumise aux loix de l'empire, elle observait les édits des empereurs. Acacius, patriarche respectable, savait que toute association, que tout corps existant dans le sein de la société doit obéir aux règles qu'elle a librement faites ou consenties; mais cette doctrine n'est point celle des tyrans, n'était point celle de Félix, qui marchait sur les traces de Simplicius. Il lance un arrêt d'excommunication contre tous ceux qui obéissaient à un édit de Zénon, qui proposait des lois

nouvelles à l'église de Constantinople, et abrogeait le concile de Calcédoine. Ce n'est point que j'approuve plus l'obéissance aux volontés, souvent tyranniques, d'un individu appelé empereur, qu'à celles d'un pape; mais il est plus inconcevable qu'un homme placé sur les bords du Tibre, veuille commander sur les rives du Bosphore, de la mer Noire et de la mer de Marmara, qu'un autre homme placé au milieu des peuples de ces contrées : mais qu'il soit couvert d'une mitre, d'une thiare, ou d'un diadême, ce n'est jamais qu'un être isolé, un individu dont la masse de la nation peut et doit repousser les ordres. Mais enfin Félix proscrit un édit auquel on se conformait librement.

Il enjoint à Zénon, à Acacius, par des lettres pleines de menaces et d'outrages, de répondre à un libelle qui fut dressé à ce sujet. Les Députés arrivent à Constantinople ; l'empereur voyant cette audace les fit arrêter : mais Acacius leur ayant fait voir, leur ayant remontré qu'ils se faisaient les agens de la tyrannie de Rome, ils abandonnèrent la cause du pape, et la liberté leur fut rendue.

Odoacre dominait dans Rome, y avait introduit les Goths, les Hérules, qui, ne con-

naissant point les principes intolérans de l'église romaine, favorisaient ceux que le pontife poursuivait comme hérétiques.

Constantinople, rivale de Rome, soutenait son indépendance; Félix n'osait ouvertement condamner Acacius, et semblait se conformer à l'état d'embarras où les barbares le réduisaient; l'empire d'Occident semblait avoir entraîné dans sa chute la ruine de l'église romaine : mais Félix crut la relever par un coup d'audace; il lança un anathême contre Acacius, et le lui envoya signifier : il fut reçu avec dédain, le nom du pape effacé du registre sacré, on lui rendit mépris pour insultes. Pendant les prétentions révoltantes de la cour de Rome, Acacius meurt, suivant quelques-uns, est envoyé en exil, suivant quelques autres, et emporte les regrets de l'empereur et du peuple. Cet homme menacé, excommunié, damné à Rome, opposa la fermeté d'un homme instruit, d'un sage, à l'aveugle audace d'un Félix, déjà barbare comme les Occidentaux.

L'empereur Zénon, peu de temps après, périt par les embûches de sa femme Ariane; Félix témoigna une joie lâche, indécente et cruelle de sa mort, et écrivit à son

successeur des lettres où présidèrent le mensonge intéressé, la bassesse et l'orgueil. Un plan toujours suivi, une inflexibilité dans l'exécution, ont autant contribué que l'ignorance à l'agrandissement de cette ridicule puissance, qui voulut dès les commencemens dominer l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

## St GELASE Ier. Le. PAPE.

An. 492. Voila un pape, non-seulement fils de prêtre, mais d'un évêque; le nom de son prédécesseur, rayé avec mépris du livre sacré de Constantinople, avait été restitué par Euphemius: mais Félix, ainsi que lui-même, ne voulut jamais le recevoir à la communion romaine, parce qu'il n'avait pas voulu rayer celui d'Acacius. C'est cette persévérance, aidée de la fortune, qui a fait tous les succès des papes. Leur étude journalière d'abrutir les peuples sous ce joug horrible, que l'on crut si long-temps sacré, les a élevés sur la tête des empereurs et des barbares qui leur ont succédé.

Gélase, après avoir fait de vains efforts sur Euphemius, voulut persuader au sénat et au peuple romain de ne point reconnaître Anastase pour empereur de Constantinople;

ce qui indisposa cruellement cet empereur, et qui malgré l'intrigue, les impostures, les calomnies du siége pontifical, rompit toutes les espérances d'accommodement, de condescendance à ses vues oppressives et sacriléges; et la vengeance du pouvoir apostolique, qu'Acacius avait justement méprisé, fut vaine. Ce Gélase excommunia les deux Pierres, patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, Acacius, empereur, Anastase, le roi des Vandales, et généralement tous les barbares; ce qui n'empêcha pas Théodoric de s'emparer de toute l'Italie : ils ignoraient qu'un prêtre imbécille ou fanatique voulût livrer leurs têtes à l'anathême; s'ils l'eussent appris, la sienne aurait payé sans doute ce délire impuissant.

Ce pape, ce Gélase, dont l'esprit altier condamnait, livrait à la réprobation universelle ceux qui avaient des opinions différentes de celles qu'avait conçues sa tête en Délire, était hérétique lui-même; car il déclara en plein concile, à Rome, que dans l'eucharistie la nature du pain et du vin n'était point changée, mais que ce n'était qu'une image qu'on présentait aux fidèles. Qu'il l'ait cru, ou le contraire, ce n'est pas ce qui m'inporte; mais je voudrais que lorsqu'on est jeté à

travers

travers l'ignorance, qu'on est en butte à l'erreur, comme le reste des hommes, on fût du-moins tolérant, plus indulgent; et j'appellerai impie le pape qui méconnaît le premier précepte de son maître, qui fut la tolérance.

## St. ANASTASE II, LI.e PAPE.

An. 496. Il écrivit au commencement de son pontificat des lettres très-modestes à l'empereur Anastase, que depuis il excommunia. C'est une manie de ces jours de confusion, de haine, de discorde et de malheur; il était bien difficile de n'être pas hérétique. Que pouvait l'homme raisonnable, rare et isolé? Il se taisait, ou s'il parlait, s'il choisissait une opinion, fondée sur la nature et la morale, il était condamné; car telle était la dépravation de l'esprit humain, que presque tout, excepté l'erreur, fut une hérésie. Tout crime, toute énormité, toute scélératesse était pardonnée, pourvu qu'on crût à la puissance suprême des pontifes romains; mais c'était un crime irrémissible que de la contester.

Cet Anastase est un des papes à qui la véracité de l'histoire peut plus aisément faire grace; aussi fut-il traité d'hérétique, pour

avoir pensé à souscrire le concordat de Zénon, et avoir tenté de réconcilier les deux églises de Constantinople et de Rome.

St SYMMACHUS, LIIe. PAPE.

An. 498. L'ÉLECTION de ce pape est marquée par le meurtre, par le carnage. L'empereur de Constantinople, Anastase, avait fait distribuer de l'or au clergé romain, pour en avoir un qui pût ratifier ce concordat de discorde, et donner enfin la paix aux églises d'Orient et d'Occident. Quand on n'emploie son crédit, ses moyens, sa puissance, que pour opérer l'union, la concorde entre des ennemis acharnés, le monde doit de la reconnaissance à celui qui en fait un tel usage. Symmachus fut nommé par une partie, et Laurent par l'autre. Voilà deux papes qui prétendent être légitimement élus; alors les deux partis en viennent aux mains; les assassinats publics et particuliers, toutes les horreurs d'une guerre civile et religieuse furent exercés; le clergé, le sénat, le peuple furent divisés; Festus, Probin, sénateurs très-puissans, Paschasius, diacre de l'église romaine, homme très-célèbre par son érudition, et par l'austérité de sa vie, étaient pour Laurent, au rapport de Théodore, de Nicéphore, de Paul et d'Anastase le bibliothécaire.

Pour étouffer ce schisme sanglant, les deux partis convinrent de recourir à Théodoric, roi des Ostrogoths, qui avait envahi l'Italie, et qui pour lors siégeait à Ravenne; il adjuge le pontificat à Symmachus : mais les torches de la discorde qui planait sur Rome ne furent pas éteintes; elle les secoua avec plus de fureur. Symmachus fut accusé de crimes énormes par Festus, Probin, Paschasius, cet homme dont la probité rendait le suffrage si imposant; les preuves en parurent si claires, qu'il fut dépouillé de tous les biens de l'église, et on demanda à Théodoric des forces pour appuyer sa déposition. Ce roi qu'on appelait barbare, voyant la haine, la fourbe, la fureur avec lesquelles ces indignes chrétiens se déchiraient, la guerre sanglante et irréconciliable que se faisaient les deux partis, ennuyé de ces querelles impitoyables, les chassa tous les deux, et mit à leur place Pierre, évêque d'Attin : voilà trois papes à la fois. Alors de part et d'autre le carnage fut horrible; Nicéphore et Paul, diacre, rapportent que la plus grande partie des prêtres, un nombre immense de citoyens romains fut massacré; le sang ruisselait dans les rues de Rome, et, ajoute Sabellic, les vierges sacrées furent vio-

lées et égorgées. Les proscriptions de Marius, de Scylla ne furent pas plus barbares.

N'est-on pas indigné quand on voit un certain Ennodius donner de sa main impie la couronne du martyre à ceux qui, suivant leur rage forcénée, leur délire exécrable, avaient péri pour la cause de Symmachus? Non, non, lâche Ennodius, historien perfide d'un pape sacrilége, ta voix mercenaire ne suffit pas pour le laver, pour décerner les honneurs de l'apothéose à des scélérats fanatiques, ou vendus à l'or des tyrans. Enfin un synode assemblé sous l'influence de Symmachus le rétablit au siége pontifical; tous les membres qui le composaient ne voulaient pas, non-seulement que l'évêque de Rome pût être déposé par Théodoric, ce qu'ils prétendaient une usurpation sur la puissance spirituelle, mais même que le synode fût convoqué par lui; ils furent charmés de le ravir à sa jurisdiction, et de casser son arrêt, duquel lui-même s'embarrassait fort peu; il ne voulait seulement que forcer les malheureux chrétiens à vivre en paix; et tel était le délire du peuple, qu'il croyait sacré tout ce que ces assemblées, où présidaient l'intérêt, l'ambition, la perfidie, avaient décidé. Notez l'excès d'audace,

de mépris, auquel ce Symmachus monta depuis. Il osa défendre à ce peuple, à son souverain, d'oser s'élever contre les crimes des pontifes, d'oser les juger, même de les accuser. Est-ce là un acte d'un tyran? est-ce la volonté despotique d'un prêtre audacieux, qui veut être criminel, sans que la terre, qui seule souffre de ses attentats, puisse s'en plaindre? Mais ne voit-on pas bien dans cette défense nulle et criminelle le ressouvenir, l'indignation, le désespoir du juste châtiment qu'il avait éprouvé? Ce pape dépravé ne sut se venger des Manichéens qu'en les poursuivant avec une lâche fureur, qu'en les bannissant de Rome, qu'en brûlant tous leurs livres, qu'en lançant un décret d'anathême contre Anastase, empereur de Constantinople; il aurait bien voulu armer contre lui le bras des peuples; mais ils n'étaient pas encore descendus, dans l'Orient sur-tout, à cet excès de ridicule, d'ignorance et de barbarie.

## St. HORMISDE, LIII^e. PAPE.

An 514. Ces indignes successeurs des apôtres ne négligent aucune occasion de s'unir avec les brigands qui avaient saisi les débris de l'empire romain; ils serrent la main en signe de

concorde à tous les scélérats à qui les crimes le vol, le brigandage, les assassinats avaient donné un exécrable pouvoir. Cet Hormisde, par le moyen d'Etienne, évêque de Reims, n'eut pas de peine à obtenir l'appui, en promettant le sien, à ce Clivas, gangrené de forfaits; et ce fut ainsi que s'accrut la prépondérance sacrilége de l'évêque de Rome, l'horrible pouvoir des rois, l'avilissement et les malheurs du peuple.

L'empereur de Constantinople, pressé par les Huns, par les Bulgares qui lui arrachèrent la Thrace, la Misie et beaucoup de villes, fut contraint, par le peuple soulevé par le parti qui tenait pour l'église d'Occident, d'accorder dans ces temps de désastres publics la convocation d'un concile à Héraclée. Les adhérens de Rome les attribuaient à la résistance d'Athanase aux volontés du pontife. Le peuple est plus crédule dans les temps de malheur que dans les jours de sa prospérité. Le pape, qui savait par des relations nombreuses qu'il y entrenait, tout ce qui se passait à Constantinople, reçut des lettres de l'empereur, qui lui faisait entendre qu'il le déclarait l'arbitre des longs différens qui avaient troublé les deux églises. L'astucieux pape se concerta avec Théodoric, roi d'Italie,

et envoya des légats à Constantinople ; mais s'il avait toujours eu en tête un Athanase, toutes ses manœuvres eussent été vaines. Il envoie légats sur légats, lettres sur lettres, libelles sur libelles ; ses embûches étant découvertes par l'empereur, qui avait eu l'art de rappeler le peuple à lui, de se le concilier, ayant mis au grand jour la conduite du pape, qui ne tendait qu'à soulever contre lui Constantinople et les provinces, il congédia les légats, avec ordre à ceux qui les gardaient dans la route, de ne les laisser aborder aucun rivage. C'étaient des torches de discorde qu'on éloignait de matières inflammables.

La perfidie, l'esprit séditieux, la fourberie du pape furent découverts. Ses légats avaient remis aux mains des moines des lettres incendiaires, des lettres qui étaient une vraie conspiration contre Athanase. Tous les évêques des villes auxquels elles furent remises les lui envoyerent ; ils aimaient cet empereur vénérable. La conviction du crime de Hormisde étant acquise, il le lui reprocha avec dédain et fermeté ; il l'accusa devant toute l'Europe d'avoir indignement trahi son ministère, et, content de l'avoir convaincu, il l'abandonna à la fureur de ses remords. Il y eut plusieurs de ces moines qui, par les

mains du peuple, payèrent de leur vie leur scélératesse. Celui qui les mettait en œuvre était plus coupable, et méritait mieux la mort; il fut épargné.

La réunion des deux églises fut faite sous le successeur d'Anastase ; il y eut du sang répandu par la fureur mal éteinte des deux partis, et par le zèle barbare et fanatique de Justin, empereur. Ce pape ne lui céda en rien en fanatisme et en cruauté ; il fut un traître et lâche hypocrite, découvrit dans Rome des restes de pauvres Manichéens, leur fit endurer toutes sortes de supplices, brûla de nouveau tous leurs livres. Tu ne sais donc, bourreau des ames, tu ne sais donc répondre à quelques misérables argumens que par des supplices, que par la flamme et le fer? Ah! quand le ciel indigné délivrera-t-il donc la terre du vieux lama de Rome, qui a aveuglé les peuples depuis dix-huit cents ans, qui les a fait se massacrer dans les quatre parties du monde? Quand les délivrera-t-il des tyrans qui se sont réunis à lui pour appesantir leurs chaînes? Ce sera quand la philosophie aura banni toute la vermine monarchique et théologique; ce sera quand elle aura replongé dans les enfers le démon de la discorde, qu'ils ont appelé sur cette planète malheureuse.

## St. JEAN I^er. LIV^e. PAPE.

An 523. Le fanatique Justin, empereur de Constantinople, poursuivait les Ariens avec une barbare démence. Théodoric, roi de l'Italie, tolérant, et plus politique, les protégeait. Il apprend le traitement tyrannique que leur fait éprouver Justin dans tout l'Orient. Il s'en indigne; il envoie Jean en ambassade à Constantinople: il fut un temps où les papes y eussent envoyé les rois. Mais Théodoric, craint et respecté, fait partir l'évêque de Rome, qui d'ailleurs avait ses raisons. Il ne voulait confier ni au papier, ni à personne, ce qu'il méditait; il y allait peut-être de sa tête, si la conviction en eût été acquise par Théodoric. Il le charge de dire à Justin, que s'il ne cesse la persécution des Ariens, il traitera ainsi que lui les catholiques par toute l'Italie. Jean s'acquitta en apparence de son message, et Théodoric parut obtenir ce qu'il demandait.

Anastase rapportant la manière dont il fut reçu à Constantinople, dit en termes précis, et entre autres extravagances, que l'empereur *s'humilia par une profonde inclination, et adora le très-heureux pape Jean.* S'il en est ainsi, Justin ne fut qu'un lâche et plat ido-

lâtre, indigne de régner sur les peuples de l'Orient, et le pape bien vain de souffrir cette bassesse, qui déshonore et celui quila fait et celui qui la souffre.

Le motif qui engagea l'évêque de Rome à accepter cette ambassade, fut qu'il voulait renverser l'autorité encore mal affermie de Théodoric, par le moyen de sa propre puissance en Italie, et de celle de l'empereur unies ensemble, il reçut de lui la couronne impériale, quoique le patriarche de Constantinople la lui eût déjà posée sur la tête. Cet acte parut justement suspect à Théodoric, de la part d'un ambassadeur. Ayant appris d'ailleurs que contrevenant à sa mission, qui était de demander la tolérance des Ariens à Constantinople, il avait prétendu purifier leurs églises, et les consacrer de nouveau au culte catholique; ayant appris, dis-je, le concordat perfide qu'il avait fait avec Justin, d'élever les catholiques romains sur la ruine des ariens, par conséquent d'ébranler son trône dont ils étaient un appui, il le fit arrêter à son retour à Ravenne, le fit mettre aux fers comme un traître, un conspirateur qui, loin d'exécuter l'objet de sa légation, qui était la tolérance pour toutes les églises, avait, en

vrai tison de discorde, voulu armer les catholiques contre les ariens.

Nos sacrés romanciers en font un martyr; si le fanatisme, la vanité, l'ambition, la perfidie font des martyrs, certes, il doit occuper une place éminente parmi le ramas imbécille qu'ils en ont fait.

## St. FELIX IV, LV^e. PAPE.

An 526. THEODORIC, ce prince que tous les historiens véridiques nous peignent comme très-modéré, est traité de *barbare*, de *tyran*, *d'arien* par Baronnius, parce que dans l'horrible confusion qui menaçait Rome, à la nomination d'un nouveau pontife, il crut satisfaire tous les vœux, en appelant à cette dignité Felix, prêtre, qui justifia par ses vertus le choix qu'il en avait fait. Tous les moines, les légendaires, les historiens imposteurs de ces temps d'anarchie, de discorde et de malheur, ont gardé le silence sur ce qu'il fit pendant deux ans qu'il tint le siége pontifical. S'il eût eu les funestes talens d'un Sylvestre d'un Damase, d'un Symmachus, ils n'auraient pas oublié de tourner en vertus des crimes contre Dieu et les hommes, des crimes contre l'état, des crimes, enfin, dignes du dernier supplice.

## BONIFACE II, LVI^e. PAPE.

An 530. Voici encore deux compétiteurs à la chaire pontificale ; voici encore un schisme qui menace d'ensanglanter leur élévation. Boniface fut nommé à la basilique de Jules, et Dioscore à la basilique constantinienne. Alors grande dissention entre le sénat et le clergé ; le peuple était déjà compté pour rien. Dioscore mourut quelques jours après sa nomination ; Boniface poursuit sa mémoire d'une haine irréconciliable, la mort ne put l'éteindre. Ce pape, qu'aurait dû désarmer un ennemi terrassé, n'en fut que plus lâche et plus ardent à vouloir le flétrir après son trépas. Il le calomnia, prononça un arrêt d'excommunication contre son cadavre; il voulait qu'on l'exhumât, qu'on livrât aux oiseaux de carnage ses affreuses dépouilles, ses lambeaux malheureux. Le clergé, le sénat, le peuple furent révoltés : Agapet, qui succéda à Jean II, brûla au milieu de l'église le faux libelle d'anathème que Boniface avoit extorqué de quelques prêtres, et de ceux qui lui étaient vendus, et la mémoire de Dioscore fut réhabilitée. L'opprobre, l'indignation de toute ame généreuse a couvert à jamais celle de l'implacable Boniface.

Ce prêtre inexorable, qui s'indignait d'avoir eu un rival, voulut qu'à l'avenir tout pontife nommât, de son vivant, son successeur. Ce décret ridicule et attentatoire aux droits généraux, fut cassé en sa présence, et son audace fut obligée de fléchir. Le diacre Vigilius, qu'il avait osé se donner pour successeur, fut rayé, et tous les deux forcés de faire amende honorable du scandale qu'avait causé à l'église la conduite du pape, et de celui nommé sous ses auspices.

## JEAN II, LVII$^e$. PAPE.

An 533. CONSTANTINOPLE devient, comme Rome, un théâtre éternel de disputes théologiques; c'est un chamaillis ridicule, et souvent cruel, sur la nature de *Jésus* sur les prérogatives de *Marie*. L'empereur Justinien, faible, dévot et barbare, Épiphane, hypocrite effronté, le pape Jean, qui ne valait pas mieux, admet, comme article de foi, ce qui avait été proscrit par l'église romaine; mais il cédait à l'influence de Justinien et d'Épiphane, qui soutenaient qu'une seule des trois personnes de la Trinité avait souffert *en la chair*. Ces disputes, qui ont désolé l'Orient, la Grèce, Rome, et l'Europe entière, me font

un telle pitié, que je n'ai pas la force d'en parler.

Après la mort de Boniface, les brigues effrenées, les complots, les perfidies, les plus lâches et les plus terribles furent mis en usage pour l'élection d'un pape, et Jean l'emporta sur ses rivaux; il fit mieux jouer ses ressorts : son or ne fut pas perdu. Les principaux de la ville, le clergé, les sénateurs, tout lui fut vendu. La partie intègre du sénat en fut si indignée, qu'elle porta un décret terrible contre le corrupteur et le corrompu, au rapport de Cassiodore. Ils étaient réputés infâmes à jamais, incapables de donner leurs voix dans aucune élection. Athalaric fut obligé de joindre son autorité contre cet odieux trafic. Il parut faire une leçon terrible au pape et à ses adhérens. Nous verrons dans la suite comme ils en profitèrent. Il fit graver l'arrêt du sénat et son ordonnance sur une table de marbre, et la fit placer devant le parvis de Saint-Pierre, en honte éternelle, en témoignage authentique de la corruption, de la dépravation du clergé de Rome.

## AGAPET Ier., LVIIIe. PAPE.

An 535. Les premiers mois de son pontificat, qui ne dura qu'un an, se passent en compli-

mens, en vaines cérémonies de la part de Justinien, empereur, qui voulait se le ménager en Italie, et de la part d'Agapet, qui, suivant le plan constant de Rome, voulait souder les liens des églises d'Orient et d'Occident.

L'ingrat et barbare Théodat, à qui Amalasonthe, fille de Théodoric, avait apporté l'Italie en dot, la fit inhumainement périr. L'empereur Justinien, poursuivant la vengeance de ce meurtre, envoie contre lui son lieutenant Bélisaire, qui s'empara de la Sicile et de la Dalmatie. Théodat, dont Agapet était une créature, l'envoie en embassade à Constantinople, pour excuser auprès de lui cet assassinat. Cette mission indigne, sur-tout d'un pape, n'était pas la vraie cause du voyage d'Agapet. Anthême, patriarche de Constantinople, soutenait ses droits contre Rome; le pontife voulait le perdre dans l'esprit de l'empereur. Il saisit l'occasion que lui offrit Théodat, et un assassinat servit son ambition, son envie de dominer sur les églises de Bisance et de Rome. Il réussit à le faire bannir du siége épiscopal, et à y faire monter Ménas, en tout conforme à ses vues. Il mourut à Constantinople.

## St. SILVERIUS, LIXe. PAPE.

An 536. Théodat, brigand d'Italie, fait élire Silverius, fils légitime du pape Hormisdas, sans nul décret, que par la force et par la crainte. Il monta dans la chaire pontificale, l'ayant achetée de ce Théodat, qui dès-lors régnait dans Rome, et y donnait des loix. Il fut accusé d'avoir entretenu des liaisons perfides avec le roi des Goths, de vouloir lui livrer Rome. Bélisaire, qui y commandait alors pour l'empereur, le fit venir en son palais, le fit revêtir d'un froc, et le relegua dans l'île de Palmarie, où il mourut. Mais nous parlerons de la durée et de la fin de son pontificat dans celui de Vigilius, son compétiteur et son successeur. Il est lié par les attentats de ce dernier.

## VIGILIUS, LXe. PAPE.

An 537. Voila enfin ce Vigilius, cet indigne diacre de Boniface, qui reparaît sur la scène; il avait été élu pape, ou anti-pape, du vivant de Silverius, qui avait été, comme nous l'avons dit, chassé de son siége, et envoyé en exil. Appuyé de Bélisaire, tout-puissant à Rome, il fait procéder à une nouvelle élection après la mort de Silverius. Sûr qu'il était de

de maîtriser les suffrages, il descendit hardiment un instant en apparence du siége pontifical, pour y remonter l'instant d'après. Ce scélérat convaincu de l'avoir envahi par des promesses sacriléges, d'en avoir trafiqué avec l'impératrice Théodora, avec Bélisaire, à force d'or, d'intrigues, de perfidies, de bassesses, par la conspiration, la machination de la mort de son prédécesseur, étouffant tout remords, s'assit tranquillement à sa place. Il avait promis à Bélisaire deux cents marcs d'or, s'il voulait l'aider à chasser Silverius. Liberat, archidiacre de Carthage, rapporte que Bélisaire l'ayant sommé de tenir la promesse qu'il avait faite à l'impératrice et à lui-même, il lui répondit : *Je ne peux, si tu ne me livres Silverius*, qui était revenu en Italie. Alors Bélisaire le lui livra, et l'envoya à Palmarie, comme nous l'avons dit, où il mourut de faim ; et alors Vigilius compte les deux cents marcs d'or, et consent à accomplir dans la suite ce qu'il avait promis à Théodora.

Baronius ne trouve point alors d'expressions pour exprimer son crime. Il dit : L'impiété de Novatus, l'obstination d'Ursicin, la présomption de Laurent, ne sont rien auprès de ses attentats ; et trois jours après qu'il a fait périr Silverius, il en fait un saint, un bien-

heureux vicaire de *Jésus*. On ne sait si c'est audace, ou un excès de sottise. Mais voyons s'il a racheté ses forfaits, depuis que son exaltation fut moins illégitime et moins criminelle.

Il trouva des panégyristes de son vivant. Certes, l'imposture à gages a toujours été aux ordres des scélérats puissans; mais qu'il en ait trouvé après sa mort, après que la nature eut trop tard vengé les hommes, c'est ce que ne pourrait soupçonner une ame généreuse, si l'histoire ne consacrait cette vérité fatale.

L'impératrice Théodora le manda pour accomplir ce qu'il lui avait promis, qui était le rappel d'Anthème à la chaire de Constantinople. Il refusa. Théodora, sur son refus, envoya Scribon à Rome, avec ordre de s'en saisir par-tout où il le trouverait, et de l'amener. Il arrive, le surprend dans la chapelle de Sainte-Cicile, et s'en empare. Les Romains, qui connaissaient ses crimes, aidèrent l'ambassadeur, conduisirent ce pape impie jusque sur les bords du Tibre, le chargèrent d'imprécations, et lui souhaitèrent tous les maux qu'il avait faits à Rome.

Il arriva à Constantinople; et au milieu des humiliations, des outrages que lui attira son caractère violent, implacable, il lançait des

prétendus anathèmes contre Théodora, Justinien, les patriarches. Au milieu de son délire, un homme lui donna un soufflet, lui disant : *Homicide, tu ne sais ce que tu dis, tu as fait mourir le pape Silvérius, et as tué le fils d'une veuve à coups de pieds et de bâton.* Il est certain que la barre du bourreau a fait périr peu de scélérats tels que lui. Il se rendit coupable de la mort d'un jeune homme, nommé Astérius, et fit périr son propre secrétaire; mais il recueillit le prix de ses parjures, de ses assassinats. Il fut arraché du temple de Sainte Sophie, où il s'était retiré comme dans un lieu de franchise; mais ses attentats firent mépriser ce prétendu droit d'asile, droit des brigands, qui n'était encore qu'un usage, mais qui dans la suite sera autorisé par les décrets des pontifes. Ce pape, souillé de crimes, fut traîné dans toute la ville, une corde au cou, depuis le matin jusqu'au soir. On lui fit grace de l'échafaud. On le mit en prison au pain et à l'eau, et enfin il fut envoyé en exil avec le clergé qui l'avait secondé. Mais il fut rappelé après la mort de Théodora, à la sollicitation du capitaine Narsès, renvoyé en Italie, et mourut en Sicile. Ainsi finit ce prêtre intrigant, ambitieux, perfide, avare, sacrilége, assassin. Il avait rempli Rome, l'I-

talie, Bisance, l'Orient et l'Occident, de scandales, d'attentats. Il fut plus détesté des Romains que Totila, chef des Goths, qui prit Rome, la saccagea, la démantela, dans ce temps où tous les fléaux semblèrent tomber sur cette malheureuse partie du globe; car, dit un vieil auteur, *outre la guerre et la famine qui désolaient l'Italie, il y avait une peste si cruelle, que les maisons étaient pleines de bêtes sauvages, qui venaient dévorer les cadavres.*

## PÉLAGIUS Ier., LXIe. PAPE.

An 555. Ce Pélagius était un fougueux fanatique; le barbare ignorant réclame la puissance séculière contre ceux qui diffèrent de son opinion. Non content de les réprouver, de les éputer damnés à jamais, il veut que les bourreaux se servent du fer, du feu, pour les contraindre à penser comme lui. Croire que l'opinion d'autrui doit être conforme à la sienne, est un absurde délire; mais vouloir y commander le glaive et la flamme à la main, est l'atrocité la plus farouche qui ait pu sortir de la tête des monstres les plus dépravés.

C'est le premier pape qui ait déployé ouvertement une telle fureur. Le sang des chrétiens avait déjà bien coulé pour des mots ri-

dicules et inintelligibles; il avait déjà été répandu à Rome, à Constantinople, à Alexandrie, à Carthage, dans l'Asie mineure, et dans l'Europe, où Rome étendait ses prétentions; mais nul pape n'avait présumé faire croire à la validité de ses décisions par les bûchers, les échafauds. On peut reporter jusqu'à lui l'horrible démence qui a condamné depuis tant de malheureux à penser comme l'église de Rome, à se parjurer, ou à périr par un affreux supplice. Ce fait, autant avéré qu'il est barbare, suffit pour faire exécrer sa mémoire. C'est lui qui a secoué le premier les torches de la discorde publique et du fanatisme sur la tête, sur le bonnet quarré de tant de noirs pédans, qui ont envoyé des milliers de pauvres chrétiens sur les échafauds, aux gibets, et dans les flammes.

Il eût mieux fait de se laver du soupçon d'avoir causé la mort de ce Vigilius si coupable. Mais parce qu'il avait été criminel, devait-il être barbare? Nul évêque, nul prêtre, nul diacre, ne voulut d'abord lui conférer le sacré caractère; mais tel était l'empire des sermens, qu'ayant juré qu'il était innocent, il se trouva deux ou trois prêtres qui le promurent à la dignité pontificale. Celui qui s'était accordé avec Narsès pour poursuivre

par le fer et la flamme ceux qui avaient le malheur de ne pas penser comme lui, peut bien s'être parjuré pour obtenir la dignité de premier pontife de l'église de Rome.

## JEAN III, LXII. PAPE.

An 560. Dans ce temps, la puissance des papes diminua considérablement par l'établissement des exarques en Italie. C'était des officiers généraux pour les empereurs. C'est pourquoi on ne voit rien d'intéressant sous plusieurs pontifes. Nous voyons la même audace, et non pas le même pouvoir. Ce pape Jean ne manque pas de vouloir étendre au loin sa prétendue autorité; plus elle diminue au centre, qui était Rome, plus il veut en étendre les rayons. Il écrit à tous les prélats d'Allemagne, des Gaules: *Nous vous mandons, et à tous évêques et prêtres, que vous ayiez à observer ces saintes décrétales, et les statuts de tous nos prédécesseurs; si quelqu'un commet quelque chose qui y soit contraire, qu'il sache qu'il n'y a point de pardon pour lui dans ce monde et dans l'autre.*

Sigonius et Guiciardin disent, au temps des exarques: *Les évêques romains n'avaient nulle puissance civile pour s'être abâtardis de l'ancienne pureté des mœurs*, etc.

BENOÎT Ier, LXIIIe. PAPE.

An 574. La même stérilité règne sous Benoit ; mais patience, lecteur, la cruelle énergie des papes va bientôt se réveiller. Dan l'état de nullité où ce pape est réduit, il poursuit encore les Ariens. L'Italie était désolée, Rome prise, reprise, saccagée tour à tour, était en proie aux horreurs de la famine, de la peste et de la guerre. Aurait-on pu reconnaître Rome, dans cet état affreux, Rome, dans les jours de son orgueil et de sa fatale gloire, traînant après le char des Pompée, des César, des Paul-Emile, les rois vaincus de l'Europe et de l'Asie abattues, hélas! tout était disparu, plus d'empereurs, plus de Romains, plus de Rome.

PÉLAGIUS II, LXIVe. PAPE.

An 578. Voila un sauvage, un Goth qui devient pape. Ce Pélagius, s'appelait Vuinigild, nom aussi barbare que le climat dont il était sorti. Il fut élu sans l'agrément de l'empereur, parce que les Lombards ravageaient l'Italie, et tenaient Rome assiégée. Les pontifes dans ce temps-là étaient fort méprisés des Lombards et même des

catholiques ; on leur arrachait des lambeaux des biens qu'ils avaient extorqués.

Il marcha sur les traces de Pélagius premier ; ce tison de fanatisme et de fureur, il s'était servi du bras de Narsès pour faire embrasser ses opinions à ceux qu'elles révoltaient : celui-ci ne pouvant persuader, parce qu'il n'employait, au lieu des forces invincibles de la raison, de la morale, qu'un galimathias inintelligible, déploya, mit en usage le glaive, la barbarie de Smaragde, exarque de Ravenne, qui étendit sa stupide fureur sur tous ceux dont l'esprit juste, fier, indépendant n'avait pas voulu fléchir sous les conceptions de sa tête insensée, fanatique et cruelle. Malgré l'état d'abjection où la papauté était tombée tout-à-coup, il ne désespéra pas de la malheureuse stupidité des hommes, de les revoir bientôt courbés, à genoux devant l'idole, dont les bras de fer semblaient être brisés. Il suivit toujours le plan tracé pendant cinq siècles de fourbe, de perfidies et de scélératesse.

Jean, patriarche de Constantinople, voulait élever l'église d'Orient sur la ruine de celle de Rome ; le moment lui parut plus propre que jamais : il prend hardiment le titre d'*évêque universel*. Pélagius l'apprend ;

soudain sa bile s'allume, son sang bouillonne ; il s'indigne que Jean eût une audace pareille à celle de ses prédécesseurs et à la sienne : il lui écrit qu'une telle présomption est inconcevable, impie, sacrilége, abolit le synode qui avait donné le titre d'évêque universel à Jean, le menace *que s'il ne change de conduite, que s'il ne s'amende, il sera obligé de déployer les armes dont lui seul est pourvu, de lancer contre lui un arrêt d'anathême.* Si un pape alors, dans la nullité de ses moyens, a eu cette audace, que ne doit-on pas attendre de ses successeurs ! une peste cruelle qui désola Rome, l'enleva et rompit ses projets.

GRÉGOIRE I<sup>r</sup>, LXV<sup>e</sup>. PAPE.

An 590. JEAN, évêque de Constantinople, s'était soutenu contre Pélagius, et se soutient contre Grégoire ; grande dispute, toujours pour le mot d'*universel*, dont ce pape ne veut pas qu'aucun évêque se serve : il le blâme pour lui-même comme pour les autres, il blâmait le titre, en apparence, en se conformant au temps ; mais il est clair que ses prédécesseurs et ses successeurs ont toujours voulu revendiquer le mot et la chose. Quoiqu'il ait été le premier qui, par une humilité hypocrite, ait pris le titre

*de serviteur des serviteurs de Dieu*, c'était pour ruiner les prétentions de Jean, auxquelles, dans ce temps de la détresse pontificale, il ne pouvait prétendre. Nous voyons ce Grégoire, bas flatteur de Maurice, empereur, dans sa prospérité, indigne adulateur du tyran Phocas, assassin de toute la famille impériale; il égorgea tous les enfans de Maurice sous ses yeux, jusqu'à un enfant à la mamelle, et lui-même après eux; il massacra l'impératrice Constantine et ses trois filles: les historiens ne savent laquelle fut portée à un plus haut dégré, ou de sa barbarie ou de sa fourbe impitoyable; et Grégoire encense ce scélérat heureux; il lui écrit aussi-tôt qu'il fut monté sur ce trône, qui nageait dans le sang de l'infortuné Maurice et de toute sa famille; il commence sa lettre: *Gloire soit à Dieu, qui change les temps et transfère les royaumes, qui envoie quelquefois les princes en sa justice pour affliger les peuples, quelquefois en sa miséricorde pour les relever; et à cet effet, nous nous réjouissons que ta piété soit venue à l'empire, que les cieux s'en réjouissent, que la terre en tressaille, que tout le peuple en soit ravi et la bénisse.* (1)

(1) Grégoire, Epit. 36.



Est-ce un homme, est-ce un prêtre, est-ce un pape, est-ce un barbare qui se réjouit ainsi de l'abominable succès d'un monstre, digne du dernier supplice? Peuples aveuglés, c'est un successeur des apôtres, à qui des faussaires ont décerné le nom de grand, dont le calendrier de Rome a fait un saint. Cette lâcheté, ce crime fut par lui commis, pour que Phocas, ce barbare capitaine de cent hommes d'armes, prît l'église romaine sous sa protection. Il est effrayant de voir comme les scélérats, couverts d'une mitre, d'une thiare ou d'un diadème, se sont toujours unis d'un lien étroit et barbare, pour écraser les peuples d'un pied féroce et sacrilège.

Ce Grégoire établit l'invocation des saints aux litanies; il changea, bouleversa, altéra tout le service, introduisit des usages payens, judaïques. La langue romaine était déjà tellement méconnaissable par le mélange des langues septentrionales, qu'on n'entendait plus ce qu'on disait dans les églises.

Ce panégyriste des forfaits, ce Grégoire dit encore dans une autre épître, avec un sang froid qui fait horreur. *Phocas et Léontia, sa femme, furent couronnés au palais, dit Secondiane, et l'empereur Maurice tué avec tous ses enfans mâles; savoir,*

*Théodose, déjà couronné, Théodose; Thibère, Paul et Justinien, aussi Pierre, frère de Maurice, et quelques-uns des grands qui lui adhéraient, le patriarche Constantin, Placidias et George, notaire du prince.* Et le comble de la scélératesse est ce que Baronius ajoute, *qu'il ne manqua pas* sans-doute *d'envoyer sa confession à Grégoire.* C'est donc ainsi, cardinal impie, que tu penses que l'aveu, qu'une confession de tant de perfidies, d'exécrables assassinats, suffit pour en obtenir le pardon; quoi! quelques mots de latin, marmottés par des scélérats, peuvent laver les taches indélébiles du sang qu'ils ont répandu, peuvent venger Dieu et les hommes! Non, non, prêtre sacrilége, l'horrible aveu d'un parricide ne peut l'expier; non, non, les mots, les signes magiques sur la tête du coupable ne peuvent l'effacer. C'est la fatale idée qu'ils pouvaient réparer un crime, qui a enhardi des monstres à commettre tant de barbaries, dont sont souillées toutes les pages de l'histoire.

La vraie raison pour laquelle Grégoire prodigue les bassesses et les éloges à Phocas, à ce lâche et perfide assassin de Maurice, c'est que ce dernier lui avait ordonné d'obéir à Jean,

patriarche de Constantinople, c'est qu'il avait ordonné que les clercs porteraient les armes contre les barbares, comme les autres citoyens.

C'est à ce Grégoire qu'est due cette vermine sacrée, cette multitude de moines qui ont désolé l'Europe; il étouffa le peu de raison qui y restait sous un tas de superstitions.

Il ordonna que tout prêtre accusé d'un crime, fût reçu à s'en laver par serment.

Les légendes, les faux décrets, le recueil des faux martyrs, tout ce que la fourbe pontificale a inventé pour accroître sa gothique puissance, reçut, de son temps, des accroissemens considérables.

C'est un des charlatans sacrés qui a le plus contribué à abrutir l'espèce humaine; et partant, quoique canonisé, il ne mérite que le mépris, l'indignation des siècles, marqués du grand caractère de la vérité, du sceau de la philosophie, de la liberté.

## FABINIAN, LXVI^e. PAPE.

An 604. Il ne fut que cinq mois pape; il était avare, insatiable, ignorant, puisqu'il voulait qu'on brûlât tous les livres, et sur-tout ceux de Grégoire : il vendit aux pauvres le bled qu'on avait coutume de leur

distribuer *gratis* ; il disait que son prédécesseur avait dissipé les biens de l'église pour acquérir la faveur du peuple et lui en imposer. Sigibert dit de lui, que Grégoire le reprit par trois fois de son avarice, et voyant qu'il ne s'en corrigeait point, il le frappa si rudement à la tête, avec d'horribles *blâmes et menaces*, que le coup lui causa une douleur si violente, que peu de temps après il en mourut.

BONIFACE III, LXVII. PAPE.

An 606. Il marcha sur les traces de Grégoire, pendant les huit mois qu'il occupa le siége des pontifes ; il était légat à Constantinople, du temps de Grégoire ; il employa, auprès de Phocas, les mêmes indignités que lui. Le clergé de Rome, rampant sous ce tyran, élut celui qu'il désignait. Ce Boniface, sûr que Phocas lui accorderait le titre d'*évêque universel*, revendiqué par celui de Constantinople, le lui demanda, lui déclara qu'il n'appartenait qu'à l'église de Rome, et il l'obtint. Il faut expliquer pourquoi ce tyran farouche, qui aurait dû naturellement favoriser le patriarche de Constantinople, où il faisait ordinairement sa résidence, se détermina à le dépouiller d'un titre qu'il

prenait auparavant, pour le donner à Boniface.

Grégoire avait en vain fait ce qu'il avait pu auprès de Maurice pour l'obtenir, et avait pris de dépit celui de *serviteur des serviteurs de Dieu*. Boniface se servit de la haine de Phocas contre Ciriac, patriarche de Constantinople, pour l'engager à lui accorder ce titre, dont ses prédécesseurs et lui-même étaient si jaloux; en voici le sujet, Théophanes et Cédrenus nous l'apprennent: la déplorable veuve de Maurice et ses trois filles s'étaient sauvées, du milieu du carnage dans l'église; le farouche Phocas envoya ses horribles complices pour les égorger jusqu'aux pieds des autels; Ciriac, patriarche, employa les armes de la raison, de l'humanité, et son ascendant sacré pour les défendre: il fit promettre au tyran, avant de les laisser sortir, de leur laisser la vie; il le promit, et les fit jeter, pour le moment, dans un monastère, et après les fit froidement égorger; il se ressouvenait qu'il avait été obligé de fléchir devant lui, de laisser désarmer en apparence sa rage impitoyable; il s'en vengea en lui arrachant ce titre, pour le donner à son flatteur sacrilége, à ce Boniface, qui profita de la haine de ce Pho-

phas, que Cédrenus nous dépeint en ces termes : *Il était*, dit-il, *ivrogne*, *brutal*, *débauché*, *sanguinaire*, *farouche*, *impitoyable*. Ce fut donc à ce scélérat, chargé de tant d'assassinats, que les pontifes de Rome durent l'indigne aveu d'un titre, sujet de discordes, de haine, de schismes sanglans.

L'empire d'Orient s'affaissa, les Huns couvrent ses provinces, les Perses s'emparent de la Mésopotamie, de la Syrie, de Jérusalem, de la Capadoce, de la Galatie, de la Calcédoine ; les Sarrazins ravagent l'Egypte, et pendant ce temps des querelles ridicules, des disputes théologiques occupent Constantinople et Rome.

## St. BONIFACE IV, LXVIII^e. PAPE.

An 607. Il est honteux, il est affreux que ce que les papes n'avaient encore osé, ils l'aient demandé et obtenu de l'assassin de toute la famille du malheureux Maurice. Ce Boniface IV veut anéantir tout ce qui peut retracer aux Romains le ressouvenir de leur religion, le ressouvenir de leurs dieux, témoins antiques de leur gloire. Il demande à Phocas, que le Panthéon, que ce temple où semblait respirer encore la gloire de Rome, où étaient rassemblés tous les dieux de l'Olympe, fût

converti

converti en une chapelle dédiée à la vierge Marie *qui enfanta par l'opération d'un esprit*, et consacrée à tous les saints, dont la fête date de cette époque. Je ne suis point étonné qu'ils l'aient obtenu de ce tyran féroce, qui ne respectait ni les dieux ni les hommes; mais qu'ils l'aient demandé à ce monstre contaminé de forfaits, qu'ils eussent dû charger d'anathêmes, s'ils n'avaient pas espéré profiter de son horrible pouvoir; c'est ce qui révoltera, indignera à jamais, non pas les chrétiens, mais tout homme en qui la scélératesse n'aura pas éteint tout sentiment d'humanité.

Ce tigre farouche, cet assassin, dont la barre du bourreau eût dû briser les membres, fut tué par ses gardes; on le mutila, on lui trancha la tête, et l'on brûla son horrible cadavre; et toute sa famille fut exterminée, malheureuse sans doute d'être enveloppée dans les suites fatales de ses crimes: et voilà l'homme exécrable à tous les siècles, dont les Grégoire, les Boniface se sont servi.

## St. DIEU DONNÉ, LXIX^e^. PAPE.

An 614. Il ordonna que nul chrétien ne prendrait en mariage sa commère, que le fils du parrain ne pourrait épouser la fille que son père aurait tenue sur les fonds, et or-

donna, sous peine d'excommunication, l'exécution de ce décret ridicule. On ne voit dans ces temps de malheur pas un décret que la morale avoue ; c'est un oubli, un mépris effronté des loix primordiales : si les sages ne font un effort de toutes leurs facultés, pour les mettre à la place du galimathias infernal qui a désolé et couvert la terre, ce monde sera toujours un chaos abominable de crimes et de malheurs.

## BONIFACE V, LXX^e^. PAPE.

An 617. Ce fut lui qui le premier ordonna par un décret que tout coupable, de quelque crime qu'il se fût souillé, trouverait protection, asile et sûreté dans les églises ; excommunia tout agent de la puissance séculière qui oserait l'en arracher. C'est ce décret criminel qui a enhardi tant de scélérats. Il fut le protecteur des assassins, des empoisonneurs, des parricides. A quel délire les hommes peuvent-ils encore s'abandonner, puisqu'ils ont cru pendant si longtemps qu'un pape, qu'un prêtre, qu'un homme vêtu d'un doliman noir avait le pouvoir insensé, le droit barbare de faire grace à des monstres qui avaient outragé, épouvanté la nature ! Pendant ce temps, l'avarice, les dissentions, les disputes interminables des empereurs et des

papes, font perdre aux chrétiens tout ce qu'ils possédaient en Afrique et en Asie ; l'empire romain n'existe plus, pas même à Constantinople.

## HONORIUS Ier, LXXIe. PAPE.

An 625. Les Lombards qui ravageaient l'Italie, les exarques qui tenaient pour l'empereur leur siége à Ravenne n'apportaient pas moins de difficultés aux évêques de Rome de s'autoriser dans l'Occident du titre que leur avait donné le tyran Phocas, que la résidence des empereurs à Constantinople leur avait donné de facilité à s'emparer des droits de l'empire. Mais c'était un schisme universel; ville contre ville, province contre province, et dans presque toutes les villes il y avait deux évêques, l'un catholique, et l'autre arien, ou nestorien, ou pélagien, ou monothéliste; c'est une confusion épouvantable de prétentions, d'audace, de démence et de fureur.

Voilà Honorius qui veut soutenir de son autorité Adavuald, roi des Lombards, qui d'un mouvement frénétique avait fait massacrer douze principaux de son état, et qui avait été déposé pour cause de cette barbarie par les clercs et les laïcs. Honorius demande à Isaac, exarque de Ravenne, d'employer la puissance dont il était revêtu, pour rétablir

Adavuald qui était dans une atroce démence, et de lui envoyer à Rome les évêques qui avaient contribué à le faire déposer, afin, dit-il, *qu'ils rendent compte de leur conduite, et que leur méchanceté ne demeure impunie.* La vraie cause c'est que les évêques de Lombardie, de Vénitie, d'Istrie, étaient en mauvaise intelligence avec l'évêque de Rome, prétendant ne rien tenir de lui. Mais le pape fut déçu ; l'exarque, à cause de la guerre contre les Perses, ne put employer la puissance séculière ; et Honorius fit voir son ressentiment, sa haine, et la nullité de ses moyens.

Ce pape, qui se déclarait le souverain juge des opinions, est lui-même accusé d'être hérétique ; au sixième concile universel, il est jugé exécrable avec Sergius, Cirus, et autres complices de son hérésie, qui était celle des monothélistes.

## St. SEVERIN, LXXII[e]. PAPE.

An 640. Le siége pontifical vaqua près de deux ans après la mort d'Honorius. Enfin Isaac, exarque de Ravenne, ratifia la nomination de Saint Severin, au nom d'Héraclius, empereur de Constantinople ; car l'élection était encore nulle, sans cette ratification. Elle fut différée, suivant Anastase, par la résistance

de Severin contre l'empereur, pour quelques points absurdes de controverse. S'il fut ainsi, si ce fut là l'unique cause, Héraclius et le pape se disputaient de démence. Mais il paraît qu'on voulait profiter du temps où Rome était sans pape avoué, pour revendiquer des richesses extorquées par l'avarice insatiable des pontifes. Maurice, gouverneur de Rome, et Isaac, exarque, se prêtèrent un mutuel secours, et le palais de Latran, où étaient enfouies des richesses immenses, fut livré au peuple. Isaac et Maurice en envoyèrent à Constantinople une partie à l'empereur. Il paraît que le pape, par des prétentions fanatiques, voulant dominer dans Rome, fut relégué en exil, avec un grand nombre du clergé.

## JEAN IV, LXXIII^e^. PAPE.

An 640. Il ordonna, dès les premiers jours de son pontificat, que quiconque se saisirait des biens ecclésiastiques, serait tenu de restituer quatre fois autant, sous peine d'encourir l'excommunication, et d'être damné à jamais. Il se ressouvenait du pillage du trésor pontifical sous son prédécesseur, par ordre d'Héraclius qu'il excommunia, pour son exposition de foi de l'année précédente, l'accusant d'être monothéliste. Quelle pitié! Si

Héraclius s'embarrassait que Jésus eût *deux volontés contraires, ou qu'il n'en eût qu'une;* s'il s'embarrassait qu'il en eût une *suivant la chair,* et une autre *suivant l'esprit*, je le répute bien condamné. Mais non, cet empereur laissait au fond ces disputes interminables désoler les écoles, les chaires théologiques, laissait ces rêves de cerveaux échauffés agiter la lie du peuple; il avait des soins plus importans, plus pénibles, qui traversaient son règne; les Perses, les Sarrasins, les Barbares, affligeaient sa vieillesse.

## THÉODORE, LXXIV^e^. PAPE.

An 642. Théodore était grec, et fils de l'évêque de Jérusalem. Héraclius était mort. Constantin, fils de sa première femme, règne à sa place à peu près un an. Martine, sa seconde épouse, l'empoisonna pour régner avec son fils Héracléonas. Elle commit ce crime par le conseil de Pirrus, évêque de Constantinople. Ce Pirrus, empoisonneur de Constantin, s'était enfui en Afrique; mais il fut engagé par Maxime, abbé, de venir à Rome se prosterner aux pieds de Théodore. Il y arrive, lui présente devant le peuple assemblé un écrit, par lequel il abjurait tout ce qu'avaient dit, fait, prétendu ses prédécesseurs touchant la

suprématie, la rivalité des églises de Constantinople et de Rome; le pape l'absout, lui fit distribuer des présens au peuple, pour qu'il fermât les yeux sur ses attentats, lui donna le titre d'évêque de la ville royale ou de Constantinople; il le montra en public, assis sur une chaire superbement décorée, qui joignait à l'autel, et le proclama patriarche. Eh! c'est ainsi que ce pape, fauteur et complice d'un empoisonneur, croit tromper Dieu et les hommes par des honneurs qui ne sont dus qu'à la vertu, et qu'il rend à la scélératesse! Non, non, Théodore, tu n'en as imposé ni à tes contemporains, ni à la postérité. On eut horreur à Constantinople de l'absolution sacrilége que tu lui avais décernée; on t'abhorra, et Pirrus, dont le crime vivait encore. En vain lances-tu un anathême contre Paul, successeur de Pirrus; en vain, pour frapper le peuple par un appareil ridicule, mêles-tu de l'encre avec du vin dans un calice, et traces-tu cet arrêt imposteur; en vain, dis-tu qu'il est aussi inviolable, que si Jésus-Christ l'eût écrit de sa propre main. Lâche Théodore, ta fourbe criminelle ne peut laver un scélérat, un Pirrus, que poursuivent la haine et l'indignation des siécles!

Pour peindre l'acharnement de ce Théo-

dore à troubler l'Europe, Constans, fils de Constantin empoisonné, fit un édit sage, et qui pouvait rendre la paix au monde bouleversé par tant de sottises; il portait que ceux qui croyaient deux volontés dans Jésus-Christ, et ceux qui étaient pour une volonté, gardassent le silence; que c'était le seul moyen de vivre en paix. Rien de plus juste, de plus modéré dans ces temps de calamité publique. Eh bien! Théodore rejeta cet édit comme impie, anathématisa et l'empereur et Paul, évêque de Constantinople, et tous ses adhérens.

Il renouvela avec plus de scandale sur la fin de sa vie son audace contre Pirrus, qui encourut son indignation, après l'avoir absous d'un empoisonnement; il renouvela, dis-je, la scène du calice, qui avait servi à la condamnation de Paul; il méla la superstition, l'horreur et le sacrilége à cette noire cérémonie, aussi vaine que fantastique, il méla dans le calice de l'encre et du sang humain, se transporta sur le sépulchre des apôtres, et là, renversant cette mixtion exécrable sur un brasier ardent, il prononça, en présence du peuple tremblant, la malédiction et la condamnation éternelle de Pirrus. Etait-ce un fourbe? était-ce un prêtre de Belzébut, ou un ministre du Dieu vivant qui faisait ce sacrifice infernal?

St. MARTIN Ier. LXXVe. PAPE.

An 649. Il commence par condamner Paul, Sergius, Pirrus, et l'empereur Constans, qui avait proposé la paix à tous ces ennemis, aussi acharnés que ridicules. Lassé d'une résistance dont Martin était la cause ; il ordonne à Olimpius de se saisir du pape, de le lui amener, ou, s'il ne pouvait le prendre, de s'en défaire, de délivrer Rome enfin de ce tison de discorde infernale. Olimpius n'en fit rien. Il fut accusé d'avoir conjuré avec Martin contre l'empereur. En effet, cet exarque, au rapport de plusieurs auteurs, prit la pourpre et les ornemens impériaux de la main du pape, et retira son armée des murs de Rome, et la mena contre les Sarrasins.

Martin, pendant ce temps-là, excommunie toujours évêques et diocésains qui diffèrent en quelques points de son opinion ; il lance des anathêmes sur les prélats d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, de Thessalonique.

Constans, qui avait été trompé par Olimpius, charge Théodore Calliope, exarque, d'exécuter ce qui avait été volontairement manqué par Olimpius. Cet exarque s'acquitta ponctuellement de l'objet de sa mission ; il

saisit Martin, et l'envoya pieds et mains liés à Constantinople : Paul, patriarche, fournit les preuves des crimes dont il fut accusé. Elles étaient d'avoir corrompu la foi, d'avoir conspiré contre l'empereur, d'avoir tramé la perte de l'empire avec les Sarrasins ; il fut pris dans l'église constantinienne, au-milieu de tout le clergé romain, prêtres, diacres, cardinaux, qui prononcèrent anathème contre les impies qui osaient mettre une main profane sur le pieux conspirateur : on le mena de l'église au palais impérial, et de là on l'embarqua, on le conduisit par Missène, par la terre de Labour, en l'île de Naxe, et tout cela sans que le peuple daignât prendre sa défense, preuve morale que ses crimes lui étaient bien connus. Il demeura un an dans cette île, et de là fut conduit à Constantinople : son procès lui fut fait. Dorothée, patrice de Sicile, Imeritas, Erimus, André notaire, et beaucoup d'autres accusateurs et témoins furent produits, et déposèrent en plein sénat, qu'il avait perdu et soulevé tout l'Occident, conjuré avec Olimpius, et machiné la mort de l'empereur, ce qu'ils affirmèrent par serment sur les évangiles ; ajoutant que quand Martin aurait cinquante têtes, elles

ne suffiraient pas pour payer ses crimes : son procès fait dans les formes, il fut dépouillé des ornemens pontificaux, chargé d'infamies et d'opprobres, traîné ignominieusement dans les rues de Constantinople, la corde au cou, et fut replongé dans un cachot ; on lui fit grace de la vie, et peu après on le bannit dans la Cherchonèse. Hé bien ! voilà un des saints exposés à la vénération des fidèles.

## St. EUGÈNE, LXXVI^e^. PAPE.

An 654. MARTIN étant banni dans la Cherchonèse, par un jugement prononcé dans les formes, sans aucun espoir de retour, l'exarque Calliope accomplit, à Rome, ce dont l'empereur l'avait chargé, il fit substituer un autre pape à celui que ses crimes avaient condamné ; le clergé s'opposa quelque temps à la nomination d'Eugène, mais enfin il céda à la raison et à la nécessité : s'il eût résisté plus long-temps, il courait le danger d'en recevoir un de la nomination seule de l'empereur.

Le misérable délire théologique s'était tellement emparé du peuple, dans ces jours d'ignorance, de ténèbres et de calamités, que Pierre, monothéliste et patriarche de

Constantinople, avait écrit à Eugène, suivant la coutume, à son exaltation; sa lettre fut rejetée, et le peuple crédule, trompé, poussé par des prêtres, ne voulut pas lui permettre de célébrer la messe qu'il n'eût promis de ne jamais la recevoir. Comme ces prêtres fanatiques ont toujours trompé, trahi les crédules humains! comme ils ont dépravé toutes leurs facultés morales! Eh! malheureux, que vous importait l'opinion d'un homme vivant à trois cents lieues de vous? le seul bien nécessaire est l'union et la paix.

Il paraît qu'il voulait soustraire à la puissance séculière les prêtres, les diacres et tous les clercs; car il ordonna que les évêques auraient des prisons pour punir les criminels, leur réservant exclusivement la punition de leurs délits.

## St. VITALIAN, LXXVII. PAPE.

An 657. VITALIAN, aussi-tôt après sa promotion, envoya des légats à l'empereur Constans, pour la ratifier; il les accueillit, et envoya quelques présens au saint père. Il est dit, dans son histoire, que le pape les reçut, parce qu'il présuma bien qu'il avait abjuré son hérésie; *les évêques de Rome*

*n'ayant jamais rien reçu des hérétiques*, ils auraient pris de la main, de la griffe de Belzébut, s'il avait voulu leur donner.

Constans, quelques années après, se transporta à Rome ; il traînait après lui une armée en cas d'événement. Le pape en étant informé, se transporta au-devant de lui, avec tout le clergé, jusqu'à six mille de la ville, et là le complimenta. Constans entra dans Rome, visita tous les temples, les palais échappés à la fureur des barbares ; se fit apporter tout ce qu'ils contenaient de plus précieux, et enleva, malgré le pape, plus d'ornemens, plus de trésors, en huit jours, que les Huns, les Goths, les Vandales n'avaient fait depuis près de trois cents ans. Ce pape chercha inutilement à se concilier la bienveillance de ce Constans, meurtrier de son frère Théodose, du juge inexorable du pape Martin, de celui qui avait traité cruellement, suivant lui, Maxime et son disciple ; il accueillit au pied des autels un empereur réputé hérétique, condamné, excommunié ; il le reçut, l'honora solennellement. Et pourquoi tant de blandices, tant de lâchetés, tant de perfidies ? Un saint légendaire nous l'apprend dans son histoire : il dit qu'il fit tout cela, qui, de prime abord,

semble au détriment de l'église, parce qu'il y a *un temps de haine et un temps d'amour; un temps pour embrasser et l'autre pour étouffer; un temps de paix et un temps de guerre.* Cet aveu est du moins dénué d'artifice; et c'est ainsi que la religion a toujours eu des chefs avides, ne consultant que leurs intérêts temporels. C'est ainsi qu'ils ont toujours sacrifié au pouvoir, au crédit, à l'or, aux tyrans heureux; c'est ainsi qu'ils ont canonisé des scélérats, noircis de tous les crimes : c'est ainsi qu'ils ont proscrit, persécuté, assassiné par des mains abusées et fanatiques des milliers d'infortunés qui n'avaient d'autre crime que de résister à leurs volontés tyranniques et barbares de toutes les forces de la raison et de la morale. C'est ainsi que tant d'hommes vertueux ont été leurs victimes : mais alors, c'était le temps de la dissimulation. Paul, archevêque de Candie, ne veut point permetttre à Jean, évêque de Lampean, d'appeler à Rome, ayant été déposé par l'autorité d'un synode. Aux portes de Rome l'évêque de Ravenne ne reconnait point l'autorité du pontife romain. Bonus étant décédé, Maurice lui succède; élu et consacré par trois évêques ses suffragans, il ne veut ni *pallium*, ni con-

sécration venant de Rome. Le pape l'excommunie, il excommunie le pape, et l'église de Rome demeure long-temps dans cet état. D'autres temps, d'autres mœurs.

## DIEUDONNÉ II, LXXVIIIe. PAPE.

An 672. Il était fils d'un moine appelé Jovien. Il paraît, par ce qu'en dit Anastase dans sa vie, qu'il était tolérant, vertu qu'aucun pontife n'a possédée. Il rapporte qu'il était si débonnaire et bénin, qu'il accueillit toutes sortes d'hommes ; que les étrangers obtinrent de lui presque généralement tout ce qu'ils demandèrent : ce sont les termes du sacré légendaire, qui ajoute que tous les actes de sa vie sont perdus. Quand tous les révérens faussaires vous disent que les *faits et gestes* d'un tel pape ont été perdus, concluez hardiment qu'il eut quelques vertus qui ne s'arrangeaient pas avec les prétentions de la cour de Rome; s'il eût été bien fanatique, bien perfide, fourbe, ambitieux, effréné, tentant d'écraser les empereurs et les rois, d'abrutir les peuples malheureux, leur faisant tous les maux qu'on peut attendre des hommes dont le cœur est profondément dépravé, ils ne fussent pas restés muets ; ils auraient bien su augmenter son histoire, changer en vertus son délire et

ses crimes. Je n'en dis pas trop ; qu'un lecteur sage et judicieux lise, s'il en a la patience, leur histoire faite par les romanciers les plus absurdes, les plus fanatiques, les plus audacieux et les plus imposteurs, et il jugera.

## DONUS, LXXIXe. PAPE.

An 676. Il prétendit à beaucoup plus d'honneurs, de dignités, que ses derniers prédécesseurs. L'église romaine s'élevait et augmentait ses prétendus droits ; dès que la discorde, la confusion régnaient avec plus de fureur parmi tous les barbares qui avaient envahi les débris de l'empire romain.

Ravenne avait disputé, revendiqué ses prérogatives contre Rome, qui voulait tout envahir. Justinien II se laissa conduire, aveugler par ce pape ambitieux et cruel ; il l'engagea à réduire Ravenne par la force des armes. Ce lâche empereur l'assiége, et la prend d'assaut. Les temples, les maisons furent livrés au pillage, à la flamme, à la ruine, à la mort, compagnes infernales de tous les scélérats victorieux. L'évêque Félix, qui avait résisté aux volontés, aux outrages de Rome, eut les yeux crevés avec un fer chaud, et beaucoup d'habitans égorgés, ou bannis : et ce prêtre despotique,

ce

ce prêtre sanguinaire, au nom duquel se faisait le carnage, au nom duquel tant de cris, tant d'horreurs, tant de larmes, tant de sang furent répandus, s'appellera le père des fidèles! Non, non, c'est l'incendiaire, c'est l'assassin des habitans de Ravenne; c'est le bourreau des malheureux chrétiens!

## St. AGATHON, LXXX^e. PAPE.

An 678. Il commença son pontificat par un acte de démence aussi absurde qu'il est révoltant. Il prétendit, sous peine d'excommunication, qu'on devait régarder tous les décrets du siége de Rome comme émanés de la bouche de St. Pierre. Le pontife avait jusque là scellé ses lettres d'un sceau particulier, mais il prit hardiment les sceaux de l'empire.

Il étend son sceptre de fer jusqu'en Angleterre. Nous voyons Vuilfid, archevêque d'Yorck, chassé de son siége par je ne sais quel roi; Regfrid établi par cet Agathon, avec une verte semonce à ce barbare Anglais, de ce qu'il osait se mêler des affaires ecclésiastiques. Ce Vuilfid assiste ensuite à Rome à un synode, où il stipule lui seul pour tous les prélats d'Angleterre, d'Ecosse, des Pictes, des Bretons; on juge bien qu'il ne fut pas difficile sur les articles qui en ahissaient

la puissance séculière, et opprimaient tous les sauvages d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande.

On tient conciles sur conciles à Rome, à Constantinople, pour la réunion des deux églises; l'hypocrisie, la fourbe, l'humilité impudente s'y élèvent sur la ruine de l'autorité impériale, et sur la perte de l'autorité du patriarche de Constantinople. Dans le concile qui s'y tint on y condamna, de l'aveu de Grégoire, en présence de l'empereur Sergius, Pirrus, Paul et Pierre, patriarches de Constinople, Cirus, patriarche d'Alexandrie, Théodore, évêque de Pharan etc. Un homme qui n'est pas en délire ne peut s'empêcher, en voyant ces disputes extravagantes, de prononcer que tous les assistans étaient ou imbécilles, ou fous à lier, ou les plus grands fripons de la terre. Ils s'accusent tous, tour à tour, d'infidélités, d'impostures, de corruption; et Constantin au milieu d'eux, aveuglé, imbécille, ne voit pas que son sceptre lui sera arraché au milieu de ces disputes auxquelles des scélérats donneront une importance sacrilége et barbare, pour lesquelles l'Europe nagera dans le sang de ses habitans malheureux et impitoyables.

Jusqu'ici se sont tenus six conciles géné-

raux ; le premier à Nicée, de 318 évêques contre Arius, sous Silvestre, et Constantin le parricide ; le second à Constantinople, de 150 évêques, sous Gratian et Théodose, empereurs, et sous le pape Damase, contre Macédonius, évêque de Constantinople, et Eudoxius, qui niaient la divinité du St. Esprit ; le troisième à Ephèse, de 200 évêques, sous Célestin, Sixte papes, et Théodose, le fanatique imbécille, contre Nestorius, évêque de Constantinople, qui appelait Marie mère du Christ homme, et non Dieu ; le quatrième en Calcédoine, de 360 évêques, sous Léon, pape, et Martian, empereur, contre Eutichès, abbé de Constantinople, qui niait que Jésus eût deux natures ; le cinquième sous Justinien, empereur, et Vigilius, pape, contre Théodore et autres personnages qui disaient que Marie avait seulement enfanté un homme, et non un Dieu homme : il fut prononcé que Marie avait vraiment enfanté un Dieu ; le sixième tenu à Constantinople, sous Agathon, de 289 évêques, contre Grégoire, Machaire, Cirus, Sergius, Honorius, Pirrus, Paulus, Petrus, évêques, qui niaient deux volontés, ou, ce qui est la même chose, étaient monothélistes. On ne sait pas combien de haines, combien de fureurs, combien de sang

répandu, combien d'atrocités ont été commises pour ces graves disputes. Ah malheureux humains ! malheureux chrétiens !

Le pape Agathon trouve le moyen de faire consentir l'empereur à la remise du tribut que payaient tous les papes à leur avénement. Il a été un de ceux dont l'effronterie, l'espérance impie ont le plus compté sur la stupidité des hommes. Ses successeurs vont marcher enseignes déployées; le fanatisme, un bandeau sur les yeux et un poignard à la main, va encore, pendant mille ans, parcourir, ravager le monde.

## St. LEON II, LXXXI. PAPE.

An 682. LÉON condamne et excommunie ceux que le concile de Constantinople avait excommuniés, entre autres, le pape Honorius, comme contaminé du monothélisme; il se fait donner une ordonnance de l'empereur, qui dit que nul ne pourra être élu archevêque de Ravenne sans l'agrément du pape; il avance ses affaires, et avilit l'autorité impériale. Depuis long-temps les papes travaillaient à se rendre indépandans des empereurs; ce point va être tranché par le successeur de Léon. Il ne s'agira plus que de gagner par or, par promesses, les chefs du clergé, et

sur-tout de l'armée. Nous allons bientôt voir les fruits de cette ordonnance, dictée par Rome, déclarant l'avilissement des empereurs, décrétant l'anarchie, la discorde civile et la nullité du peuple romain.

St. BENOIT II, LXXXIIe. PAPE.

An 684. BENOIT ne fut que huit mois dans la chaire des pontifes ; mais dans ce peu de temps il termina cette grande affaire de leur indépendance ; il obtint du simulacre d'empereur un décret adressé *au clergé, au peuple et à l'armée romaine, que celui qui, dans une juste assemblée, et d'un commun accord, serait désigné, fût consacré et tenu pour évêque de Rome, sans attendre le consentement de l'empereur ni de l'exarque.*

Comme ces superbes successeurs d'un juste, qui vécut et mourut dans la pauvreté, qui recommande l'humilité à chaque pas, vont bientôt insulter à toute l'Europe, vont bientôt, du trône des Césars, où les voila désormais assis, avilir, abrutir, écraser les peuples sous un joug plus cruel et plus ridicule que les Néron, les Domitien, les Caligula!

Tout a changé, change et changera. C'était alors une coutume, une marque de sujétion, d'obéissance à quelqu'un, de lui donner ses che-

veux. Justinien et Héraclius, fils de Constantin, en font hommage à Benoit, et par là courbent la tête sous ses volontés, qui deviennent sacrées pour eux. Plût à Dieu que nous n'eussions que ces sottises à raconter, des larmes de sang ne couleraient pas sur les pages de cette fatale histoire!

## JEAN V, LXXXIII<sup>e</sup>. PAPE.

An 685. Aussi-tôt que les papes se voient tout à fait débarrassés de la puissance des empereurs, ils ne tardent pas à s'emparer de tous les droits, et de l'appareil impérial. Ce Jean, quoique travaillé de maladies continuelles, et un pied dans la tombe, fut consacré avec toute la pompe, avec tout l'orgueil qu'avaient déployé les premiers Césars. L'évêque d'Ostie lui posa, dans l'église constantinienne, en présence d'un peuple immense, au milieu des gardes, des faisceaux, la couronne impériale sur la tête: les évêques de Rome n'étaient pas encore montés à cet excès d'audace auparavant lui; ils étaient seulement menés à la chaire dite de St. Pierre; y étant une fois assis, ils étaient regardés comme promus à la dignité pontificale. Il ne survécut qu'un an à tant de faste, à tant d'orgueil.

## CONON, LXXXIVe. PAPE.

An 686. A la mort de Jean, un nouveau schisme éclate pour la nomination d'un autre pontife; Rome, dit Sigonius, jouissant à peine de quelque liberté, se trouve embrâsée de son ancienne division. Le clergé nomme Pierre archevêque, l'armée romaine élève un certain Thédore, qui l'avait corrompue à force d'argent. Les deux partis maintiennent leur élection pendant quelque temps; ils se retranchent l'un et l'autre dans le Latran; enfin on propose, pour décider la question, de les rejeter tous deux, ce qui fut accueilli, vu qu'on portait à cette place, que l'intrigue, l'ambition, la cupidité dévoraient, ce Conon, vieillard vénérable. Le clergé et l'armée espéraient pouvoir bientôt élire celui qu'ils désiraient, et les deux rivaux comptaient rassembler toutes leurs forces pendant le peu de temps qu'ils lui donnaient à vivre.

Justinien, fils et successeur de Constantin, aurait bien voulu annuller l'abandon que son père avait fait au pape Benoit, mais la crainte l'arrêtait; pour retenir une ombre de ratification impériale à l'élection des pontifes, il rendit un décret par lequel il ordonnait que nul ne pût être nommé sans le consentement

de son lieutenant en titre. A ce moyen l'exarque commença de disposer des élections par l'armée dévouée à ses volontés. De là naîtra la dissention, la discorde entre elle et le clergé; de là naîtront d'horribles querelles, des scandales, et pas plus tard qu'à l'élection du successeur de Conon.

Dans le peu de temps qu'il occupa la chaire pontificale, on lui reproche d'avoir méprisé, violé l'usage établi, en nommant, sans consulter le clergé, au siége d'Antioche, un certain Constantin, diacre, homme diffamé par ses mœurs, et convaincu de plusieurs crimes, pour lesquels les magistrats le firent arrêter et juger par les loix.

## SERGIUS I[er]., LXXXV[e]. PAPE.

An 687. De nouvelles discordes, un nouveau schisme se rallument à la mort de Conon. Pendant sa maladie, qui fut longue, Paschal, archidiacre, avait écrit à Jean, exarque de Ravenne, que s'il parvenait à le faire élire pape, il lui donnerait une grande somme d'argent; c'était celui que Conon avait légué en mourant au clergé et aux monastères, dont il avait su se rendre dépositaire. Jean, aussi avare que Paschal était prodigue d'un argent qui ne lui appartenait pas, avait envoyé à Rome dispo-

ser les officiers de l'armée. Conon à peine a-t-il les yeux fermés, que la ville est livrée à la haine, à la discorde, à la fureur. Les uns tiennent pour Théodore, archi-prêtre, les autres pour Paschal, archidiacre, attaquant et défendant l'entrée du Latran. La confusion, la rage étaient au comble, et le sang prêt à couler, quand les principaux d'entre les juges de l'armée, du clergé et du peuple, s'avisèrent de prendre encore un moyen terme de les réprouver tous les deux, de prendre un prêtre du milieu du peuple, et de le nommer à cette place, briguée par l'avarice, l'intrigue, et tous les crimes. Ils élurent Sergius.

L'exarque, apprenant l'élection, accourt, et ne rougit pas de demander l'argent que Paschal lui avait promis; et pour comble d'infamie, il l'obtient de ce Sergius, qui craignait de perdre sa place. Il lui donna les vaisseaux et couronnes d'or qui étaient suspendus devant l'autel de Saint Pierre. Est-ce là acheter par une honteuse transanction, est-ce là acheter à l'encàn la couronne pontificale? est-ce là se moquer des malheureux chrétiens et de leur Dieu? Comment les peuples qui étaient témoins de ces affreux scandales, ont-ils pu croire à la mission divine de ces hommes, de ces prêtres de perversité? C'était environ l'an

690; ainsi, en moins de quatre ans, deux schismes presque sanglans déshonorèrent la chaire des pontifes; déjà les armées s'en mêlaient, comme les gardes prétoriennes dans le choix des empereurs.

Justinien éprouva bien le discrédit, le mépris dans lequel les empereurs de Constantinople étaient tombés, sur-tout depuis que Constantin eut permis que les papes se passassent, pour leur élection, de la confirmation impériale. Le pape Sergius agit en maître dans Rome; il refuse de se soumettre à l'empereur, qui envoie Zacharie pour l'y contraindre : il est reçu avec des outrages par la milice que le pape dirigeait à force d'or, contraint de sortir de la ville, chargé d'opprobres par la garde et le peuple. Il est dit dans la vie du pape Sergius qu'il fut accusé d'avoir commis un inceste, que l'enfant qui vint au monde de cette union illégitime, fut interrogé neuf jours après sa naissance si Honorius était son père; qu'il répondit très-nettement que bien loin qu'il fût l'auteur de ses jours, *il n'avait jamais eu aucune fréquentation avec le sexe féminin.* Honorius a pu faire un enfant, et cela sans miracle; mais qu'il ait parlé très-distinctement au bout de neuf jours, c'est ce qui est plus difficile à croire. Eh! voilà comme d'in-

dignes romanciers ont écrit les annales de tous les peuples, avant et même depuis la découverte de l'imprimerie. Le temps de venger la religion, la vérité et les hommes des imposteurs politiques et sacrés est enfin arrivé.

## JEAN VI, LXXXVI[e]. PAPE.

An 701. L'EMPEREUR de Constantinople ayant appris la mort de Sergius, et que Jean avait été élu à sa place, envoya Théophilacte, patrice exarque à Rome, pour intervenir dans son élection; mais le pas était franchi. Sergius avait résisté à son prédécesseur; son or avait ému le peuple et l'armée, et avait pensé coûter la vie à Zacharie: Jean maintient ce que l'audace de Sergius avait obtenu. L'armée corrompue à force d'argent se déclare pour lui, et Théophilacte est près d'être accablé par les soldats, et Jean, désormais maître absolu dans Rome, environné, investi de toute la puissance des empereurs avilis, éclipsés, a l'avantage insultant de lui pardonner, et de le renvoyer à son maître, avec injonction de ne pas reparaître, ou qu'il serait obligé de déployer contre lui les moyens que Dieu avait mis en son pouvoir *pour le maintien de la foi, de l'église et de la religion.*

## JEAN VII, LXXXVII. PAPE.

An 705. L'ÉTAT des évêques de Rome, en ce temps, était tel que les empereurs d'Orient, attaqués au-dehors par les barbares, assiégés au-dedans par des révoltes continuelles, avaient alors besoin de leur crédit pour se soutenir en Occident; les exarques avaient aussi besoin d'eux, pour se maintenir en Italie contre les Lombards ; et les Lombards quelquefois les flattaient à leur tour, tellement que, régnant par la politique et l'opinion de ces peuples stupides, aveuglés, malheureux ils tenaient la balance entre ces rivaux divisés, faibles et barbares, et avançaient leurs affaires par tout ce que la fourberie, la cupidité, l'ambition, couverte d'un voile religieux, par tout ce que les crimes obscurs peuvent entreprendre. Jean VII entre à l'épiscopat en 705 ; Aripert, roi des Lombards, lui donne, dit Paul, diacre, les Alpes cotties ; Blondus et Platine disent qu'elles s'étendent depuis Turin jusqu'à Gênes et aux Gaules; et ils appellent cela *donner à saint Pierre!* Il donnait ce qui ne lui appartenait pas, mais parce qu'elles avaient été autrefois du patrimoine apostolique, par la prétendue donation de Constantin, le grand scélérat, et lui

avaient été enlevées par les Lombards. Mais vu que, par Platine même cette donation n'a jamais existé, la prétendue confirmation est à reléguer avec tous les actes frauduleux dont a usé la cour de Rome pour soutenir ses usurpations, dont s'est servie cette cour scélérate pour soutenir le vol impie et hardi des droits des peuples. Cet Aripert voulait engager ce Jean VII à couvrir d'un manteau sacré les barbaries dont il était souillé; avec des dons, avec de l'or, à Rome tout était à vendre.

## SISINNIUS, LXXXVIII$^{e}$. PAPE.

An 708. Sous son pontificat, qui ne dura que vingt jours, il y eut un schisme très-sanglant entre lui et Dioscorus, pour l'élection. La place de pasteur des fidèles, *du serviteur des serviteurs de Dieu*, a coûté autant de sang, autant de ravages, autant de deuil, autant de larmes, que le sceptre de cent tyrans.

## CONSTANTIN, LXXXIX$^{e}$. PAPE.

An 708. CONSTANTIN étant parvenu au siége pontifical, en 708., profita, pour augmenter son crédit, sa puissance, de tout ce que le malheur des temps, le chaos infernal où

était tombé l'empire depuis trois cents ans, purent lui procurer. Justinien II, après avoir fait périr les principaux qui l'avaient chassé du trône, et envoyé prisonnier à Rome Callinicus, patriarche de Constantinople, auquel il avait fait crever les yeux, fit venir en Orient ce Constantin, pour concerter ensemble leurs projets; il ordonna qu'il fût reçu par-tout comme lui-même; dès qu'il le vit, il se prosterna, mit son diadême à ses pieds. Est-ce assez d'abjection, d'avilissement? Non, il les lui baisa. Voilà un des premiers actes de démence, de dégradation, je ne dis pas impériale, mais de dégradation de la dignité de l'homme, qui se soit volontairement exécuté. Ce Justinien, ce barbare, était bien lâche de le faire, et ce pape bien superbe de le souffrir. Platine dit que ce Justinien, malgré tous ses malheurs, qu'il avait mérités, n'avait rien changé de sa vie dépravée, mais seulement qu'il était devenu fort dévot envers le siége apostolique, de façon que le pape et lui étaient les meilleurs amis du monde.

L'église de Ravenne n'avait subi le joug de Rome que depuis peu; sa tyrannie la révoltait. Damien, archevêque, meurt; Félix se présente à Constantin pour être agréé,

ıt consacré à sa place: mais Anastase et Platine disent qu'il ne voulut pas se soumettre à une certaine forme d'obéissance, et surtout envoyer une forte somme d'argent à Rome, pour quoi il fut refusé. L'archevêque revient à Ravenne, se plaint au peuple, au clergé; et tous dirent qu'il fallait renoncer à une cour avare et si dissolue, et se séparent de l'église romaine. Ce pape barbare, ce Constantin, s'adressa à l'empereur, faible, fanatique, dépravé, lui demanda d'appuyer par les armes les prétentions du saint siége. Justinien y envoie le patrice Théodore avec une flotte pour y faire une descente; l'archevêque, toutes les églises voisines, tous les peuples d'alentour embrassent la querelle des habitans de Ravenne; ceux de Cervia, de Comachio, de Forlim Popolo, Cesena, Imola, Faenza, et autres plus puissans qu'aujourd'hui. Théodore est plusieurs fois repoussé; enfin il met pied à terre, assiége la ville: après une longue résistance, elle se rend par composition; mais Théodore, en lâche lieutenant d'un tyran et d'un prêtre avare et sacrilége, fait périr dans les tourmens les principaux citoyens, condamne les uns à de grosses amendes, bannit les autres, crève les yeux à l'archevêque, et le

relègue dans le Pont ; mais converti pa cette leçon pastorale, l'aveugle Félix donn tout ce que le pape exigeait, et fut rappel à son archevêché ; c'est ce que rapport Platine d'après Anastase. Eh ! c'est ainsi qu'un pape, gangrené d'avarice jusqu'au fond cœur, outrage l'humanité ! Eh ! c'est ainsi d qu'il répand autour de lui, pour de l'o qu'il veut arracher, qu'il veut ravir à ses possesseurs, qu'il porte sur une terre étrangère la désolation, le meurtre, les ravages ! eh ! ce monstre s'appellera pastenr des ames ! Non, chrétiens, c'est un froid incendiaire, c'est un assassin aussi cruel, et cent fois plus lâche que ceux qui jadis triomphaient au Capitole. Sous son pontificat commence la querelle des images. Tristes humains, que vous vous êtes rendus infortunés ! Les prêtres et les tyrans ont fait tous vos malheurs et les feront jusqu'à ce que la morale soi mise à leur place, et qu'ils soient disparus de la face de la terre.

## St. GREGOIRE II, XC. PAPE.

An 755. Constantin avait eu l'audace de déclarer hérétique le successeur de Justinien qui avait été tué, de défendre au peuple romain de recevoir son nom, ses lettres, sa figure

gure sur la monnaie, de souffrir que son portrait fût reçu dans l'église, ni qu'il y fût fait mémoire de lui comme des autres empereurs; enfin il le dégrada, et monta à sa place; et le prétexte fut les images.

Grégoire second qui lui succéde va encore plus loin que lui. Léon III, appelé à l'empire, confirme l'édit contre les images; de là des révoltes, des discordes publiques, des guerres civiles s'allument; et pendant ces troubles, dit Sigonius, la domination de l'église de Rome s'établit entièrement dans l'Italie.

Grégoire feint que Léon empereur en veut à sa liberté à sa vie : il appelle à son secours les Lombards contre l'exarque qui venait à Rome; ils le repoussent, et le contraignent de retourner à Ravenne. Voilà la paix rompue entre les rois lombards et les exarques, mais pour la ruine des uns et des autres. Mais les exarques succombent les premiers; le roi Luitprand prit et saccagea Ravenne. Grégoire, qui ne voulait pas que les Lombards devinssent si puissans, changea tout-à-coup, et par l'entremise des Vénitiens rétablit l'exarque. Grégoire ne s'arrête pas, mais fait révolter par ses décrets les habitans de Ravenne et de Venise contre l'empereur et l'exarque. Les bourgs, les villes chassent à sa

voix leurs magistrats. Enfin, il délie les Romains et les peuples d'Italie du serment qu'ils lui avaient fait, en décharge leur conscience, leur défend de lui payer aucun tribut, et de lui rendre aucune obéissance.

Les Romains, tous les peuples de l'Italie, animés, enflammés par ce tison de fureur, assomment l'exarque de Ravenne, crèvent les yeux à Pierre, duc de Rome, égorgent Exhilarat, duc de Campagne, et son fils, remplissent toute l'Italie d'horreur et de carnage, jurent de ne plus reconnaître en rien l'empereur, de n'obéir désormais qu'aux ordres du pape : et là finit l'autorité des ducs que les empereurs envoyaient pour commander en leur nom à Rome, et dans les villes de leur ressort. Voilà Rome entièrement soumise au pape. Est-ce un prêtre de paix, ou un démon armé des brandons de la discorde, qui les secoue sur le cœur des habitans de Rome et de l'Italie ? Rome avec ses châteaux, les bourgs de la Toscane, Port, Centocelle, Cère, Bleda, Matula, Suteri, Nepet, Castesgales, Orta, Polimarte, Meria, etc. se rangent sous les enseignes du pape. Les empereurs d'Orient ne regardent plus qu'en soupirant cette ville autrefois si superbe, et maintenant avilie, dégradée, tantôt sous un

prêtre impie, assassin, empoisonneur, tantôt sous un moine, et sous cent faquins en sandale.

Baronius veut justifier ce vol à main armée, ce brigandage exécuté par ce Grégoire, pour de prétendues conspirations contre le pape, dont il n'a pour garant qu'Anastase, lâche historien vendu aux pontifes. Sigonius dit que ce fut *l'hérésie et méchante impiété des empereurs* qui fut la cause que l'Italie leur fut arrachée. La vraie, l'unique cause fut l'ambition, la soif de régner, l'insatiable cupidité de ce Grégoire; Onuphre, en parlant de lui, dit: il fut plus audacieux que son prédecesseur, car il envahit, il arracha l'empire d'Italie, ce qui en restait des Lombards, à Léon III, auguste, en 729.

Il faut voir comme il viendra à bout des Lombards, qui le tenaient en alarme; Luitprand leur chef était venu jusqu'aux portes de Rome. Ce lâche despote lui envoie une solennelle ambassade avec les clefs du St. Sépulcre, les liens de St. Pierre, et de riches présens. Le dernier article plaisait davantage à ce sauvage brigand. Aimonius dit *que jamais de tels présens ne s'étaient vus.* Il les lui envoya à condition de délivrer Rome et l'église de la tyrannie de ces barbares. En

effet ils firent une alliance ensemble. Ce traité que dictèrent l'hypocrisie, la fourbe, le sacrilége, et la nécessité fut la ruine des Lombards.

## GREGOIRE III, XCI^e. PAPE.

An 731. Il marche sur les traces de Grégoire II, fait tenir un concile où sont anathématisés tous ceux qui tiennent pour que les images ne soient point adorées; et il fortifie la haine des Romains contre les empereurs, et leur ôta toute espérance de les ramener sous leur obéissance.

Trasemond, duc de Spolette, veut secouer le joug de Luitprand, roi des Lombards. Grégoire ose faire alliance avec lui, comme souverain de Rome, trahit ainsi le traité qu'avait fait son prédécesseur, et pour le cimenter lui rend certaines places qui étaient entre eux en litige. Trasemond en vient à une guerre ouverte avec Luitprand; il a recours au pape, le somme de lui fournir les secours stipulés dans leur accord. Il va trouver Grégoire; Luitprand le somme de le lui rendre; Grégoire refuse, le roi lombard entre dans le pays qui lui était soumis, lui prend plusieurs places, et l'assiége enfin dans Rome.

Quoique les Français fussent trop loin pour

pouvoir donner un prompt secours à ce pape violateur des traités, il a recours à Charles-Martel, qui obtient de Luitprand, par une ambassade, qu'il levera le siége. Il retint seulement ce qu'il avait pris pour les frais de la guerre. A peine est-il retiré à Pavie, que Grégoire se réunit de nouveau à Trasemond, qui reprend ce qu'il avait perdu. Telle était la foi romaine, tel était l'exemple que les papes donnaient aux barbares qu'ils voulaient attirer au christianisme. S'il y avait eu dans ces temps de malheur un rayon de morale, un rayon de lumière qui eût éclairé l'esprit de ces hordes sauvages, la religion chrétienne aurait été à jamais proscrite de la terre, et avec elle douze cents ans de carnages et de calamités. Mais deux ans après meurent l'empereur Léon, Charles-Martel, et ce Grégoire qui s'agita entre les empereurs dont il avait consommé la ruine en Italie, entre les exarques dont l'autorité n'était plus qu'un fantôme, et les Lombards dont il avait médité et accéléra la perte.

Il enrichit des moines, ordonna de prier pour les morts, et de donner pour eux à l'église. On sait que ce décret a été une mine d'or pour le clergé.

## St. ZACHARIE, XCII^e. PAPE.

An 741. Aussi-tôt après la mort de Grégoire, Zacharie lui succède, et redemande au roi lombard les villes dont il s'était emparé, s'accorde comme ses prédécesseurs avec ceux auxquels il voit une puissance capable de résister aux empereurs, de détruire jusqu'à l'ombre de l'exarque de Ravenne, d'arrêter les Lombards, d'accroître enfin la discorde, la confusion entre tous les barbares qui faisaient, rompaient des traités tour à tour, dans lesquels les papes jouaient toujours un rôle, hypocrite, avare, sacrilége, imposteur; il traite avec Rachis, successeur de Luitprand; il pousse à bout sa patience, éprouve sa clémence, et abuse de sa dévotion; il forme le projet d'opposer les Français aux Lombards. A Martel avait succédé Pépin, à la charge de maire du palais, à qui il ne manquait que le nom de roi, car pour l'effet il en jouissait. Il envoie une ambassade à Zacharie, qui, par un accord avec Pépin, en était convenu. Il lui demanda s'il n'était pas raisonnable que celui qui avait les peines et les soucis de la royauté, en eût le titre. Zacharie, dit Aimonius, par son autorité divine et absolue, commande que Pépin soit déclaré roi

des Français ; et cette même année il fut sacré, suivant son ordonnance, par Boniface, archevêque de Mayence, les peuples déliés de leur serment, et Chilpéric dégradé. Sont-ce les gardiens ou des violateurs des sermens ? sont-ce de lâches tyrans, des spoliateurs des droits qu'eux mêmes regardaient comme sacrés, qui les brisent ? C'est un ambitieux effréné, c'est un usurpateur qu'un pape impie croit légitimer, pour serrer les nœuds de leur horrible puissance, pour marcher de front sur la tête des peuples malheureux, dégradés, à la chaîne, tremblans sous la crosse pontificale comme sous le sceptre des tyrans.

## ETIENNE II, XCIII[e]. PAPE.

An 752. CET Etienne est le premier qui se soit fait porter sur les épaules, à son avénement au trône pontifical.

Pépin ne tarda pas à reconnaître le service, la perfidie de Zacharie. Rachis, roi des Lombards, s'étant fait moine, Astulfe, son frère, monté à sa place, attaque l'exarque de Ravenne, prend la ville, et le force de se retirer dans la Grèce. Ce fut la fin des exarques qui avaient commandé 200 ans en Italie. La peur saisit Etienne, témoin de ce suc-

cès. Il résolut d'avoir recours à Pépin ; mais l'astucieux pape n'osait se fier à personne. Il prend le parti de venir lui-même en France, pour faire l'ouverture de ses projets à ce Pépin, que son prédécesseur avait si bien servi. Le pape et lui se trouvèrent à Pontignon, en 754. Ce lâche usurpateur alla fort loin au devant du pape, et étant descendu de son cheval, il prit la bride de celui d'Etienne, et le conduisit ainsi au palais. Il l'exhorta à secourir l'église menacée d'un grand danger : Pépin ne demandait pas mieux ; ayant obtenu le titre de roi, de Zacharie, il voulait qu'Etienne le transmît à ses deux fils Charles et Carloman. Ainsi tout fut conclu entre le brigand sacré et l'usurpateur. Il fut arrêté que dès l'été il passerait les Alpes avec une puissante armée, contraindrait Astulfe de rendre l'exarchat, et toutes les villes envahies ; qu'Etienne oindrait avant son départ les deux fils de Pépin. Il tira une promesse par écrit qu'il ne rendrait point l'exarchat, ni la pentapole à l'empereur, mais qu'il les donnerait à *St. Pierre et à ses successeurs à jamais pour le salut de son ame et la rémission de ses péchés.* Ce que Pépin jure et fait jurer à ses enfans, et lui donne une patente signée de sa main. Cela fait, il passe les Alpes ; As-

tulfe, pressé, vaincu, lui livre l'exarchat, la pentapole, et tout ce qu'il avait pris. L'empereur grec requiert Pépin de les lui remettre, et non au pape qui n'y avait aucun droit; il lui fit réponse que sa conscience y était engagée, et qu'il avait promis à Etienne de lui rendre le tout, *pour le salut de son ame et la rémission de ses péchés* : et c'est là le titre des papes, sur Ravenne, Boulongne, Imola, Faenza, Forlimpopoli, Furci, Cesem, Bobio, Ferrare, Commachio, Adria, Figarvolo, Gabelo; c'était là proprement l'exarchat, il n'en a pas d'autre sur Arimini, Pesaro, Concha, Fano, Senogallia, Ancona, Oximo, Humana, Aisio, Fossombrone, Montefeltro, Urbino, Bagno, Agabio, etc. Ce qu'on appelait alors la pentapole était les provinces de la Romagne et de la Marque. Entre beaucoup de lettres conservées, qu'il écrivait à Pépin, en voici une, dont un morceau mérite d'être cité. Il dit à tous les Français, qu'il *les adjure de délivrer la cité de Rome des mains des Lombards, d'y courir à toute bride, premier que la fontaine vive, par laquelle ils ont été sacrés et régénérés, ne vienne à tarir, qu'ils ne s'en départent qu'ils ne l'aient délivrée, s'ils ne veulent être exclus du royaume de Dieu, abandonnés au diable*

*et à ses anges, et leur jurant de leur accorder tout ce qu'ils demanderont.* Toute cette machination impie, cette fraude odieuse et barbare se passa dans les années 755 et 756. Non, la langue française n'est pas suffisante pour exprimer l'indignation profonde dont un cœur honnête est saisi en voyant les fourberies, les exécrations dont se sont souillés ces hommes abominables, dont une couronne et un triple diadême couvraient le front et la scélératesse.

## PAUL I^er^., XCIV^e^. PAPE.

An 757. Il y eut une grande discorde pour son éléction; le peuple de Rome se partagea, les uns tenant pour Théophylacte, archidiacre, les autres pour ce Paul, frère d'Etienne, qui trafiqua avec Pépin de tant de villes, sur lesquelles ils n'avaient l'un et l'autre que le droit des brigands. C'est le quatorze ou quinzième schisme qui a rougi de sang la chaire pontificale.

Sous son règne on vendit à Rome plus de corps morts, qu'il n'y avait jamais eu de prétendus martyrs : on faisait argent de tout. Les vies des saints se forgent de tous côtés dans ces temps d'épaisses ténèbres. Constantin, empereur de Constantinople, voyant la

folie des chrétiens, les voyant sans cesse aux sepulcres baisant, adorant des os en poudre, fit déterrer ce qui en restait, et fit tout jeter à la mer.

Paul exhorte très-instamment Pépin à persister à défendre le siége apostolique contre les Lombards. Leur Roi Didier avait voulu secouer le joug qu'Etienne avait imposé à son prédécesseur. Ses instances ne furent pas vaines, et Pépin, esclave intéressé des papes, vole à son secours, lui fait restituer ce dont Didier s'était justement ressaisi. C'est toujours la suite des accords spoliateurs faits entre le brigand royal et le brigand sacré. Toute leur intrigue se dévoile par les lettres de Paul même à Pépin, au nombre d'environ quarante. Par la vingt-troisième il le prie de lui faire l'honneur de tenir sur les fonds de baptême un fils qui lui était né depuis quelques jours. Il est clair qu'il était marié. Dans toutes il l'exhorte de guerroyer puissamment les Lombards, d'employer le fer et le feu contre les Impériaux et les Grecs qui menacaient Ravenne et les possessions de la cité sainte.

## CONSTANTIN II, XCV^e^. PAPE.

An 767. ENCORE un schisme sanglant pour l'élection de ce pape. Les scandales, l'ambition,

l'or, la force et les armes le portèrent au pont
cat. Il était encore laïc, lorsque tout était s
levé pour son exaltation. Un certain Toton, d
de Nèpe, et ses frères, assemblèrent une gran
multitude de soldats, de villageois, d'homn
de différentes villes de la Toscane, et entrèr
à leur tête dans Rome aussi-tôt que Paul
fermé les yeux. George, évêque de Prénes
fut contraint de lui conférer, de lui cum
ler ensemble tous les ordres de la cléricatu
Il fut promu à cette dignité pontificale n
ayant encore aucun. Le lendemain il
sacré diacre et sous-diacre, et le peu
fut contraint de lui prêter serment. Il
transporta, au milieu des armes, à la ba
lique de St. Pierre, où trois évêques le mir
en possession du siége apostolique. Us
pateur du trône des pontifes, il s'adre
pour s'y soutenir à l'usurpateur du trô
des Français. Il écrivit à ce Pépin, d
Etienne, Paul et Zacharie avaient obte
de si grands services; mais le tyran ét
vieilli, et n'avait plus l'énergie malh
reuse qui l'avait porté au trône, l'av
souillé de perfidie et d'attentats ; il
abandonné. Il jouit environ un an du p
de ses forfaits; mais après un combat a
portes de Rome entre les Lombards et ce
qui tenaient son parti, il fut pris et

jeté au fond d'un cloître, après avoir eu les yeux crevés et la langue arrachée. Sont-ce des hommes, sont-ce des prêtres, sont ce des tigres qui se déchirent avec tant de fureur ? helas ! malheureux humains, ce sont quelques scélérats qui, abusant de votre crédulité, tournent vos propres forces contre vous-mêmes, pour obtenir le droit barbare de vous commander, de vous asservir, de vous enchaîner !

A ce Constantin succéda un autre antipape, nommé Philippe ; mais son pontificat dura très-peu ; et la tranquillité de son caractère empêcha l'ambition, les brigues, la fureur de se déployer ; il le quitta sans résistance, et Etienne III prit sa place.

## ETIENNE III, XCVI^e. PAPE.

An 768. A PEINE le prêtre Etienne fut-il élu, qu'il tourna ses pensées vers la France, dépêchant une ambassade à Pépin, le priant de lui envoyer les plus savans évêques pour restaurer l'église. Les ambassadeurs le trouvèrent mort. Ses fils Charles et Carloman, quoique très-divisés, lui accordèrent ce qu'il demandait. Les évêques partent de France, arrivent à Rome, et s'occupent, non pas de la réforme de l'église, mais d'exécrer

l'élection de Constantin, de déclarer vain
sacriléges, toutes ses consécrations, de
faire outrager par les prêtres, de le décla
infâme, et enfin de le faire brûler vif
milieu du presbytère de St. Sauveur de Latr
Toton, duc de Nèpe qui l'avait fait él
pape, y avait été engagé par Didier, roi
Lombards. C'est là l'origine de la haine
fernale dont Etienne poursuivit l'infortu
Constantin.

Cet Etienne, ce barbare ayant entendu q
Charles devait épouser Berte fille, du
Didier, il le lui défendit, sous peine d'
courir les censures ecclésiastiques. Il rédc
toit son alliance avec la France. Il n'est
d'infamies qu'il ne vomisse contre la race
Didier; enfin le mariage se fait contre
gré du pape; mais il faut lire, pour
croire, les imprécations qu'il fait con
cet hymen, et parvient à le briser. Je ne r
porterai pas les raisons qu'il employa pc
parvenir à ses fins; elles remplissent d'in
gnation et d'horreur pour la cruelle scé
ratesse de ce pape, et de pitié pour
hommes qui ont pu se courber devant
coupables sacrés.

## ADRIEN I^er, XCVII^e. PAPE.

An 772. PEPIN avait partagé ses états entre ses fils Charles et Carloman. Ce dernier meurt à Rome, soupçonné d'avoir été empoisonné. Didier avait recueilli sa veuve et ses enfans, dont Charles avait dépouillé la faiblesse, envahi les états, après la mort de son frère: il demande à Adrien de les reconnaître pour héritiers de leur père, et de les couronner; il refuse, sûr de l'appui de l'usurpateur. Didier, outré de ce refus, entre dans l'exarchat, prend Ferrare, Commachio, Faenza, et pénètre bien avant dans la Romagne et la Marque. Adrien, en soutien lâche et hypocrite du vol fait aux enfans de Carloman, envoie une ambassade à Charlemagne, dans laquelle il lui expose que Didier voulait le forcer à couronner ses neveux. Certes, il n'y avait dans cette proposition rien que de généreux et d'équitable; mais la justice de cette cause était justement ce que redoutait Charles, et ce que le pape n'ignorait pas. Il résolut de se servir de lui pour ruiner entièrement la puissance des Lombards, qui portaient un terrible ombrage aux pontifes.

Charles envoie des ambassadeurs à Di-

dier, pour l'engager de rendre au pape les villes dont il s'était ressaisi. Didier y consent, à condition que les enfans de Carloman soient remis en possession des états de leur père. Cette demande de la justice la plus étroite fut rejetée du pape et de Charles. Il marche en Italie, à la voix impie de ce prêtre. Le succès trahit la justice de la cause de Didier; il perd deux batailles; il se renferme dans Pavie, qu'il avait soigneusement fortifiée. Charles l'y assiége, et après un siége qui dura une année la ville se rendit par composition, et Charles violant les conventions, le charge de chaînes et le fait traîner à Lyon, le condamne avec sa femme à finir ses jours dans un cachot. Le voilà qui, pour servir les indignes projets du tyran sacré, viole ses sermens, outrage le sang et la nature: car on se rappelle que Charles avait épousé la fille de l'infortuné Didier. Voilà cet Adrien débarrassé pour jamais de la famille des Lombards, qui avait régné plus de deux cents ans en Italie; il employa pour y parvenir tout ce que la ruse scélérate, hypocrite et barbare, peut mettre en usage. Le tyran des Français et le tyran de Rome s'accordèrent, l'un pour conserver les dépouilles de ses neveux,

ɪux, l'autre pour ravir, pour faire perdre couronne, les états et la liberté à Didier; ɪr il se fit réitérer la donation illégitime l'exarchat, de la pentapole, et y fit ajouter Corse, la Sardaigne, la Sicile, le territoire des Sabins, les duchés de Spolette, Toscane, qui appartenaient à Didier. e sont-ce pas deux brigands qui dépouillent un malheureux? Grégoire II avait chassé Italie l'empereur d'Orient; Grégoire III, l'aide de Pépin, avait ébranlé la puissance s Lombards; Adrien, à l'aide de Charleagne, achève leur ruine. Les malheureux omains n'étaient plus dès-lors que des rfs avilis, dégradés sous les doubles chaîs que tenaient unies ensemble des mains rfides et sacriléges.

N'est-on pas indigné quand on voit cet drien, violateur de la foi promise, violaur de l'humanité, brigand spoliateur de Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, ı territoire des Sabins, des duchés de polette, de Toscane, poursuivre impitoyaement ceux qui ne croyaient point aux ıages, faire tenir des conciles où sont ;itées des questions puériles, composer s traités de l'adoration des os corrompus ı poussière, et mille inepties ridicules

ou cruelles? Eh! barbare! avant d'être saint il faut commencer par être homme.

## LÉON III, XCVIII. PAPE.

An 795. Après la mort d'Adrien, arrivée en 795, Léon lui succéde. Ce fut un maître fourbe; aussi-tôt après son exaltation, il envoie une ambassade à Charlemagne, lui fait présenter les clefs du saint sépulcre, l'étendart de Rome et plusieurs présens de grand prix, et comme il doutait de la solidité de son élection, il le priait d'envoyer quelques hommes d'importance pour l'appuyer, et faire jurer le peuple romain de lui garder *foi et hommage* : Charles envoie un certain Agilbert, avec une escorte nombreuse, qui contraignit le peuple à ce serment, qui, malgré sa dégradation, le révolta. Ce Léon était souillé de plusieurs crimes, et était odieux aux Romains; ils ressentirent un moment la dignité de l'homme, courroucés contre eux-mêmes de ramper sous un prêtre, sous un tyran méprisable; ils l'attaquèrent en pleine procession, le jetèrent en bas de dessus son cheval, le dépouillèrent de ses habits pontificaux, et le laissèrent pour mort sur la place : ses amis le recueillirent, et le portèrent au vatican; il en fut quitte

pour quelques contusions et pour la peur : on avait ordonné de lui crever les yeux, mais on n'en fit rien. Il passe en Allemagne, en Vesphalie, et ayant rencontré Charles, il lui demande justice des outrages qu'il avait reçus ; Charles le renvoie à Rome avec une armée, et le suit bientôt. Le pape et ceux qui l'accusaient comparurent devant lui ; mais Léon prétendit que nul, suivant les saints canons, n'avait le droit de le juger, ni même de l'accuser ; que pour se mettre plus qu'à devoir, il jurait qu'il était innocent des crimes dont il était noirci ; il se donna ainsi l'absolution lui-même, et condamna de plus les témoins et les accusateurs. Est-ce là se jouer de la crédulité stupide des mortels ? est-ce là insulter avec scandale à la raison, à la justice, aux lumières les plus simples de la morale ? Charles approuva les prétentions de Léon, en revanche celui-ci lui mit la couronne impériale sur le front. Si les hommes ne voient pas l'accord sacrilége de ces grands scélérats, il faut avouer que ce sont des aveugles nés, à qui l'on parle des rayons du soleil.

## ETIENNE IV, XCIXe. PAPE.

An 816. Sous Etienne III, il fut dit, dans

un concile de cent cinquante-trois évêques, que l'élection du pape serait nulle sans l'intervention expresse de l'empereur ; mais ce droit accordé à Charlemagne, parce qu'on avait alors besoin de lui, devait bientôt lui être arraché. Cet Etienne IV, commence à être nommé et promu à la dignité pontificale sans l'agrément de Louis le Faible, fils de Charles ; il est vrai qu'il vient en France, y couronne l'empereur et Ismengarde, sa femme; mais on voit comme le siége de Rome est fidèle à ses promesses; celui qui succède à celui qui les a faites, les enfreint. Aussi-tôt son retour à Rome, il prononça que le droit accordé à Charlemagne pourrait entraîner avec lui de grands maux, et que l'élection du pape devait être à la nomination du clergé, du sénat, et du peuple romain, et que sa consécration se ferait seulement en présence de ses ambassadeurs. Pour huit mois qu'il occupa le siége de Rome, on voit qu'il ne négligea pas de se soustraire à l'autorité impériale, dont il espérait que ses successeurs pourraient bientôt se passer.

## PASCHAL I[er], C. PAPE.

An 817. PASCHAL, fidèle au plan de son pré-

décesseur, est élu pape par le clergé et le peuple de Rome ; il n'y fut pas question de l'empereur. Louis s'en plaignit, et Paschal en fut quitte pour une lettre d'excuse ; il ne voulait pas différer à lui faire remettre entre les mains du peuple, du sénat et du clergé, ce droit, accordé sans pouvoir, à la vérité, à Charlemagne : car puisqu'il leur fallait un pape, c'était bien la moindre chose qu'ils le choisissent, mais cela n'est pas moins une perfidie pontificale. Voyant que cet empereur n'était qu'un fantôme imbécille ; qu'il était sans cesse à genoux récitant son rosaire, il espéra lui faire ratifier cet aveu spoliateur de ses droits : il réussit. Il lui fit réitérer toutes ces donations de biens acquis par ses prédécesseurs, de brigands qui les avaient ravis, usurpés, volés à d'autres brigands ; mais leur possession était héréditaire, et semblait couvrir les crimes de leurs ayeux ; mais enfin ce n'était pas aux papes à les en dépouiller, c'était aux peuples à revendiquer leurs droits éternels.

Volateran rapporte des lettres, par lesquelles l'empereur ratifie la prétendue donation de la ville de Rome par ses prédécesseurs : mais où est donc l'ombre de propriété avant Charlemagne, qui la reçut de

ce Léon III, ou plutôt qui s'entendit avec ce prêtre sacrilége pour la ravir sans ressource aux empereurs de Constantinople, appuyant l'un par l'autre le vol qu'ils consommaient, parmi la ruine, le démembrement de leur empire? Un roi, un prêtre, donner une ville, donner des peuples! un homme, donner des hommes! y eut-il jamais d'extravagance plus absurde, plus insultante et plus barbare? Oh! si j'étais des Romains, je secouerais ce joug honteux et ridicule, imposé par des brigands politiques et sacriléges. Les peuples n'appartiennent qu'à eux; chaque portion de la société qui peut suffire à ses besoins a droit de se gouverner.

Ce même Paschal, par une audace criminelle et barbare, fit crever les yeux, et après trancher la tête, dans le palais patriarchal de Latran, à Théodore, primicère de l'église romaine, et à Léon, nomenclateur, son gendre, parce que, dit un historien, *ils s'étaient en toutes choses portés fidèlement envers Lothaire*, fils de Louis, associé à l'empire. Il fit assassiner ces deux officiers de la maison de l'empereur, par des meurtriers qu'il avait apostés: il fut accusé devant lui de ces deux assassinats; mais

abusant de la lâche crédulité de Lothaire, il se purgea de ce crime par serment, et non-seulement on l'en crut à sa parole impie, mais d'accusé, de convaincu, il devint accusateur des deux malheureux qu'on avait égorgés, prononça qu'ils avaient mérité leur sort, et déclara les meurtriers innocens.

Avant de terminer sa coupable carrière, il porta un décret, qui défendait à tout laïc, de quelque qualité qu'il fût, de promouvoir un ecclésiastique, à quelque dignité cléricale, sous peine d'anathême. C'était un chaînon qu'il ajoutait à la renonciation de Louis.

Il est scandaleux, il est affreux qu'on ne fasse pas un pàs dans cette histoire, qui devrait être l'édification des fidèles, sans rencontrer une perfidie, une scélératesse, un crime digne du dernier supplice. Frémissez, pleurez, hommes vertueux, nous avons encore mille ans d'attentats et de malheurs à parcourir.

## EUGENE II, CI^e. PAPE.

An 824. Encore un schisme, un scandale affreux entre les cardinaux et le peuple, les uns élevant à la dignité de pontife cet Eugène, et les autres Zinsinus. Mais après

un grand tumulte le premier obtint la préférence. Le peuple romain s'oppose à ce que Paschal soit inhumé, comme atteint et convaincu des deux assasinats des deux Français, Théodore et Léon, et voulait traîner son cadavre le long des rues de Rome. Ce pontife parvint à le calmer, et à le faire consentir qu'on enterrât son indigne prédécesseur.

C'était le bon temps des papes, délivrés des empereurs d'Orient et d'Occident, des exarques, et des Lombards; ils s'occupaient à faire transporter des sépulchres d'Italie des os putrifiés, les restes affreux de l'humanité; ils en envoyaient en France, en Allemagne, en Angletterre; ils en vendaient à toute l'Europe chrétienne; c'étoit toute la réligion de ces temps où la plus grande somme d'ignorance, de malheurs et de crimes semblait être tombée sur le globle.

La question de l'adoration des images agitait toujours, sur-tout l'empire d'Orient. Les Empereurs Théophile et Michael avaient envoyé des ambassadeurs à Louis et à Lothaire, pour avoir leur avis; ils s'en refèrent à l'église et au pape: quelle honte et quelle pitié de voir de pareils hommes commander et traîner après eux cinquante ou soixante millions d'hommes!

Eugène à qui les empereurs demandèrent le trouver *dans la parole de Dieu l'adoration des images*, leur repondit *qu'ils étaient des arrogans* : et ce fut toute sa réponse. Quelle lâcheté et quelle audace!

## VALENTIN, CII. PAPE.

An 827. Elu par le peuple, le sénat et le clergé, il n'y fut pas plus question de l'empereur, que si il y eût eu des siècles que le droit de nomination, de confirmation eût été accordé à Charlemagne. Il ne jouit que quarante jours de son élévation.

## GREGOIRE IV, CIII^e^. PAPE.

An 827. Gregoire succède à Valentin. On ne sait pas pourquoi le pape, le clergé, le sénat et le peuple romain, qui avaient dédaigné déjà plusieurs fois la confirmation de l'empereur, parurent vouloir l'attendre à son exaltation, ou plutôt la cause en est facile à voir : les Sarrasins et le Soudan de Babylone menaçaient dans ce temps l'Italie; ils voulaient le ménager pour le leur opposer ; mais la fausse gloire du règne de Charlemagne était déjà éclipsée : et en effet ces brigands s'emparèrent de Rome, ne s'embarassant ni des châsses des saints,

ni des reliques des martyrs, ni de Jésus-Christ, ni de son vicaire. Ils firent une écurie de l'église de St. Pierre, ravagèrent la Pouille, la Calabre, la Sicile.

En 833 les enfans de Louis conspirent contre lui; et le pape n'est pas le dernier à se mettre de la partie. Pépin, un de ses fils, est fait prisonnier. Lothaire prend pour prétexte le détrônement de son père pour arriver d'Italie avec une armée; le pape Grégoire le suit pour inspirer plus de respect et plus de trouble. Drogon ou Dreux, évêque de Metz, et plusieurs autres de Germanie, lui écrivent: *Si tu es venu pour excommunier, tu t'en retourneras excommunié.* Mais le parti de Lothaire et de ses frères l'emporte dans une plaine entre Basle et Strasbourg. L'armée rebelle et papale s'avance contre l'armée impériale. Grégoire, l'indigne Grégoire se charge de négocier avec l'empereur, et le trompe. Le champ où se fit cette entrevue, ce négoce imposteur, s'appelle encore *le champ du mensonge.* Il séduit les officiers et les soldats. Louis abandonné est obligé de se rendre à ses enfans rebelles, Louis de Bavière et Lothaire. Cet empereur, aussi malheureux que faible, dit à ses derniers moments: *Je leur pardonne ce parri-*

*cide, mais qu'ils sachent qu'ils me font mourir.* eh ! c'est ce Grégoire, c'est ce pape, c'est ce prêtre, c'est lui qui allume de ses mains impies les torches de la discorde paternelle et filiale, c'est lui qui, par ses perfidies, par sa scélératesse, aide des fils ingrats, dénaturés et parricides, à creuser le tombeau de ce malheureux père. Louis fut superstitieux, faiblé et barbare, mais ce n'était ni à ses fils, ni au pape à l'en punir.

## SERGIUS IV, CIV. PAPE.

An 844. SERGIUS est encore élu sans la participation de l'empereur ; mais Lothaire fait passer une armée sous la conduite de Louis son fils, et il confirme l'élection. Ce Sergius, surnommé groin de cochon, eut un frère nommé Benoit, avare et brutal, et qui, dit un auteur du temps, par la lâcheté du pape, avait usurpé l'administration, tant éclésiastique que publique ; même à force de présens avait acquis de l'empereur *primatum et dominium Romæ*, il faut entendre la premiere place dans le gouvernement de Rome, avait aprés envahi l'évêché d'Albe, enfin par avarice, par vanité, par orgueil, ruinait Rome au-dedans et au-dehors. Les évêchés étaient, du temps de ce pape, publiquement

vendus au plus offrant; *qui plus en donnait, les emportait*, et il n'y avait dans Rome en ce temps de corruption publique, ni prélat, ni prêtre, ni personne qui tentât d'arrêter cet infâme négoce etc. et ce Sergius à la tête des chrétiens, tout-puissant dans Rome, souffrait ce scandale; il le souffrait, l'autorisait, en partageait les fruits avec son frère. Louis étant arrivé à la basilique de Saint Pierre, Sergius lui en fit fermer les portes, et lui dit *que s'il était venu pour le salut de l'église, il entrerait; mais qu'elles lui seraient constamment refusées, si c'était dans un autre dessein.* Une telle audace, ce refus insultant, fut fait à peine quarante ans après que Charlemagne avait dominé sur toute l'Italie, et commandé dans Rome.

## LEON IV, CV. PAPE.

An 847. Louis s'en retourne en France; le pape Sergius meurt en 847, et le même jour est élu à sa place, Léon IV, et consacré sans délai, sans attendre l'acceptation impériale. Les Romains dirent pour excuse, qu'étant pressés par les Sarrasins, ils n'avaient pu différer sans danger; qu'il fallait un chef à Rome dans ces temps malheureux; Léon ajouta qu'il

avait été élevé par force; faux-fuyant qui n'en imposa à personne. On sema de la discorde entre l'empire et le sacerdoce. Un certain Gratian, homme qui jouissait dans Rome d'une grande autorité, y parlait de retransporter l'empire aux Grecs, et, dit Platine, le pape fut accusé de cette trahison, qui, dans le fond, n'eût été que rendre ce que les brigands de l'Occident avaient usurpé. Sous son pontificat, Rome qui ne négligeait aucune occasion d'étendre sa domination, et d'attirer l'argent des fidèles, reçut le don imbécille et illégitime d'un sterling par an, par chaque famille d'Angleterre, tribut odieux qui ne cessa qu'à Henri VIII.

Ce Léon ordonna que nul évêque ne fût condamné, qu'auparavant on n'eût les dépositions unanimes de soixante-douze témoins. Il faut avouer qu'on ne peut pousser plus loin l'impudence, si l'on fait attention que deux témoins uniques, même un seul, appuyé de présomptions, suffisait pour arracher la vie à un malheureux laïc.

Il paraît, par la défense honorable et légitime qu'il fit de Rome contre les Sarrasins, qu'il était plus propre à être un capitaine de hussards, qu'à être le chef d'une église où doivent régner la paix et la concorde.

JEAN OU JEANNE VIII, CVI. PAPE.

An 854. Cette histoire a depuis long-temps passé pour une fable, mais n'en est pas moins véritable ; une foule de témoignages la confirment. En 854, après la mort de Léon, on vit une femme assise dans la chaire de St. Pierre, disant la messe, créant des évêques, donnant ses pieds à baiser aux princes et aux peuples ; voici ce qu'en dit Platine, l'historien des papes. *Joannes, Anglicus*, issu de Mayence, acquit le pontificat ; car ayant dissimulé son sexe de femme, s'en alla avec son amant, homme docte, à Athènes ; et là, profita tant dans les arts et les sciences, que venant à Rome, elle n'eut pas de supérieurs, et peu d'égaux. Elle s'acquit tant de renommée et d'autorité parmi les Romains, qu'après la mort de Léon, tous, d'un commun accord, ils la promurent à la dignité pontificale. Mais peu de temps après, elle devint enceinte de l'œuvre d'un chapelain cardinal. Elle cacha pour un temps sa grossesse. Mais allant à Latran, entre le théâtre appelé Colisée du colosse de Néron, et St. Clément, elle fut prise des douleurs de l'enfantement, accoucha et mourut sur le lieu, ayant tenu le pontificat deux ans un mois et quatre jours,

et fut enterrée sans aucun honneur; et Platine a dédié son histoire à Sixte IV. Ranulphe, en son polichronicon, dit que ce fait a été laissé en arrière à cause de sa turpitude. Martinus Polonus, pénitencier du pape Nicolas, en parle également; et cela ne l'empêcha pas d'être archevêque de Cosensa. L'histoire de cette femme est insérée entre Léon IV, et Benoit III, dans les commentaires d'un Damase et d'un Pandulphe de Pise, écrits dans ce temps-là. Marianus Scotus, moine de Fulden, grand chroniqueur, dit: en l'an 854, Léon, pape, mourut aux calendes d'août, et lui succéda *Joannes mulier*, Jean femme, l'espace de deux ans, cinq mois quatre jours. Il avait été élevé dans la baie de Fulden, où cette Jeanne avait vécu quelque temps. Sigibert, abbé de Gembloux, qui vivait environ l'an 1100, dit que l'opinion commune est que Jean était femme, connue d'un seul de ses gens qui l'engrossa, et qu'elle enfanta étant pape; Pétrarque, Bocace en parlent comme de chose certaine. L'archevêque Antonin dit qu'on posa un monument à la place pour en conserver la mémoire. Otho, évêque de Frisingen, la met dans le catalogue des papes. Les annales d'Ausbourg, Raphaël de Volterre, Sabellic, Philippes de Bergame, Matheus

Palmérius , Tritemius, Joannes Stella, dans la vie des deux cent trente papes, Naucler, Albert, Krants le *Fasciculus temporum*, Coalius, Rodiginus, le supplément de Joannes Lucidus, tous confiment cette histoire scandaleuse.

Laonique, auteur grec, en avait bien entendu parler, en décrivant l'élection d'un pape telle qu'elle se faisait encore de son temps. Après, dit-il, que les voix sont recueillies, et le pape déclaré en présence de tous, on le retient dans le lieu de l'élection; on le fait asseoir sur une chaise percée, afin que quelqu'un à ce destiné lui touche les *génitoires*, afin qu'on soit certain qu'il est homme : car il est constant qu'autrefois une femme fut promue à la papauté etc. et celui qui a touché, s'écrie, *mas nobis dominus est !* nous avons un seigneur mâle. Je crois que c'est assez de citations pour appuyer la vérité de cette histoire, qui fait un peu de honte aux pontifes qui n'ont point à se plaindre qu'elle ait laissé périr leur autorité. Lothaire, déjà vieux, prend le froc ; Louis II vient à Rome reçoit de sa main la couronne et l'empire. Un roi d'Angleterre donne en ce temps la dixième partie de son royaume au clergé et aux moines; enfin la nature humaine semble alors

alors dégradée pour jamais, sur-tout dans ceux qui s'arrogeaient le droit de la commander, de l'opprimer, de l'asservir. J'ai cru devoir appuyer l'existence de cette Jeanne, qui a été contestée par des compilateurs à gages, par des historiens imposteurs.

## BENOIT III, CVII^e. PAPE.

An 856. Benoit III succède à cette Jeanne si scandaleuse, sans attendre le consentement de l'empereur, à qui on se contenta de le signifier. Sa nomination causa le schisme d'Athanase, porté au pontificat par une partie du sénat, du clergé, et même par les ambassadeurs de Louis. Il fallut pourtant revenir à une nouvelle élection, et Benoit appuyé du peuple fut préféré, et de l'autorité de l'empereur, ordonné et consacré en présence de ses lieutenans. Quoiqu'il ait été un pauvre pape, cependant il prétendait avoir droit de correction sur les évêchés étant dans les domaines de l'empire, ce qui se voit par des lettres qu'il adressa à tous les prélats de la domination de Charles le Chauve, pour corriger le sous-diacre Hubert, fils de Boson.

## NICOLAS I^er, CVIII^e. PAPE.

An 859. Ce fut un impudent oppresseur des

droits des peuples, des empereurs et des rois. Après la mort de Benoit, Louis vient à Rome en toute diligence, pour lui faire nommer un successeur; mais Nicolas l'était déjà, et tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il fût consacré en sa présence. Il ne tarda pas à faire connaître son insolence, et Louis empereur, sa bassesse. Il exigea, ou permit qu'il menât, à pied, deux fois son cheval par la bride. Jean, archevêque de Ravenne, renouvelle les droits de son église, et déclare ne rien tenir du pape et de Rome. Ce Nicolas le déclare aussi-tôt hérétique, suscite contre lui ses suffragans, et sur quelques plaintes dictées par lui, il le déclare privé de son archevêché. L'archevêque a recours à Louis, qui, au lieu de le soutenir de son autorité, s'emploie auprès du pape pour le lui faire recouvrer. Nicolas convoque un synode pour le juger, ou plutôt pour le condamner. En effet, il fut contraint de reconnaître le pape pour souverain, de lui donner un acte de serment de fidélité plus spécial que celui prêté auparavant, et à donner une grande somme d'argent. La haine de Nicolas contre tous deux venait de ce qu'il avait servi l'empereur, et de ce que l'empereur l'avait appuyé ; il voulut même couronner dès ce temps empereur Charles le Chauve.

Lothaire, roi de Lorraine, amoureux depuis long-temps de Valrade, voulait répudier sa femme Thiébergue, pour l'épouser. Gautier archevêque de Cologne, le sert dans ses projets. Il assemble un synode à Metz, où la reine paraît. On produisit contre elle des témoins d'un inceste commis avec son frère; et le synode porte une sentence de séparation. Lothaire, dans un autre synode tenu à Aix, remontre l'importance d'avoir des enfans; les prélats lui accordèrent le droit qu'il avait, la permission de prendre une autre femme. Il choisit Valrade; alors les parens de Thiébergue, Hubert, allié de Charles le Chauve, oncle, et non pas ami de Lothaire, s'en plaignent au pape Nicolas, qui ne demandait qu'un prétexte pour se déclarer contre lui. Il cite Thiégaul archevêque de Trèves, et Gautier de Cologne, à Rome, pour se justifier de la séparation de Lothaire. Il assemble quelques évêques, les condamne en leur absence, les déclare privés de toutes dignités écclésiastiques, et le synode de Metz, un brigandage et un bordel, *latrocinium et prostibulum;* déclare Lothaire excommunié, Valrade, et tous ceux qui le suivront. Cet acte d'audace de l'évêque de Rome est le premier qui ait été fait contre les rois de France.

Ce Nicolas qui frappait d'anathême, qui armait la fatale crédulité des peuples contre les rois, se montra bien moins scrupuleux envers Baudouin, comte de Flandre, qui avait ravi Judith, fille de Charles le Chauve, il les reçoit à Rome, les défend, et leur accorde toute sûreté dans les terres du St. Siége. La puissance des papes s'accrut tellement qu'il n'y eut pas en France de condamnation d'un évêque qui n'obtînt à Rome la cassation de la sentence du métropolitain qui l'avait condamné. Tout est plein de lettres audacieuses et criminelles de ce pape, aux évêques, archevêques de la Germanie, des Gaules, de l'empire teutonique, et de toute l'Europe. Il met hardiment les absurdes décrétales au-dessus de l'ancien et du nouveau testament; il se prétend Dieu dans la force du terme; *le pontife, dit-il, ne peut être lié, ni délié par la puissance séculière; il a été nommé Dieu par Constantin; vu qu'il est manifeste que Dieu ne peut être lié par les hommes.*

Un auteur du temps nous explique l'hérésie dont fut accusé par lui l'archevêque de Ravenne: « L'empereur, dit-il, pour ne point
» fouler ceux qui avaient été pillés par les Sar-
» rasins, demanda du secours à Ravenne et

» à Vénise, pour pouvoir plus aisément par » mer secourir la Pouille. Car alors présidait à l'église de Ravenne Jean, archevê» que, qui servait l'empereur, et était plus » dans ses bonnes graces que Nicolas, ce qui » l'embrâsa d'envie et de fureur contre lui, » employant la perfidie pour le faire venir » à Rome, le condamner, et en mettre un » autre à sa place, etc. ».

Le reste est une preuve de la profonde scélératesse de ce pape.

Pour le procès de Lothaire nous avons les lettres de Gautier, archevêque de Cologne, et de Thiégaul, archevêque de Trèves, à Nicolas, dans lesquelles ils se plaignent ainsi de ses procédures tyranniques : Nos péres évêques, et nos frères co-évêques nous ont envoyés à toi; nous sommes même venus de notre gré à Rome ..... tu nous a laissés vingt jours, sans que nous ayions eu de tes nouvelles, au bout d'un mois tu nous a appelés; nous y sommes accourus, ne soupçonnant rien de mal, et tu nous a opprimés comme des brigands. Car aussi-tôt que nous avons été entrés dans ta maison, le verrou a été mis à la porte; nous avons été environnés d'une foule de payens ; tu nous as dépouillés de tous secours humains ; tu nous as ôté toutes

choses sacrées et profanes...... n'ayant à tes côtés que le moine Anastase, convaincu et condamné pour brigues, tu as durement lancé contre nous une sentence injuste, téméraire, scandaleuse; tu as insolemment bafoué de paroles tes frères et compagnons de service. L'empereur a donné à l'église le diadème, le sceptre, et un atour immortel; et tous ces dons, brigand que tu es, tu les ravis, tu les arraches au temple de Dieu...... Tu portes le masque d'un pontife, mais tu n'agis qu'en tyran, etc. etc. etc. Le reste est une satyre sanglante des malversations de ce pape hypocrite et sacrilége.

## ADRIEN II, CIXe. PAPE.

An 867. Nicolas décédé, le clergé, le sénat et le peuple élurent Adrien, sans y appeler les lieutenans de l'empereur, quoiqu'ils fussent alors dans la ville. Ils en furent fort indignés, ils s'en plaignirent amèrement. On leur repondit que ce n'était point en mépris de l'autorité impériale, mais pour éviter à l'avenir la conséquence d'avoir à attendre des ambassâdeurs. La vraie cause était qu'on ne redoutait pas l'empereur, alors engagé dans une guerre ruineuse et cruelle contre les Sarrasins, et d'ailleurs troublé par

des intrigues, des chagrins domestiques; il fit semblant d'approuver l'excuse.

Dans ce temps, Michel, empereur d'Orient, avait associé à l'empire un scélérat appelé Bazile, qui le tua par trahison, et usurpa le trône en entier; et Bazile, ce meurtrier de son bienfaiteur, repoussé du temple par le patriarche Photius, comme autrefois le parricide Constantin l'avait été par les prêtres de Cérès Eleusine, résolut de s'en venger. Ce lâche assassin convoqua un concile, et y appelle Adrien, qui se servit de lui, comme Boniface III avait fait de Phocas, aussi barbare que lui, et moins affreux ingrat. Les lettres que lui écrivit Adrien sont un monument honteux de dépravation, de bassesse et de crimes. Ce concilabule infernal fut assemblé, le respectable Photius déposé; Adrien y obtient tout ce qu'il demande par ses légats; le génie de ce misérable empereur planait sur cette assemblée dans laquelle le sang de l'empereur Michel criait vengeance. Voilà les moyens impies dont se servaient les pontifes pour avancer leurs affaires dans l'Orient.

Il faut joindre à cet acte, à ce concile odieux tenu sous ses auspices, qu'il voulut dépouiller le sénat et le peuple romain du droit

non-seulement d'élire le pape; mais il dit «
nul laïc ne serait admis à la nomination
patriarche, d'évêques ou d'archévêques

Cet Adrien, fauteur de l'assassin Bazi
excommunie Lothaire, roi de Lorraine, p
sa faiblesse pour Valrade. Comme ces p
tifes, réprouvés de Dieu et des sages,
jouaient de la déplorable crédulité
hommes !

J'aime la réponse de Charles le Cha
après la mort de Lothaire : le pape env
des légats, avec défense de se mêler de
succession de la Lorraine; Charles lui
pondit *qu'ayant été appelé par un peu
franc et non sujet à personne, il ne pou
abandonner ceux qui s'étaient mis en
sauve-garde, suivant le pouvoir qu
avaient de se choisir tel roi qu'ils v
draient etc.* La réponse des évêques lorra
est dans le même gout; ils disent au pontife *q
se contente de ses oraisons et de ses prièr
sans vouloir être pape et roi tout ensemb
sans vouloir contraindre des homr
nés libres à servir ceux qui ne l
étaient pas agréables.* On voit que, dans
temps de bassesse et de corruption, il y av
encore des ames qui sentaient la dignité
l'homme.

L'insolence de ce pape contre ce Charles le Chauve, contre le premier fonctionnaire d'une grande nation, est poussée à un degré dont on pourrait douter, si on ne savait à quel comble d'audace ce prêtre était parvenu.

Dans la cause d'un Hincmar, évêque de Laon, il l'appelle tyran, parjure, perfide, dissipateur des biens de l'église, parce que cet Hincmar avait donné quelques biens de son église à Charles, qui les avait donnés à un capitaine normand, que l'évêque s'en repentit, voulut l'en dépouiller, que celui-ci s'en plaignit au roi, et ajouta qu'il ne les rendrait qu'à celui dont il les tenait, et Charles approuva qu'il ne les rendît pas : voilà ce qu'ajoute le pape ; *nous voulons et commandons, par l'autorité apostolique, que tu fasses venir Hincmar, de Laon, et ses accusateurs, devers notre clémence, afin que nous jugions de sa cause.* C'est joindre ensemble le ridicule, la démence, et le crime.

## JEAN IX, CX^e^. PAPE.

An 872. A CET Adrien si coupable succède Jean IX, non moins criminel. Louis, empereur, meurt sans enfans. Ses oncles, Charles, roi de France, et Louis, roi de Germanie, veulent envahir sa succession. Les uns appellent

Charles le Chauve, les autres Louis le Gros, un troisième parti voulait rendre l'empire à l'Italie. Charles fut le premier prêt. Il envoie assurer Jean par ses ambassadeurs, chargés de grands présens, qu'il garantira l'église de toutes injures, et lui laissera absolument la seigneurie de Rome, s'il veut le couronner. Jean aimait mieux un empereur étranger et éloigné, qu'un voisin de l'Italie. Il lui promet la couronne, et l'engage à venir à Rome, et la lui met sur le front. Ce fut un acte de bassesse pour obtenir un titre qu'il dégradait, qui avilissait la majesté de l'empire. Ce fut alors que le titre d'empereur commença à être *sincerum pontificis beneficium*, un pur fief, un bienfait des pontifes. Charles étant venu à Rome, reçut la couronne en vassal, accorda au pape des dons immenses, les revenus de plusieurs riches monastères, le pays des Samnites, la Calabre, toutes les villes de Bénevent, le duché de Spolette, les villes de la Toscane, Arezzo, Chiusi, les déchargea légalement du droit de confirmation. Enfin il lui accorda tout ce qu'il demanda, comme on donne volontiers tout ce qu'on ne possède pas. Comme ce tyran des Romains voulait s'autoriser de ces concessions illégitimes et spoliatrices, pour en-

trahir le bien, les possessions de ses voisins, et faire appuyer, s'il en était besoin, le vol fait aux ducs de Spolette et de Toscane. Ce qui rendait Charles si accommodant, c'est que d'une part Louis son frère, roi de Germanie, l'attaquait en France, et de l'autre le faisait attaquer en Italie par Charles le Gros son fils. Enfin l'avilissement de la couronne impériale date du jour où le pape et lui s'entendirent pour dépouiller les peuples. Jusqu'ici, par la coutume qui brise tout contrat social, il est vrai, l'empire avait passé de l'usurpateur Pépin à Charles, de Charles à Louis, de Louis à Lothaire, de Lothaire à Louis; mais on n'était pas descendu à cet excès de ridicule, d'opprobre, et de dépravation, jusqu'à prendre les faisceaux de la main impie d'un prêtre audacieux, qui prétendait avoir seul le droit de les donner.

Le Chauve ne fut pas plutôt parti, que les comtes de Tusculane, aidés de Formose, évêque de Port, et de plusieurs autres, résolurent de punir ce pape de ses excès; il le rappela, et pour l'engager à voler à son secours, il n'a pas de honte d'anathématiser quiconque doutera de l'élection et consécration de Charles; mais il mourut en passant les Alpes.

Il est étrange comme ce pape se jouai de Dieu et des humains. Louis second avai été prisonnier à Bénevent, et n'en avait pı sortir qu'en promettant, sous la foi des seı mens les plus solennels, de ne rien entre prendre contre Aldagize, duc de Bénevent cet indigne évêque de Rome lui dit que se sermens ne sont qu'une risible chimère, l'e délie, et lui assure qu'il peut eu toute sûret marcher contre lui. L'empereur craignan que les peuples, plus religieux que le pape ne le regardassent comme un lâche violateu de ses sermens, n'y voulut pas aller lui même.

Après la mort de Charles le Chauve, le comtes de Tusculane reprennent le dessu dans Rome, et en 878 mettent le pape e prison, pour le punir de ses parjures et d les avoir excommuniés. Il trouva moyen c s'échapper, et vint en France, s'adressa Louis le Bègue, fils du Chauve, qui vint à rencontre à Troies; ils s'obligèrent récipr quement, le roi de secourir le pape contre toı ses ennemis, et le pape de le couronner eı pereur. Jean s'en retourne, et trouve l Arabes et les Sarrasins aux portes de Rom et apprend la mort de Louis le Bègue. prend son parti, et couronne Charles le Gr

roi de Germanie, qui pour lors était en Italie, parce qu'il promit de le défendre et l'église contre tous ses agresseurs, et donne, avant sa mort arrivée en 882, une absolution, de quelque crime dont ils fussent souillés, à ceux qui mourraient en combattant les payens et les publicains; et il entendait, il rangeait dans ce nombre les comtes de Tusculane. Enfin ce pape dont la vie fut semée de tant d'intrigues, de parjures, de vols, de déprédations, de concessions du bien d'autrui, fut fourbe, cruel, et porta trop tard la peine due à ses crimes. Il périt misérablement, les uns disent empoisonné, les autres d'un coup de massue.

## MARTIN I^er., CXI^e. PAPE.

An 882. ROME étoit divisée en deux factions, qui tantôt par force, tantôt par corruption, faisaient élever à la dignité de pontife leurs parens ou leurs amis. La thiare, vendue, achetée à l'encan, les décrets d'un pape ruinés par l'autre, le scandale public assis insolemment dans la chaire de St. Pierre, étaient les moindres crimes de cette cour de Rome; et Martin succède à Jean, *malis artibus pontificatum adeptus*, parvenu au

pontificat, dit Platine, par mauvais moyens; c'est-à-dire, en termes vrais, par scélératesse.

## ADRIEN III, CXII<sup></sup>. PAPE.

An 884. Adrien suivit le plan, tracé par ses prédécesseurs depuis plusieurs siècles, de se débarrasser des empereurs, des rois et de leurs lieutenans, de se passer de leur présence pour leur élévation à la chaire pontificale. Il y avait été porté par les princes romains, qu'il remercia par un décret qui dit que, *dans le cas que Charles le Gros mourrait sans enfans, le royaume à titre d'empire serait transporté aux Italiens.* c'était être leste dans ses dons.

On ne voit à chaque page que l'accord sacrilége des papes avec les empereurs et les rois heureux, frappant des coups perfides sur ceux que la fortune réprouvait. Nous en allons voir la preuve de plus en plus. Cet Adrien ne tint le siége pontifical qu'un an.

## ETIENNE VI, CXIII. PAPE.

An 885. Etienne prend parti pour le duc de Spolette, contre Berenger, duc de Frioul, qui se disputaient l'Italie, après la mort de

Charles le Gros. La faction du duc de Spolette triompha par le secours du pape ; et il est couronné à Rome par cet Etienne, qui lui fait renouveler les prétendues donations de Pépin, de Charles et de Louis : il rendit un décret, avant de mourir, qui montre bien à quel excès d'insolence, à quel excès de mépris des hommes l'autorité pontificale était montée ; il ordonne que tout ce que commandent les pontifes, ou l'église romaine, doit être irrévocablement cru, observé de tous, sous peine de damnation éternelle. Sigonius dit que la faction du duc de Spolette, quoique moins juste que celle de Berenger, l'emporta ; mais leurs droits étaient égaux ; c'étaient des brigands qui dépouillaient d'autres brigands, qui avaient dépouillé des barbares plus antiques ; mais le scandale était plus affreux que l'un d'eux fût aidé par un prêtre.

## FORMOSE, CXIVe. PAPE.

An 891. A la mort d'Etienne, les factions se réveillèrent avec plus de fureur ; celle des Tusculans, à la tête de laquelle était Alberic, marquis de Toscane, élit un Sergius de leur maison, l'autre Formose, celui que Jean avait excommunié. Vuido, duc de

Spolette, tenait pour Sergius, quoique Formose fût installé dans la chaire des pontifes, et ce Sergius, chassé par la force. Ce pontificat se passa en brigues, haines, scandales, brigandages ; une faction l'emportait ; et l'autre à son tour. Ce fut encore un schisme abominable, long et sanglant. Formose, las des maux que lui causait Sergius, appuyé du duc de Spolette, et depuis par Lambert, son fils, fit venir d'Allemagne le roi Arnulphe ou Arnould, duc de Bavière, et fils de Carloman, neveu de Charles le Gros, qui entra dans Rome les armes à la main, et commanda à Formose de le couronner, se fit prêter serment par les Romains, et chassa Sergius; ce qui ne s'exécuta pas sans coup férir.

Formose acheta le pontificat, et fut cause qu'Arnulphe fit décapiter plusieurs de ceux qui tenaient pour Sergius.

En ce temps on tint un concile à Vienne en Dauphiné, dans lequel on permit encore aux prêtres de se marier, pourvu que la femme qu'ils prendraient fût vierge.

## BONIFACE VI, CXV. PAPE.

An 896. A Formose succède Bonifiace, par violence et cabales sanglantes. Ce fut un homme abominable, qui avait été dégradé deux

deux fois, la première de la dignité de diacre, la seconde de celle de prêtre : mais il ne jouit pas long-temps du fruit de ses forfaits; il fut condamné, et mourut du dernier supplice, quinze jours après son élévation.

## ETIENNE VII, CXVI^e. PAPE.

An 896. Etienne, porté au pontificat par la faction de Sergius, fut à peine installé que, par une rage impitoyable, il extermina la mémoire de Formose, fit fouiller son sépulcre, en fit arracher son cadavre, et, chose horrible, le fit porter dans un synode assemblé pour le dégrader, condamner ses actes et sa personne. Alors ce corps affreux, couvert des habits pontificaux, fut interrogé, au milieu des scandales, des clameurs forcenées; il lui demanda : *Pourquoi, étant évêque de Port, as-tu usurpé, par esprit d'ambition, le siége universel de Rome?* et puis l'ayant fait dépouiller des habits sacerdotaux, poussé d'une barbarie inutile et exécrable, il lui fit couper les trois doigts dont il donnait la bénédiction au peuple, fit trancher la tête à son cadavre, et le fit jeter dans le Tibre, dégrada tous ceux qui avaient pris les ordres de lui. Luitprand, diacre de l'église de Pavie, qui vivait alors, raconte

ce fait comme un événement qui doit épouvanter tous les siècles. L'auteur des annales de l'abbaye de Fulden dit : A Boniface succéda Etienne VII, *famâ infamandus*, homme d'infâme renommée, qui, par une cruauté innouie, arracha Formose du sépulcre ; et Sigonius rapporte cette histoire affreuse dans les actes du concile de Ravenne, en ces mots prononcés par Jean X : *Nous cassons le synode de notre prédécesseur, Etienne VII, qui tira du sépulcre le corps mort du pape Formose, et lui fit des indignités que nous ne pouvons jamais approuver.* Mais il porta une partie de la peine due à son sacrilége attentat ; il fut mis en prison et étanglé.

## ROMAIN, CXVII^e. PAPE.

An 897. PENDANT les trois à quatre mois qu'il tint le siége épiscopal, il cassa tous les décrets de son prédécesseur contre Formose ; c'est tout ce qu'il fit d'important.

## THEODORE, CXVIII^e. PAPE.

An 898. IL ne fut pontife que vingt jours, et restitua tous les actes de Formose pendant le court espace qu'il occupa cette chaire, si souillée de scandales et de crimes.

## JEAN IX, CXIX^e. PAPE.

898. Il y eut encore un schisme entre lui
Sergius, fils de Benoit, parent des com
de Tuslanelle; mais celui-ci abandonna
omptement la chaire à Jean son compé-
eur. Le premier usage qu'il fit de son
torité, fut dans un synode de 74 évêques,
u à Ravenne. Il exécre les actes d'Etienne
de son synode, pardonne aux évêques et
prêtres qui y avaient assisté, condamne
mme violateurs des tombeaux, des demeu-
funèbres, des derniers asiles ceux qui
aient osé déterrer Formose, déclare Etienne
upable de ce sacrilége, reconnaît Formose
ur pape légitime, rétablit les évêques dé-
adés par Etienne, et brûle tout ce qu'il
ait fait. Voilà jusqu'ici presque tous papes
us ou moins exécrables; et les peuples n'ont
s vu pendant quinze siècles qu'ils révéraient,
loraient pour ainsi dire des scélérats qui
disputaient le droit affreux de les asser-
r, de les accabler! Il en a été à peu près
e même de tous les brigands entre les mains
esquels l'aveuglement des humains laissa un
ouvoir qu'ils ne devaient qu'au vol impie
e leurs droits, et dont ils n'ont usé que pour
eur ruine.

## SERGIUS III, CXXIII. PAPE.

An 904. Enfin ce Sergius monte sur ce trône pontifical, dont il avait été chassé deux fois, aidé par le marquis d'Albert. Alors donnant carrière à sa haine, à sa rage contre Formose, il casse et annulle ses actes, exècre de nouveau sa mémoire; il n'était pas plus question alors du peuple, du clergé, du sénat, dans l'élection d'un pape, que si leurs suffrages n'eussent jamais été comptés. Tout se faisait, dit Platine, par corruption, avarice, ambition, par tous les crimes; dès que ces indignes successeurs des apôtres étaient parvenus au Capitole, ils exerçaient leurs tyrannies, leurs vengeances, afin de pouvoir impunément assouvir leurs voluptés, leurs infamies. Jusqu'à l'empereur Othon premier, ce sera un tissu affreux de confusions, d'attentats, de scélératesses qui conduiront au pontificat. Ce Sergius, au rapport de Luitprand, mena publiquement une vie souillée de scandales avec la fameuse courtisanne Marozie, dont il eut un fils, qui fut aussi pape sous le nom de Jean XII. Eh bien! lecteur, es-tu convaincu de l'abomination de ces vicaires de Jésus? Peut-on nier que leurs vies ne soient un assemblage d'exécrables for-

faits ? Avance, frémis, et répands des larmes, les plus grands crimes ne sont pas commis !

## ANASTASE III, CXXIV^e. PAPE.

An 911. A Sergius succède Anastase, qui tint le siége des papes pendant deux ans, et dont l'histoire ne dit rien, sinon qu'à la prière de Bérenger il ennoblit l'église de Pavie, et donna pouvoir à l'évêque de marcher monté sur un cheval blanc, de faire porter un dais sur sa tête, et de s'asseoir désormais aux conciles à la gauche du pape. Il a pu croire avoir le droit de lui accorder cet appareil, qui en imposait alors aux peuples abrutis ; mais que l'église de Pavie, se soit crue ennoblie par ce pape, c'est le comble du ridicule et du sacrilége, qu'elle ait cru que quelque chose ennoblissait excepté les vertus ; que Bérenger l'ait pensé c'est une folie digne d'un barbare, et faite pour ces temps malheureux.

## LANDON, CXXV^e. PAPE.

An 913. Il ne fut que trois mois pontife, et l'histoire n'en dit rien encore, excepté qu'à la recommandation très-pressante de Théodore, *putain effrontée*, dit Luitprand, il

transféra Jean, fils de Marozie sa fille, de l'évêché de Boulogne à l'archevêché de Ravenne.

## JEAN XI, CXXVI^e. PAPE.

An 914. Jean XI, archevêque de Ravenne, succède à Landon. Avaient les papes au moins cela de bon, dit Platine, qu'ils vivaient peu, *que Dieu les enlevait de la face de la terre comme les monstres*. Sigonius dit que le clergé et peuple assemblés furent méprisés dans son élection; que le marquis d'Albert, à la recommandation de Théodore sa belle-mere, le porta par la force et les richesses au pontificat. Luitprand, qui vivait alors, parle encore plus fortement, et dit : Ce Jean obtint la papauté, *contra jus fasque*, contre tout droit divin et humain, par la méchanceté la plus exécrable. Théodore, perdue de débauches, tenait le sceptre de la cité de Rome, qui avait eu des filles encore plus débordées qu'elle, l'une appelée Marozie avait eu en adultère du pape Sergius, Jean XII, dont il sera parlé dans la suite. Cette Théodore, éprise de ce Jean XI, lui donna le pontificat pour prix de ses amours si scandaleuses; et il pourvut, dit Baronius, de l'évêché de Reims, un enfant de cinq ans. Il dut son entrée au

siége de Rome à l'infamie, et il dut la mort à cette Marozie, fille de sa Théodore. Cette femme aussi cruelle que dissolue, cette Marozie, veuve du marquis d'Albert, ayant épousé en secondes noces Gui, duc de Toscane, persuada son mari de se défaire de Jean, qui la génait dans le pouvoir qu'elle voulait conserver dans Rome. Il la croit, fait d'abord tuer son frère à sa vue, le fait ensuite traîner en prison, et le fait étrangler. Voilà la finde ce pape abominable.

## LEON VI, CXXVII^e. PAPE.

An 928. Il gouverna l'église de Rome seulement six mois, et fut mis en prison, où il mourut; car les factions, plus puissantes, plus cruelles que jamais, faisaient et défaisaient les papes.

## ETIENNE VIII, CXXVIII^e. PAPE.

An 929. Il tint le siége apostolique deux années, heureux de mourir sans nom, sans mémoire; du moins tous les historiens ont gardé un profond silence sur son pontificat.

## JEAN XII, CXXIX^e. PAPE.

An 931. Voila ce Jean, ce fils adultère et incestueux de Marozie et du pape Sergius.

Les troubles, les scandales de Rome étaient au comble ; cette Marozie, fille de Théodore, gouvernait l'église sous le nom de son fils. Les vicaires de Jésus-Christ étaient, dans ce temps d'exécrable mémoire, les plus scandaleux, les plus impies de tous les hommes. L'ignorance des peuples était si profonde, leur imbécillité si grande, leur superstition si enracinée, qu'on respectait toujours la place quand la personne était en horreur.

## LÉON VII, CXXX. PAPE.

An 936. Il ne se passe rien de remarquable quant aux papes, sous son pontificat, que quelques séditions, auxquelles dans ces temps de malheur Rome et l'Europe étaient en proie. Il ne paraît pas que Léon y prît part. Il mourut en paix après avoir gouverné l'église environ trois ans et six mois.

## ETIENNE IX, CXXXI. PAPE.

An 939. Ayant été élu par les Romains sans le consentement des cardinaux, ils le firent outrager, maltraiter cruellement, il fut même si horriblement défiguré par ses blessures, qu'il n'osa se montrer en public pendant tout son pontificat. Il avait été nommé par la faction d'Othon, qui fut depuis empereur.

Il poursuivit la vengeance de l'assassinat du pape sur ceux qui l'avaient commis, et contre Albéric, prince de Rome, qui l'avait volontairement souffert.

Un fait, qui, en ces temps d'une horrible dépravation, devait honorer sa mémoire, c'est que dans la décadence totale, dans la ruine de la maison de Charlemagne, lorsque les brigands, les oppresseurs des peuples et de l'autorité royale, dominaient en France, lorsque Hebert, comte de Vermandois, un des aïeux de ce Hugues-Capet si criminel, uni à quelques autres déprédateurs des droits de la nation, ne voulait pas reconnaître Louis IV pour roi, il les menaça de lancer contre eux les foudres de Rome, s'ils ne consentaient à le recevoir; et les lâches et imbécilles tyrans obéirent. Pillant, assassinant, violant, trahissant tous les sermens, un mot d'un pape les arrêtait. Etrange, barbare et trop long aveuglement des humains! Que la nation eût revendiqué sur les descendans de Charlemagne ses droits usurpés, je l'applaudirais; mais qu'un brigand isolé, qu'un usurpateur veuille succéder à un usurpateur, et qu'il s'humilie à la voix d'un prêtre, c'est ce qui m'indignera jusqu'au dernier soupir, c'est ce qui révoltera à jamais tous les sages.

## MARIN II, CXXXII^e. PAPE.

An 942. PENDANT trois ans six mois qu'il remplit la charge pontificale, il ne s'occupa qu'à réparer quelques temples, et à nourrir les pauvres, mission vraiment apostolique, pourquoi les romanciers l'ont rangé dans le nombre des papes fainéans. S'il eût été un fanatique intolérant, qu'il eût eu des démêlés ridicules et sanglans avec les patriarches de Constantinople, de Césarée, d'Alexandrie, de Carthage, d'Antioche, avec les évêques des Gaules et de l'Europe, ils l'auraient prôné, canonisé.

## AGAPET II, CXXXIII^e. PAPE.

An 946. CE règne ou gouvernement pontifical d'Agapet se passa en troubles assez obscurs. Les commencemens n'en sont remarquables que par les prétentions successives des papes d'arracher les monastères, les évêchés de toute l'Europe à la puissance séculière, et de les ranger sous la discipline du siége romain. Mais sur la fin Bérenger, roi des Lombards, voulut que les prêtres qui vivaient dans l'état aux dépens de l'état, payassent leur part des impositions, que le peuple n'en fût pas seul accablé; et à la voix d'un pape,

la voix d'un prêtre, le peuple, le pauvre t obligé de les acquitter, sans que ces faians, ces sangsues publiques y contribuasnt. Ce qui fut le plus révoltant, c'est qu'il pela pour soutenir cette injustice, ce vol t aux travaux, aux sueurs, aux larmes du alheureux, Othon, qui fondit sur l'Italie, chassa Bérenger et son fils, qui avaient it cet acte d'équité. Ainsi un brigand, un presseur succéda à ce Bérenger qui avait is en main la cause du pauvre; et ce fut prêtre profane qui l'opprima, écrasa ses fenseurs.

JEAN XIII, CXXXIVe. PAPE.

1 956. Le consul Albéric eut tant de pouir parmi l'anarchie, la confusion, les scanles, les attentats qui régnaient à Rome, 'il fit nommer à la place d'Agapet son fils tavien, qui n'avait pas douze ans, et qui était pas prêtre. Baronius dit que la terreur tout, que la voix du sénat, du clergé et peuple fut foulée aux pieds, que c'était comédien, un farceur, dans la chaire de St. erre : il pouvait ajouter et le plus abominae débauché que Rome eût eu dans son sein, mt les actes du synode qui le déposa font i. Les cardinaux, les prêtres, diacres, et

tout le peuple répondirent à Othon, qui demanda, en ouvrant le synode, de quoi on accusait ce Jean XIII; cette demande, disent-ils, nous étonne, quand tout est plein de ses scandales, de ses crimes, quand tout le monde chrétien ne les ignore pas. Il ne cherche ni les ténèbres, ni les détours pour les commettre. L'empereur demanda qu'on spécifiât, et qu'on rendît l'accusation précise. Alors s'élève Pierre, prêtre cardinal, qui rapporta l'avoir vu dire la messe sans communier; Jean, évêque de Narni, et Jean, cardinal diacre, lui avoir vu conférer les ordres dans une écurie à chevaux, par dérision; Benoit et tous les autres diacres et prêtres, qu'il avait ordonné des évêques à prix d'argent; qu'il en avait créé un dans la ville de Thuderte, âgé de dix-huit ans; que, pour des sacriléges, on en trouverait dans chaque instant de son pontificat, et que pour les infamies dont il s'était souillé personne n'ignorait l'adultère qu'il avait commis avec la femme de Raynier; son inceste avec Stéphanie, concubine de son père; sa fornication publique avec une veuve et sa niéce; qu'il avait fait du palais des pontifes un sérail, un lieu de débauche, de prostitution; qu'il avait fait crever les yeux à Benoit, son père

spirituel, qui était mort des suites de cette opération cruelle; qu'il avait fait couper le poing à un cardinal diacre, nommé Jean, qui avait écrit les lettres à l'empereur, pour l'engager à venir venger tant de cruautés; qu'il avait tué un autre Jean, aussi cardinal, après lui avoir coupé le nez et les génitoires; qu'il avait, le casque en tête, et la dague au côté, brûlé, ravagé les propriétés d'autrui; qu'il avait, dans des orgies, bu à la santé de Vénus, de Jupiter et du diable, etc. etc. etc. Il fut solennellement déposé, après qu'on lui eût envoyé ces accusations, qu'on lui eût accordé un délai pour y répondre. Il fut condamné et rejeté comme un monstre qui souillait le siége des pontifes. Léon VIII succéda à cet exécrable Vicaire de Jésus, qui, par intrigues, fourberies, audace, parvint à se faire rappeler par les Romains; mais enfin il fut surpris en adultère, et tué par le mari dont il déshonorait la couche.

## LEON VIII, CXXXV°. PAPE.

An 963. Un nouveau schisme désole l'église, ensanglante Rome. Le peuple, le sénat et le clergé romain renvoient Léon, créature d'Othon, et nomme à sa place Benoit. Ce Léon n'était ni ecclésiastique, ni même chré-

tien. Mais Othon étant averti de cet usage de leurs droits, qu'il appelait audace, révolte, parce qu'il était le plus fort, revient avec une armée, assiége Rome, s'en rend maître, et força les Romains d'abandonner Benoît à sa discrétion. Il le priva non-seulement de la dignité pontificale, mais le dégrada, ou prétendit le dégrader des ordres sacerdotaux, le chargea de fers, l'envoya en Allemagne, où il le fit mettre dans un cachot, et le fit étrangler; et c'est cet Othon qu'on ose appeler du nom de *grand!* Je ne vois dans l'histoire pas un roi, pas un empereur, pas un pape, pas un seul homme, appelé *grand*, qui n'ait été un scélérat aux yeux de la raison, de l'équité de la nature.

Enfin voilà Léon remonté au siége pontifical par le meurtre, par le carnage. Il remercia Othon, en dépouillant les Romains du droit d'élection, pour le lui donner. Prétendre ravir à la société ses priviléges inaliénables et généraux, pour en revêtir un individu, quel qu'il soit, est une horrible démence, est un horrible attentat qui fut commis par ces deux tyrans des droits des nations. Ils se donnaient réciproquement tout ce qui ne leur appartenait pas. Léon acheta le pontificat, l'acquit par cette concession spoliatrice. Othon, pour le

lui

lui faire obtenir au mépris du suffrage des Romains, employa le fer et le feu.

Si le peuple avait voulu ouvrir les yeux, il aurait vu la religion anéantie, la superstition occupée à ramasser des os en poudre, à édifier, doter des églises, des monastères, à composer, chanter des *litanies*, à prier pour les morts, en déchirant, empoisonnant, assassinant son prochain. Un galimathias scolastique, la philosophie d'Aristote mal expliquée, défigurée, étaient tout l'esprit de ce temps infernal.

## JEAN XIV, CXXXVI[e]. PAPE.

An 965. Il était fils d'un évêque du même nom; il avait été élu par l'empereur, et reçu par le peuple romain. Mais se reposant sur le soutien d'Othon, qui l'avait élu, il outragea plusieurs citoyens, et fut chassé de Rome par Rotfred, gouverneur de la ville. Othon ayant appris cette nouvelle, vola en Italie, contraignit les Romains par diverses barbaries à le reconnaître, à lui demander pardon. Contraindre un peuple entier à tomber aux pieds d'un homme, à le supplier, c'est le comble de la tyrannie et de la scélératesse.

Mais l'horrible démence du pape n'est pas à son terme, sa vengeance n'est pas assouvie.

Rotfred, qui l'avait chassé, était mort; il le fit exhumer, fit traîner son corps dans les rues de Rome, le fit tirer à quatre chevaux, déchirer en quartiers, et jeter à la voirie. Othon et le pape firent, d'un commun accord, pendre, crever les yeux, perdre la tête à beaucoup de citoyens qui avaient le plus trempé dans cette revendication de leurs droits primitifs. Pierre, successeur de Rotfred, fut abandonné à ce Jean, exécrable assassin, qui, par une indignité sans exemple, étendit sa rage sur lui, quoiqu'il ne fût point coupable de son exil: mais il avait succédé à celui qui l'avait chassé, et c'en était assez à ses yeux pour être criminel. Il le livra entre les mains du bourreau, qui le dépouilla tout nu, lui fit couper la barbe, ce qui alors était un opprobre, le fit attacher sur un âne, les mains liées par dessous la queue, mené, battu de verges par toute la ville, et de là replongé en prison, d'où il ne sortit que pour être banni dans les marais, les forêts, les glaces de la Germanie, qui dans ce temps était affreuse. Est-ce d'un Néron, d'un Caligula, d'un Clotaire, d'un Louis XI dont je raconte les atrocités? Non, Français, non, Romains, non, peuples de l'Europe, c'est d'un pape, c'est d'un monstre, que les peuples abusés crurent l'interprète des volontés divines.

Il remercia Othon de sa protection impie :t barbare, en mettant la couronne impériale ur la tête de son fils. Avons-nous fait un as dans cette histoire scandaleuse, sans encontrer des brigands qui violaient les droits acrés des peuples malheureux ?

## DONUS II, CXXXVII^e. PAPE.

.n 972. Donus, qui succéda à ce Jean si hor-.blement scandaleux, et non pas Benoît, comie le disent Platine et quelques autres, ne it que trois mois pontife, et n'a laissé que on nom, et la date de son pontificat.

## BENOIT VI, CXXXVIII^e. PAPE.

.n 972. Donus et Benoit avaient été élus par empereur. Ce dernier ayant été étranglé ar Boniface VII dans la prison du château aint-Ange, on ne tira jamais vengeance de sa iort, et tout souillé du meurtre de son prédécesseur, il monta à sa place. On ne croiit pas des faits si horribles, si toute l'hisire ne les attestait.

## ONIFACE VII, CXXXIX^e. PAPE.

n 974. Ce monstre occupa le siége pontifical abord sept mois, par brigues, cabales, scanales, et en tomba par les mêmes moyens,

Les plus grands de Rome conspirèrent contre lui; mais se voyant en danger, il pilla, vola secrètement les trésors de l'église de Saint Pierre, et s'enfuit à Constantinople. Y ayant demeuré huit mois, il fit argent du tout, et revint à Rome. Les Romains élurent pendant son absence un Pierre, évêque de Pavie, qui fut Jean XV, suivant Platine, mais qui ne fut pas plutôt assis au trône des scandales, des énormités, que cet exécrable Boniface VII revint, ayant, à l'aide de la somme immense que par son sacrilége il avait amassée, corrompu des hommes dépravés, les coupe-jarrets de Rome, gens diffamés, dont dans des temps de troubles les capitales sont désolées, il se saisit de Jean, lui fit crever les yeux, et le plongea dans un cachot du château St. Ange, où il le fit mourir de poison ou de faim; mais ce prêtre vraiment diabolique, ce scélérat mitré, ne jouit pas long-temps de ses sacriléges, de ses empoisonnemens, de ses assassinats ; il mourut aussi-tôt subitement. Les Romains, après avoir exécré sa mémoire, le traînèrent avec une corde attachée aux pieds dans les rues de Rome, et voulurent jouir du plaisir affreux de percer son horrible cadavre de coups de piques. Vengeance, hélas! insuffisante et tardive !

JEAN XV, CXL^e. PAPE.

An 974. C'est ce Pierre, évêque de Pavie, dont nous avons parlé sous le pontificat de son abominable prédécesseur ; il changea son nom en celui de Jean: nous avons rapporté sa fin tragiqne ; on met ici son nom pour ne point interrompre la chronologie. Comme l'indigne Boniface fut avant et depuis lui évêque de Rome, nous n'avons pu déranger son régne pour nous occuper précisément de celui-ci.

BENOIT VII, CXLI^e. PAPE.

An 975. C'est une confusion si étrange, si abominable de brigandages, d'atrocités, de papes assassins et assassinés, empoisonneurs et empoisonnés, qu'on a peine à suivre le cours effroyable de ces attentats ; on ne trouve rien d'intéressant sur le compte de ce Benoit, quoique son pontificat ait été long, sinon qu'il usa d'une extrême rigueur envers des Romains, à la sollicitation de l'empereur ; il fit pourtant un acte d'équité envers Arnould, frère du roi Lothaire, archevêque de Reims, que l'usurpateur, que l'empoisonneur Hugues Capet avait fait déposer, voulant extermiuer toute la race

P 3

de Charlemagne ; il fit tenir un concile dans la ville de Reims, où il fut rétabli, avec Sergius, qui n'avait pas voulu signer sa déposition. Ce fut du moins faire un digne usage de l'autorité que lui donnait sur l'opinion la place qu'il occupait.

Il y avait eu un schisme entre lui et Boniface VII, ce qui fait que plusieurs auteurs l'ont placé au nombre des anti-papes.

## JEAN XVI, CXLII^e. PAPE.

An 983. Ce Jean ne tint le pontificat que quatre mois, et pendant ce temps il distribua les biens de l'église à ses parens et à ses amis, ce qui le fit détester du clergé et du peuple. On l'enferma dans une prison du château Saint-Ange, où il mourut de faim. Cette coutume horrible a été depuis fort en usage dans l'église romaine.

## JEAN XVII, CXLIII^e. PAPE.

An 985. Dans ce temps-là Crescentius Nomentanus, consul romain, digne d'occuper cette place, avait conçu le projet grand et hardi d'arracher Rome au pouvoir, à la tyrannie des étrangers et du pape ; de lui rendre une partie de ses droits antiques, presque effacés, mais inaliénables, imprescriptibles

et sacrés. Il persuada au peuple romain de reprendre l'empire ; il fut secondé, et le pape obligé de fuir, de s'échapper de Rome : il fut errant pendant quelques temps en Toscane, en Lombardie ; mais dévoré du désir de régner il dépêcha vers l'empereur Othon III, qui, levant une armée, menaça les Romains de venir saccager, ruiner la ville, s'ils ne rappelaient le pape, et ne le recevaient avec tous les honneurs dus à la dignité épiscopale. Crescentius, magnanime, mais sentant sa faiblesse, ne voulut pas exposer le salut de Rome, et consentit pour le moment au retour du pape. Ce Jean XVII était fils d'un prêtre ; il avait promis à Othon de le couronner empereur s'il venait à son secours ; mais Jean mourut avant qu'il fût arrivé à Rome. L'empereur apprenant sa mort, lui donna, à Ravenne, où il était, pour successeur, Bruno, son parent, qui prend le nom de Grégoire V, et l'envoie à Rome sous bonne escorte. Sont-ce des vicaires de Jésus, ou des suppôts de l'ambition, de l'avarice, de l'orgueil ? sont-ce les attentats, les énormités, tous les crimes qui ont occupé le Capitole, depuis que ses dieux en sont descendus ? Chrétiens, prononcez.

## GRÉGOIRE V, CXLIVe. PAPE.

An 996. Othon qui venait sur les pas de Jean XVII, ayant donc créé Bruno pape, arrive à Rome, se fait sacrer par lui, avec sa femme, l'impératrice Marie. L'empereur croyant sa puissance affermie, s'en retourne en Allemagne; il trouve les Slaves maîtres de Bernbourg, et il ôte à l'archevêque de Magdebourg le gouvernement de ce pays; pour s'être laissé battre par les Slaves.

Tandis qu'Othon III est occupé contre les barbares du Nord, le consul Crescentius chasse de Rome Grégoire V, qui va l'excommunier à Pavie. Le clergé et le peuple lui donnent pour successeur un certain Grec, évêque de Plaisance, appelé Jean XVIII. Nous ne lui donnons point rang parmi les papes, son pontificat ayant été très-court, mêlé avec celui de l'indigne Grégoire : sa fin malheureuse, son histoire n'est point séparée de celle de son odieux persécuteur. Voilà encore pape contre pape, voilà encore un schisme qui va devenir sanglant, qui sera la cause d'horreurs et de barbaries. Othon repasse en Italie et assiége Rome.

Crescentius défend la ville quelques jours, il la rend, et se retire dans le mole d'A-

drien, appelé alors le mole de Crescentius, et depuis le château Saint-Ange, avec ce Jean XVIII, qui ne devait être qu'un fantôme de pape, et eût rendu bientôt aux Romains leur liberté expirée, et dont Crescentius et quelques amis énergiques se ressouvenaient encore : mais accablés par les forces de l'empereur, et étant près d'être forcés, on leur proposa de sa part et de celle de Grégoire, de se rendre sans souffrir un assaut qui devait répandre bien du sang. Ils écoutèrent ces propositions perfides ; ils discendirent, aux conditions qu'on les laisserait sortir de la ville, ce qui leur fut accordé ; mais par une horrible trahison on s'empara d'eux, contre la foi promise, et par une barbarie digne d'un prêtre féroce et d'un tyran, on arracha les yeux et la langue au malheureux Jean XVIII, on mutila horriblement son corps, on lui coupa les mains, le nez et les oreilles, on en fit autant au généreux Crescentius, et après les avoir ainsi promenés dans les rues de Rome, après en avoir fait des objets d'horreur et de pitié, on les pendit tous les deux. Ne sont ce pas des monstres, dignes d'être dévoués à toutes les furies des enfers, qui ont pu commettre ces barbaries ? Ne

sont-ce pas deux affreux brigands, qui punissaient les peuples qui se ressouvenaient d'avoir été libres et maîtres du sol où ils étaient nés ? Eh ! c'est ce Grégoire, c'est ce pape impie et barbare, qui trouva mauvais que Robert, fils de Capet, eût épousé Berthe, sa commère, qui l'excommunia, qui, tout couvert du sang d'un pape légitime, puisqu'il était élu par le peuple ; qui tout souillé du meurtre de Crescentius, fit rompre à l'imbécille Robert les nœuds qui l'attachaient à Berthe ! Eh ! les peuples abrutis ne voyaient pas que c'était un scélérat qui se moquait des temples, des autels, des apôtres, des saints, de Dieu même, et marchait sur leur tête avilie, écrasée ?

## SILVESTRE II, CXLV^e^. PAPE.

An 999. SILVESTRE succéda à ce Grégoire V si barbare. Voici un pape dont tous les romanciers ont dit du mal, et c'est peut-être le seul dont il y ait du bien à dire. Avant de parvenir à l'épiscopat, il s'appelait *Gerbert, grand magicien et grand négromancien*, disent nos sacrés imposteurs ; il avait, rapportent-ils, *fait un pacte avec son seigneur, qui était le diable*, comme de raison, par le moyen duquel il obtint la chaire de St. Pierre.

Il est étrange que le diable ait eu tant de puissance.

Ce Gerbert, dévoré du désir de connaître, abandonna l'abbaye de Fleury dans le diocèse d'Orléans, et passa à Séville. L'Espagne était alors, par rapport au reste de l'Europe, presqu'aussi éclairée qu'elle est maintenant barbare et dégradée. Les Arabes ou Sarrasins l'occupaient, et y avaient apporté les arts et les connaissances de l'Orient. Gerbert si diffamé y étudia la philosophie et les mathématiques. Après quelques années, il revint en France, tint une école où il enseigna. Il obtint le suffrage et l'admiration d'une portion de ses auditeurs, et l'acharnement et la haine de l'autre; il eut pour amis tous ceux en qui l'ignorance n'avait pas éteint tout sentiment, n'avait pas étouffé toute étincelle de raison. Mais aussi ses connaissances déchaînerent contre lui tous les pédans crasseux de quelques misérables colléges, où l'on commençait à défigurer, à vouloir expliquer Aristote. J'aurais honte de rappeler les ineptes et ridicules infamies dont ils ont chargé sa mémoire. Il fut, avant d'être pape, précepteur de Robert, de Lothaire, rois de France, et d'Othon III, empereur, à qui il dut le pontificat, par con-

séquent leur flateur ; ce que Baronius semble confirmer, en disant qu'il fut *courtisan*, *profane*, *flatteur*, *dissimulé*, *fourbe*. Mais ce Baronius lui-même est un plat flagorneur des papes, cardinal, en un mot.

## JEAN XVIII, CXLVI^e. PAPE.

An 1003. JEAN *Sicco* ou *le sec* succéda à Silvestre, dont le pontificat ne dura que cinq mois. Ce pape était avant, et fut depuis fort dissolu, au rapport de Krantius ; il fut empoisonné, et les Romains promptement délivrés de ce lâche oppresseur de leurs droits. Il dépouilla le peuple, ce qu'avaient déjà tenté plusieurs papes, du pouvoir d'élection. Ils l'avaient déjà exécuté plusieurs fois, mais ces droits imprescriptibles étaient toujours revendiqués et repris par intervalles. Il voulut le donner aux seuls cardinaux, disant : *il ne faut pas suivre l'avis du peuple, il faut qu'il ne sache qu'obéir*. Pontife de Satan, qui t'a pu suggérer ce blasphême contre ton souverain? où as-tu pris que quelques voix sacerdotales suffisent pour exprimer ses volontés, ses ordres? Mais rien ne doit surprendre de ces temps de folie, d'ignorance, de corruption, où la morale éternelle, les droits de l'homme étaient écrasés par des

tyrans, étaient presque effacés de la mémoire des nations.

Il confirma la fête de toutes les ames ou la fête des morts inventée par Odillon, moine de Clugny, qui était assez savant en histoire naturelle, pour prendre les gémissements de l'Ethna pour les plaintes des morts qui démandaient des prières aux vivans; ou plutôt, c'était un maître fourbe, un bilieux solitaire, qui feignit de le croire, pour avoir occasion d'établir cette fête, qui a été pour le clergé une mine ausssi riche que celle du Mexique et du Potose. Il interprète ainsi la narration que lui en fit un hermite à sandale, revenant de Sicile. Rien ne m'étonne tant dans l'histoire que la confiance et l'impudence avec lesquelles ces charlatans sacrés répandent leurs poisons.

## JEAN XIX, CXLVII^e. PAPE.

An 1003. Il fut quatre ans dans la chaire des pontifes; nos saints visionnaires se sont tus sur ses grandes qualités. Ils n'ont pas plus parlé qu'il fût fort soupçonné d'avoir donné le poison dont mourut son prédécesseur. S'il ne lui donna pas, il est affreux, il est honteux qu'un pape n'ait pas eu assez de vertus pour n'en être pas soupçonné. Au

reste quelques auteurs ont cru que s'il donna du poison à son prédécesseur, il mourut lui-même empoisonné. Et au milieu de ces attentats, on ne voit les prêtres occupés qu'à composer des psalmodies, des *oremus*, des litanies, et à souder les anneaux de fer dont ils tenaient les peuples enchaînés.

## SERGIUS IV, CXLVIII[e]. PAPE.

An 1009. LES Chroniques gardent encore un profond silence sur les actions de ce pape; eh! plût à Dieu que tous eussent mérité d'être oubliés de l'histoire, le monde aurait à retrancher de ses annales quinze cents ans de forfaits et de malheurs! Mais leur fatale énergie va bientôt se réveiller. Tout est enchaîné sur la terre, d'un lien que le philosophe ne peut qu'entrevoir. Les vices ou les vertus de ceux qui influent sur les empires peuvent changer leurs destinées pendant des milliers d'années. Les crimes, les parricides de Constantin, en plaçant la réligion chrétienne sur le trône, ont peut-être abattu l'empire, causé sa ruine, et tous les maux, tous les attentats, toutes les énormités, tous les malheurs épouvantables qui ont couvert l'Europe depuis le funeste concile de Nicée.

## BENOIT VIII, CXLIXe. PAPE.

n 1012. Voila un nouveau scandale u nouveau schisme dans l'église romaine ntre lui et un Grégoire, qui lui disputait chaire épiscopale. Ce Benoit, à la faveur es comtes de Toscanelle, fut élu pape; iais son concurrent, devenu plus puissant, chassa hors de Rome. Dès le commen- ement de son pontificat, il lui soutint qu'il 'ait été nommé par la brigue et les cabales, qui étoit vrai; et il fut forcé de fuir en ermanie. Il y implora le secours de Henri , lui promettant de le couronner empe- eur, sitôt qu'il l'aurait rétabli dans la chaire e St. Pierre. Henri passe en Italie à la tête 'une armée, et vole à Rome avec sa femme. à il força les Romains à le rétablir, et à hasser celui qu'ils avaient élu.

N'est-il pas scandaleux, n'est-il pas affreux our la souveraineté nationale, que deux ppresseurs, que deux tyrans de la volonté lu peuple, se soient entendus pour mettre eurs ordres individuels à la place des éclamations générales? J'ai beau parcourir es lambeaux défigurés de l'histoire, je ne ois que la stupidité, les malheurs du peu-

ple, et les crimes des grands, des pontifes et des rois.

Benoit tint sa promesse, qui chatouillait l'ambition de Henri et de sa femme ; il leur posa sur le front, de sa main déloyale, la couronne de l'empire.

Les Arabes étant descendus en Italie, on dit qu'ayant ravagé le pays, battu toutes les troupes qui s'opposaient à leur passage, celles du pape ne tinrent pas d'abord contre les Sarrasins victorieux, mais qu'enfin ils furent pris dans une embuscade, et vaincus de façon qu'il n'en échappa qu'une très-petite partie ; que l'épouse du roi sarrasin étant faite prisonnière, le pape, avec une froide barbarie, lui fit trancher la tête, et aussi avare que barbare, se saisit de ses ornemens, et en fit son profit.

L'empereur ayant fait édifier une église, il pria le pape de l'ériger en cathédrale, ce qu'il ne voulut accorder qu'à condition que la ville lui paierait tous les ans cent marcs d'argent, et un cheval blanc avec son équipage. On voit par là à quel degré de stupidité et d'abjection l'empereur et les peuples étaient descendus devant l'idole papale, puisqu'il leur fallait payer comme rente féodale cent marcs d'argent et une *haquenée* blanche,

blanche, pour avoir le droit ridicule de donner le nom de cathédrale à un temple qu'ils avaient fait édifier.

## JEAN XX, CL$^e$. PAPE.

An 1024. A BENOIT, succéda son frère Jean, fils de Grégoire, évêque de Port, de la maison de Toscanelle. Glaber dit que de laïc, il fut fait pape en un instant, à force d'argent, et par la faction de sa famille.

Rien ne doit étonner dans ces temps de ténèbres; on voit l'empereur Bazile et le patriarche de Constantinople, supplier ce pontife, fait à prix d'or, de permettre que leur église se qualifiât d'universelle dans l'Orient, comme celle de Rome dans l'Occident; ils avaient appris qu'il avait acheté le pontificat à l'encan : ils espérèrent qu'il ne serait pas difficile sur la vente de cette prétendue prérogative. Ils arrivèrent avec de grands présens à Rome, où régnaient alors l'ambition, la cupidité, la plus infâme dissolution, où tout était à vendre. Leurs propositions furent accueillies et très-bien reçues de Jean, et de tous les prélats à qui ils avaient également apporté des présens.

Le conclave fut assemblé pour discuter, pour la forme, et leur accorder leur de-

mande ; mais le bruit s'en étant répandu dans toute l'Italie, l'avare complot fut déjoué par la publicité, et les prélats de l'église de Constantinople s'en retournèrent sans avoir obtenu, par une décision précise du conclave, ce que le pape leur avait accordé. Il est bien ridicule, il est révoltant, inconcevable que Rome déchue, avilie, dégradée aux yeux de la raison, se soit crue en droit de revendiquer la souveraineté de l'Italie, des Gaules, de la Germanie, de l'Espagne, de l'Angleterre, de toute l'Europe, d'une partie de l'Afrique et de l'Asie, et plus inconcevable que les peuples, les tyrans politiques, aient pu si long-temps fléchir devant cette idole gangrenée de scélératesse. L'ignorance a tout fait, mais l'ignorance est vaincue, et tous les usurpateurs des droits des peuples le sont aussi, ou le seront. Encore une escroquerie sacrée : presque tous les révérends faussaires qui ont écrit la vie de Benoit et de Jean, son avare successeur, racontent que le premier étant trépassé, apparut à je ne sais quel évêque, monté à franc étrier sur un cheval noir ; qu'il lui dit qu'il était en purgatoire pour ses déloyautés, et qu'il n'y avait que les prières qui pussent le tirer d'affaire, et sur-tout de grandes au-

mônes à ceux qui prieraient pour lui ; et il le dépécha à Jean, son très-insigne successeur, qui ne manqua pas d'ordonner messes, aumônes et prières pour l'ame de l'indigne et malheureux défunt. Eh! c'est ainsi que Rome a extorqué, a volé l'or des chrétiens pendant quinze cents ans! Eh! c'est ainsi que les descendans des Cicéron, des Atticus, des Caton, des Brutus, ont pu se laisser avilir! Ah! malheureux! malheureux humains!...

## BENOIT IX, CLI^e. PAPE.

An 1033. Après la mort de Jean, Théophilacte, son neveu, fils d'Alberic, comte de Toscanelle, qui se fit appeler Benoit IX, lui succéda, à l'age de dix ou douze ans, au moyen de l'or que son père prodigua pour lui obtenir des suffrages : il ne racheta pas le scandale que causa sa nomination vénale à la chaire des apôtres par la pureté de ses mœurs; mais au contraire il se vautra, dès que l'âge put le lui permettre, dans les débauches les plus honteuses, dans les excès de la dépravation. L'église fut obligée de souffrir ses débauches, sa corruption, son impudente audace, pendant très-long-temps. N'est-on pas indigné quand on

voit des réprouvés de légendaires appeler *sa sainteté* ce lâche dissolu, quand on voit des églises de Pologne, de Germanie, de Bohéme, réclamer sa sacrilége intervention, pour réprimer, par ses censures, un brigand qui s'était entendu avec un scélérat d'évéque pour les piller, les dépouiller, les voler ; quand on voit ces déprédateurs baisser leur front devant ce fantôme créé par l'opinion ?

On ne fait pas un pas dans l'histoire, qu'on ne rencontre des preuves de la stupidité malheureuse des hommes. La Pologne était dans l'anarchie ; des partis de tyrans se disputaient ses lambeaux, tous voulaient régner ; ces barbares ne savaient qu'opprimer, piller, égorger. Les Polonais députent vers ce Benoit si scandaleux, pour le supplier de leur rendre Casimir, neveu de Boleslas, premier roi de Pologne : les opprimés et les oppresseurs ne savaient pas encore qu'il ne faut que des loix, dont la morale soit la base unique, pour gouverner les peuples ; ils s'adressent donc à Benoit, qui leur accorde leur demande ; mais aussi avare, aussi injuste que dissolu, le sacré pontife exige, dit Longin, qu'en reconnaissance *d'un tel bienfait*, tout le royaume de Pologne paierait

à saint Pierre et à ses successeurs, pour chaque tête, les nobles compris, une pièce de monnaie par an; que les Polonais auraient les oreilles découvertes, la chevelure rase comme les moines de la communion latine, un linceuil blanc, en forme d'étole, leur pendant sur le cou aux principales fêtes de la vierge. Est-ce assez se jouer de Dieu et de la crédulité des hommes? les a-t-on jamais vus plus la proie du délire impie et du malheur? Mais enfin ce lâche tyran reçoit une partie du salaire dû à ses crimes : les Romains, lassés de ses scandales, de ses attentats, le précipitèrent du siége pontifical qu'il déshonorait par mille infamies. Ils élurent à sa place Sylvestre III, évêque de Savine; mais il l'occupe à peine quarante jours : l'infâme Benoit, à la faveur des comtes de Toscanelle, l'en fait descendre à son tour, fulmine un anathême contre lui, et remonte à sa place : mais pour cela Sylvestre ne sortit pas de Rome; enfin et peu de temps après ce Benoit se voyant détesté, et présageant que sa chute serait terrible, céda le pontificat à Jean, archiprêtre, moyennant une somme considérable d'argent, et ayant trafiqué à l'encan de la chaire de Rome, il se livra sans réserve aux voluptés, à la déprava-

tion : mais ce n'est pas le terme des énormités dont sa vie est remplie. Peu après qu'il eut fait ce trafic odieux, le désir de commander rentra dans son ame, et le jeta pour la troisième fois dans cette place si souillée, si déshonorée ; et seul contre les Romains qui l'avaient en horreur, seul contre les deux autres papes, opérant un triple schisme, il fir entendre à ses compétiteurs qu'il fallait s'arranger des revenus de l'église et les partager entre eux : aussi-tôt proposé aussi-tôt fait, et l'on vit, avec un scandale affreux, ces trois anti-papes diviser en trois portions le patrimoine des pauvres, et aller siéger avec audace, l'un à Saint-Pierre, l'autre à Sainte-Marie majeure, et le troisième, qui est Benoit, au palais de Latran. Y eut-il jamais de triumvirat plus abominable ? Un prêtre nommé Gratian, acheta de tous trois leurs titres infâmes à la papauté, et leur succéda sous le nom de Grégoire VI.

## GRÉGOIRE VI, CLII^e. PAPE.

An 1044. Benoit, non moins adroit qu'avare et dissolu, eut l'art de faire consentir Sylvestre III, Jean, archiprêtre, et Grégoire, à ce qu'il conservât le tribut que payait l'Angleterre à l'église de Rome, connu sous le

nom de *denier de saint Pierre* : quelques tours de force qu'aient pu faire tous les apologistes de Grégoire, il n'ont pu effacer la vérité, qu'il acheta la tiare à deniers comptans. Mainbourg, à la suite des révérends imposteurs qui ont écrit l'histoire ou les fables des papes, l'apelle un saint prêtre : Mainbourg, tu en imposes, ton saint n'est qu'un sacrilége avare, qui trafique avec trois prêtres de Satan, du droit d'opprimer, d'asservir les malheureux Romains. Ils ont beau l'appeler pape légitime, je ne vois en lui qu'un criminel simoniaque, dont à juste titre on effaça le nom du rang des papes. Quel saint, grand Dieu ! que celui qui remplit la basilique de Saint-Pierre de sang et de carnage; qui extermina par le fer et le feu ceux que ses anathêmes n'avaient pu vaincre ! ce que le peuple et toute l'Italie lui reprocha, et chargea sa tête déloyale de tout le sang humain répandu par ses ordres, le déclara indigne d'approcher des autels que ses meurtres avaient souillés; et le clergé, témoin de ces horribles scandales, approuva le peuple et son indignation.

Mais enfin Henri III, empereur, vint à Sutri, y convoqua un synode, où furent rappelées toutes les énormités commises sous les

règnes précédens et sous le sien, qui avaient déshonoré le siége épiscopal; ce scandaleux pontife y fut cité, convaincu d'avoir acheté le siège romain, et dégradé, banni dans la Germanie, supplice trop doux pour les assassinats, pour le sang qu'il avait fait répandre: les schismes les scandales, sont les moindres crimes qui se soient commis pendant ces quatre abominables pontificats.

## CLÉMENT II, CLIII. PAPE.

An 1046. L'EMPEREUR ayant déposé Grégoire comme simoniaque, et convaincu des meurtres commis dans Rome, s'arrogea le droit d'élire un nommé Suidger, évêque de Bamberg, et l'on n'osa murmurer: le droit des Romains était foulé aux pieds, était anéanti, pour ainsi dire, par l'armée d'Henri III; il se fit couronner le jour de Noël par ce pape, sa créature, avec sa femme Agnès. Ce tyran des droits des Romains, de concert avec Suidger ou Clément, les contraignit de renoncer par serment au droit d'élection: on sait qu'un serment arraché par la fourberie ou par la force, contraire à la nature, à la raison, à la morale, n'est qu'un désaveu momentané de ses dons inaliénables et sacrés, n'est qu'un affreux

parjure, n'oblige que jusqu'à la possibilité de les faire valoir.

Ce pape, élu contre la volonté du sénat, du clergé et du peuple romain, ne jouit pas long-temps du funeste présent que lui avait fait l'empereur; il fut empoisonné aussi-tôt son départ, après neuf mois de pontificat: quelques auteurs disent qu'Etienne, qui lui succéda sous le nom de Damase, lui donna le poison. Benno dit que ce fut Gerard Brazure, ami de l'indigne Benoit IX et d'Hildebrand, homme, dit il, expert dans l'art de donner de semblables potions.

## DAMASE II, CLIV^e. PAPE.

An 1048. L'EMPEREUR voulant chasser cet exécrable Benoit, qui avait encore envahi le siége pontifical après la mort de Clément, envoya Poppon, évéque de Brexe, à Rome, avec le titre de souverain pontife, et le fit installer à main armée, mais après vingt-trois jours d'exercice de cette place, où avaient déjà siégé tour à tour les assassinats, l'inceste, les empoisonnemens, il périt de la même manière que son prédécesseur; et ce nouveau crime s'entassa encore sur la tête de ce Benoit, digne d'expirer mille fois sous la hache des licteurs, et qui, par une exé-

cration, hérita pendant environ six mois encore, pour la cinquiéme fois, de cette chaire disputée, habitée par tant de scélérats.

## LÉON IX, CLV[e]. PAPE.

An 1048. Les Romains, indignés de la monstrueuse tyrannie de cet infâme Benoit, proposèrent à l'empereur de nommer au pontificat Halinard, archevéque de Dijon; mais il leur envoya Brunon, évéque de Toul, son parent. En venant à Rome, il passà par Cluny, dont alors Hildebrand était prieur; comme Brunon marchait avec tout l'attirail du souverain pontife, le moine de Cluny lui remontra qu'il indisposerait les Romains en entrant ainsi dans la ville: Brunon se rendit à l'observation d'Hildebrand, et l'emmenant avec lui, il entra en simple habit de clerc dans Rome, où, par son avis, le clergé et le peuple l'élurent d'une voix unanime, parce qu'il avoua que l'élection appartenait au clergé et au peuple romain, et non à l'empereur. Ce conseil valut à Hildebrand le chapeau de cardinal et le gouvernement de l'église de Saint-Paul. Malgré le pontificat dont il était revêtu, il conserva toujours son évéché de Toul; les légendaires traitent cette avare

conservation, faite contre les canons de l'église, de sainte humilité.

Il fit payer la dîme à toute la Pouille, qui n'en avait jamais payé.

Ces brigands, sortis des flancs glacés de la Neustrie, lui causaient de violentes inquiétudes. Ils étendaient leur puissance et leur brigandage; il vient à Vorms se plaindre à l'empereur Henri III, qui reprend les droits féodeaux de Bamberg, et donne au pape la ville de Bénévent en échange; il ne pouvait donner au pape que la ville, les Normands avaient fait hommage à l'empire pour le reste du duché: mais l'empereur donna au pape une armée, avec laquelle il pouvait chasser ces nouveaux conquérans devenus trop puissans.

Léon IX mène contre eux cette armée, dont la moitié était commandée par des prêtres.

Humfroy, Richard et Robert Guiscard, ces voleurs si fameux dans l'histoire, mettent en pièces l'armée du pape, trois fois plus forte que la leur; ils le prennent prisonnier, tombent à ses pieds, lui démandent sa bénédiction, et le mènent prisonnier dans la ville de Bénèvent.

Voilà un pape qui non content de com-

battre par les anathêmes, attaque ses ennemis *unguibus et rostro*. En voilà un qui combat en bataille rangée : si cette œuvre n'est pas trop apostolique, il y a de la fermeté de l'avoir entreprise. Mais il faut avouer que c'est pousser le scandale à un degré énorme, qu'on ne peut voir sans indignation un homme de Dieu, un prêtre de paix, disputer des dépouilles à des brigands qui à la vérité n'y avaient aucun droit primitif; mais quels étaient les siens? d'où procédait la possession qu'il revendiquait? J'aurais honte, après ce qu'on a vu dans cette histoire affreuse, de m'étendre sur l'invalidité des titres qu'il réclamait. La fraude, la fureur, le vol impie signalèrent l'usurpation, l'entrée progressive des papes; l'audace, le ravage précipité, le droit sanglant et affreux de la guerre, firent celui de ces brigands victorieux. Ils ont perdu la Pouille, la Calabre, la Sicile et tout ce qu'ils avaient envahi à main armée; la race de ces déprédateurs s'est perdue en Italie, et les pontifes jouissent encore du fruit des rapines, des poisons, des assassinats commis par leurs prédécesseurs. Dans Rome n'est-il donc plus de Romains? leur usurpation sacrilége sera-t-elle éternelle? Non, non, l'origine, les progrès de leur indigne

puissance sont maintenant connus, et leur règne est passé. Ce sont des fantômes de l'imagination égarée, de l'opinion et des ténèbres que la lumière fait disparaître.

## VICTOR II, CLVI[e]. PAPE.

An 1055. Les Romains, pour se débarrasser de la faction des comtes de Toscanelle, qui portait encore au pontificat l'exécrable Benoit, envoyèrent Hildebrand vers l'empereur, pour lui demander, au nom du peuple et du clergé, de leur donner un pontife. Il leur envoya Gebhard, qui n'a passé les deux ans qu'il exerça la charge épiscopale que dans des querelles misérables. Il fit assembler un concile à Florence, contre les prêtres mariés, qu'il appelait fornicateurs, parceque, suivant celui de Mayence, ils n'avaient point abandonné leurs épouses; et il lança de terribles anathêmes contre ceux qui n'obéiraient pas aux décrets des papes. Faire une vertu de résister au vœu de la nature, et un crime d'y céder, est le comble de l'extravagance d'un cerveau en délire.

La transsubstantiation fut forgée dans ce temps-là dans un synode à Tours.

Le poison était alors si en usage en Italie, que ce pape pensa être empoisonné par son

diacre, comme il célébrait la messe. Lambert, l'abbé Despert et quelques autres disent qu'il mit du poison dans le calice; que le pape s'en étant apperçu, il échappa à cet attentat.

L'empereur Henri III meurt auprès de Paderborn, entre les bras de Victor, qui, avant sa mort, sacre son fils Henri IV, âgé de près de six ans; il ne survécut pas long-temps à l'empereur et au sacre de son fils.

Il permit la pluralité des bénéfices, et depuis elle a toujours continué dans l'église romaine. Abuser, tromper les hommes, est un crime énorme devant la vérité éternelle; il s'en rendit coupable : mais cette prévarication si criminelle s'efface auprès de la scélératesse de ses prédécesseurs et de ceux qui l'ont suivi.

## ÉTIENNE X, CLVII[e]. PAPE.

An 1057. Les Romains ayant appris la mort de Victor, coururent chez le cardinal Fréderic, fils du duc de Lorraine, et l'élurent solennellement, et en donnèrent seulement avis à l'impératrice Agnès, qui avait la tutelle de son fils Henri IV. Elle se trouva fort heureuse d'être admise à approuver son installation. Il prit le nom d'Etienne X, et gouverna l'église de Rome dix mois suivant

quelques-uns, et quatre suivant d'autres; mais pendant un si court espace il n'employa pas mal son temps. Il commença par asservir l'église de Milan sous le joug du siége romain, qui n'avait jamais dépendu de lui, mais s'était gouvernée suivant ses usages.

Il fut la première cause des malheurs de Henri IV, empereur; il osa l'accuser d'hérésie. Cette accusation, dans ces temps déplorables, entraînait la ruine presque inévitable de celui contre lequel ces pontifes de discordes la lançaient; il voulut diminuer l'autorité du siége de Rome: ce fut un crime irrémissible.

Etienne envoya Hildebrand, cet indigne tonsuré, pour réformer les églises d'Italie et de Bourgogne; il s'acquitta en digne scélérat de sa commission.

Il renchérit sur son prédécesseur pour les prêtres mariés; il les livra à la haine publique, que des actions d'éclat mal aprofondies ont presque toujours l'art d'exciter; il les chassa honteusement des temples, et malgré leurs prières et leurs larmes, ils ne purent jamais obtenir de lui de célébrer la messe.

Il détestait cordialement les Normands, et avait formé le projet de les guerroyer;

mais la mort l'interrompit dans ses saintes pensées.

## BENOIT X, CLVIII.e PAPE.

An 1058. Quelques-uns en font un anti-pape, et d'autres le mettent au rang des pontifes légitimes ; il n'est pas plus anti-pape que plusieurs autres qui furent installés par la force des armes. Grégoire, comte de Galerie, accompagné de quelques seigneurs romains, et d'une troupe de gens armés, entra dans le palais de Latran, et là les Romains, corrompus par argent, le proclamèrent pape, malgré les cardinaux ; ils contraignirent l'archiprêtre de l'église d'Ostie de le consacrer, et de le promouvoir au pontificat. C'était encore un parent des comtes de Toscanelle, qui avaient troublé les élections, et donné tant d'indignes papes à l'église. Le nouveau pontife occupa cette dignité neuf mois; mais pendant ce temps Hildebrand fait élire un autre pape à Senez. Ainsi voilà encore un schisme, voilà encore deux pontifes à la fois. Mais on assemble un concile à Sutri, où plusieurs seigneurs et prélats déposent Benoit, qui prit aussi-tôt son parti; il remit les habits pontificaux, et mena depuis une vie privée. A en juger par les apparences, il méritait autant, il méritait mieux d'être

l'être à la tête de l'église, que tant de
pontifes le scandale des chrétiens.

NICOLAS II, CLIX^e. PAPE.

An 1058. Gerard, qui prit le nom de Nicolas, commença son pontificat par excommunier son prédécesseur, qui, dès qu'il avait appris la promotion de son rival, s'en était démis. Qu'on se ressouvienne que l'excommunication dans ces temps d'ignorance, de fanatisme, de barbarie, était terrible contre les malheureux; qu'elle privait celui sur la tête duquel elle était prononcée de tous les secours que la simple humanité pouvait procurer; et trop souvent de sacriléges pontifes poursuivirent par le fer, par le feu ceux qu'elle avait frappés. Ce Nicolas n'épargna ni les épithètes, ni les noms d'usurpateur du siége des apôtres, de brigand, de parjure, pour le rendre plus odieux. Cet anathême était du conseil d'Hildebrand, ce maire insolent de la cour de Rome sous sept ou huit pontificats; tous les papes, depuis Clément II, étaient ses créatures, qu'il faisait monter sur le trône épiscopal, en attendant le moment qu'il pourrait s'en emparer. Le poison lui servit plus d'une fois pour en faire descendre ceux qu'il y avait placés.

R

Ce Nicolas II statua, dans un concile de cent treize évêques, que les cardinaux seuls éliraient le pape; qu'il serait ensuite présenté au peuple pour faire confirmer l'élection, *sauf, ajoute-t-il, l'honneur et le respect dus à notre cher fils Henri, maintenant roi, qui, s'il plait à Dieu, sera empereur, selon le droit que nous lui en avons déjà donné.* Ces sacrés déprédateurs ne manquèrent jamais d'élever leurs usurpations sur la ruine de tous les droits, des coutumes, des usages accrédités. On se prévalait de la minorité de Henri IV pour tenter de l'accabler. Ce n'est pas que je croie que l'élection appartînt plus à l'empereur qu'aux cardinaux; ce droit était celui du peuple, s'il voulait avoir un pape, s'il voulait être régi avec une verge de fer, *par un serviteur des serviteurs de Dieu.*

Il s'établissait alors une coutume, que les brigandages, les cruautés, les vols à main armée, que mille petits tyrans d'Italie avaient introduite. On donnait ses biens à l'église, sous le titre d'*oblata*, et on en restait possesseur feudataire avec une légère redevance. Voilà l'origine de la suzeraineté de Rome sur le royaume de Naples.

Ce même pape Nicolas II, après avoir inu-

tilement excommunié les conquérans, ou voleurs fameux sortis de la Neustrie, s'en fait des protecteurs et des vassaux. Et ceux-ci qui étaient feudataires de l'empire, et qui craignaient bien moins les papes que les empereurs, font hommage de leurs terres au pape Nicolas, dans le concile de Melphi, en 1059. Robert reçoit du pape la couronne ducale de la Pouille et de la Calabre, et est investi par l'étendard, c'est-à-dire qu'il légitime les assassinats, les brigandages, les incendies, les ravages qu'il exercera sur les paisibles habitans de ces belles contrées, en cas qu'ils usent du droit éternel de résister, de tenter de repousser ces scélérats vantés jusqu'à nos jours; Richard est confirmé prince de Capoue, et le pape leur donne encore la Sicile, *en cas qu'ils en chassent les Sarrasins.*

En effet Robert et ses frères s'en emparèrent en 1061.

Je ne suis point de l'avis du grand homme qui étonnera tous les âges, qui a attaqué d'un bras de fer toute espèce de tyrannies, qui a préparé leur entière défaite, et sans lequel, nul ami de la patrie, de la liberté, n'oserait peut-être encore écrire; je ne suis point de l'avis de Voltaire, qui dit que ces féroces ignorans rendirent le plus grand service à l'Italie en

en chassant les Sarrasins. Il eût mieux valu sans doute que ces Sarrasins, ces Arabes qui joignaient la philosophie aux conquêtes, en fussent restés les maîtres, que ces barbares, de qui tous les arts étaient ignorés, qui ne connaissaient que l'art affreux de ravager, d'incendier, d'exterminer; ils ont peut-être retardé de quatre ou cinq siècles la renaissance des lettres en Italie.

Ce qui est bien odieux, c'est la manière dont s'arrangea Robert avec ce Nicolas, pour la Pouille et la Calabre. Godfred ou Godfroi possédait leur territoire. Il meurt, et laisse un fils qui devait hériter de la Pouille et de la Calabre; mais Robert, frère de Godfroi, dépouille son neveu, et joint au vol de l'héritage de son frère Bénévent, qui appartenait au siége romain; le pape aussi-tôt l'excommunie. Robert, pour le faire taire sur cette expoliation du bien de son neveu, le pria de se transporter dans la Calabre pour le bien de la paix. Le pape s'y rend, donne l'absolution à ce lâche brigand, et du vol fait à son neveu, et de l'excommunication, à condition qu'il lui rendra Bénévent, Troye, villes de la Pouille, et qu'il l'aiderait de tout son pouvoir. Robert promit tout, et lui donna une armée, avec laquelle il asservit plusieurs

villes autour de Rome, comme Préneste, Tuscule, Nument, et plusieurs châteaux au-delà du Tibre. Est-ce un brigand avare et sacrilége? est-ce un pape qui s'entend avec un barbare? Est-ce un scélérat couvert de la mitre épiscopale, qui écrase les droits généraux des peuples, qui les assassine? Est-ce un voleur tout souillé du meurtre des habitans de la Pouille, de la Calabre, de la Sicile, qui étouffe la voix, les cris du sang et de la nature? Insensés, aveugles et malheureux humains! lisez, réfléchissez et prononcez.

## AEXANDRE II, CLX^e^. PAPE.

An 1061. ALEXANDBE est créé pape sans consulter la cour impériale; sujet d'un nouveau schisme, d'une nouvelle dissention, d'un nouveau scandale dans l'église de Rome. Les comtes et seigneurs romains, dont les Normands avaient ruiné les châteaux, dévasté le territoire, par le commandement du pape Nicolas II, indignés contre les cardinaux et contre lui, envoyèrent la couronne impériale au roi Henri, et le prièrent d'élire un souverain pontife. Parmi les ambassadeurs qui furent s'adresser à lui, celui même qui avait sacré cet Alexandre, s'exprime ainsi: *Il a usurpé sans votre consentement, contre la*

bunal. Cette citation n'eût été que ridicule dans un autre temps; mais l'empire était déchiré. La Saxe, la Turinge, une partie de l'Allemagne s'étaient déclarées contre Henri IV. Hildebrand, dont nous allons bientôt peindre les crimes, avait conduit tous ces derniers papes. Après avoir, disent les historiens, fait battre et outrager Alexandre II, il le fit enfermer, périr misérablement, et lui succéda.

## GREGOIRE VII, CLXI. PAPE.

An 1073. VOILA cet Hildebrand parvenu au trône episcopal que dévoraient ses vœux inquiets, ardens, artificieux. C'est ce moine de Cluny, né à Soanes, en Toscane, de parens inconus; c'est cet empoisonneur de sept ou huit papes, devant qui les chrétiens, les empereurs et les rois vont s'humilier. Cet Hildebrand, ce Grégoire VII, le plus fier des hommes, le plus fourbe, le plus scélérat des prêtres, pendant qu'on faisait les funérailles d'Alexandre qu'il venait d'assassiner, répandit une somme énorme d'argent parmi les soldats, parmi les coupe-jarrets, les gens perdus de crimes et de débauches, parmi toute la cohorte diffamée de Rome, qui criérent aussi-tôt que St. Pierre avait remis

ses pouvoirs à Hildebrand, et le plaçait sur le trône pontifical. A peine y fut-il monté sans le consentement du clergé, des grands, du peuple et du sénat, qu'il remplit l'Allemagne, Rome et l'Italie, de dissentions, de scandales et d'audace. Ce fut lui, dit l'apologie du clergé de Liége, en l'an 1106, qui, le premier, ceignit le baudrier contre l'empereur Henri IV, dont il avait également dédaigné le suffrage. Cet Hildebrand, fort de l'appui des Normands, ces valeureux brigands, qui avaient envahi par le fer et par le feu la Pouille, la Calabre, la Campagne, la Sicile, appuyé des immenses richesses de la comtesse Mathilde, femme insolente, de la discorde des Allemands, usurpa, au mépris de toutes les autorités, le siége pontifical; osant dire qu'il avait reçu les caractères divins et humains de Jésus-Christ même, qu'il avait la jouissance éternelle des empires, que les empereurs et les rois n'en avaient qu'un usufruit précaire, qu'il pouvait à son gré et en son nom semer les discordes, rendre légitimes les dissentions, allumer les guerres publiques et civiles, rompre tous les liens, briser les sermens, lancer des anathêmes sur les têtes qui devant lui étaient coupables; qu'il ne pouvait errer ayant reçu la puissance du Sauveur et de Pierre,

de lier et de délier sur la terre, au ciel et dans les enfers. Voilà le langage impie que tenait ce prêtre imposteur : les faits, les malheurs qu'il attira sur l'empire vont appuyer ses discours.

L'empereur marque son indignation de ce qu'il avait été élu sans son consentement. Le fourbe lui écrit qu'il l'a été malgré lui, et qu'il est prêt à se démettre. Henri se contenta de cet acte apparent de soumission; il confirme son élection. Pendant qu'il lui écrivait cette lettre hypocrite, il assemble un concile à Latran, où il travaille à ruiner son autorité dans l'Italie et dans l'Empire. Le mariage des prêtres, dont ce pape abominable confirma la défense, l'investiture des prélatures par les laïcs en fut le prétexte. Les évêchés relevant de l'empereur, auxquels il nommait des prêtres à peu près indépendans de Rome, lui donnaient un pouvoir que ce Grégoire voulait lui arracher. Il fit réitérer la défense expresse qu'aucun laïc ne fût assez osé d'y promouvoir un prêtre, déclara hérétique quiconque donne ou reçoit une telle nomination. Les évêques, les prêtres d'Allemagne résistent sur les deux articles, de là naissent des maux épouvantables : il signifie à l'empereur qu'il ait sur le champ à s'abstenir de nommer à

quelque dignité ecclésiastique qui que ce soit, sous peine d'anathême; casse, annulle plusieurs nominations, excommunie Othon, évêque de Ratisbonne, Othon, évêque de Constance, Bernard, évêque de Lausanne, etc. et envoie des légats en Allemagne pour informer contre eux et contre Henri, qui l'ayant rencontré à Nuremberg, ne voulurent point lui parler, parce qu'il avait été excommunié par Alexandre. Quelque temps après, ils le somment en personne de comparaître lui-même à Rome, pour y répondre devant Grégoire des crimes dont il l'accusait, ou qu'il s'attendît à être de nouveau séparé de l'église.

Le scélérat en mitre, en soutane, en habits sacerdotaux, encourage les Saxons à se révolter contre l'empereur, leur promet de se rendre au premier jour en Allemagne pour les délivrer de son joug. Il se lie pour cet effet plus étroitement avec la comtesse Mathilde, avec les Normands, alors maîtres de Naples, tous intéressés à affaiblir l'empereur en Italie. La comtesse, craignant l'armée de Henri, donna à titre d'oblation à Grégoire les provinces de Ligurie et de Toscane. L'empereur les revendique, et le pape l'excommunie. Henri, pour obtenir la paix, lui envoie des ambassadeurs. Ce monstre, composé d'inso-

lence, d'attentats et d'audace, les fait traîner en prison, leur fait endurer le froid, la soif et la faim, les en fait sortir, mais pour être promenés couverts de huées dans les rues, et enfin les chassa de Rome, parce que, dit-il, l'empereur devait y venir en personne. Est-ce assez de mépris? est-ce assez endurer d'outrages? Non, l'impudence et la scélératesse ne sont pas à leur comble.

Enfin ce prince perd patience, il assemble une diéte à Worms, composée d'évêques des Gaules, d'Italie et d'Allemagne, qui tous demandent la déposition de Grégoire, et là, par un arrêt solennel, il est dit qu'Hildebrand ayant envahi la papauté par le parjure, l'avarice, l'orgueil, et par tous les crimes; que dans toutes les affaires qui le concernent, il est toujours lui-même témoin, juge, accusateur, juge et partie; qu'il sépare les époux des épouses, préfère les femmes perdues de débauches aux femmes honnêtes, les fornications, incestes, adultères, aux mariages légitimes, ameute les peuples contre les évêques et les prêtres, les excite à la révolte, décide des affaires de l'église et de l'état dans un sénat de prostituées, enfin qu'il veut ôter la vie et l'empire à Henri; pour quoi l'empereur, les évêques, le sénat et le peu-

ple chrétien, le déclarent déposé et indigne à jamais de gouverner l'église : il fut encore déposé par un concile tenu à Pavie.

Hildebrand, de son côté, assigne un concile à Rome, où Roland, prêtre de Parme, lui prononça publiquement l'arrêt de sa déposition ; il pensa être assommé sur la place. Dès le lendemain Grégoire ôte le titre de roi de Germanie et d'Italie à Henri, délie le prince et les peuples du serment d'obéissance ; ainsi Hildebrand fut dégradé par les évêques de Germanie, d'Italie et des Gaules, et Henri par Hildebrand et son clergé. Mais ce boutefeu de Rome savait bien l'effet que devait produire dans ce temps d'ignorance, de malheur et d'orage une excommunication ; aussitôt s'élèvent contre Henri plusieurs princes d'Allemagne, et se révoltent contre lui, se joignent de conseils et de forces aux Saxons rebelles, et remplissent l'Allemagne d'embrâsemens, de carnages, de meurtres, de ruines : les historiens disent qu'ils ne peuvent exprimer l'horreur, l'abomination de ce désordre infernal. Je suis affligé, indigné, quand je vois dans l'histoire les peuples malheureux, stupides et cruels, se battre pour un homme, pour un roi, pour un prêtre !

Ce pape, dont la mémoire doit être abhor-

rée à jamais, voyant pourtant que ses fureurs lui avaient aliéné beaucoup de ses partisans, écrivit une lettre modérée à ceux du parti de l'empereur, leur disant que s'il se repentait, il oublierait le passé et le ramenerait à l'église. Le malheureux Henri voyant ses affaires dans un état déplorable, se détermine, par une résolution inouie cependant, à aller se jeter aux pieds de son indigne persécuteur, et lui demande l'absolution. Il fallait que son infortune affreuse eût altéré les facultés de son ame, pour se résoudre à l'humiliation, aux outrages qu'il endura, pour n'avoir pas su mourir plutôt que de se soumettre à l'abjection horrible que ce pape lui imposa : il faut transmettre à la postérité cet acte d'orgueil et de dégradation.

Cet empereur part de Spire, passe les Alpes, et arrive en Lombardie, s'approche de la forteresse de Canosse, où le réprouvé était avec la comtesse Mathilde, femme diffamée pour ses amours avec lui; il l'a fait prier avec Azo, marquis d'Esthé, et l'Abbé de Cluny, d'intercéder pour lui auprès du pape, de le supplier de lever l'excommunication, et de lui accorder sa grace. La première réponse fut, après beaucoup de vives

supplications, *s'il est vraiment pénitent, qu'il me livre la couronne et les faisceaux de l'empire, et se déclare désormais indigne du nom de roi.* On remontra à ce pape inexorable, à ce juge des enfers, que cet arrêt était trop rigoureux; *hé bien!* dit-il, *qu'il vienne donc, et qu'en obéissant au décret, il efface le crime qu'il a commis, en étant assez osé que d'y désobéir.* On pensa avoir obtenu beaucoup; et ce roi dégradé, dépose les ornemens royaux, le vient trouver au fort de l'hiver, *à jeun, nus pieds, des ciseaux et un balai à la main,* comme se soumettant à être rasé et fouetté. On ne peut concevoir un tel excès d'avilissement, d'insulte et d'audace; on ne pourrait le croire, si l'histoire n'en conservait le souvenir à jamais honteux et ineffaçable. Frémissez, hommes généreux, ce n'est pas tout; il le laissa attendre sa réponse dans cet abject, dans cet horrible état, jusqu'au soir, dans le second enclos de la ville, qui en avait trois; il l'y laissa, et n'en donna point: il revient le second, le troisième jour, et n'obtient rien encore; il le méritait, puisqu'il s'y soumettait: enfin le quatrième, cet exécrable Grégoire consent à le voir; il ordonne à Henri de comparaître dans une as-

semblée générale des princes d'Allemagne, le jour et dans le lieu qu'il indiquerait, et d'y attendre son dernier jugement, lui enjoignit de déposer les ornemens impériaux, de ne se mêler de rien dans l'état, d'éloigner de lui, de chasser tous ceux qui l'avaient auparavant servi, de regarder absous et déliés du serment de fidélité, tous ceux qui le lui avaient fait; et à ces conditions, dit-il, je lève l'excommunication : mais ce barbare n'a pas plutôt marché sur la tête de ce prince malheureux, que son orgueil impitoyable s'accroît de son abjection; joignant la fourbe, la scélératesse à cet excès d'impudence et d'audace, il dépêcha vers les seigneurs allemands, sur-tout vers les Saxons, des gens affidés, par lesquels il leur dit qu'ils ne s'arrêtassent pas à ce qu'il avait fait, *que pour avoir réconcilié Henri avec la cour céleste, il ne lui avait pas rendu le royaume;* tellement que les confédérés, joints aux légats, s'assemblent à Forcheim, en 1077, et d'un commun avis élisent roi Rodolphe, duc de Suabe et de Bourgogne, beau-frère de Henri; le pape lui envoie une couronne d'or avec ce mauvais vers.

*Petra dedit petro, petrus diadema Rodolpho.*

Il excommunie de nouveau Henri ; et par sa bulle du 7 mars , *nous donnons*, dit-il, *le royaume teutonique à Rodolphe , et nous condamnons Henri à être vaincu.*

Henri se rappelle enfin qu'il est homme ; il repasse en Allemagne , ranime son parti, lève une armée : presque toute l'Allemagne est mise, par les deux partis, à feu et à sang ; il assemble trente évêques et quelques seigneurs allemands et lombards à Brixen , et dépose Hildebrand pour la seconde fois ; rencontre Rodolphe , lui livre la bataille, et taille en pièces son armée ; plusieurs évêques restent sur le champ de bataille ; plusieurs, faits prisonniers , sont prêts d'être pendus par les soldats , et doivent la vie à Henri , qui ne voulut point qu'il pérît personne quand le carnage eut cessé. C'eût été un coup de foudre pour tout autre homme que Grégoire ; mais ce houzard noir n'était pas fait pour reculer , il lança anathêmes sur anathêmes ; et comme dans ces jours de sang , de ténèbres, de démence barbare , il passait pour magicien ou pour prophète , il encourage Rodolphe et son parti , et leur promet que Henri mourra dans l'année ; ajoute , *que je ne sois jamais pape , s'il ne meurt avant la saint-Pierre.* Rodolphe, sur

la foi de cette prophétie, revient au combat, et est encore battu ; et telle était la confiance de ses soldats et de lui-même dans cet oracle, qu'il revient six fois à la charge, jusqu'à ce qu'enfin blessé à mort par Godefroi de Bouillon, il perd la bataille et la vie.

Le superbe Grégoire, l'inflexible tyran n'est pas abaissé; il écrit après la déroute entière de son parti à ses plus affidés, qu'ils ne se pressent pas de lui nommer un successeur, qu'ils ne soient assurés de son obéissance *à St. Pierre et à Grégoire son vicaire, qui vit maintenant en chair, et qu'il ne jure qu'il deviendra aussi-tôt qu'il le verra son soldat à toute épreuve.* Mais si l'excès du malheur avait rendu à Henri de l'énergie, les succès achevèrent de relever son ame; il poursuit ses plans et son ennemi, il passe en Italie, mène avec lui Gilbert de Corrigia, archevêque de Ravenne, connu sous le nom de Clément, qu'il avait fait élire pape, se fait absoudre par lui de tous les anathêmes de l'implacable Grégoire; il assiége Rome: Grégoire lui propose encore de venir lui démander pardon; mais le temps des indignes, des incroyables humiliations qu'il avait subies à la forteresse de Canosse était passé. Henri

prend la ville; Grégoire fuit dans le château de Crescence; Robert Guiscard vient à son secours, quoiqu'il eût eu quelques années auparavant sa part des excommunications que Grégoire avait prodiguées. On négocie, on fait promettre au pape de couronner Henri.

Pour tenir sa promesse, il propose de descendre la couronne du haut du château avec une corde, et de couronner ainsi l'empereur. Henri ne s'accommode point de cette ridicule cérémonie; il fait introniser son pape Gilbert, et se fait couronner solennellement par lui.

Cependant Robert Guiscard ayant reçu de nouvelles troupes, cet aventurier, ce brigand plus nouveau que l'empereur, dont les ayeux avaient usurpé l'empire sur les Romains, qui eux-mêmes avaient envahi, volé le territoire de l'Italie et des Germains; ce Guiscard force Henri à s'éloigner, et tire le pape du château St. Ange, devient à la fois son protecteur et son maître, et l'emmène à Salerne, où il demeura prisonnier de ses libérateurs, mais toujours parlant en maître absolu de l'église, des empires, des peuples et des rois, désignant un successeur d'un trône dont ses crimes l'avaient chassé. Il mourut au mois de mai 1085, de désespoir

d'avoir été forcé de quitter Rome qu'il avait remplie de scandales, de meurtres, d'empoisonnemens, et de tout ce que la scélératesse intrépide, audacieuse et barbare pouvait entreprendre au nom du Dieu qu'il outrageait, à l'ombre des autels qu'il avait souillés du sang versé par ses mains sacriléges, et qu'il avait fait répandre en Allemagne et en Italie. Il fut dissolu, superbe, vindicatif, inexorable, fourbe à l'excès, barbare sans pitié, despote, lâche et impitoyable; il fut enfin un des tyrans sacrés dont on doit conserver un souvenir à jamais effrayant.

## VICTOR III, CLXIIe. PAPE.

An 1086. Victor, nommé auparavant Didier, abbé du mont Cassin, cardinal, fut promu à la dignité pontificale, non par l'élection du clergé et du peuple romain, mais par la faction de Mathilde et des Normands, qui alors dominait dans Rome; et tint le trône de l'église un an et quatre mois.

Après avoir été ainsi porté dans la chaire de St. Pierre, comme successeur de Grégoire, il commença, en dépit du pape Clément, nommé par l'empereur, à marcher sur les traces de son indigne persécuteur. Il excom-

munie Hugues, évêque de Lyon, un des trois que ce Grégoire avait désignés pour lui succéder avec Richard, abbé de Marseille; il avait lancé de nouveaux anathêmes contre Henri et son pape; Benno l'appelle *le laquais d'Hildebrand.*

Plusieurs auteurs disent qu'il mourut de poison; qu'il lui fut mis dans son calice par un diacre qui lui servait sa première messe.

Les guerres civiles, intestines, dont le génie farouche d'Hildebrand développa les germes, ont attiré sur l'empire des calamités affreuses. Des races de comtes, de ducs, y ont péri. L'Allemagne entière a changé de face pendant cette anarchie cruelle. La Suabe, la Franconie, la Saxe, furent désolées sous le règne du malheureux Henri.

## URBAIN II, CLXIII. PAPE.

An 1088. URBAIN était natif de Toscane, et s'appelait, auparavant d'être élu pape, Othon. Il avait été moine de Cluny, sous Hildebrand. Il dut sa nomination au pontificat aux mêmes moines que Victor; il le tint environ deux ans. Successeur, héritier des plans audacieux de Grégoire, il attisa

de ses mains impies le feu qu'avait allumé son maître, et dont le foyer s'étendait de Rome au fond de la Germanie. Il troubla l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il excommunia de nouveau Henri et le pape Clément III, parce qu'il avait été élu par lui. Le monde entier était agité par les fureurs des prêtres qui voulaient écraser les peuples. Il ne voulut absoudre aucuns de ceux excommuniés par Hildebrand.; au contraire, il assembla cinq synodes, le premier à Melphi, le second à Troie dans la Pouille, le troisième à Plaisance, le quatriéme à Clermont, le cinquième à Tours, dans lesquels il confirma tout ce qu'avait fait ce pape réprouvé. Il voulut corroborer par de nouveaux décrets tout ce que la fourbe et la violence avaient acquis au siége de Rome. Il s'unit à Mathilde, et arma d'une haine implacable contre l'empereur tous ceux de son parti; il seconda cette femme dissolue, esclave et dupe des papes, qu'elle ne croyait que protéger. Son génie inquiet voulait être quelque chose; ses immenses richesses leur furent prodiguées pour déchirer l'empire, pour semer les discordes, les haines; remplit sa vie et celle de toute sa famille de soucis, d'affreuses amertumes, de malheurs épouvantables.

Il autorisa cette vermine sacerdotale, ces moines de toutes couleurs, qui nous ont rongé si long-temps. Il excita les princes chrétiens à s'armer contre les infidèles pour recouvrer Jérusalem, voulant commander en maître à l'Europe déserte et vide d'habitans, vide de defenseurs. Il part de Rome, où il avait soulevé contre lui une partie des Romains, vient en France, assemble un concile universel à Clermont. Il y fit une harangue qui fut efficace; et aussi-tôt il s'enrôla plus de trois cent mille combattans. Les noms des preux chevaliers qui se croisèrent sont assez connus. Ce fut lui qui, le premier renversa l'Europe sur l'Asie. Combien de sang, grand Dieu! ont fait répandre Hildebrand et Urbain, le premier en Allemagne et dans l'Italie, le second dans la Palestine, dans la Syrie, pour recouvrer, disait-il, Jérusalem, mais pour conserver, augmenter sa puissance impitoyable! Il fut le premier qui donna aux pontifes le plan de cette politique infernale, d'envoyer les princes de l'Europe, dont ils voulaient se défaire, en Asie, dans l'Afrique, à la tête des farouches et malheureux chrétiens qu'ils faisaient exterminer; il a péri peut-être cinq ou six millions d'hommes dans dix

ou douze croisades, toutes prêchées par des fourbes, par des papes. Les lieutenans d'Urbain furent, Gautier-sans-Avoir, l'hermite Pierre, et un moine allemand, nommé Godescald; ces trois révérends fous, instrumens de la rage du pape, prennent leur chemin par l'Allemagne, suivis d'une armée de vagabonds.

Comme ces voleurs en front de bandière portaient la croix pour étendard, et n'avaient point d'argent, et que les Juifs qui faisaient tout le commerce d'Allemagne en avaient beaucoup, ces réprouvés les égorgent, les brûlent à Worms, à Cologne, à Mayence, à Trèves, et dans plusieurs autres villes; enfin ils pillent, ruinent, ravagent, massacrent, livrent tout sur leur passage au fer, à la flamme, jusqu'à ce que, passant par la Hongrie, ils furent presque tous exterminés.

L'empereur Henri IV tient une diète à Aix-la-Chapelle, où il fait déclarer son fils aîné Conrad, révolté contre lui, indigne de jamais régner. Le pape l'absout de sa révolte. *il veut*, dit ce malheureux père, dans l'assemblée de Cologne, *m'ôter l'empire et la vie*. Eh! c'est cet Urbain qui l'absout, qui devait être gardien de la fidélité, de l'amitié filiale et paternelle, qui appuie un

fils ingrat contre un père, contre un père malheureux ! Mais ses infortunes affreuses étaient l'ouvrage de ses indignes prédécesseurs et de lui-même. Avançons dans ce chaos horrible de haines, de vengeances, d'atrocités sacerdotales, et tâchons d'arriver à un temps du moins plus tranquille. Mais ces jours, pour être plus calmes, n'en sont que plus honteux ; la nature, sous ce beau ciel, semble être vaincue ; mais, tremblez tyrans, elle ne le sera pas toujours. La Liberté, les dieux de Rome sont terrassés ; mais frémissez qu'un souffle, que son génie ne sorte des tombeaux de Caton, de Brutus !

## PASCHAL II, CLXIV. PAPE.

An 1099. Ce moine, disciple d'Hildebrand, et héritier, non pas de ses talens, mais de sa scélératesse, commence son pontificat par excommunier le trop célèbre et infortuné Henri IV. Ses faibles lieutenans en Italie lui opposent en vain des anti-papes.

A son exaltation, il se couvrit du manteau de pourpre des empereurs, et la triple couronne en tête, le sceptre dans les mains, ceint d'un large baudrier où pendaient sept clefs et les sceaux de l'empire, il se montra

au peuple, et marcha dans Rome, monté sur un cheval blanc, suivi d'une immense multitude.

Ce prêtre de Satan, tandis que les princes chrétiens sont occupés en Asie, à leur sainte et barbare extravagance, s'occupa en Europe à soulever les peuples, à les armer les uns contre les autres ; sème, remplit de nouvelles perfidies, de nouveaux outrages le règne de Henri. Il déposa, excommunia tous les évêques, abbés qui avaient été nommés par l'empereur, et tous ceux qui avaient aspiré au pontificat.

Henri promet d'aller à la terre sainte, c'était le seul moyen alors de gagner tous les esprits, mais non de désarmer la rage de ce prêtre ; il soulève le fils contre le père, et met dans ses mains des armes parricides, et le relève de l'excommunication qu'il a, dit-il, encourue, *pour avoir été fidèle à son père* ; il fait soulever contre lui plusieurs seigneurs saxons et bavarois, les partisans du pape et de ce fils dénaturé, assemble un concile et une armée : on y confirme ce qu'on appelle *la trève de Dieu*, monument de l'horrible barbarie de ces temps-là ; cette trève était une défense aux seigneurs et aux barons, tous en guerre les uns contre

les autres, de se tuer les dimanches et les fêtes.

Le fils de Henri proteste dans le concile qu'il est près de se soumettre à son père, si son père se soumet au pape; le parti de ce fils révolté, que dirigeait ce prêtre impitoyable, se fortifie : l'empereur écrit en vain au pape, qui ne l'écoute pas. Ce monstre, esclave du pontife, feint de se réconcilier avec son père, il lui demande pardon les larmes aux yeux, et l'ayant attiré près de Mayence, dans le château de Bingenheim, il l'y fit arrêter, et le retint prisonnier. La diète de Mayence se déclare pour le fils dénaturé contre le père, et il est couronné; mais les malheurs épouvantables du père, joints à l'inflexible dureté du fils hypocrite et barbare, lui rendirent quelques partisans. L'évêque de Liége, le duc de Limbourg, le duc de la Basse-Lorraine, protégeaient l'empereur; le comte de Hainaut était contre lui. Paschal lui écrit : *Poursuivez par le fer et par le feu Henri, chef des hérétiques, et ses fauteurs ; vous ne pouvez offrir à Dieu de sacrifices plus agréables.*

Enfin cet empereur meurt assiégé, accablé de douleur, en s'écriant : *Dieu des vengeances, vous vengerez ce parricide!*

L'inimitié, la haine implacable du pape survécurent à sa fin déplorable; il écrivit à ce fils aveugle et barbare de déterrer le corps de son père excommunié ; qu'il fallait qu'il fût cinq ans privé de la sépulture, et rejeté hors de l'église : et ce fils obéit, il obéit à sa voix infernale! Le scélérat mitré pille, rançonne, vole laïcs, évêques, fait argent de tout; fait exhumer le corps de Guibert, archevêque de Ravenne, qui avait été élu pape par l'empereur Henri IV, du temps d'Hildebrand, six ans après, et le fait jeter à la voirie. Réjouissez-vous, monstres qui habitez le Tartare, Néron, Caligula, Clovis, Clothaire, vous tous renommés parmi les scélérats, qui avez laissé une horrible mémoire : vous avez été vaincus par ces trois papes, Grégoire, Urbain, Paschal; et nous en trouverons encore qui leur disputeront d'exécrables forfaits.

La première chose que fit Henri V, est de maintenir le droit des investitures, contre lequel il s'était élevé pour détrôner son père.

Le pape vient en France, et va jusqu'à Châlons en Champagne, pour conférer avec les princes, les évêques allemands, qui y viennent au nom de l'empereur ; tout ce qu'on y résout ne sert à rien.

Henri V envoie à Rome des ambassadeurs et une armée ; il promet, par un acte encore conservé au vatican, de renoncer aux investitures, de laisser aux papes tout ce que les empereurs leur ont donné : on lui fait promettre de ne tuer ni mutiler le souverain pontife. Par le même acte, Paschal promet d'ordonner aux évêques d'abandonner tous leurs fiefs relevans de l'empire. Les brigands impériaux et pontificaux se donnaient mutuellement ce qui n'appartenait qu'au peuple, qui a toujours été dépouillé, volé par des tyrans et des prêtres.

Henri V, lassé de toutes ces contestations, veut être couronné sans aucune condition ; la dispute se passe dans l'église de saint-Pierre, pendant la messe, et à la fin l'empereur fait arrêter le pape par ses gardes

Il se fait un soulévement dans Rome par ses créatures. L'empereur se retire hors de la ville, et revient avec de nouvelles troupes, entre dans Rome à main armée, donne un combat sanglant, tue beaucoup de Romains et de prêtres, et emmène Paschal prisonnier ; il devint plus doux en prison qu'à l'autel ; il fit tout ce que l'empereur voulut. Henry V reconduit ce saint brigand à la tête de son armée ; le pape couronne l'empereur, et

lui donne en même-temps la bulle, par laquelle il lui confirme les investitures ; il rompit une hostie, en donna la moitié à l'empereur, et mangea l'autre, en disant : *Comme cette partie du sacrement est divisée de l'autre, que le premier de nous deux qui rompra la paix, soit regardé comme un réprouvé, et séparé du royaume de Jésus-Christ.* Nous allons voir dans l'instant sa sacrilége audace enfreindre un serment si solennel.

Il assemble aussi-tôt un concile dans la basilique de Saint-Jean de Latran, où il casse, annulle, tout ce qu'il a fait. Eh ! c'est ainsi que ce prêtre parjure, imposteur, garde la foi des sermens ! Mais il avait apprêté des affaires à Henri en Allemagne ; une faction aidée du pape, et à la tête de laquelle était Lothaire, duc de Saxe, lève l'étendart contre l'empereur. Ses ennemis les plus acharnés et les plus dangereux sont trois prêtres ; Paschal en Italie, l'archevêque de Mayence, qui bat quelquefois ses troupes, et l'évêque de Vurtzbourg, Erland qui, envoyé par lui contre les ligueurs, le trahit et prend parti pour eux. La fameuse comtesse Mathilde meurt, après avoir renouvelé la donation de tous ses biens à l'église. L'em-

pereur Henri V déshérité par sa cousine, excommunié par le pape, va en Italie pour se venger de lui, et prendre possession des terres de Mathilde ; il entre dans Rome, et Paschal s'enfuit chez les brigands de la Neustrie, alors princes de Calabre, de la Pouille, de Naples et de la Sicile; le pape, par leur moyen, rentre dans Rome ; il y entre, non pas en pasteur, mais en brigand, à la tête d'une armée.

Mais enfin la nature vengea les hommes ; ce monstre meurt, après avoir rempli l'Italie, l'Allemagne, de scandales, de perfidies, d'attentats, après avoir, comme son prédécesseur, fait verser le sang des malheureux chrétiens dans les trois parties du monde.

## GELASE II, CLXV[e]. PAPE.

An 1118. JEAN de Gaiette, appelé Gelase, à son exaltation au pontificat, est élu par les seuls cardinaux, Cincio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur, entre dans le conclave les armes à la main, saisit le pape à la gorge, l'accable de coups, et le fait prisonnier. Mais le peuple se soulève en sa faveur, et le délivre. L'empereur envoie des troupes à Rome ; Gelase s'enfuit à Gaiette le lieu de sa naissance. Henri

nomme un autre pape, qu'il appela Grégoire VIII, et s'en retourne aussi-tôt en Allemagne. Gelase excommunie l'empereur et l'anti-pape, et envoye l'évêque Prénestin pour publier l'anathême dans ses états, et revient secrétement à Rome; il fut bientôt reconnu, et étant, avec beaucoup de peine échappé, il se réfugia en France, y assembla un concile, espérant soulever de sa retraite l'Allemagne contre l'empereur, aidé de Louis-le-Gros, ayant l'exemple de tous nos rois, dépravés ou imbécilles, qui avaient toujours servi la rage pontificale. Ce fut encore un schisme, un scandale dans l'église, qui continuera sous son successeur. Il mourut à Cluny, sans avoir pu exécuter ses projets, après qu'il se fut écoulé un an et six mois après sa nomination.

## CALIXTE II, CLXVI^e. PAPE.

An 1119. Les cardinaux qui étaient au concile assemblé par Gelase, élisent, conjointement avec les évêques, et même avec des laïcs romains qui s'y trouvaient, Gui de Bourgogne, archevêque de Vienne; il prend le nom de Calixte. Mais quelle nomination, que celle faite hors de Rome, sans le consentement du peuple romain, du clergé, du sénat,

nat, de l'empereur! Son exaltation fut pourtant ratifiée depuis par les Romains, les ayant corrompus, dit Aventin, à force d'argent qu'il avait emprunté de toutes parts.

Il envoie Cunon, évêque de Préneste, en Allemagne, pour exciter les peuples contre Henri V, leur disant qu'il était rejeté de l'église, que tout était permis contre un hérétique. Il tint divers conciles à Cologne, à Fritlar, disant que c'était pour réconcilier le sacerdoce avec l'empire, mais pour le remplir de confusions, de haines, de fureurs, d'anarchie, et pouvoir pendant ces temps malheureux asseoir, consolider ses prétentions odieuses. Enfin, Henri lassé de ces querelles si souvent barbares et sanglantes pour les investitures, renonça, en termes exprès, à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait investir. Calixte voulut que cette rénonciation, qui accroissait l'insolence pontificale, en faisant une brèche irréparable à l'autorité impériale, fût proclamée comme une victoire signalée à son de trompe, en pleine campagne, le long du Rhin, où il eut soin de faire assembler le peuple de toutes parts. Les lettres qui la contenaient furent suspendues avec faste dans l'église de Latran.

Le pape ou anti-pape Grégoire VIII res-

tait à Sutri; Calixte, de retour de France, engagea ses gens à le lui livrer; quand, par cette indigne perfidie, il fut dans ses mains, ce pape inexorable, loin de lui pardonner, il le pouvait sans danger, il était vaincu, le fit attacher sur un chameau, la face tournée vers la queue, couvert de peaux de chèvres crues et sanglantes, le fit ainsi traverser la ville, chargé de malédictions par des gens diffamés, perdus de dettes et de crimes, gens sans aveu, sans honneur, qui, pour un morceau de pain, sont toujours aux ordres des tyrans, et le condamna à une prison perpétuelle, dans les montagnes de la Campagne; et pour joindre tous les outrages de l'orgueil à cette infamie, on le peignit foulé aux pieds de Calixte. Eh! c'est cet homme si superbe, c'est le successeur de ce Grégoire qui avait tenu le siége de Rome trois ans entiers avant lui, c'est ce scélérat heureux qui traite avec cette indignité son prédécesseur, dont tout le crime était d'avoir été nommé par l'empereur, et vaincu par l'ascendant de Louis-le-Gros!

Les malheurs de l'Europe étaient au comble. La guerre civile désolait la Bohême, la Hongrie, l'Alsace, la Hollande; une discorde infernale troublait l'église; la France, l'Ita-

lie, l'Allemagne, l'Europe entière n'était hérissée que de tours, de châteaux forts, de nids à tyrans; le peuple était descendu dans le dernier degré d'esclavage, d'opprobre et de malheur.

Henri V meurt à Utrecht, laissant après lui la mémoire d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet, d'un mauvais maître, et enfin d'un fils dénaturé, parricide.

## HONORIUS II, CLXVII. PAPE.

An 1124. Sur la fin de l'année 1124, succéda à Calixte, Lambert, évêque d'Ostia; il fut nommé Honorius : il avait bien contribué à faire consentir Henri à céder au pape le droit des investitures. Henri étant mort sans enfans, l'empire fut déchiré; les uns tenaient pour Lothaire, duc de Saxe, les autres pour Conrad, duc de Suave; et tandis qu'ils remplissent l'Allemagne de sang, de carnage, d'embrâsemens, de ruines, Honorius et ses successeurs ne perdent pas leur temps.

Il poursuit les Normands dans la Pouille, seuls obstacles à l'orgueil des papes en Italie. Il arme tous les grands contre eux, il donne rémission des plus grandes énormités à ceux qui mouraient pour lui dans cette guerre

sacrée, et accorde seulement rémission de la moitié à ceux qui n'y mouraient pas. Est-ce là abuser par une scélératesse de la stupidité malheureuse dans laquelle on a plongé les humains? Comment n'a-t-il pu se trouver dans le pays de Cicéron, d'Atticus, de Lucrèce, pas un seul homme qui ait dit aux Romains, c'est un scélérat qui vous trompe? Comment ne s'en est-il pas trouvé depuis quinze cents ans un seul à ce capitole, où Caton et Brutus firent entendre les fiers accens de la vérité, de la liberté?

Cet Honorius, qui voulait vendre ses indulgences pour prix du sang des chrétiens, ne trouvant pas à s'en défaire comme il aurait voulu, ces brigands venus de la Neustrie résistant à ce brigand de Rome, il s'arrangea avec Roger, usurpateur de la Pouille et de la Calabre sur son cousin, légitima son vol, à condition qu'il les déclarerait relevant du siége apostolique. Que les habitans de ces riches campagnes eussent fait valoir leurs droits indignement violés par ces Normands, rien de plus juste, de plus généreux, rien de plus digne de l'estime de tout homme en qui la servitude n'a pas brisé le ressort de l'ame, le ressort de la nature; mais qu'un prêtre, mais qu'un pape se soit entendu avec le cou-

sin d'un brigand pour lui ravir ses dépouilles, c'est ce qui doit indigner à jamais.

Arnould, archevêque de Lyon, étant allé à Rome, et s'élevant avec force contre les débordemens, les scandales, les attentats qui souillaient et le clergé et la chaire pontificale, fut assassiné; et cet Honorius est justement accusé de cet assassinat. S'il ne l'a pas ordonné, il l'a du moins approuvé en le laissant impuni, en ne poursuivant pas les meurtriers. C'est bien une preuve morale qu'il en est fauteur et complice.

## INNOCENT II, CLXVIII^e. PAPE.

An 1138. Après la mort d'Honorius commencèrent un schisme abominable, des troubles affreux, des haines, de nouveaux scandales dans l'église romaine. Rome entière se partage en deux factions; l'une élit Grégoire, fils de Vido, et fut nommé Innocent; l'autre Pierre, fils de Pierre Léon, qui fut le premier consacré, et nommé Anaclet II. Innocent, après s'être fait sacrer par l'évêque d'Ostia, fut obligé de se sauver dans les tours des Frangipans, rivaux de Pierre de Léon, et enfin de quitter la ville. Anaclet s'empara du vatican, des couronnes, calices, croix et crucifix d'or, et autres ornemens d'un très-grand prix, qu'il

fit fondre et monnayer pour satisfaire à ses promesses. Innocent n'en eût pas fait moins s'il avait pu s'en saisir. N'est-on pas indigné quand on considère que ces spoliateurs, que ces voleurs publics prenaient le titre de pasteurs des chrétiens?

Innocent s'embarque avec ses cardinaux, et vient à Pise, et de là excommunie Anaclet, et dépêche en France des légats, qui exposent à Louis-le-Gros ses raisons, et s'efforcent de les faire valoir. On assemble un concile à Etampes, pour décider entre ces deux papes. St. Bernard tint pour Innocent; c'était avoir gain de cause, que d'avoir de son côté ce moine fourbe, intrigant, voleur du bien des imbécilles. Le roi envoya une ambassade à Innocent, pour le prier d'accepter un asile en France. Comme la perfidie faisait toute la politique et la religion de la cour, elle était bien aise de pouvoir obliger un pape, qui pouvait dans la suite avec elle opprimer, ruiner, saccager les peuples d'Italie.

Alors les deux concurrens, les deux antipapes mirent tout en œuvre pour fortifier leur parti et faire triompher leur cruelle audace. Anaclet fulminait ses anathêmes, de Rome, contre Innocent et ceux de son parti.

Innocent foudroyait Anaclet, de Clermont et de Reims. Anaclet donne le titre de roi à Roger, héritier des voleurs normands, et spoliateur perfide du bien de son cousin. Anselme, archevêque de Milan, tous les évêques de Lombardie s'accordent avec lui. Si Bernard était pour Innocent, Signoret, abbé du Mont-Cassin, était pour Anaclet, et tous ceux de son ordre : il le soutenait en Italie, où le point était de revenir pour tenir le siége de Rome.

Innocent, par le moyen de St. Bernard, ce moine, le plus moine du monde, parvint à avoir à Liége une entrevue avec Lothaire, empereur. Il y fut conclu que le pape le couronnerait aussi-tôt qu'il l'aurait rétabli sur le trône pontifical. Innocent va l'attendre à Pise, où, l'année d'après, c'étoit en 1133, Lothaire le vint joindre avec une armée, d'où il le mena droit à Rome. Alors Anaclet et ses partisans gagnent les tours, ne pouvant rester maîtres de la ville; et Lothaire est couronné par les mains d'Innocent, au Latran. Là il déclare être l'homme du pape, son vassal, attaché à son fief, et moyennant cette soumission, *qu'il recevait en don la couronne*. Est-ce assez de bassesse pour obtenir un titre d'esclave! Voilà l'esprit de ces brigands; il

n'a pas changé depuis ce temps jusqu'à nos jours. Les hobereaux de France sont les singes de cette misérable comédie; ils consentent d'être valets, d'être esclaves, pour conserver des titres plus faux, plus vains, plus ridicules, pour avoir l'honneur de s'avilir.

Lothaire s'en retourne en Allemagne; aussitôt les partisans d'Anaclet font une sortie sur ceux d'Innocent, et le font résoudre à quitter Rome. Il se retire à Pise, et y tient un concile, en l'an 1134. Il n'y fut nullement question de la réforme de l'église, mais on y excommunia de nouveau Anaclet. Lothaire revient encore en Italie, à la sollicitation de Bernard, avec une armée plus formidable que la première, pour chasser Anaclet, ou plutôt forcer Roger de Sicile à l'abandonner. C'est un chaos de prétentions révoltantes, d'audace, d'insolence, de ridicules et d'outrages, d'Innocent envers Lothaire, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1137; peu de temps après mourut Anaclet. Le pontificat demeura enfin à Innocent, qui assembla un grand concile, dans le palais de Latran, en 1139, où il ne fut question que d'exécrer la mémoire d'Anaclet, et de tous ses adhérens, briser ses ordinations, et tout ce qu'il avait fait.

Restait Roger, duc de Calabre, et de la Pouille, usurpateur sur son cousin de la Sicile, que le pape et les péres du concile voulaient réduire. Pour en venir à bout, ils assemblérent une armée. Innocent voulut la conduire en personne. Il assiége Roger, à Castelgallutz; le prince de Tarente son fils vole au secours de son père, prend ce pape impie, et tous les prélats qui étaient dans l'armée, et les emmène à Naples. Là, il fallut composer; il consent d'absoudre Roger de l'excommunication lancée contre lui, de le reconnaître pour légitime possesseur de la Sicile, de la Pouille et de la Calabre, toujours à condition de l'hommage et d'une redevance au St. Siége. Il mourut de désespoir, de rage de ce que les Romains se ressouvinrent qu'ils étaient hommes, et qu'ils voulurent rétablir l'ancien gouvernement républicain; il employa toutes sortes de moyens pour les rappeler; prières, menaces, anathémes, tout fut vain: ils rétablissent le sénat, ordonnent de la paix, de la guerre, s'emparent du Capitole, rásent des tours dont ces tyrans abusaient contre eux; cet état dura environ 45 ans. On ne connoîtra dans cette histoire effrayante que l'avarice, la fourbe, le vol et la scélératesse.

Malheureux chrétiens ! malheureux humains ! vous aurez de la peine à croire tant d'horreurs ! Eh bien ! tout ce que je vous trace n'est qu'un tableau très-raccourci des crimes, des attentats, des énormités des scélérats sacrés qui ont tyrannisé l'église; lisez, parcourez les funestes annales, et vous en serez convaincus. Trop heureux si mes veilles peuvent briser vos doubles chaînes, peuvent vous délivrer de l'esclavage effroyable où vous ont plongés et les rois et les prêtres ! Songez que vous avez encore près de six cents ans de crimes affreux, de malheurs inouis à parcourir! Et songez qu'ils sont leur ouvrage ! Songez que, dans les révolutions des siècles, il n'est pas un pouce de terre qui n'ait été écrasé sous la verge sacerdotale, et sous le sceptre des tyrans!

## CELESTIN II, CLXIX[e]. PAPE.

An 1143. Celestin succède à Innocent, gouverne l'église cinq mois, réduit aux seules fonctions sacerdotales, et meurt de la peste.

## LUCIUS II, CLXX[e]. PAPE.

An 1144. Le peuple, non content d'avoir rétabli le sénat, lui donne pour chef un pa-

trice, se saisit de tous les péages, droits, tant de la ville que du pays, et réduit le pape aux oblations et décimes, comme les anciens prêtres et pontifes. Le premier patrice fut Jourdain, fils de l'anti-pape Pierre de Léon. Lucius assiége les sénateurs au Capitole, et est tué aux pieds de ses murailles.

Si tout individu qui s'oppose à main armée à l'exécution de la volonté générale, qui compromet, expose la sûreté, le salut du corps social, doit attirer sur sa tête le châtiment que la loi décerne contre un parricide national, à combien plus forte raison un prêtre, un pape imposteur est-il coupable d'avoir voulu arrêter l'effet du vœu national! S'il eût triomphé sur des ruines, sur les cadavres expirans des citoyens, son crime serait irrémissible, on lui devrait des exécrations éternelles; il fut vaincu et tué: sa mort l'a peut-être expié.

## EUGENE III, CLXXI^e. PAPE.

An 1145. Il y eut encore une grande émeute pour son élection. Les cardinaux l'élurent, mais les sénateurs et le peuple romain s'opposèrent à sa consécration, sur son refus de ratifier tout ce qu'ils avaient fait. Il sortit pendant la nuit de Rome avec ses cardinaux. Leurs

maisons furent pillées, démolies. On jugea que le pape ne devait avoir dans la ville que ce qui concernait le culte des autels. St. Bernard leur écrivit des lettres très-âpres, et engagea Conrad à rétablir Eugène par le fer, par le feu, par le carnage. Ce saint, jadis si révéré parmi la vermine des cloîtres, ne fut qu'un fourbe adroit, enflé d'orgueil, protecteur intéressé des papes, assassin des malheureux chrétiens qu'il envoya en Syrie, en Palestine, se faire égorger; ce Bernard n'est aux yeux de la raison qu'un scélérat canonisé. Dans une lettre qu'il écrivit à Eugène, il lui dit, qu'en France, *les villes et châteaux sont épuisés d'hommes, à peine, de sept femmes, y en a t-il une à qui il reste un mari*, et se réjouit avec lui du merveilleux effet de ses prédications. Il ne revint presque personne de cette expédition injuste, extravagante et barbare; eh! c'est à la voix de Bernard et d'Eugène qu'il a péri dans cette guerre abominable au moins deux millions d'hommes! eh! ce sont ces deux grands assassins que les chrétiens ont pu invoquer, eux qui sont descendus jusqu'au fond du Tartare, s'il existe, après la mort, des tourmens éternels pour les crimes contre les nations et la nature!

Cet Eugène fut non seulement la trompette du carnage qui se fit en Asie, mais il publia encore une croisade contre les peuples du Nord, armant peuples contre peuples, le Nord contre le Nord, le Midi contre le Midi; jamais les furies, les démons de la guerre n'ont ainsi secoué sur l'Europe leurs torches sanglantes. Eh! pourquoi tant de fureurs, tant de carnages? parce qu'il voulait régner parmi l'horreur, la confusion. L'abandon de toutes les loix, la morale, la justice, l'équité, les droits les plus simples de l'homme sont méconnus; la perfidie, la force, la férocité tiennent lieu de tout. Ce pape, le scandale de l'humanité, de la nature, voulut, comme Lucius, forcer les Romains, les armes à la main, à obéir à sa volonté isolée et tyrannique. Mais cet acte de démence et de fureur sacerdotale, fut réprouvé du ciel. On voit que n'ayant point d'asile à Rome, il troublait l'Europe entière, que son génie infernal planait encore sur les ruines dont il s'était environné. Il commande en France, en Allemagne, et ne peut être obéi à Rome. Il meurt enfin peu de temps avant Bernard, après avoir avec lui mis en œuvre tout ce que peuvent l'ambition, la cupidité, le désir inexorable de régner, après avoir,

pour y réussir, envoyé presque tous les princes de l'Europe, en Asie, après avoir armé ce qui en restoit les uns contre les autres, après avoir rougi les plaines, les rochers, les déserts de la Syrie, du sang des hommes.

## ANASTASE I$^{er}$., CLXXII$^{e}$. PAPE.

An 1153. ANASTASE est élu par les seuls cardinaux, et démeurant paisible au Latran, laissa faire aux Romains tout ce qu'ils voulurent, et se renferma dans les soins de son ministère. Son règne fut trop court pour le bonheur, pour la paix de l'église. Il ne vécut qu'un an et quatre mois après son exaltation.

## ADRIEN IV, CLXXIII$^{e}$. PAPE.

An 1154. CET Adrien si fier, ce pape si superbe, était né Anglais, fils d'un mendiant, long-temps mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines en Dauphiné. Il ne veut point être consacré à Latran, que le peuple n'ait chassé Arnaud de Brescia, qui avait prêché contre le luxe des prêtres et les débordemens des pontifes, qu'il n'ait cassé le sénat qu'il avait établi. Le peuple

;énéreux refuse l'un et l'autre; il quitte
Rome et se retire à Orvietto.

Frédéric-Barberousse venait en Italie pour
e faire couronner; il investit Anselme de
Havelbourg de l'archevêché de Ravenne, et
ui donne l'exarchat. En conséquence, il
rend le titre *de serviteur des serviteurs,
rchevêque et exarque de Ravenne.* Cette
lomination donnait déjà bien de l'ombrage
Adrien, qui cependant vint trouver l'em-
ereur à Viterbe. Il était protégé par le roi
le Naples et de Sicile, devenu son vassal,
nais voisin dangereux.

Adrien, enfermé dans la forteresse de
Citta-di-Castello, s'accorde pour le couron-
ement comme on capitule avec un ennemi.
Jn chevalier, armé de toutes pièces, vient
ui jurer sur l'évangile que ses membres
t sa vie seront en sûreté; et Frédéric, par
ine lâcheté qui déshonore sa mémoire, lui
ivre ce fameux Arnaud de Brescia, que le
euple romain plus fier, plus généreux,
vait réfusé de lui livrer; et Adrien par une
lus grande indignité, par une barbarie qui
oulevra tous les siècles, le fait brûler vif
omme un hérétique; et toute son hérésie,
ous ses crimes, étaient d'avoir prêché
ontre les abominations de la cour de

Rome, d'avoir parlé aux Romains le langage de la liberté. C'était un homme d'un grand caractère, que deux tyrans immolaient.

Le pape va au-devant de l'empereur, qui devait, suivant une bassesse indigne, non pas d'un empereur, mais d'un simple particulier, lui baiser les pieds. Lui baiser les pieds, grand Dieu! quel mélange affreux, quel excès inoui d'opprobre et d'orgueil! Eh bien! ce n'était pas ce qui révoltait l'empereur; il y consentait, mais ne voulait pas conduire la haquenée par la bride et lui tenir l'étrier. Il le pouvait bien sans doute après s'être avili aux pieds d'un prêtre, aux pieds d'un pape, aux pieds d'un homme. Mais enfin il refuse; les cardinaux s'enfuient dans Citta-di Castello, comme si le signal de la guerre civile eût été donné. On lui remontra que Lothaire s'était soumis à cet affront sacerdotal. Alors il s'y résolut; mais s'étant trompé d'étrier, il en fut repris par le pape avec humeur; il répondit qu'il n'avait point appris le métier de palfernier. Il sentait donc cette bassesse, et il s'y soumettait! Bassesse, en ce que c'était l'orgueil qui l'exigeait; car nul état ne déshonore, c'est un échange de services, ou de l'équivalent. C'était en effet un triomphe pour

la

la fierté, de voir un empereur tenir l'étrier à un mendiant, fils d'un mendiant, devenu évêque de Rome, où cet empereur prétendait commander.

Le peuple romain parla à Frédéric en souverain, Frédéric lui répondit en tyran.

Il fut sacré empereur le 18 juin 1155, le peuple se souleva parce que le pape l'avait couronné sans son ordre et celui du sénat; ses réclamations étaient justes; personne n'avait le droit de lui donner un empereur que lui-même, s'il voulait en avoir: il y eut beaucoup de sang répandu; d'un autre côté, le pape écrivait dans toutes ses lettres, qu'il avait conféré à Frédéric le bénéfice de l'empire, et fit exposer en public un tableau, qui représentait Lothaire aux genoux du pape Alexandre II, tenant les mains jointes entre celles du Pontife, ce qui était la marque distinctive de la vassalité; l'inscription du tableau portait en deux vers latins:

*Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de Rome, devient vassal du pape, qui lui donne la couronne.* Frédéric se plaint du terme de *bénéfice* dont le pape se servait en parlant de l'empire, et du tableau où Lothaire était représenté vassal du saint siége; un légat lui répond, *Si vous ne tenez pas l'empire*

Malheureux chrétiens ! malheureux humains ! vous aurez de la peine à croire tant d'horreurs ! Eh bien ! tout ce que je vous trace n'est qu'un tableau très-raccourci des crimes, des attentats, des énormités des scélérats sacrés qui ont tyrannisé l'église; lisez, parcourez les funestes annales, et vous en serez convaincus. Trop heureux si mes veilles peuvent briser vos doubles chaînes, peuvent vous délivrer de l'esclavage effroyable où vous ont plongés et les rois et les prêtres ! Songez que vous avez encore près de six cents ans de crimes affreux, de malheurs inouis à parcourir ! Et songez qu'ils sont leur ouvrage ! Songez que, dans les révolutions des siècles, il n'est pas un pouce de terre qui n'ait été écrasé sous la verge sacerdotale, et sous le sceptre des tyrans !

## CELESTIN II, CLXIX[e]. PAPE.

An 1143. Celestin succède à Innocent, gouverne l'église cinq mois, réduit aux seules fonctions sacerdotales, et meurt de la peste.

## LUCIUS II, CLXX[e]. PAPE.

An 1144. Le peuple, non content d'avoir rétabli le sénat, lui donne pour chef un pa-

trice, se saisit de tous les péages, droits, tant de la ville que du pays, et réduit le pape aux oblations et décimes, comme les anciens prêtres et pontifes. Le premier patrice fut Jourdain, fils de l'anti-pape Pierre de Léon. Lucius assiége les sénateurs au Capitole, et est tué aux pieds de ses murailles.

Si tout individu qui s'oppose à main armée à l'exécution de la volonté générale, qui compromet, expose la sûreté, le salut du corps social, doit attirer sur sa tête le châtiment que la loi décerne contre un parricide national, à combien plus forte raison un prêtre, un pape imposteur est-il coupable d'avoir voulu arrêter l'effet du vœu national! S'il eût triomphé sur des ruines, sur les cadavres expirans des citoyens, son crime serait irrémissible, on lui devrait des exécrations éternelles; il fut vaincu et tué: sa mort l'a peut-être expié.

## EUGENE III, CLXXIe. PAPE.

An 1145. Il y eut encore une grande émeute pour son élection. Les cardinaux l'élurent, mais les sénateurs et le peuple romain s'opposèrent à sa consécration, sur son refus de ratifier tout ce qu'ils avaient fait. Il sortit pendant la nuit de Rome avec ses cardinaux. Leurs

*du pape, de qui le tenez-vous donc?* Tous les droits étaient si confondus, qu'on ne songeait pas seulement qu'il n'en peut exister en politique, dans l'ordre social, en morale, d'autres que ceux du peuple.

Frédéric se conduit en Italie en brigand; Adrien, en lâche tyran, qui fait armes de tout, pour mieux conserver le temporel, l'attaque au spirituel, et sous main fait soulever les peuples. C'est un combat de fourberies sacerdotales, d'atrocités impériales, digne de ce siècle barbare.

Vrai tison de discorde, ce pape, tantôt excommunie Guillaume, fils de roi, usurpateur de la Pouille et de la Sicile, tantôt se raccommode avec lui; l'intérêt, l'avarice, la perfidie, cimentent tous les traités; tantôt il excite Emmanuel, empereur de Constantinople, contre ce Guillaume, qui marche contre les Grecs, les défait, assiége Bénévent, le prend avec le pape, devenu plus doux, et les cardinaux qui y étaient. Adrien absout Guillaume de l'excommunication qu'il avait lancée contre lui, le déclare roi légitime de Sicile, à condition toujours de l'hommage au saint siége, et d'une redevance; car l'orgueil et l'avarice étaient les vertus inséparables des papes.

Après avoir excommunié Rome même, il reçoit une grande somme d'argent de Guillaume, de Milan, et autres villes de l'Italie, pour fulminer un anathême contre Frédéric; l'argent et sa haine contre lui l'y font résoudre aisément, mais peu de temps après il meurt, laissant après lui les semences des haines, des guerres qu'il avait allumées entre l'Italie et l'Empire. Ces jours d'ignorance, de stupidité étaient marqués sans doute dans les révolutions des siècles pour être le temps des plus grandes calamités de l'Europe, et celui où nous vivons, pour être l'époque des lumières de la philosophie, de son réveil et de son bonheur.

## ALEXANDRE III, CLXXIV^e^. PAPE.

An 1159. Après la mort d'Adrien, les cardinaux se partagent; la moitié élit le cardinal Roland, et lui donne le nom d'Alexandre III: ce Roland était un des légats envoyés par Adrien vers Frédéric, avec des lettres très-rigoureuses; il en avait été mal reçu, et ne l'avait pas oublié. L'autre moitié choisit Octavien, partisan de l'empereur, et le nomma Victor: il y eut un schisme à cette occasion, qui dura dix-sept ans. Frédéric-Barbe-rousse, indique un concile à Pavie

pour décider entre les deux concurrens. Alexandre lui répond que le pape est au-dessus du jugement des hommes, et ne comparaît pas. Victor s'y présente, et le concile juge en sa faveur; l'empereur, ce fier et barbare Frédéric lui baise de son plein gré les pieds, et conduit son cheval par la bride, comme celui d'Adrien, et lui tient l'étrier; il se soumettait à cette avilissante, à cette orgueilleuse cérémonie, pour en imposer au peuple qui se prend toujours par les yeux, et rendre la nomination de son pape plus sacrée; lâche ressort de la misérable politique de ce temps abominable!

Alexandre III, retiré dans Anagni, excommunie l'empereur et tous ceux de son parti, délie les peuples du serment de fidélité. Alexandre comptait sur l'appui des rois de Naples et de Sicile; jamais un pape n'excommunia un roi sans avoir un prince tout prêt à soutenir cette audace, si terrible et si ridicule. L'empereur envoya une ambassade en France; pour remédier à ce schisme, on convint de se trouver dans un lieu commode et limitrophe de l'Allemagne et de la France: l'empereur s'y rendit, Alexandre ne s'y trouva pas, ni Louis-le-Jeune, à la sollicitation du pape.

Victor meurt, et Guido, évêque de Crémone, est élu à sa place, et fut appelé Paschal III. Frédéric se conduit toujours en barbare en Italie; il retourne en Allemagne: ses actes féroces détachent de lui autant que les intrigues d'Alexandre, Milan, Rome, Venise, et beaucoup de villes d'Italie; il y revient, et pour donner du crédit à l'anti-pape Paschal, il lui fait canoniser Charlemagne. Quel saint, grand Dieu! qu'un assassin tout couvert du sang des peuples d'Italie, des Saxons, des Danois, des Normands, des Germains, des Espagnols, des Français! Quel saint, qu'un fanatique dissolu, qui ignorait les premières loix de l'humanité, qui ne connaissait que le fer, le feu, le carnage, la désolation et les crimes!

Frédéric, après avoir ravagé, pillé, brûlé une partie de Rome, se fait couronner avec l'impératrice Béatrix, par Paschal, sur les ruines de Saint-Pierre.

Alexandre trouve le moyen de mettre à la fois dans son parti Emmanuel, empereur des Grecs, et Guillaume, roi de Sicile, ennemi naturel des Grecs, tant on croyait de l'intérêt commun de se réunir contre Barberousse; ils envoient de l'argent et quelques troupes au pape: toute la Lombardie se réunit

contre lui : il se retire vers le comté de Maurienne ; les Milanais, outragés et enhardis, le poursuivent dans les montagnes ; il échappe à grand'peine, tandis que le pape l'excommunie.

Il revient encore en Italie, mais le temps des victoires était passé ; Alexandre ayant entendu qu'il marchait à Rome, fuit à Venise: l'empereur le fait demander aux Vénitiens : il est refusé ; il envoie contre eux son fils Othon, avec une armée ; Othon leur livre et perd la bataille, et est fait prisonnier. L'infanterie vénitienne, armée de piques, défait toute la gendarmerie impériale ; le pape, enflé de cette victoire, dicta des loix en vainqueur ; il ne voulut pas qu'on traitât avec l'empereur, qu'il ne vînt en personne à Venise, et ne reçût la peine qu'il voudrait lui imposer ; Frédéric, pour délivrer son fils, se soumet à ces conditions fatales.

D'abord cet inflexible Alexandre ne voulut point l'absoudre de l'excommunication, qu'auparavant il ne se fût présenté à lui, au portail de l'église Saint-Marc ; il obéit : là, l'empereur sans manteau, sans couronne, une baguette de bedeau à la main, le pape, la thiare sur le front, lui commande de se jeter la face contre la terre, en présence

de tout le peuple assemblé, de lui demander pardon. Etant ainsi étendu à ses pieds devant le portail de l'église, Alexandre lui met le pied sur la gorge, et le pressant, il s'écrie : *Super aspidem et basilicum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem ;* c'est-à-dire, *tu marcheras sur l'aspic et le basilique, et écraseras le lion et le dragon.* Ce n'est pas à toi, mais à Pierre que j'obéis, répondit l'empereur, *et mihi et Petro, et à moi et à Pierre,* répondit le pape en foulant plus fort. L'empereur, ainsi dégradé à ses pieds, se tut et fut absous ; et il fut fait un accord entre eux, que l'empereur reconnaîtrait Alexandre pour vrai pontife, et rendrait à l'église tout ce qu'il avait pris pendant la guerre. Ce fut la fin du schisme qui déshonorait l'empereur et l'église.

Cette outrageante cérémonie montre bien à quel degré d'audace le *serviteur des serviteur de Dieu* était parvenu, montre bien que la bassesse, dans un ignorant comme Frédéric, peut s'allier avec la grossiéreté, la barbarie et l'orgueil.

L'avarice du pontife était égale à sa hauteur, à son intrigue, à son ambition effrénée ; il convoqua un concile de toutes les églises d'Occident, et exigea un forte somme

d'argent des évêques qui ne purent s'y trouver, pour la longueur du chemin ou pour maladie.

Il donna à Alphonse, premier duc de Portugal, le droit d'être appelé roi, au moyen d'une redevance de deux cents marcs d'or par an.

Après ce qu'on a vu de l'abjection de Frédéric Barbe-rousse, on sera peu surpris que Henri III, roi d'Angleterre, ait tenu la bride du cheval d'un légat du pape, envoyé dans ce royaume pour informer du meurtre de Thomas Bequet, archevêque de Cantorbery; et quoiqu'il n'y eût aucunes preuves que Henri eût trempé dans l'assassinat, parce qu'il avait prononcé, étant en colère, quelques paroles qui pouvaient avoir enhardi les vrais coupables, Alexandre exigea qu'il fût *le corps nu, battu de verges, qu'il reçût de tous les moines assemblés cinq coups de fouet*, avant d'obtenir l'absolution.

Ce fut sous son pontificat que commencèrent à être connus les paisibles habitans des montagnes, des vallées du Dauphiné, Vivarais, Languedoc, Guienne; ils furent d'abord livrés aux anathêmes, ensuite à toutes les horreurs du fanatisme, de la barbarie. On ne peut lire sans répandre des larmes cette his-

toire effrayante ; et cet Alexandre III fut la torche incendiaire dont s'armèrent des monstres pour embrâser ces belles provinces ; ce fut lui qui, le premier, donna le signal des meurtres, du carnage, des guerres, des fureurs impitoyables, en accordant la rémission des plus grandes énormités à tous les scélérats qui les massacraient comme de timides animaux enfermés dans une enceinte.

## LUCIUS III, CLXXV^e. PAPE.

An 1181. Hubaud, cardinal d'Ostia, succéda à cet Alexandre, qui avait enterré tous ses compétiteurs, et fut nommé Lucius à son exaltation. Il fut élu par les seuls cardinaux, sans que le clergé, le peuple et le sénat y fussent appelés. Lucius, aussi despote que ses prédécesseurs, voulut abolir les consuls, et patrices à Rome ; il en fut chassé, et se retira à Véronne ; quelques clercs étant restés dans la ville, furent convaincus d'être les espions de ce pape ; ils furent traités suivant le degré de leur mérite : les uns eurent les yeux crevés, barbarie trop en usage dans ces temps-là, les autres furent promenés dans les rues de Rome, exposés aux huées qui leur payaient leur salaire, montés sur des

ânes, le visage tourné vers la queue, et chassés avec ignominie.

Lucius assemble un concile à Véronne, où Frédéric assiste en personne; il se prévaut de la présence de l'empereur pour réprimer les Romains; et les lui dénonce *comme ennemis de l'état,* et parce qu'ils revendiquaient un bien éternel, la liberté. Frédéric lui demande de couronner empereur son fils Henri; il refusa, à moins qu'il ne le remît en possession de tous les biens de la comtesse Mathilde; Frédéric refuse, et s'avance en Italie, saisit plusieurs villes réputées du domaine des papes; Lucius se prépare à se défendre, et à mettre en œuvre les armes de ses prédécesseurs, qui sont la fourbe, l'intrigue, la confusion, les anathêmes: il meurt dans de si saintes intentions, presque dépouillé de tout. Frédéric, vainqueur du pape, ne peut pourtant être maître dans Rome; les Romains défendent leurs droits, leur liberté contre lui.

Ce Lucius excommunia les pauvres Vaudois et Albigeois, nommément *parce qu'ils portaient des sandales aux pieds et une cappe.* Il ne les accusa point d'autre crime; mais le véritable, c'est qu'ils rappelaient par leur simplicité les temps apostoliques, et condamnaient les abominations de Rome.

## URBAIN III, CLXXVI^e. PAPE.

An 1185. Cet Urbain ne tint le siége pontifical que peu de temps, mais assez pour être reconnu pour un brouillon, un boute-feu, d'où lui vint le surnom de Turbanus : il ne put que faire voir ses intentions perverses. Frédéric avait fait la paix avec Guillaume, roi ou usurpateur de la Sicile; pour la confirmer, il maria Henri son fils avec Constance, fille de Roger; elle devait hériter de Guillaume, mourant sans enfans, ce qui déplaisait fort à Urbain; il trouvait déjà l'empereur beaucoup trop puissant en Italie. Outre ces sujets de mécontentement, Frédéric lui avait fait écrire par les prélats d'Allemagne, pour conserver les dîmes inféodées à la noblesse, et autres droits qu'elle avait acquis ou envahis dans ces temps de ténèbres et du malheur du peuple : il se préparait à Véronne à l'excommunier; les Veronnais lui déclarent qu'ils ne souffriront point qu'il fasse cet outrage à l'empereur dans leur ville. Il se retira à Ferrare, dans l'intention de lancer son anathême; mais la nature, Dieu le frappa d'un coup plus sûr : il y mourut, méditant de troubler Rome, l'Italie et l'Empire.

## GRÉGOIRE VIII, CLXXVII^e. PAPE.

An 1187. SALADIN, le plus grand homme de son temps, avait repris Jérusalem par l'avarice, l'ambition, les discordes, les perfidies des chrétiens. Il avait aussi repris Aca, Berithe, Biblon, Ascalon; il mit Lusignan dans les fers, qui fut dernier roi de Jérusalem. Ce Grégoire prêcha une croisade contre lui, et promit la vie éternelle à ceux qui se croiseraient pour recouvrer les saints lieux. Ce fut encore une sainte extravagance, que firent sur-tout échouer les haines intestines des chrétiens, qui se juraient amitié, concorde éternelle; et le premier qui repassait en Europe trahissait indignement ses sermens. Ce Grégoire ne vit point la fin funeste de cette entreprise; il ne tint le siége des papes que cinquante-sept jours.

## CLEMENT III, CLXXVIII^e. PAPE.

An 1187. CLÉMENT reprend la suite de ses projets, et fait prêcher une nouvelle croisade dans toute l'Europe. Le zèle des Allemands s'alluma. On ne conçoit guère les motifs qui engagèrent le vieux Barberousse à renouveler une entreprise dont un prince sage devait être désabusé; il passe, avec son fils Frédéric

de Suabe, par l'Autriche et par la Hongrie, suivi de plus de cent mille croisés. Les premiers ennemis qu'il rencontre, ce sont des chrétiens. Après des démêlés avec l'empereur de Constantinople pour le passage, il s'en fraie un les armes à la main, bat le sultan Diconium, prend sa ville, passe le mont Taurus, et meurt après la victoire. Il laissa une réputation célèbre, mais ternie par un mélange de bassesse et de barbarie. Il ne restait à peine à son fils Frédéric de Suabe, de cent mille combattans, qu'environ sept ou huit mille hommes, reste malheureux échappé au fer de l'ennemi, et aux maladies qui, sous ce ciel brûlant, affligeaient ces camps, où régnaient l'intempérance et la débauche.

La mort de l'empereur donne à son fils Henri des affaires en Allemagne, mais sur-tout en Italie. Guillaume, roi de Sicile, était décédé, et ce royaume lui était dévolu, suivant les droits héréditaires de sa femme Constance; mais Clément prétendait à la succession de Guillaume, faute d'enfant mâle, et y jeta des forces pour l'envahir; et sans Tancrède, bâtard de Roger, il serait parvenu à arracher, à démembrer au moins cet état; et c'était ainsi qu'il gardait les sermens qu'il avait faits, de protéger de tout son pouvoir les héritages de

ceux qui se croiseraient ! Mais le ciel ne laissa pas le temps à ce sacré déprédateur du bien d'autrui de consommer ses projets. Il meurt, et emporte le dessein de refuser à Henri la couronne et l'empire.

Cette succession des royaumes de Naples et de Sicile fera verser bien du sang, et sera la source des plus grands et des plus longs malheurs. Ce Tancrède, qui l'avait défendu contre les entrepsises du pape, est élu. Puisque les peuples avaient la démence de vouloir un roi, son droit était incontestable.

## CELESTIN III, CLXXIX[e]. PAPE.

An 1191. C'ETAIT un vieillard de quatre-vingt cinq ans, qui n'était pas prêtre, lorsqu'il fut élevé à la dignité de souverain pontife.

Les cérémonies de l'intronisation des papes étaient alors de les revêtir d'une chappe de pourpre, dès qu'ils étaient nommés. On les conduisait dans une chaire de pierre qui était percée, et qu'on appelait *stercorarium*, ensuite dans une chaire de porphyre, sur laquelle on leur donnait deux clefs, celle de l'église de Latran, et celle du palais, origine des armes du pape; de là dans une troisième chaire, où on leur donnait une ceinture de

soie, et une bourse, dans laquelle il y avait douze pierres semblables à celles de l'éphod du grand prêtre des juifs. On ne sait pas quand tous ces usages ont commencé. Ce fut ainsi que Célestin fut intronisé avant d'être prêtre.

L'empereur vient à Rome. Célestin reçoit l'ordre de la prêtrise, la veille de Pâques, le lendemain est fait évêque, le surlendemain couronne l'empereur, avec l'impératrice Constance. La forme de ce gouvernement est notable; Vignier, Baronius même, Roger d'Haveden, Ranulphe, disent qu'après les sermens faits de défendre l'église et le patrimoine de St. Pierre, l'empereur s'inclinant, prit la couronne à ses pieds, se la posa sur la tête, et le pape aussi-tôt la frappe du pied, et la jette par terre, pour marquer qu'il a la puissance de le déposer, s'il le mérite, ensuite les cardinaux la relèvent, et la remettent sur la tête de l'empereur. Cette marque d'un orgueil aussi brutal que ridicule, prouve bien la démence de cet insolent vieillard.

Etant suzerain de Naples et de la Sicile, et craignant un vassal tel que l'empereur, il lui défend d'entreprendre cette conquête, défense aussi ridicule que le coup de pied à la couronne était grossier, puisqu'il ne pouvait l'empêcher de marcher à Naples.

Tancrède meurt ; les peuples mettent à sa place son fils Guillaume, preuve que c'était la nation qui disputait le trône de Sicile et de Naples à l'empereur, bien plus que Tancrède.

Henri VI meurt laissant une mémoire exécrable. L'impératrice Constance, sa veuve, reste en Sicile avec Frédéric son fils. Elle demande pour lui l'investiture de Naples et de Sicile, au pape Célestin III, qui la lui accorde.

Il allait faire usage des armes de ses prédécesseurs, il allait excommunier Henri lorsqu'il mourut, par ce qu'il s'était emparé des terres de la comtesse Mathilde. Il aurait dû bien plutôt lancer tous les anathêmes de l'église contre les barbaries épouvantables que cet indigne empereur exerça contre Tancrède et toute sa famille. Il trompe indignement les Génois, qui lui avaient fourni une flotte pour son expédition de Sicile ; et joignant une horrible cruauté à l'ingratitude et à la perfidie, il fait exhumer le corps de Tancrède, et lui fait couper la tête par le bourreau, horreur dont cette histoire effrayante ne contient qu'un exemple. Le lecteur n'a pas oublié sans doute que ce fut Etienne VII qui commit cette indignité sur le

le cadavre de Formose ; ensuite il fait eunuque le jeune Guillaume, fils de Tancrède, lui fait crever les yeux ; il fait périr par un supplice inoui, horrible, un comte Jourdan, de la maison des princes normands. Il le fait attacher nu sur une chaise de fer brûlant ; on le couronne d-un cercle de fer enflammé, qu'on lui attache avec des clous. Et l'avare Célestin reste tranquille, quand ce monstre outrage ainsi Dieu et l'humanité, et va l'excommunier, le retrancher de la société des chrétiens, parce qu'il revendique des terres sur lesquelles il avait des droits ! Ah ! sans doute, il méritait mieux d'en être abhorré à jamais, pour cette atrocité dont frémiront tous les âges. L'indignation est à son comble, quand on songe que ce sont de pareils scélérats qu'on appelait *oints du seigneur ;* quand on songe qu'ils traînaient sur leurs pas des millions d'hommes, dans les champs du carnage, dans les champs de la mort, en Italie, en Allemagne, en Asie, en Afrique, pour des intérêts qu'ils ne connaissaient pas ; quand on songe que leur enthousiasme, que leur malheureux délire ne servait qu'à souder leurs doubles chaînes. Ah ! C'est alors qu'on répand des larmes, qu'on pleure sur le sort des humains.

X

## INNOCENT III CLXXX^e. PAPE.

An 1198. Le fameux pape Innocent III, fils du comte de Segni, monta sur le siége de Rome après la mort de Célestin.

Philippe, duc de Suabe, frère de Henri VI, lui succéda à l'empire. Innocent détestait Philippe, et s'opposait à son élection. L'évêque de Cologne et autres princes, tant séculiers qu'ecclésiastiques, n'ayant point été appelés à l'élection, se crurent méprisés; ils s'assemblèrent à Aix, élurent empereur Othon, fils de Henri, duc de Saxe et de Bavière; il fut couronné par l'archevêque de Boulogne: alors division dans l'empire. Les horreurs de la guerre civile désolèrent l'Allemagne. Les rapines, les brigandages, les embrâsemens, les ruines couvrent les cités et les campagnes.

Othon, fier, hardi, homme à tout entreprendre, régna trois ans, favorisé du pape Innocent. Il lui écrit : *Par l'autorité de de Dieu, à nous donnée, nous vous recevons roi des Romains, et nous ordonnons qu'on vous obéisse; et après les préliminaires ordinaires, nous vous donnerons la couronne impériale.*

Le roi de France, Philippe dit Auguste, partisan de Philippe de Suabe, et par con-

séquent ennemi d'Othon, écrit au pape, en faveur de Philippe. Innocent, ce prêtre superbe, lui répond : *Il faut que Philippe perde l'empire, ou que je perde la couronne pontificale.*

Othon de Vitilispach, comte palatin, entra dans la chambre de Philippe, à Bamberge, et l'assassina; son écuyer voulut crier et le défendre, il l'abattit à ses pieds. Le meurtrier s'enfuit chez l'évêque de Bamberge, qui avait conduit cette trahison, cet horrible assassinat, de concert avec le pape. Après la mort de Philippe, qui venait d'être assassiné par ses ordres, il envoya vers Othon, pour le prier de venir à Rome recevoir la couronne impériale, et fut couronné de ses mains dégouttantes du sang du malheureux Philippe.

Adolphe, évêque de Cologne, qui autrefois avait suivi le parti de Philippe, fut déposé par ce pape réprouvé; l'évêque de Sutri le fut également pour les mêmes causes.

L'indigne pontife avait, quelque temps auparavant, abandonné Othon, parce qu'il avoit été battu par Philippe, et lui avoit proposé de lever l'excommunication encourue par tout prince qui se disait empereur sans la permission du siége apostolique; et par un accord avare et sacrilége, il lui promettait

de le reconnoître pour empereur, s'il vouloit marier sa sœur à un neveu de sa scélératesse, en lui donnant pour dot le duché de Spolette, la Toscane, la Marche d'Ancone ; il est refusé : Othon aimait mieux rester excommunié, que de donner une pareilledot.

L'union des scélérats ne dure guère. Othon paraissait fort d'accord avec le pontife ; mais à peine est-il sacré à Rome, que l'intérêt qui les avait unis les divise, et en fait des ennemis implacables ; le pape l'excommunie de nouveau, et délie du serment de fidélité ceux mêmes qu'il venait de lui attacher, et commande à tous les peuples qu'ils n'aient à le reconnaître pour empereur, et se garder de lui obéir.

Les ducs de Bavière, d'Autriche, le landgrave de Thuringe veulent le détrôner. Innocent écrit à l'archevêque de Mayence qu'il ait à déclarer, par toutes les villes dépendantes de lui, ledit Othon excommunié et déposé de son empire, en plein concile tenu à Rome ; il n'y manqua pas, et l'Allemagne fut encore le théâtre des plus horribles calamités, et est partagée entre Othon et le jeune Fréderic II, qui reçoit la couronne à Mayence, des mains de l'archevêque ; mais les armes de Philippe-Auguste, roi de France,

la fameuse bataille de Bovines, le rendirent empereur plus que les armes spirituelles de l'archevêque de Mayence, et même de l'évêque de Rome.

Fréderic, après la victoire de Bovines et la mort d'Othon, croyait jouir des fruits de la paix, mais il se trompa; Innocent l'excommunia pour n'avoir point accompli le vœu qu'il avait fait, d'aller à la terre réputée sacrée. L'empereur, pour adoucir la fureur du pape, dépêche son voyage, et passe en en Asie; mais c'était là qu'il voulait en venir. Aussi-tôt après son depart, il se saisit de la Pouille. Fréderic ayant appris ce tour abominable, repasse en Europe, et chasse les gens du pape, et recouvra ce qu'il lui avait volé. Nouvelle excommunication; et ce prêtre perfide, ce pape impie écrit au soudan qu'il le prie de ne point rendre les saints lieux à l'empereur. Eh! pourquoi donc, prêtre de Belzébut, faisais-tu armer les chrétiens? Eh! pourquoi donc faisais-tu verser des torrens de leur sang dans la Palestine? Voilà donc, par ton propre fait, ta fourbe impitoyable découverte!

On brûlait, dans ces temps d'exécrable mémoire, des malheureux, pour soutenir qu'on pouvait manger de la viande en carême;

on en brûla pour un jour quatre-vingt à Strasbourg.

L'afreux St. Dominique, venu d'Espagne, muni des pouvoirs du pape, persécuta par le fer, par le feu, par des tourmens inouis, les pauvres Albigeois. Ce pape infernal envoya contre eux des légats qui commirent toutes les horreurs, les atrocités dont le fanatisme, dont la rage intolérante est capable.

Il fit publier une croisade contre ces malheureux, et donna rémission de tous les crimes aux scélérats qui les poursuivaient avec plus de fureur. Suivant ce pontife abominable, plus on en massacrait, plus on leur faisait endurer de supplices horribles, plus on méritait d'indulgences. L'indigne Simon de Montfort marcha en Languedoc et en Dauphiné à sa voix infernale, et passa peut-être ses espérances. Jamais barbaries plus effroyables ne furent exercées, jamais plus de maux ne tombèrent à la fois sur ces provinces infortunées; des archevêques, des prélats étaient à la tête de cette armée de réprouvés. La première ville prise par ces bourreaux, ces assassins en rabat et en soutane, fut Béziers; cette ville déplorable fut réduite en cendres. Les cris effrayans des malheureux qui périssaient dans les flammes étaient entendus de

l'affreux Dominique, qui excitait le carnage. Plus de soixante mille personnes, de tout sexe, de tout âge, y périrent. Toulouse, Carcassone, Alby, Castelnaudary, Narbonne, Saint-Giles, Arles, Avignon furent pillées, ruinées, désolées, saccagées; et toutes ces horreurs qui arrachent des larmes, furent commises par un légat, qui agissait au nom de ce prêtre impitoyable!

## HONORIUS III, CLXXXI<sup></sup>. PAPE.

An 1216. La nouvelle croisade, prêchée par Innocent, ne fit pas beaucoup d'effet sur les rois de l'Europe; il n'y eut qu'André, roi des Hongrois, qui partit. Ce peuple, qui à peine était chrétien, prend la croix contre les Musulmans, qu'on appelait infidèles. Fréderic II disait tout uniment que la terre promise était Naples et Sicile, et non pas les rochers, les cavernes, les déserts de la Judée.

Le pape Honorius, successeur d'Innocent, ne veut pas que l'armée des croisés poursuive les fruits d'une victoire qu'elle avait remportée en Espagne sur les Maures; il empêcha par là l'Espagne d'en être délivrée; mais la politique des pontifes était d'occuper les princes en Asie, de les envoyer se faire

exterminer loin d'eux, et à la faveur de leur éloignement, étendre leur domination sacrilége.

Fréderic passe en Italie, va chercher cet empire que Barberousse avait été forcé d'abandonner. Il se présente à Milan, qui lui ferme ses portes, comme au petit-fils de Barberousse, dont les Milanais abhorraient la mémoire. Après ce refus, après cet affront, il va se faire couronner à Rome. Honorius, aussi avare, aussi usurpateur que ses prédécesseurs, exige d'abord que l'empereur lui confirme la possession où il s'était mis de plusieurs domaines de la comtesse Mathilde; Fréderic est forcé d'y joindre le duché de Fondi; le pape veut qu'il renouvelle le serment d'aller en Asie à ces périlleuses et saintes extravagances. Fréderic fait le serment, après quoi il achète la couroune par toutes les humiliations qui avaient déshonoré ses ancêtres. Il signale encore sa basse condescendance aux volontés barbaresdupape en rendant des édits sanglans contre les hérétiques. L'inquisition venait d'être établie en Allemagne, grossière, barbare et ignorante; mais les Albigeois en furent l'occasion. L'empereur, bas adulateur de ce pape, fit encore ces ordonnances insensées et cruelles, qui

privent les enfans des hérétiques de la succession de leurs pères.

Ces édits, qui outragent la morale et la nature, ces édits, ratifiés par cet Honorius, étaient visiblement dictés pour justifier le ravissement des biens volés par l'église, par la force des armes, au malheureux comte de Toulouse, dans la guerre des Albigeois; il avait beaucoup de fiefs dans l'empire.

Fréderic, en flattant ce pape spoliateur, en restant quinze ans en Italie, avait conçu le projet, peut-être, d'y acquérir un grande prépondérance, de s'en rendre maître, de débarrasser Naples et la Sicile de la vassalité du pape; s'il eût pu y réussir, tout le chaos des affaires d'Allemagne, de Rome, de l'Italie et de ces deux royaumes eût été débrouillé; mais le sort en décida autrement.

Le pape voulait toujours envoyer Fréderic à la terre sainte. Sa présence, sur-tout en Italie, l'importunait; pour y réussir, il lui fait épouser une héritière du royaume de Jérusalem, perdu depuis long-temps pour les chrétiens. En vain le grand maître de l'ordre teutonique sollicite en Allemagne de nouveaux secours pour la Palestine; en vain Honorius presse en Italie l'empereur d'en sortir au plus vîte, et d'aller accomplir son vœu en Syrie; il y avait alors

une tréve dc neuf ans entre le Sultan d'Egypte et les croisés ; Fréderic, fondé sur elle, s'en exempte, et le pape n'osa pourtant pas l'excommunier.

Le pape intrigant lui suscite des affaires à Naples ; craignant son ascendant dans une diète qu'il avait convoquée à Crémone, il nomme à cinq évêchés vaquans sans son consentement.

Cet Honorius avait été en France, et avait assemblé un concile à Lyon, où il déclara Fréderic ennemi de l'église, et le déposa du trône impérial, délivrant tous princes, peuples, du serment de fidélité qu'ils lui avaient promis, et cela parce qu'il avait nommé à des bénéfices dont le pape revendiquait la nomination. Il engagea les princes d'Allemagne à élire Jean, roi de Castille, et depuis, Rodolphe, qui régna deux ans ; mais ils ne purent se faire sacrer empereurs, étant surpris de la mort, tandis que le pape et eux s'y préparaient.

Il sème la discorde civile dans toute la Lombardie, de façon que toutes les villes ne voulurent plus reconnaître l'empereur pendant les dix ou onze années qu'il occupa le siége romain; il ne les employa qu'à ruiner l'autorité impériale en Italie, en Allemagne, qu'à accroître

la confusion déplorable parmi laquelle tous ses prédécesseurs avaient envahi les droits souverains des peuples qu'ils avaient tyrannisés, qu'ils avaient traités en bêtes de somme, écrasés sous leur verge d'airain, sous leur crosse impitoyable.

## GREGOIRE IX, CLXXXII<sup>e</sup> PAPE.

An 1227. GREGOIRE IX, frère d'Innocent III, succède à Honorius. Il joignit à la fourbe, à la perfidie qui faisaient les vertus familières du siége épiscopal, une humeur plus altière, plus farouche; il presse la croisade et le départ tant promis de Fréderic II. Il fallait envoyer ce prince à Jérusalem, pour l'empêcher d'aller à Rome. Le malheureux délire de ces temps, où toute morale était bannie de l'Europe, faisait regarder comme sacré le vœu extravagant de ce prince. Sur le premier délai de l'empereur, le pape l'excommunie. Fréderic dissimule encore son ressentiment; il s'excuse, il prépare sa flotte, et exige de chaque fief de Naples et de Sicile huit onces d'or pour son voyage; il exige des ecclésiastiques même une contribution, malgré la défense du pape; enfin il s'embarque sans avoir fait lever son excommunication, qu'il avait fait demander à Grégoire, qui eut

l'indignité de mander même aux chevaliers, moines, templiers, hospitaliers, qui étaient en Syrie, de ne donner aucun secours à Fréderic, comme un ennemi public. Il envoya un ordre au patriarche titulaire de Jérusalem, qui résidait à Ptolomais, de ne point le reconnaître. Ce pape sacrilége voulait que l'anathême attaché à ses pas lui fît trouver des ennemis dans ceux même qu'il venait protéger et défendre, et cela au prix du sang des chrétiens, qu'il exposait plus sûrement au fer des Musulmans; peu importaient à ce prêtre détestable leurs malheurs, leur vie; peu lui importait la perte de Jérusalem, et de tout le pays de rochers réputé saint, pourvu qu'il vînt à bout d'y faire exterminer l'empereur, et d'envahir la Pouille, la Sicile, et tout ce qu'il aurait pu arracher parmi la confusion.

Il envoie Jean de Brienne, prétendu roi de Jérusalem, avec une armée dans la Pouille, fit révolter les peuples contre lui; il se ligue avec les Milanais et autres villes confédérées pour lui ravir le royaume de Naples, dont il craignait l'incorporation avec l'Empire.

Renaud, duc de Spolette, et vicaire du royaume, prend au pape la Marche d'Ancône; alors le pape fait prêcher une croisade contre

ce même Fréderic, qu'il avait envoyé à la croisade de la terre,sainte.

Melexala, que nous nommons Méledin, conclut un traité avec Frédéric qui avait rempli l'objet de la croisade; le sultan lui cède Jérusalem et quelques petites villes maritimes. Il se rend dans cette ville, et s'y couronne lui-même. Aucun prélat, suivant la défense du pape, n'y voulut couronner un excommunié. Le traité portait qu'il n'y résiderait point, que les mosquées bâties ne seraient point démolies, et qu'il y aurait toujours un émir dans Jérusalem. C'était beaucoup d'avoir fait consentir le soudan d'Egypte à ce traité. Frédéric ayant appris les perfidies horribles du pape repassa en Italie.

Il trouve dans le territoire de Capoue son beau-père Jean de Brienne, à la tête de la croisade pontificale. Ce monstre, non content d'armer les hommes contre les hommes, sous prétexte qu'ils étaient infidèles, réprouvés de l'église de Rome, non content d'armer l'Europe contre l'Asie, arme chrétiens contre chrétiens, l'Italie contre l'Italie, parens contre parens. Un jour prêchant la croisade contre l'empereur, il montra les têtes de St. Pierre et de St. Paul,

peintes au naturel, en relief, pour émouvoir les Romains, pour exalter leur fanatisme et leur rage, promettant la gloire et la vie éternelle à tous les scélérats couverts d'assasinats, incestes, sacriléges, parricides, qui se croiseraient contre *cet ennemi de Dieu et de l'église.*

Les croisés du pape, qu'on appelait Guelphes, portaient deux clefs sur l'épaule; les croisés de l'empereur, appelés Gibelins, portaient une croix. Tout était en combustion en Italie. Par cette guerre sacrilége, des bourgs, des villes, des provinces ont été ravagées, ruinées, réduites en cendres, des peuples entiers ont été détruits, ont disparu. L'horreur, la confusion, les calamités régnaient sur ces belles campagnes, désormais incultes et vides d'habitans; et tant de maux sont tombés dans la Sicile, la Calabre, la Pouille, par l'organe infernal de ce prêtre de Dieu! Non, non, chrétiens, ce n'était pas le ministre d'un Dieu de paix, c'était le démon de la discorde, de la guerre civile, de la barbarie, qui parlait par sa bouche impie, et soufflait dans vos cœurs la rage et la fureur

Nul homme n'a vu, dans les annales des crimes, tant d'acharnement, tant de per-

fidies, tant de basses scélératesses, que ce pape en employa pour ruiner, perdre Frédéric en Europe et en Asie. Il avait fait défendre aux croisés de la Pouille et de la Lombardie, de se rendre à la terre sainte pour seconder les efforts de Frédéric, pour le livrer plus sûrement au fer des Musulmans. Il répand des lettres dans son armée, par lesquelles il indipose ses capitaines; il écrit au sultan de ne rien restituer à ce brigand : et pour comble de crime, l'empereur lui ayant mandé le recouvrement de Jérusalem, de Nazaret, du port de Joppé et autres places, il brise ses lettres de fureur; et, crime irrémissible, attentat incroyable, s'il n'était attesté, il fait assassiner ceux qui en apportaient la nouvelle ! L'indignation des chrétiens n'est-elle pas à son comble ?

Le soudan n'eut pas de peine à être plus généreux, plus équitable que ce pape, l'opprobre éternel de Rome, ainsi que les templiers et hospitaliers de la Syrie, qui, à son imitation, voulurent le lui livrer; le soudan envoya la lettre de ces scélérats de moines à Frédéric. Le lecteur est bien aise de trouver, après tant d'horribles attentats, un trait du moins qui le console et le réconcilie avec l'espèce humaine,

comme un voyageur qui s'échappe avec effroi du milieu des cavernes, des rochers, qui ayant marché sur un site épouvantable, retrouve une campagne riante.

Enfin Frédéric repasse en Europe, et le pape est obligé de l'absoudre de l'anathême lancé contre lui. Mais en avare et sacrilége apostat de toutes les vertus, il exige de lui 120,000 onces d'or, pour les prétendus dommages faits aux terres de l'église. Il feint de se réconcilier, et arme contre lui les Lombards par des frères prêcheurs, sous le prétexte de les engager à se soumettre par ses légats. Il souffle le feu allumé par ses mains en Italie, en feignant de l'éteindre. En Allemagne, il arme les mains parricides du fils contre le père; cependant Frédéric enveloppa Henri, ce fils rebelle et dénaturé, et après l'avoir convaincu d'avoir voulu l'empoisonner, il lui donna la vie, et l'envoya prisonnier dans la Pouille.

Frédéric pouvait faire marcher les princes feudataires de l'empire en Italie; mais Grégoire prévint ce coup en soulevant Henri, roi des Romains, contre son père, comme Grégoire VII, Urbain II et Paschal II avaient armé les enfans de Henri IV.

Grégoire excommunie de nouveau Frédéric

déric au sujet de la Sardaigne, se met à la tête des peuples de Lombardie, de la Pouille, et s'associe contre lui aux républiques de Gênes et de Venise. Chaque instant voit naître une nouvelle perfidie, une nouvelle révolte contre Frédéric. Il passe en Toscane, et s'approche de Rome. Alors tous les moyens pour enflammer le peuple romain furent mis en usage. Grégoire promet toutes indulgences, tous pardons à qui s'armera de nouveau contre Frédéric; l'armée des croisés sort de Rome, et est taillée en pièces par l'empereur. Les frères prêcheurs redoublent de zèle et d'impudence en Angleterre, en Allemagne, en France, et ils vont criant par toute l'Europe que Frédéric est l'Ante-Christ, qu'il est pire que les Arabes, les Mahométans, les Sarrasins, et tous les infidèles ensemble.

C'est un tissu si abominable d'intrigues odieuses, d'impostures, d'audace, de perfidies de la part de ce pape et de ses adhérens, et un tel excès de délire, de rage insensée de la part des peuples, qu'on serait pour ainsi dire courroucé contre eux, si on ne refléchissait combien il est facile de les égarer quand l'ignorance, la déception

sont par-tout sur leurs pas, combien ils étaient malheureux dans ce temps déplorable ; et l'on finit par répandre des larmes.

Tel était l'empire de la stupidité dans l'Europe, que les légats obtinrent, au nom de croisade, le vingtième des revenus ecclésiastiques en France, et le cinquième en Angleterre.

Grégoire offre la couronne à Robert d'Artois, frère de St. Louis. Il est dit dans sa lettre au roi, et au baronage de France: *Nous avons condamné Frédéric, soi-disant empereur, et lui avons ôté l'empire ; nous avons élu à sa place le prince Robert; nous le soutiendrons de toutes nos forces et par toutes sortes de moyens.*

On ne sait lequel l'emporte le plus, de la démence, de l'orgueil, ou de la scélératesse dans ce Grégoire IX. Tandis que les féroces habitans de la grande Tartarie ménaçaient le reste du monde, que cet immense réservoir d'hommes grossiers et belliqueux avait vomi ses inondations sur presque tout notre hémisphère, que cette pépinière de brigands s'était roulée au cinquième siècle sur l'empire romain, l'avait détruit, saccagé jusque dans ses fondemens, et que ces bêtes féroces sorties de leurs ré-

paires revenaient après sept siécles dévorer les restes, les débris de leur proie, le pape excommunie deux fois l'empereur pendant la semaine de la passion, et assemble un concile pour le déposer. On voit que sa haine forcenée contre Frédéric l'aveuglait, le rendait insensé. Si, malgré les fureurs pontificales, l'orient de l'Allemagne n'eût été délivré de ces barbares, ils auraient tombé sur les belles provinces de l'Italie, ils y eussent entré, ravagé ruiné temples, autels, pillé, volé croix, ciboires, calices, ornemens réputés sacrés; malgré les anathémes et les sectateurs du lama des Tartares, auraient immolé au milieu de son clergé, de ses cardinaux, auraient égorgé le lama de Rome.

## CELESTIN IV, CLXXXIII[e]. PAPE.

An 1241. Celestin, auparavant d'être élu pape, était évéque de Sabine. Il était accablé d'années, et ne tint le trône papal que dix-huit jours. Il n'a laissé que son nom dans l'histoire des papes.

## INNOCENT IV, CLXXXIV[e]. PAPE.

An 1243. Après la mort de Célestin, le siége de Rome resta vaquant à peu près deux

ans. On ne devine pas pourquoi l'empereur, dont l'intérêt était que le trône papal, d'où Grégoire IX l'avait outragé avec tant de scandale et de fureur, ne fût pas occupé, pressa les Romains, même à main armée, de créer un pontife.

Les cardinaux assemblés à Agnani élisent le cardinal Fiesque, génois, de la maison des comtes de Lavagna, attaché à l'empereur. Ce prince dit : *Fiesque, cardinal, était mon ami, Fiesque, pape, sera mon ennemi.* Il ne se trompa pas. Innocent ne va pas, comme Grégoire, jusqu'à demander que l'empereur lui cède l'empire, mais il veut la restitution de toutes les villes reprises sur l'église qui les avait usurpées, et celles de tous les domaines de la comtesse Mathilde, et prétend en outre l'hommage de Naples et de Sicile.

Sur le refus de l'empereur, en digne successeur de Grégoire, il l'excommunie. Innocent partit d'Italie dans les galères de Gênes, vint en France, et se rendit à Lyon, pour y tenir un concile, en apparence pour le voyage de la terre sainte, mais en effet contre Frédéric.

Cet empereur avait offert, pourvu qu'il fût reçu à la paix de l'église, de défendre

l'Europe contre les Tartares qui venaient d'enlever la Palestine au soudan d'Egypte et au peu de Chrétiens qui restaient encore dans cette contrée. Des hordes de Tartares étaient descendues jusqu'en Pologne et en Hongrie, et avaient vaincu les Hongrois et les Huns, anciens compatriotes de ces brigands. Ils avaient étendu leurs ravages depuis la Chine jusqu'en Dalmatie et aux frontières de l'Allemagne. C'était bien le temps de recevoir l'offre de Frédéric, au lieu de l'excommunier de nouveau. Cependant cet Innocent, aussi forcené que son prédécesseur, n'en voulut rien faire. Il demanda à son ambassadeur quelles cautions il pourrait donner, de faire ce qu'il promettait; il lui dit: Les rois de France et d'Anglettere. Ce pape, d'un orgeuil et d'un despotisme en démence, lui répondit : *Nous n'en voulons point, parce que, s'il venaient à manquer, il nous faudrait les châtier comme lui, et pour un ennemi, nous en aurions trois.* Est-ce pousser assez loin l'impudence ? Est-ce assez abuser de la malheureuse stupidité des peuples, des empereurs et des rois ? Non, sa criminelle audace n'est pas à son comble; il le dégrade de l'empire, absout, délie du serment de fidélité tous ceux qui le

lui avaient fait, et excommunie tous ceux qui le reconnaîtraient pour empereur. Ce n'est pas tout; il fait procéder à une nouvelle élection par les ducs d'Autriche, de Bavière, de Saxe, et de Brabant, par les archevêques de Mayence, de Cologne, et de Saltzbourg, tous conjurés contre l'empereur, et leur désigne Henri, landgrave de Thuringe, qu'en effet ils élisent. Cet anti-empereur a un grand avantage sur Conrad, fils de Frédéric, abandonné par ses soldats que le pape avait gagnés par argent. Mais Conrad revient en diligence, lui livre la bataille, et taille en pièces son armée; il en mourut de douleur.

Cet indigne vicaire de Jésus n'est pas encore content d'avoir fait déjà couler des flots de sang en Italie et en Allemagne, il en veut des torrens. Il offre l'empire à plusieurs princes qui le refusent; Guillaume, comte de Hollande, l'accepte. C'était un jeune homme de vingt ans, qui, par les trames des moines, des frères prêcheurs, parvint à se faire couronner à Aix. Deux partis se forment en Allemagne, aussi acharnés que les Guelphes et les Gibelins en Italie. L'un tient pour Frédéric et son fils Conrad, l'autre pour le nouveau roi Guillaume. Le vœu du pape était rempli. Du

sang répandu, des villes en cendres éclairent les fêtes de ce couronnement,

L'empereur n'est plus en Italie que le chef d'un parti. La guerre civile est allumée, le pape la poursuit, les brandons de la discorde à la main.

Une aventure plus cruelle vient porter le dernier coup à son ame. Il manquait à ce réprouvé de pontife d'être assassin, empoisonneur. Il arme contre lui les mains de ses domestiques les plus affidés, un Thibauld Francisque, un Jacques Demora, Pandolphe de Phasanellis, Guillaume de St. Severin et autres. Il découvre cette odieuse conspiration, et les coupables le déclarèrent à l'heure de la mort. L'empereur fut sur le point d'envoyer les six conspirateurs dans toute l'Europe, la bulle du pape imprimée sur le front, trouvée au château de Scala, par laquelle il autorisait cet atroce assassinat.

Mais ce qui lui fut un coup terrible, ce fut que ce Pierre Devignes, son chancelier, son ami depuis trente ans, conçut le projet infernal de l'empoisonner. Je sais gré au grand homme, à Voltaire, d'avoir paru douter de la vérité du fait. Mais malheureusement tout concourt à le prouver : le moine Paris et Sigonius disent que ce fut le pape

qui l'engagea à cet acte exécrable à jamais; qu'il voulut l'exécuter par les mains de son médecin. Le médecin fut pendu, Pierre Devignes, ou plutôt de Lavigna, eut les yeux crevés, et fut promené dans les villes d'Italie, de la Pouille, pour confesser devant tout le monde cette vérité effrayante. Si ce fait est presque incroyable, il serait plus incroyable encore qu'on en eût accusé Pierre de Lavigna, s'il n'en eût été coupable. On devait s'attendre que la postérité douterait de l'horreur de ce crime abominable, et il n'y a que la vérité qui ait pu l'arracher. Frédéric répétait sans cesse avec angoisse, avec la plus cruelle amertume, et en détestant la vie: *Quel malheur épouvantable que mes propres entrailles s'arment contre moi; que ce Pierre, la moitié de mon ame, me prépare la mort!* C'est ce que les auteurs disent et ajoutent, que la réputation du pape en fut très-diffamée.

Cependant Frédéric fait encore un effort dans la Lombardie; il fait même passer les Alpes à quelques troupes, et donne l'alarme à cet empoisonneur, qui était toujours à Lyon, sous la protection de St. Louis: car les rois de France, par une politique détestable, furent toujours le refuge de ces scélérats.

Ce prince dont la vie fut si cruellement agitée, ne put échapper au poison. Mathieu Paris, Potionatus, la chronique d'Ausbourg, disent, *veneno extinctus*, qu'il fut tué par le poison; Cuspinian dit que ce fut le pape qui lui fit donner le poison par son fils Manfred, ou Menfroi. Voilà donc cet Innocent, ce pape des enfers, qui exécute ce que Grégoire IX avait tenté! le voilà donc qui arme les mains filiales contre un père! les mains d'un fils, grand Dieu! Non l'exécration de tous les siècles ne peut venger, ne peut payer ces attentats énormes, inouis.

Cette aventure horrible se passe lorsque Louis IX, ce saint extravagant, etait allé perdre des trésors, faire exterminer les malheureux Français en Palestine, que, pour prix de sa pieuse fureur, il était prisonnier chez les Musulmans, et dupé par le pape, qui, corrompu par argent, empêcha les croisés d'aller à son secours, ce que lui reprochèrent les comtes de Poitou et de Provence. Il délia du vœu de passer à la terre sainte ceux que par ses frères prêcheurs il avait exhortés à y aller. En outre il avait vendu les croisés au comte Richard, et à plusieurs grands seigneurs.

Ce pape, dont je ne fais qu'esquisser les

crimes, souffle toujours les feux de la guerre civile en Italie. Il prétend toujours disposer des royaumes de Naples et de Sicile. Les partis des Guelphes et des Gibelins désolent, ravagent et réduisent en cendres, les villes et les campagnes.

Conrad IV, qui avait succédé à son père Frédéric, meurt, et Mainfroy est accusé de ce double parricide. Il prend la tutelle de ce malheureux Conradin, dont l'histoire lamentable, effrayante, indignera tous les siècles; mais n'anticipons pas sur les temps. Innocent meurt après avoir rempli l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Europe et l'Asie de de ses affreux scandales, de meurtres, d'empoisonnemens, de parricides. Eh ! tous les historiens rapportent ces horribles attentats avec un sang froid qui m'étonne. Est-ce que la scélératesse n'a pas toujours indigné les ames ? Eh ! par quel malheur l'a-t-on donc ménagée jusqu'à ce jour sous les vêtemens pontificaux, et sous le manteau des rois ? Frémissez, doubles tyrans ! le jour de la vérité, de la vertu, est enfin arrivé.

## ALEXANDRE IV, CLXXXV^e. PAPE.

An 1254. Après la mort d'Innocent, arrivée à Naples, le gouverneur en fit fermer les

portes, et ordonna aux cardinaux d'élire un autre pape. Le choix tomba sur Regnaud Danaigne, cardinal d'Ostia, qui s'appela Alexandre IV.

Ce nouveau pontife, mal affermi dans Rome, veut, comme son prédécesseur, arracher Naples et la Sicile à la maison excommuniée de Suabe, et dépouiller à la fois le jeune Conradin, à qui le royaume appartient, et Mainfroy qui en est le tuteur.

On ne croirait pas que ce spoliateur, que cet usurpatenr sacré, que cet Alexandre IV fit prêcher une croisade contre Conradin, si l'histoire ne rapportait cette audace, qui prouve bien à quel point il présumait de l'imbécille crédulité des peuples et des rois. Il fit offrir en même temps les états de cet enfant au roi d'Angleterre, Henri III, et eut le secret d'emprunter, au nom de ce roi anglais, assez d'argent pour lever lui-même une armée. Le ciel fut juste; cette armée commandée par un sacrilége tonsuré, par un légat aussi scélérat que son maître, fut battue et dispersée. Elle était composée de près de cinquante mille brutes malheureuses, qui croyaient servir la cause de Dieu, en ne servant que les complots abominables de ce prêtre réprouvé.

Rome avait vu de près tous les scandales, tous les crimes de ses prédécesseurs ; elle était lasse de porter ce joug impie. Il n'ose entrer dans cette ville, il se retire à Viterbe. Tous les tyrans n'ont pas de plus grands ennemis que les habitans des villes où ils font leur séjour, et dont l'existence n'est pas liée à leurs forfaits. Leurs débauches, leurs excès font naître l'indignation, aprés avoir excité le mépris.

L'Allemagne veut faire un empereur. Une faction choisit Alphonse X, roi de Castille ; un autre élit Richard, frère du roi d'Angleterre, Henri III. Les deux élus envoient au pape, pour faire confirmer leur élection ; il n'en confirme aucune.

Mainfoy trahit son pupille, se fait déclarer roi de Naples et de Sicile. Si ce pape eût été capable d'un trait généreux, si cet Alexandre IV eût été digne d'être dépositaire des foudres de Rome, il ne pouvait en faire un meilleur usage que contre un parjure, un ingrat, un lâche usurpateur ; mais s'en servir pour dépouiller la jeunesse et l'innocence, pour vouloir ravir à Conradin l'héritage de ses pères, c'est une bassesse, une indignité pontificale, c'est un scandale, un attentat aux droits, alors réputés sacrés. Car hériter des

peuples est une abomination politique ; mais l'action du pape n'en est pas moins un crime.

Il l'avait excommunié, non pas comme usurpateur du bien de son pupille, mais comme possédant Naples et la Sicile, que ce pape revendiquait ; et l'anarchie désole l'Allemagne, tous les droits y sont contestés ou méconnus ; l'Italie est divisée en factions ; l'Angleterre est en proie aux fureurs des guerres civiles. L'imbécille Louis IX, ayant ruiné la France par la première croisade et par sa rançon, est encore attaqué de la rage de conquérir les rochers de la terre sainte ; il repasse en Afrique, y meurt de la peste. Le siége de Rome persiste toujours dans le dessein d'arracher à Mainfroy Naples et la Sicile ; le pape et ce tuteur coupable sont deux brigands qui se disputent les dépouilles d'un orphelin.

La fourbe impitoyable, le même génie, la même scélératesse conduisent toujours le plan criminel, tracé depuis sept ou huit siècles par les coupables successeurs de Paul, de Marc, de Mathieu qui ne prévoyaient pas que leurs héritiers précipiteraient du trône les empereurs romains, usurperaient la pourpre, et ceindraient leur diadême.

Enfin il meurt en 1261, au milieu des hor-

reurs qu'il avait répandues autour de lui, au milieu de la confusion infernale qui couvrait l'Europe, et qu'il avait accrue pendant sept ans qu'il avait tenu le siége pontifical.

## URBAIN IV, CLXXXVI^e. PAPE.

An 1261. Voici un des plus horribles coups d'audace qu'aient exercés les pontifes. A peine soufferts dans Rome, ils ôtent et donnent les empires. O pouvoir inconcevable de l'opinion égarée! Les Romains élisaient alors un sénateur, comme protecteur de leur liberté. Mainfroy, Pierre d'Arragon, son gendre, et Charles d'Anjou, frères de St. Louis, briguent tous trois cette dignité.

Il se fait un concordat affreux entre Urbain IV, Louis IX, dit St. Louis, et Charles d'Anjou. Jamais la lâcheté ne s'unit au crime d'un nœud plus étroit et plus barbare. Urbain propose à St. Louis d'armer le duc d'Anjou, pour ravir à Mainfroy Naples et la Sicile, sur lesquelles Conradin seul avait des droits. Ils dépouillaient ainsi un malheureux pupille de l'héritage de ses ayeux, qui avaient conquis cet état sur les Musulmans. Le pape calme les scrupules de Louis IX; Charles d'Anjou accepte la donation du pape, et se fait élire sénateur de Rome malgré lui.

Urbain IV fait promettre à Charles d'Anjou qu'il renoncera dans cinq ans au titre de sénateur; et comme il devait faire serment aux Romains, pour toute sa vie, le pape concilie ces deux sermens, et l'absout de l'un pourvu qu'il lui fasse l'autre. Eh! c'est ainsi que ce prétendu saint, que son frère, et le pape consomment un parjure expoliateur. Avançons dans cet affreux chaos d'impostures royales et pontificales.

Urbain lui fait jurer de ne jamais posséder l'empire avec la couronne de Sicile. Charles promet sur tout d'aider le siége romain à rentrer en possession des domaines usurpés par beaucoup de seigneurs, et des terres de la comtesse Malthide; il s'engagea à payer à ce tyran sacerdotal huit mille onces d'or par année de tribut. Il consent d'être excommunié, si jamais le paiement est différé de deux mois; il jure d'abolir tous les droits imposés sur les ecclésiastiques, et beaucoup d'autres conditions sur lesquelles il ne fut pas difficile: il ne devait pas l'être.

Il va à Rome en 1265 recevoir l'investiture de Naples et de la Sicile. Jamais deux brigands ne se sont mieux entendus.

En 1266 il livre bataille à Mainfroy, dans les plaines de Bénévent. Cet ingrat tuteur

de Conradin, ce voleur, qu'un voleur dépouillait, y périt. Sa femme, ses enfans, ses trésors furent la proie du vainqueur.

Le légat du pape, qui se trouvait dans l'armée, en lâche lieutenant du pontife, que la mort aurait dû désarmer, prive son corps de la sépulture. Dès que le duc d'Anjou est monté sur le trône, il est détesté des peuples, craint d'Urbain, qui termine, bientôt après cette indigne victoire, une vie souillée de perfidies, de parjures, dont le nom mérite d'aller grossir la liste des scélérats, exécrés des hommes qui conservent une ame ennemie des vices les plus effrontés, une ame amie des dieux et des vertus.

## CLEMENT IV, LXXXVII[e]. PAPE.

An 1265. Ce Clément avait été avocat et conseiller du roi de France. Après la mort de sa femme, il se fit prêtre, fut élu évêque de Pui, et archevêque de Narbonne, et enfin fut promu à la dignité pontificale.

Les Gibelins, qui partageaient l'Italie, envoient en Bavière solliciter le jeune Conradin de venir prendre possession de Naples et de Sicile. Clément IV lui défend de passer par l'Italie. Comme le crime puissant et envieilli insultait à la jeunesse innocente et malheureuse!

reuse! Conradin part à l'âge de seize ans avec le duc de Bavière, son oncle, et le comte du Tirol, dont il venait d'épouser la fille, et le jeune duc d'Autriche, son conseil. Clément IV lance contre eux tous les anathêmes, armes encore terribles dans ces jours d'ignorance, mais dont l'abus avait pourtant atténué l'effet. Pour environner l'usurpateur Charles d'Anjou de tout ce que l'opinion rendait plus imposant, il le crée vicaire général en Toscane. Il faut avouer que ce farouche Charles d'Anjou, frère d'un roi de France, tyran de Naples et de Sicile, avait bien peu de magnanimité dans l'ame, pour consentir à devenir vicaire d'un homme d'église.

La jeunesse, le courage, les malheurs de Conradin et ses droits lui gagnent tous les cœurs; par une destinée singulière, les Romains et les Musulmans se déclarent en même-temps pour lui; d'un autre côté, l'infant Henri, frère d'Alphonse X, roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur de Rome, pour y soutenir les droits de Conradin; de l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent et des galères, et tous les Sarrazins qui étaient restés à Naples prennent les armes en sa faveur. Il taille en pièces une partie des forces de Charles,

près d'Arezzo, et de là va droit à Rome, où il est reçu au capitole comme un empereur. Ses galères abordent en Sicile, et presque toute la nation y reçoit ses troupes avec joie. Il marche de succès en succès jusqu'à Aquila, dans la Bruzze; il livre enfin une bataille décisive à l'entrée du royaume à Charles, il renverse d'abord son armée; mais ayant cru la victoire remportée, ses soldats s'amusent au pillage, Charles rallie ses troupes aguerries, revient, et met les siennes en déroute.

Conradin, le duc d'Autriche, Henri de Castille sont faits prisonniers.

Villani, Guadelfino, Fazelil, l'historien de Naples, disent que Charles d'Anjou le retint un an prisonnier, et qu'il demanda au pape ce qu'il en devait faire. Le barbare lui manda: *La vie de Conradin est la mort de Charles; la mort de Conradin est la vie de Charles.* Son avis n'eut pas de peine à être suivi du farouche usurpateur; mais il faut dire que parmi les Français, il s'en trouva qui votèrent pour le délivrer avec ceux qui avaient couru sa fortune. Mais le cruel avis du pape fut suivi le 26 octobre 1268; l'infortuné Conradin et Frédéric d'Autriche furent décapités dans la place publique de Naples. Le jeune duc d'Autriche fut exécuté le premier; Conradin ra-

Rodolphe lui cède la Romagne, sans l'aveu des états, qui tous les ans paient à l'Empire 70 mille dragmes d'or. On voit à chaque pas dans l'histoire des cessions, des ventes à l'encan des droits sacrés des peuples; on rencontre par-tout les déprédations pontificales. Il est affreux, mais il est vrai que les peuples n'ont été toujours comptés pour rien, que leurs annales ne sont que le récit des vols publics et hardis, des assassinats politiques et sacrés.

## INNOCENT V, CLXXXIX^e. PAPE.

An 1276. Ce pape n'a rien fait digne de mémoire pendant les cinq mois qu'il tint le siége apostolique. Eh! que n'en ont-ils tous fait autant, ou plutôt que n'ont-ils jamais existé!

## ADRIEN V, CXC^e. PAPE.

An 1276. Othon de Fiesque, Génevois, dit Adrien, fut créé à Rome en présence du barbare Charles d'Anjou, sénateur; ce qui déplut fort aux cardinaux, parce que sa présence invalidait leur puissance. Il se retira à Viterbe pour se soustraire à son autorité, et appela Rodolphe en Italie pour le lui opposer. Mais la mort rompit tous ses projets; il mou-

massa sa tête, et reçut, en la baisant, le coup de la mort. Tous deux avaient à peine dix-huit ans; après eux, onze des plus distingués de Suève et d'Italie subirent le même sort.

Il faut avouer que ces indignes protégés du pape, que ce Charles d'Anjou et Louis IX ayant été pris par le soudan d'Egypte, auraient bien mieux mérité la mort, et en avaient été humainement traités. Ce St. Louis, si vanté pour avoir régi le royaume en fanatique insensé, ne fit pas le moindre reproche de tant d'horreurs à ce barbare; au contraire, ce fut en faveur de Charles qu'il entreprit la dernière et si funeste croisade contre le roi de Tunis, qui avait protégé Conradin. Eh! puis, pauvres humains! croyez aux intentions des saints, des papes et des rois!

## GREGOIRE X, CLXXXVIII. PAPE.

An 1271. Grégoire était né à Plaisance en Lombardie, et était dans la ville d'Acre, en Syrie, lorsqu'il fut élu. Le siége vaqua près de trois ans après la mort de Clément, un des bourreaux du malheureux Conradin.

Le premier usage qu'il fit de son pouvoir pontifical, ce fut de menacer les électeurs assemblés sur sa réquisition, de nommer lui-même un empereur, s'ils ne se hâtaient d'en

nommer un. O pouvoir de l'ignorance, qui avilit les hommes, et qui accroît l'audace des fourbes, des prêtres, des tyrans, qui ne règnent que par la déception ! Ils élisent enfin Rodolphe de Hasbourg. Trois ambassadeurs font serment de sa part à Grégoire X dans le consistoire. Le pape écrit à Rodolphe : *De l'avis des cardinaux, nous vous faisons roi des Romains.* Toujours les mêmes prétentions, le même orgueil. Il était à Lausane, Rodolphe va l'y trouver ; il lui promet de lui faire rendre la Marche d'Ancône, et les terres de la comtesse Mathilde : c'était une des clauses que l'avare pontife mit à la couronne impériale.

Il assemble un concile à Lyon, où Philippe, roi de France, assista, l'empereur grec et plusieurs princes. Il montra, par des exemples tirés des Macabées, que les papes devaient avoir l'un et l'autre glaive, que c'était à lui à disposer sur-tout de la guerre sainte. Il ordonne à la suite de son discours une décime sur tous les bénéfices, à tous pénitenciers et confesseurs de faire toute instance auprès des pécheurs pour l'assister d'argent et de tous leurs moyens, impose une certaine somme à tous chrétiens, hommes, femmes, enfans, et à peine d'excommunication à qui ne la paierait pas.

Rodolphe lui cède la Romagne, sans l'aveu des états, qui tous les ans paient à l'Empire 70 mille dragmes d'or. On voit à chaque pas dans l'histoire des cessions, des ventes à l'encan des droits sacrés des peuples; on rencontre par-tout les déprédations pontificales. Il est affreux, mais il est vrai que les peuples n'ont été toujours comptés pour rien, que leurs annales ne sont que le récit des vols publics et hardis, des assassinats politiques et sacrés.

## INNOCENT V, CLXXXIXe. PAPE.

An 1276. Ce pape n'a rien fait digne de mémoire pendant les cinq mois qu'il tint le siége apostolique. Eh! que n'en ont-ils tous fait autant, ou plutôt que n'ont-ils jamais existé!

## ADRIEN V, CXCe. PAPE.

An 1276. Othon de Fiesque, Génevois, dit Adrien, fut créé à Rome en présence du barbare Charles d'Anjou, sénateur; ce qui déplut fort aux cardinaux, parce que sa présence invalidait leur puissance. Il se retira à Viterbe pour se soustraire à son autorité, et appela Rodolphe en Italie pour le lui opposer. Mais la mort rompit tous ses projets; il mou-

rut quarante jours après sa nomination, et avant d'avoir pu être consacré.

## JEAN XXI, CXCI^e. PAPE.

An 1276. Il avait été médecin à Lisbonne, et s'appelait auparavant Pierre de Portugal. Il était, dit Platine, de mœurs fort inconstantes, et fit tomber, en huit mois qu'il fut pontife, la papauté en discrédit. Il envoya des légats à Michel Paléologue, et aux rois d'Occident, pour les exhorter d'aller à la folie sacrée, de tourner leurs armes contre les Sarrazins, et avertit l'empereur de Constantinople que s'il ne voulait le faire, il le privait de l'Empire, et le donnait au farouche Charles, usurpateur, tyran barbare de la Sicile. Il paraît que l'art de la médecine n'avait pas guéri son ame de la maladie de ces siècles en démence.

## NICOLAS III, CXCII^e. PAPE.

An 1277. On vit alors ce Rodolphe, vainqueur et maître de l'Allemagne, bien loin de l'être en Italie. Le pape Nicolas gagne avec lui sans peine ce long procès, que tant de pontifes avaient soutenu contre tant d'empereurs par tant de fourberies, de scandales, d'acharnement et de fureur. Rodolphe, par

un diplome du 15 février 1279, cède au pape les terres et domaines de la comtesse Malthilde, renonce au droit de suzeraineté, désavoue son chancelier, qui en avait reçu l hommage. Les électeurs ratifient cette même année la cession de Rodolphe. Les papes gagnaient toujours à leurs marchés, car l'empereur n'eut en échange que le titre de sénateur de Rome, et encore ne l'eut-il que pour un an.

Nicolas vint à bout de faire ôter cette vaine dignité à Charles d'Anjou, qui ne devait même plus en jouir, suivant la promesse qu'il avait faite à Urbain IV de ne la posséder que cinq ans; il lui ôte encore le vicariat de l'Empire qu'il avait en Toscane. Ce Charles d'Anjou, ce féroce usurpateur, méritait que les dieux et les hommes s'armassent contre lui; il méritait de perdre la vie au milieu des tourmens, sur l'échafaud, où il avait avec tant de barbarie arraché le jour au malheureux Conradin.

Ce pape Nicolas remplit l'Italie de troubles, de discordes civiles. Pour mieux régner parmi la confusion, il persuade à Pierre d'Arragon, qui avait sur la Sicile des droits plus légitimes, du moins que Charles d'Anjou, de redemander ce royaume. Ces droits étaient ceux de sa femme Constance, fille de Main-

foy. Pierre brûlait de venger, de laver dans le sang l'assassinat commis sur Conradin ; il équippe une flotte qui paraît dirigée contre Tunis, mais d'effet contre Charles et les Provençaux ; il attend en Sardaigne un moment favorable pour se porter sur la Sicile et exécuter son projet ; cela n'arriva que sous le successeur de Nicolas.

Ce pape n'oublia rien pour anéantir la puissance impériale et royale en Italie ; il déclara la charge de sénateur inhérente au saint-siége, et ordonna par un édit solennel qu'il n'y eût ni roi, ni prince assez osé pour se l'attribuer, sous peine d'anathême.

Il enrichit les siens des dons de l'église ; il fit Bertaud, son neveu, comte de la Ramagnate, envoya son bâtard Lutin légat en Toscane. Platine et Stella disent qu'il ravissait les biens et les châteaux de plusieurs gentilshommes romains, et les leur donnait.

Il mourut à Sutri, comme il roulait dans sa tête le projet de créer deux rois de la maison des Ursins, l'un en Toscane, l'autre en Lombardie, pour régner, commander à l'Italie et à l'Empire, parmi les troubles que cette nomination aurait fait naître.

## MARTIN IV, CXCIII^e. PAPE.

An 1281. Après la mort de Nicolas, fut élu Simon de Brie, qui prit le nom de Martin IV. Il était Français; et cassant l'édit solennel de son prédécesseur, qui avait réuni au siége apostolique la charge de sénateur, il la rendit à Charles d'Anjou, et voulut lui faire rendre encore le vicariat de l'Empire en Toscane. Ne voit-on pas l'accord sacrilége entre ces deux indignes Français, l'un tyran politique, usurpateur farouche de la Sicile, et l'autre tyran sacré de Rome?

Ce pape Martin, lâche fauteur et complice de Charles d'Anjou, excommunie Pierre d'Arragon, trop légitimement armé pour venger le meurtre exécrable de Conradin. Il donne son royaume au premier occupant, déclare, avec les cérémonies ordinaires, les peuples déliés du serment de fidélité, le nomma usurpateur impie des biens de l'église, et leva une armée contre lui.

Pierre d'Arragon méprisa l'anathême, et aborda en Sicile, à l'aide de Paléologue, empereur de Constantinople, que ce Martin excommunia aussi. Il faut dire un mot des vêpres siciliennes, comme étant liées aux bar-

baries des papes et de Charles d'Anjou, comme en étant la suite méritée.

Jean de Procida, gentilhomme de Salerne, fut l'ame de cette conjuration, la plus juste qui ait été exécutée, attaché à la mémoire de Frédéric et à la maison de Suabe; il brûlait de venger le meurtre effrayant de l'infortuné Conradin. Il trame son projet dans la Sicile. Ne pouvant l'exécuter à Naples, sous les yeux de Charles d'Anjou, ce lâche assassin méditait de s'emparer de Constantinople. Jean de Procida en avertit Michel Paléologue; il l'excite à revenir; de là il court en Arragon, voit en secret Pierre, et revole en Sicile, dispose sans peine les Siciliens.

Enfin le troisième jour de pâques 1282, au son de la cloche des vêpres, il s'élève un cri général de *meurent les tyrans*. Tous les Provençaux sont massacrés dans la Sicile, les uns dans les églises, les autres aux portes, dans les places publiques, les autres dans leurs maisons. Ce fut le commencement de la vengeance de Conradin, si on peut appeler vengeance le meurtre de huit ou dix mille Provençaux qui avaient aveuglément servi les fureurs du scélérat couronné; et cet exécrable assassin, étant à Naples, évita son supplice. Ce Martin est le troisième ou

quatrième pape qui, loin d'employer tout son pouvoir à effrayer ce grand criminel, l'a soutenu de tout son crédit impie et barbare.

Ses mœurs privées étoient aussi dissolues que sa conduite publique était scandaleuse et coupable. Il prit publiquement la concubine de son prédécesseur. Nicolas de Biberach, théologien de Derfort, dit qu'étant jeune, il avoit voulu abuser brutalement de sa personne. Eh! ce sont là les scélérats de prêtres, de pontifes, auprès desquels se prosternait le peuple abusé!

Il approuva aussi un duel qui fut projeté entre Pierre d'Arragon et Charles d'Anjou; il envoya même Gérard, cardinal, pour y assister. Pierre ne se trouva pas au lieu indiqué: il l'excommunie de nouveau, et le déclare déchu de tous ses droits, même du royaume de Catalogne, qu'il donna à Charles second, fils de Philippe, roi de France. En est-ce assez pour marquer sa démence, sa barbarie et sa stupidité?

## HONORIUS IV, CXCIV. PAPE.

An 1285. On est indigné quand, dans toute leur histoire, on voit ces pontifes fauteurs et complices des plus grands scélérats, des coupables heureux.

Au commencement du pontificat d'Honorius, Jean Choles, cardinal, légat de son prédécesseur en France, y prêcha une croisade contre Pierre d'Arragon, vengeur généreux du meurtre à jamais exécrable commis par Charles d'Anjou sur Conradin. Aprés des succès, Philippe, roi de France, fut payé de son indigne entreprise; il fut attaqué de la peste, et en mourut à Perpignan.

Honorius poursuit, après la mort de Pierre d'Arragon, Jacques, son fils, qui s'était fait couronner malgré lui, et l'excommunie, et réitère tous les anathêmes lancés contre son père par ses odieux prédécesseurs.

Rodolphe vend à plusieurs villes d'Italie le droit d'être libres. Vendre à deniers comptans un droit général, éternel! plusieurs millions d'individus l'acheter d'un individu! Comment s'est-il trouvé de lâches historiens qui ont raconté ce fait et mille autres semblables, sans se douter seulement qu'ils devaient être indignés? Vendre, acheter la liberté! non on n'a rien prononcé de plus horrible et de plus insensé dans les annales de la démence. Indignes et tristes humains, au lieu de prodiguer votre or, n'aviez-vous pas du fer?

Ce pape avare, impie, offre à Rodolphe

la couronne impériale, à condition qu'il lui laisserait lever la quatrième partie de tous les biens d'Allemagne, pendant quatre années consécutives, et qu'il conduirait une armée en Italie, pour chasser les Français de Naples. Vendre le titre si vain de couronne impériale, au prix de l'or et du sang des hommes, est le comble de la cupidité sacrilége et barbare!

## NICOLAS IV, CXCV^e PAPE.

An 1288. A Honorius succéda Jean d'Ascoliapette, Nicolas IV. La pomme de discorde était le royaume de la Pouille et de Sicile. Il fut arrêté entre Charles II d'Anjou et Jacques d'Arragon, que la Sicile demeurera à Jacques; se chargeant Charles de le faire agréer et investir par le pape. Il va à Rome, et le jour de la Pentecôte, Nicolas l'absout du serment qu'il avait fait à Jacques d'Arragon et le couronne roi de Sicile.

L'avarice, l'infidélité, le parjure président à ce couronnement; et c'est le pape qui les autorise, les provoque, les ratifie, qui y met son sceau réprouvé! Eh! pourquoi tant de crimes de la part du pape? c'est que Jacques soutenant ses droits n'avait pas voulu déclarer la Sicile feudataire de Rome, et lui payer une redevance comme son vassal.

Les malheureux chrétiens s'étaient englou- tis en Syrie ; leur sang avait en vain rougi les rochers de la Palestine ; leurs affaires y étaient dans un état lamentable, et n'attendaient que leur ruine totale. Le soudan avait repris Tripoli, Tyr, Barut, Acha, et quinze autres villes importantes ; il ne restait aux chrétiens presque plus que Ptolomays ; pressé par les musulmans, le pape y fait passer quinze cents chevaux ; mais si mal à propos, et sous si mauvaise conduite, que leur premier exploit se fait contre des chrétiens. Les meurtres, les rapines, les adultères, les viols, les embrâsemens sont exercés par ces fanatiques insensés. Leur second exploit fut de rompre la trêve lorsqu'elle était plus nécessaire que jamais.

Il avait excité beaucoup de discordes, de guerres civiles dans Rome, pendant deux ans et demi. Le reste de son pontificat fut troublé par des discussions, des malheurs publics qui avancèrent ses derniers momens, et pour comble de calamité, il ne pouvait s'en prendre principalement qu'à lui-même.

Rodolphe meurt la même année, et on lui attribue ces paroles, qui prouvent qu'il eut assez de sagesse pour mépriser cette vaine cérémonie du sacre des empereurs.

L'*Italie*, disait-il, *a consommé la ruine de plusieurs rois allemands*; *je n'irai point à Rome, je suis roi, je suis empereur; et je suis certain que je ne ferai pas moins l'utilité de la chose publique, que si j'y étais couronné.*

## CÉLESTIN V, CXCVI^e. PAPE.

An 1294. Après deux ans d'inter-règne, les cardinaux élurent Pierre Moron, dit Célestin, vieux et pauvre hermite, qui, pendant les six mois qu'il tint le siége scandaleux de Rome, ne cessa de soupirer après sa célule. L'infâme Benoit de Gayette, cardinal, qui fut depuis Boniface VIII, abusant de sa crédulité, lui faisait crier pendant les nuits que la charge de la papauté excédait ses forces, et que Dieu lui commandait de s'en décharger: il obéit; mais comme il regagnait son hermitage, il le fit arrêter et mettre en prison, où il hâta sa mort: mais n'anticipons point sur les faits.

## BONIFACE VIII, CXCVII^e. PAPE.

An 1294. Ce Benoit de Gayette, ce Boniface VIII, n'épargna ni soins, ni scandales, ni crimes, pour parvenir au pontificat, ayant

comme nous l'avons dit, engagé Célestin, ce vieillard, à quitter une place qui accablait sa faiblesse ; il le fit assassiner en prison, craignant que le peuple ne le rappelât pour ses mœurs pacifiques, pour ses vertus; et ne le précipitât de ce trône qu'il avait envahi par une scélératesse.

Jamais Hildebrand, cet insolent Grégoire VII, n'a déployé plus de fierté, d'impudence et d'audace. Il outrage les peuples, brave l'empereur et les rois ; il croit, du vatican, dominer sur toute l'Europe.

Des différens entre Adolphe, empereur, uni à Edouard, roi d'Angleterre, et Philippe-le-Bel, subsistaient toujours ; il leur ordonne à tous trois une trêve, sous peine d'excommunication : ce n'est pas le plus mauvais usage qu'il ait pu faire de son autorité, d'arrêter les meurtres, les ravages commis par ces indignes potentats, comme une chose de droit et naturelle ; mais ce n'était pas dans cet esprit qu'il mettait un frein au carnage, mais il ne prétendait que c'était un crime de verser le sang des hommes, que parce qu'on le faisait sans son indigne aveu.

La conduite de l'empereur révoltait tous les seigneurs de l'empire ; on l'accuse dans les

les formes ; on indique une diète à Egra, pour le déposer. Albert d'Autriche envoie à Rome solliciter la déposition d'Adolphe.

L'archevêque de Mayence prononce solennellement son arrêt de proscription au nom de tous les princes, élit Albert d'Autriche. Cet acte de vigueur avait été fait sans attendre le consentement du pape, et empiétait sur les droits qu'il s'arrogeait ; il défend aux électeurs, sous peine d'anathême, de sacrer le nouveau roi des Romains : ils lui répondent que c'est ici une affaire purement politique qui ne peut regarder l'église.

Adolphe est tué dans la bataille de Spire, le 2 juillet, par Albert d'Autriche ; Boniface ne veut pas plus le reconnaître qu'auparavant : en vain il lui demande la couronne impériale ; il lui répondit qu'il était indigne de l'empire, ayant tué son seigneur, et se posant une couronne sur la tête, une épée au côté, il ajouta, *c'est moi qui suis César.*

Ce pape, aussi fier et plus impétueux que Grégoire VII, avait alors des démêlés violens avec Philippe-le-Bel, roi de France. Albert et Philippe s'unissent ; Albert en mariant son fils Rodolphe à Blanche, sœur du roi. Les maisons d'Autriche et de France semblaient alors étroitement unies par ce

mariage, et par leur haine commune contre Boniface VIII, par la nécessité de résister à leurs vassaux, car dans le même temps la Hollande et la Zélande, vassales de l'Empire, faisaient la guerre à Albert; et la Flandre, vassale de la France, la faisait à Philippe-le-Bel. Boniface saisit cette occasion pour les braver tous les deux; d'un côté, il soulève les princes allemands contre Albert, de l'autre, il excite Charles de Valois contre son frère Philippe-le-Bel.

Voyez-vous comme ce prêtre de discorde allume, fomente les discussions, livre l'Empire et la France aux feux de la guerre; Il appelle en Italie Charles de Valois, le nomme vicaire de l'Empire, en Toscane; il marie ce prince à la fille de Baudouin II, empereur de Constantinople, dépossédé, et déclare le trône des Grecs dévolu à Charles de Valois. Ambitieux jusqu'à la fureur, il voulut paraître donner tous les royaumes; en moins de trois ans, il fit des empereurs d'Orient et d'Occident, mit la France entière en interdit.

A peu près dans le même temps, ce pape superbe et impitoyable poursuit en Italie les cardinaux Jacques et Pierre de Colonne, et tous ceux de cette maison; il publie

contre eux une croisade ; ils sont contraints de fuir à Preneste, chez Sarra Colonne, leur oncle ; il les y poursuit et fait assiéger la ville par les croisés ; ils en sortent pour ne pas tomber entre ses mains. Elle se rend, il jure de respecter tous les droits des citoyens, et il la fait saccager, ruiner de fond en comble, et la livre à toute la fureur d'une plate soldatesque, qu'aveuglaient le fanatisme, l'ignorance et la fureur : il en fait autant à Sagarvolon, et autres places dans lesquelles ils cherchaient un asile contre sa rage. Il dégrade solennellement ces cardinaux, trop éclairés sur ses forfaits, excommunie et bannit de Rome toute leur maison, réduit Sarra Colonne, leur oncle, à la plus cruelle extrémité ; il était forcé de se cacher dans les forêts, dans les déserts, n'osait se fier à personne de peur d'être livré à ce barbare.

Il poursuivait avec le même acharnement tous les Gibelins, ou partisans de l'Empire. A Jacques Voragine, archevêque de Gênes, avait succédé Porchetta Spinola ; il vient à Rome pour se faire confirmer, c'était un mercredi des cendres, l'archevêque se prosterne à ses pieds pour recevoir cette bizarre cérémonie; ce profane pontife lui dit: *Souviens-toi que tu es Gibelin, et qu'avec les Gibelins*

*je te réduirai en cendres*, en lui en jetant une poignée au visage et dans les yeux, et lui ôta son archevéché ce même jour. Un renégat aurait-il fait un outrage, un mépris plus effronté des cérémonies qui devaient être sacrées pour lui?

En 1300, à l'ouverture du jubilé, dont il fut l'inventeur, il parut devant le peuple le premier jour, en habit pontifical, et donna son indigne bénédiction; le second jour, il s'y montra avec tout le faste, l'appareil, les habits impériaux, le diadême des Césars sur le front, des glaives nus portés devant lui, il s'écria, voilà les glaives dont seront punis les coupables.

Il a dans sa vie assez de prétentions en démence, assez d'atrocités pour en composer vingt fous, vingt tyrans. Il envoie un légat à Philippe-le-Bel, pour lui ordonner de se disposer à partir pour la terre sainte, sous peine d'excommunication pour le moindre délai; Philippe, pour réponse, fait empoigner le légat, et le fait mettre en prison; fureur inconcevable de ce réprouvé! il envoie un second légat, avec injonction expresse à Philippe de délivrer le premier, et ordre à tous évêques et pairs de France de comparaître à Rome pour y être jugés, et

proteste que le royaume de France appartient de droit divin à l'évêque de Rome : on croirait à présent que de pareils ordres, que de pareilles extravagances sont parties des petites maisons. Les lettres que s'écrivaient le tyran apostolique et le despote français, sont des actes de la démence de ces temps, où les droits des peuples n'étaient rien, où les prétentions ridicules ou cruelles des maximes b rbares, des usages ruineux établis par des sauvages avaient terrassé la morale et la nature.

On assemble les etats à Paris, où il est accusé par l'archevêque de Narbonne d'être simoniaque, homicide, usurier très-manifeste, de ne pas croire à l'eucharistie, de regarder l'ame mortelle, qu'il n'y a d'autre joie que celle de ce monde, qu'il se fait révéler la confession par force ; qu'il a deux de ses niéces pour concubines, et a des fils d'elles ; qu'il a pris à sa solde les Sarrazins, pour envahir la Sicile ; etc. etc. Il fut défendu de porter de l'argent à Rome ; ce fut alors que ce Boniface fut outré de fureur, excommunia Philippe jusqu'à la quatrième génération. Il envoie l'archidiacre de Constance pour publier la bulle d'excommunication ; il est mis

en prison à Troye; il donne la France à Albert, qni fut trop sage pour l'accepter.

Philippe-le-Bel vit qu'il avait affaire à un homme implacable. Colonne Sarra, dont nous avons parlé, errant et vagabond, était tombé entre les mains des pirates, et auquel il ne restait que la vengeance, fut reconnu par un Français, comme il ramait en silence sur le vaisseau du forban; il l'achète et le mène secrétement au roi, qui avait déjà résolu d'envoyer Nogaret à Rome, avec charge de prononcer son appel au concile, en face de Boniface, et de lui faire un affront digne de son insolence. Nogaret et Sarra Colonne partent ensemble; il arrivent avec trois cents chevaux français, qui étaient réstés de la guerre de Sicile après la paix faite; ils surprennent la ville d'Anaigne, où était ce pape infernal, dans la maison de sa naissance; sur l'alarme, ne sachant ce que c'était, il endosse ses habits sacerdotaux, et s'assied sur son trône pontifical; Nogaret lui prononce son appel, le prend au collet comme il faisait résistance, lui donna sur la face, et l'emmena à Rome sur un cheval sans bride; et ce Boniface si superbe, si impitoyable, qui voulait faire trembler les empereurs, les rois,

les princes et les peuples, frappé de rage, de désespoir, tomba dans un délire si effroyable, que dans des accès de fureur il déchirait ses membres ; enfin trente jours après sa chute épouvantable il rendit son ame forcenée.

## BENOIT XI, CXCVIII^e. PAPE.

An 1303. A Boniface succéda Benoit XI, qui commença par excommunier Nogaret et Sarra Colonne, et tous ceux qui avaient contribué à la prise de ce pape ; et par une contradiction manifeste, il leva l'anathéme porté contre Philippe-le-Bel, et l'interdit mis sur tout le royaume de France ; il excommunia les Florentins, qui voulaient être maîtres chez eux. Il avait fait son apprentissage à l'école de Boniface, et si la mort ne l'eût interrompu, sept ou huit mois après son élection, il était homme à faire parler de lui ; mais on dit qu'il fut empoisonné comme il se disposait à renouveler les massacres de la Syrie pour le recouvrement de la terre sainte. Dieu soit loué de sa mort, avant qu'il ait pu commettre peut-être cent mille assassinats, par cet excès de fanatisme ou de perfidie!

## CLÉMENT V, CXCIX^e. PAPE.

An. 1305. PHILIPPE-LE-BEL fit élire ce Clément V. C'était un Gascon, natif et archevêque de Bordeaux. Dès qu'il sut son élection il en partit, et fut à Lyon, et y fit venir tous les cardinaux, et se fit couronner dans l'église de St. Just. La joie et la pompe de son couronnement furent cruellement troublées; un peuple immense remplissait les rues, les fenêtres; beaucoup avaient monté sur une vieille muraille du temple de St. Just pour jouir du spectacle : elle s'écroula, écrasa beaucoup de monde; le duc de Bretagne y fut tué, Philippe-le-Bel y fut blessé, le pape renversé de dessus son cheval. Après que la cérémonie fut achevée le roi et le pape se séparèrent; Philippe fut marier son fils Hutin à la fille du duc de Bourgogne. Le pontife s'en fut à Avignon, ou le siége de Rome demeura soixante et quatorze ans.

Clément avait promis la couronne impériale à Philippe-le-Bel, et par une perfidie il fait presser les électeurs de nommer Henri, comte de Luxembourg. Les papes, malgré leur faiblesse, pouvaient beaucoup sur l'élection des empereurs, parce que leur refus de réconnaître le roi des Romains, élu en

Allemagne, était toujours le prétexte de guerres civiles, de haines, de scandales, dont ils augmentaient à peu près à leur gré les fureurs.

Un des traits les plus horribles du pouvoir et de l'avarice, fut le supplice exécrable des malheureux Templiers, condamnés au feu en France, en conséquence d'une bulle du pape Clément V. Un vicaire de Jésus, condamner au plus affreux supplice des hommes qui faisaient vœu de mourir pour la religion et pour la foi. Les accusations dont on les chargea sont si absurdes, qu'on ne peut sans frémir, et sans être indigné, lire le procès-verbal des cinquante-neuf qui fûrent brûlés vifs à Paris en 1310. On les poursuivit par-tout avec une barbarie qui fait frissonner. Soixante-quatorze chevaliers jurèrent envain que l'ordre était innocent; Philippe-le-Bel affamé d'or les fit trouver coupables. Leurs immenses richesses furent tous leurs crimes; et ce pape, indigne fauteur de ces assassinats, bourreau farouche et sacré, qui, armé de brandons, mit le feu à leur bûcher, fut un lâche tyran qui servit un tyran avare et impitoyable. Il ordonna que le grand maître de l'ordre, Jean de Nolais, Gui, frére du dauphin d'Auvergne,

fussent brûlés en présence des cardinaux. C'est une des plus atroces cruautés, c'est une des plus horribles proscriptions qui aient été jamais exercées au nom et avec l'appareil des loix. Un pape, un roi, des cardinaux, des docteurs ès-loix, des théologiens, à la tête de cette boucherie, contemplant sans effroi ces poteaux enflammés et sanglans, est ce qui m'indigne, et m'arrache des larmes.

Ce pape scandaleux et barbare fuyait Rome où il n'avait aucun pouvoir, il établissait sa cour à Lyon, avec sa maîtresse, la comtesse de Périgord, et amassait ce qu'il pouvait de trésors.

Après des perfidies concertées entre Clément, Robert, roi de Naples, et Jean de Morée son frère, contre Henri VII, après des malheurs, des prétentions sur Rome, Naples, Lucques, Florence, après des arrêts d'une barbare démence, qui permettaient d'en assassiner les habitans, cet empereur est empoisonné par Politien *de Montepultiano*, qui le communiait, et qui mêla du poison dans le vin consacré. Le pape fut accusé de ce crime; Clément V condamne sa mémoire, et déclare que le serment que Henri fait à son couron-

nement dans Rome, était un serment de vassal qui rend hommage à son seigneur.

Il ajoute : *Nous avons la supériorité sur tout l'empire, et nous succédons à l'empereur pendant la vacance, par le plein pouvoir que Jésus-Christ nous a donné.* Est-ce là de l'impudence et du délire ?

Ce pape est diffamé par ses mœurs dépravées. Il avait un neveu qui, dit-on, servait à ses affreux plaisirs, pour son ambition, son avare cupidité ; il entretenait publiquement à Avignon la fille du comte de Foix, avec laquelle il vivait, au grand scandale des habitans. Sa vie n'est qu'un tissu de perfidies, de débauches, de prétentions insensées. Il dit dans une bulle publiée pour une croisade contre les Turcs, que quiconque s'enrôlera, ne pourra, quelque énormité qu'il ait commise, être dévolu aux peines éternelles ; mais qu'au contraire, il pourra délivrer quatre ames du purgatoire, à son choix. On serait tenté de rire, si on n'était courroucé d'un si impudent charlatanisme, si on ne plaignait les malheureux humains d'avoir été courbés pendant dix-sept cents ans, sous la verge impitoyable de ces sacrés empoisonneurs.

Sa mémoire doit encore être exécrée, pour avoir poursuivi par le fer, par le feu, pour avoir exterminé les restes des malheureux Vaudois, en Lombardie et ailleurs. Ce pape des enfers, après avoir publié une croisade contre eux, en fit horriblement assassiner 4,000 en un même lieu. Ces infortunés furent exterminés, massacrés comme des animaux dans une enceinte. Leur vie pastorale retracait le bonheur des premiers âges du monde; ils étaient modestes, simples, ennemis de la fraude, se mêlant peu de négoce, sobres, chastes; enfin on ne peut lire sans pleurer les barbaries qu'on exerça contre eux au nom de ce pape impitoyable. Le crime de leurs prédicateurs était de condamner par leurs discours et par leurs exemples la scélératesse de la cour de Rome.

## JEAN XXII, CC. PAPE.

An 1316. Après un interrègne de deux ans, que les cardinaux n'avaient pu s'accorder, Jacques Dossa de Cahors fut élu par lui-même. Ses collègues fatigués de tant d'intrigues, des fourberies, des scandales qui avaient éloigné la nomination d'un successeur à Clément V, s'en rapportèrent à lui pour le choix. Il les trompa, par le conseil de

Neapolion des Ursins ; il s'assit sur le trône pontifical, et leur dit : *Ego sum papa , je suis pape.* Ce fut à Lyon que se fit cette singulière éléction ; et bientôt après , il fut à Avignon, où il établit le siége épiscopal. Tous les historiens sont d'accord de son ambition effrénée, de ses perfidies, de son infâme avarice.

L'empire était sans véritable empereur, après la mort de Henri VII. Une partie des électeurs était pour Louis de Bavière, une autre pour Frédéric d'Autriche. Louis envoie vers Jean pour avoir sa ratification sur son couronnement. Il lui répond qu'il avait déjà fait plusieurs choses qui excédaient la puissance d'un empereur légitimement élu, et le refuse. Frédéric envoie également des ambassadeurs pour obtenir sa confirmation, lui remontre la vertu de ses ancêtres , Rodolphe, et Albert. Il lui fit une réponse fort sage ; que ce n'était pas de la vertu de ses aïeux dont il s'agissait, mais de la sienne ; et les renvoie ainsi tous les deux, pour régner pendant la vacance de l'empire, suivant l'ordonance de son prédécesseur.

Louis cependant livre bataille à Frédéric, le fait prisonnier , et pense à l'Italie, s'unit à Milan aux Visconti , et relève le parti

des Gibelins. Jean qui voit ces progrès, lui commande, *par le droit qu'il a reçu de Jésus-Christ*, de s'abstenir de l'administration de l'empire, sous peine d'anathême, envoie un cardinal en Lombardie, pour légat, qui ordonne aux Visconti, père et fils, sous les mêmes peines, qu'ils aient à quitter Milan; à leur refus, met la ville en interdit, les excommunie, et publie une croisade contre eux. Peut-on être assez indigné d'un tel excès d'impudence et d'audace! Un charlatan des bords du Rhône, commander en despote à l'Allemagne, à l'Italie, à toute l'Europe! Armer les bras de la stupidité, et couvrir la terre, de la Méditérannée à la mer Baltique, de crimes et de malheurs! S'il existait alors un sage, un philosophe, il dut craindre que la vertu, la morale ne fussent proscrites de la terre, peut-être encore pour dix mille ans.

Bientôt après le fier apôtre de la fourbe, du mensonge, lance dans la cathédrale d'Avignon une excommunication contre Louis de Bavière. N'avoir point obéi à ses ordres tyranniques, était tout son crime. L'Italie est alors déchirée par deux partis acharnés. Les Guelphes et les Gibelins se poursuivent dans les mêmes villes, par la

flamme, le fer et les poisons. Les moines sont armés, les uns pour le pape, les autres pour l'empire; cordeliers contre jacobins, jacobins contre eux-mêmes ; et ce pape impie attise, souffle d'Avignon, le feu de la discorde. Louis de Bavière cependant traverse l'Italie avec une armée, et est reçu favorablement dans Rome. Il ne voulut pas être couronné que tous les ambassadeurs des villes d'Italie ne lui apportassent leur consentement. Quand il l'eut, Jacques Duprat, évêque de Castello, le sacre solennellement avec l'évêque d'Ellère. Après son couronnement, il fait élire. sur la demande du peuple romain, du clergé et du sénat, un autre pape, nommé Pierre Corbiero de Reité, cordelier, appelé Nicolas V.

Charles-le-Bel fut le premier qui permit expréssement de lever des décimes en France, parce qu'il y participait; et ce pape sacrilége les levait pour faire la guerre à l'empereur. Comme les tyrans se sont toujours donné la main pour écraser les peuples !

Jean XXII avait donné une bulle par laquelle il dit : *Nous réprouvons ledit Louis comme hérétique, nous dépouillons ledit Louis de tous ses biens, meubles et immeubles, du Palatinat, du Rhin, de tout*

*droit à l'empire; défendons de fournir audit Louis, du bled, du linge, du vin, du bois, etc.*

Si c'est là un acte d'une démence atroce et implacable, Louis le lui rendit bien; il tint une assemblée générale, il y présida avec toute la pompe impériale, la couronne en tête, revêtu du manteau, le sceptre à la main. Un moine augustin accuse le pape, on rend ensuite la sentence contre le prêtre de Cahors, se disant pape; la voici: *Nous voulons*, dit l'empereur, *suivre l'exemple d'Othon I, qui, avec le clergé et le peuple de Rome, déposa le pape Jean XII etc. Nous déposons de l'évêché de Rome Jacques de Cahors, convaincu d'hérésie et de lèse-majesté etc.* Et le condamna de plus à être brûlé vif avec le roi de Naples.

Le pape Pierre de Corbiero fuit de ville en ville; il se cache dans un château d'Italie, et enfin envoie demander grace à Jean XXII, qui lui promit la vie sauve, et trois mille florins d'or de pension, pour son entretien. Il va, la corde au cou, se présenter devant le pape, qui le fait saisir, et jeter dans un cachot, contre la foi promise.

Ce pape parjure emploie toujours l'intrigue, la religion et la scélératesse; il soulève

lèvé les peuples, arme les princes, gagne les moines et les excite; enfin il meurt à l'âge de quatre-vingt-dix ans, au milieu des haines, des guerres publiques et intestines, au milieu des malheurs de l'Allemagne et de l'Italie, au milieu de la désolation générale, exécré de tous les partis, dont il avait, l'un par l'autre, opéré la ruine.

Il vendait à l'encan les indulgences, les bénéfices, les dispenses, les absolutions, les réserves, les expectatives, inventa les annates, se fit donner l'or des stupides chrétiens, pour le recouvrement de la terre sainte; aussi laissa-t-il en mourant vingt-cinq millions de florins d'or, comme le dit Villani; somme énorme, et presque incroyable.

Ayant voulu persuader aux Grecs de se réunir à l'église latine, par les raisons ordinaires de la plénitude de la puissance à lui donnée sur toutes les églises, ils lui répondirent, entre autres choses: *Diabolus tecum, quia Dominus nobiscum; le Diable est avec toi, car Dieu est avec nous.*

## BENOIT XI, CCI. PAPE.

An 1334. APRÈS JEAN, fut élu Benoit XII. Les cardinaux, prétendant tous l'être, ne peuvent s'accorder par la résistance que chaque rival

y apportait; ils donnèrent leur voix par dépit à Jacques Dufour, qui, n'ayant aucune qualité morale, ne prétendait, et ne pouvait prétendre au souverain pontificat. C'était le fils d'un pâtissier de Toulouse.

Aussi-tôt qu'il fut élu, il emploie son or, son crédit, la puissance dont il était revêtu à corrompre, malgré son âge, la sœur de Pétrarque. C'est ce que rapporte Hiéronimo Squarsafico Alexandrin dans la vie de cet auteur. Il avait, dit-il, une sœur âgée de dix-huit ans, qui vivait à Avignon, fort belle et de bonnes mœurs : ce pape en devint éperduement amoureux; il tenta tous les moyens auprès de Pétrarque pour lui livrer sa sœur, lui promettant de le faire cardinal; de le combler d'honneurs. Il fut indigné de la proposition, il s'enfuit d'Avignon; mais il avait un frère appelé Girard, qui ne put résister aux présens que lui fit ce dissolu vieillard, et qui la livra. Un tel exemple n'a pas suffi pour prouver la profonde dépravation qui régnait parmi ces réprouvés, qui se vantaient de porter le caractère, le sceau de la divinité. Le sceau d'un Dieu sur le front d'un lâche corrupteur de la jeunesse et de l'innocence! C'eût été un crime, sur-tout à son âge, dans un

homme ordinaire ; et combien est-il plus énorme dans le premier ministre des autels, dans un pontife dont l'exemple, dont la parole devait recommander toutes les vertus ! Au commencement de son pontificat, ce pape, dit Marius, ne fut point plus modéré, et plus favorable à Louis empereur, que Jean XXII ; car il renouvela les excommunications, et le dépouilla, ou prétendit le dépouiller de tous les priviléges impériaux, et du duché de Bavière ; si bien que Louis assembla une diète à Francfort, des électeurs, ducs, comtes, évêques, et de plusieurs savans pour ce temps d'ignorance. On y confirma les droits de l'empire, on les y déclara indépendans de la cour de Rome. Louis fit une confession de sa croyance.

Cependant Benoît ne tarda pas à faire la paix avec l'empereur ; et malgré les ambassadeurs du roi de France, il leva l'excommunication lancée contre lui par Jean XXII, et confirmée par lui-même ; mais la politique seule conduisit toute cette affaire. Il voyait que Philippe-le-Bel, dont sa demeure dépendait, était mécontent de lui, il craignit, s'il avait aussi l'empereur pour ennemi, de n'avoir plus de refuge en cas d'événement,

en cas que la cour de France se déterminât à quelque acte de violence contre lui ; l'exemple de Boniface VIII l'épouvantait encore.

Il paraît qu'il n'avait pas le caractère indomptable de Grégoire VII, de ce Boniface VIII, mais qu'il était d'un esprit versatile. Etant menacé par le roi de France, il changea d'opinion, et rétablit les sentences portées contre l'empereur, mit des vicaires dans les villes impériales d'Italie, lui ôta la charge de sénateur de Rome, et l'annexa au siége apostolique.

Il mourut à Avignon, et laissa une mémoire odieuse qui lui mérita cette épitaphe :

*Hic situs est Nero, laicis mors, vipera clero,*
*Devius à vero, cupa repleta mero.*

## CLEMENT VI, CCII$^e$. PAPE.

An 1342. Ce Clément s'appelait Roger, natif de Limoges ; il fut prieur de St. Babille, de l'ordre de St. Benoît, abbé de Fécamp, évêque d'Arras, archevêque de Rouen, cardinal, et enfin pape, quoique le plus jeune d'entre les concurrens. Il avait quitté tous ces bénéfices, avant d'être pontife ; accablé de dettes, il dépensait, prodiguait les revenus de l'église en faste, en festins, en filles de

joie. Il disait qu'il était promu à la dignité papale par une expresse volonté de Dieu, parce que ses premiers bénéfices ne pouvaient le nourrir. A-t-on poussé plus loin la dérision, le scandale et l'impudence?

Il vendait à l'enchère toutes les charges apostoliques, pour satisfaire à ses honteux plaisirs, et rassasier ses parens. Les cardinaux lui marquaient de l'étonnement de qu'il avait fait évêque d'Orchestre un secrétaire du roi d'Angleterre, laïc et ignorant: il leur répondit, *que par la considération qu'il avait pour lui, il aurait fait un âne évêque.* Peut-on se moquer plus ouvertement de la religion et de ses ministres? Et c'est ce pape, le scandale de l'église, qui va semer de malheurs la vie de Louis de Bavière, empereur, dont la voix infernale va commander les assassinats de la guerre, en Allemagne, en Bohême, en Italie, qui va secouer sur l'Europe les torches du carnage, et tranquille au milieu des embrâsemens, des ruines qui sont son ouvrage, il va les oublier dans les bras de ces infâmes prostituées! C'est pourtant ainsi, peuple malheureux, que tu as toujours été gouverné par d'indignes charlatans en soutane, et des tyrans en diadême.

Louis, ennuyé des guerres civiles, envoie

une ambassade à l'odieux lama d'Avignon; il la traîne trois ans entiers, et la fin fut, *qu'il ne faut pas qu'une impiété commise contre les papes, dieux de la terre, demeure impunie*, qu'il se mît en état de satisfaire à l'église, et qu'alors on aviserait; et tout de suite fait attacher aux portes des églises d'Avignon un monitoire, par lequel il le déclare anathème si dans trois jours, il ne s'abstenait de gouverner l'empire, et s'il ne satisfaisait à l'église. Les ambassadeurs, voyant jusqu'à quel point il poussait sa haine et sa vengeance, lui dirent qu'ils étaient munis de pouvoirs suffisans pour transiger; qu'il n'avait qu'à déclarer quels étaient les points sur lesquels on devait le satisfaire; il repondit qu'il ne pardonnerait jamais à Louis, que premièrement il ne confessât toutes ses erreurs, ses hérésies, et ne se démît de la dignité impériale, qu'il ne remît entre ses mains ses enfans, tous ses biens, et lui-même, qu'il ne promît qu'il ne reprendrait rien que du consentement de sa majesté pontificale, et donna un formulaire aux ambassadeurs, de toutes ses prétentions, de tous ses outrages.

On ne croirait pas que l'empereur se soumît à cet affront public,, à cette insulte

profonde; on ne croira pas qu'il put la dévorer : hé bien ! il s'y résout; et cet indigne pontife, jouissant de son humiliation, renchérit sur ces articles qui prononcaient la nullité du monarque, et l'insolence du tyran sacerdotal. Les voici; il ordonnait *que l'empereur rétractât tout ce qui avait été décrété contre Jean XXII, qu'il déclarât publiquement, par édit perpétuel, que l'empire est bénéfice et fief du pape, et que nul ne peut être nommé empereur, sans son autorité.*

A ces horribles propositions, les électeurs, princes, ducs, comtes et l'empereur, furent indignés; il n'y eut qu'un cri, que s'il ne s'en désistait, les armes en décideraient.

L'inexorable pontife, en l'an 1346, *in cœnâ domini*, après avoir exécré Louis, le déclare hérétique, délie tous ses peuples du serment qu'ils croyaient lui avoir prêté, et ordonne aux électeurs de choisir un autre empereur dans un court délai, ou que le saint siége y pourvoirait.

Enfin il nomme Charles de Luxembourg roi de Bohéme, qui ne fut jamais reconnu pour empereur; mais sa nomination allume une guerre affreuse en Allemagne; l'anti-

empereur est toujours battu par Louis, dont la prudence ruinait tous ses projets; enfin Louis meurt, on dit, empoisonné.

Après sa mort, ce sont de nouveaux troubles en Allemagne, qui se terminent au profit des papes et à la ruine de l'empire. Ce pape détestable survécut encore environ cinq ans à sa victime; aussi avare qu'impitoyable, il faisait argent de tout; il vendit à Jean Visconti l'investiture de Milan, pour douze ans, moyennant douze mille florins d'or par an. Vendre le droit de pressurer les peuples, de les tyranniser, de les voler, est le comble de la démence insultante et barbare!

Une secte ridicule courait l'Allemagne, tous les frères se fouettaient par les carrefours; de là leur vint le nom de flagellans. C'était le temps de la sainte gueuserie; tout imbécille, tout fou, tout charlatan, tout frippon méprisait la justice séculière, disant qu'il allait à Rome pour la rémission de ses péchés.

L'empire est abattu; les Turcs font des conquêtes en Europe, au milieu de la désolation générale.

INNOCENT VI, CCIII[e]. PAPE.

An 1352. A Clément décédé à Avignon, succéda Etienne Alberti, dit Innocent VI. Il renvoya, aussi-tôt son élection, tous les évêques résider dans leurs diocèses ; mais au lieu de se retirer dans le sien, il envoya un légat à Rome.

L'empereur Charles IV n'avait pour but que de se faire couronner; il était passé en Italie, et était allé droit à Rome, où Innocent fit trouver deux cardinaux pour lui poser la couronne impériale, mais à condition qu'il ne ferait à Rome aucun acte de souverain, sans le conseil du pape, et qu'il ne ferait que passer dans la ville, et en Italie. En effet, Charles obéit ponctuellement, prend sa route par la Toscane et la Lombardie, et retourne aussi-tôt en Allemagne, où il va cacher l'humiliation de ce couronnement et de ses promesses.

Pétrarque en marque toute son indignation dans une lettre qu'il écrivait à Nérico Furli, son ami. Ecrivant à Charles lui-même, il lui dit : *Je ne sais ce que tu as promis par serment au pape, qui t'a fermé le chemin de Rome. Tu fuis comme si tu avais volé le diadême, rapto diademate.* Sur quoi il s'écrie : *O infamie! ô traité honteux! etc.*

Pendant ce temps, le légat Carilla pillait la Romagne, y faisait une immense moisson d'or et d'argent, dont le magasin était à Furli, et de là le portait à Avignon. Les historiens disent, *horreum pecuniarium*, *son grenier à argent, que les conducteurs mettaient à somme sur des mulets, comme des sacs de froment.*

Le pape, toujours retiré à Avignon, n'avait cependant nul crédit dans Rome, l'empereur encore moins ; l'empire n'était plus qu'un nom, et le couronnement qu'une vaine cérémonie. Innocent VI et Charles IV n'aimaient que ces puérilités qui dégradent aux yeux des hommes qui pensent.

Ce pape, aussi avare que ses prédécesseurs, voulut lever des décimes en France ; mais il fut refusé. Le royaume, désolé par des guerres malheureuses avec les Anglais, était bien loin de pouvoir fournir aux scandales de Rome.

Il en fit autant en Allemagne, et Innocent donna des dispenses à ses légats pour accorder, moyennant finance, aux prêtres, évêques, prélats qui auraient obtenu quelques bénéfices par simonie ; mais sa précaution fut inutile ; ils furent obligés de s'enfuir, pour ainsi dire, sans rien obtenir.

Ce pape ordonna que Jeande Roquetaille, cordelier, fût brûlé à Avignon, pour avoir violemment découvert les infamies des prêtres, des prélats et des papes. Pourtant il n'osa faire exécuter son arrêt barbare; mais il n'en fut pas moins porté, et toute l'atrocité de son caractère, toute sa fureur contre lui n'en parurent pas moins à découvert. Il le fit, dit-on, périr dans un cachot.

## URBAIN V, CCIV[e]. PAPE.

An 1362. Guillaume Grimoald, nommé Urbain V, hérita du pontificat. A peine fut-il sur le siége apostolique, qu'il donna l'archevêché d'Avignon à son frère, et s'appliqua par tous les moyens, par avarice, par toutes les fourberies, les fraudes impies, à défendre les extorsions de la cour de Rome. Il se servit, dans cet affreux négoce, de tous ceux dont l'esprit et le cœur étaient les plus profonds en scélératesse. Il y eut un certain Gilles, Espagnol, cardinal de Ste. Sabine, qu'il envoya pour légat en Italie, avec toute puissance, dont les injustices, les déprédations, les excès passèrent son espérance. Ce scélérat parcourut l'Italie en vrai brigand; il contraignit les gouverneurs à reconnaître l'autorité du pontife, à paer

de grosses sommes d'argent, pour les frais du voyage, et pour leur résistance; et tout cela ne se fit pas sans coup férir, sans des assassinats que commit l'escorte nombreuse, timide et cruelle qu'il traînait après lui. Il fait prêcher, après tous les malheurs des chrétiens, encore une croisade, sous les enseignes fatales du roi Jean, de Pierre, roi de Chypre, qui prirent la croix, signe révéré de la sainte folie, des mains du pape Urbain, le 29ᵉ. jour de mars 1363. Ce roi Jean, en fut déclaré le chef, Talerand de Périgord, évêque d'Albe, légat *à latere*, fut nommé pour l'accompagner. Heureusement que ce Jean mourut à Londres; Pierre, roi de Chypre, n'emmena qu'une partie des Français avec lesquels, et ce qu'il put ramasser de vauriens, de gens perdus de renommée, de la lie des provinces de l'Europe, il alla faire la guerre au soudan d'Egypte. Cette entreprise fut aussi malheureuse que toutes les autres.

Urbain retourne à Rome; mais passant par Viterbe, sa suite, ses valets, faisant les insolens, les citoyens les poursuivirent. Après en avoir eu raison, le tumulte s'appaisa.

Charles de Luxembourg part d'Allemagne, pour renouveler une cérémonie qui le dé-

gradait. Il conduisit la haquenée apostolique, depuis la porte qui joint le fort de Crescence, jusqu'à la basilique de St. Pierre, et le palfrenier impérial reçut pour prix de son abjection la couronne des Césars. La couronne des Césars! Grand Dieu! Non, non, ce n'est pas là le diadême des Marc-Aurèle, des Julien, des Titus; c'est le bandeau d'un sauvage, d'un ignorant, d'un barbare de la Germanie, dont l'ame était aussi rude que le climat qu'il habitait.

Le pape et l'empereur font un accord avare, par lequel Charles promet tout secours pour faire rendre à Urbain des domaines qu'il prétend avoir été usurpés sur le Saint siége, et Urbain lui accorde, ou croit pouvoir lui accorder le droit de lever des décimes sur toute l'Allemagne.. Rémarquez que tous ces brigands font leurs traités aux dépens des peuples, dont ils dédaignent jusqu'à l'ombre de l'aveu.

L'empereur passe en Italie avec une armée formidable, à la sollicitation du pape; le duc d'Autriche en fait autant, avec des forces à peu près égales; l'empereur saccage Vérone, le duc d'Autriche ruine Vicence, et tous ces désastres, tous ces malheurs fondent

sur ce beau pays, à la voix avare et criminelle de ce pape.

Enfin après avoir appelé sur l'Italie les Autrichiens et les Bohémiens, qui l'avaient pillée, volée, saccagée, il y appelle les Hongrois contre les Visconti; il ne manquait à ce prêtre sacrilége que d'y faire venir les Ottomans.

## GREGOIRE XI, CCV^e. PAPE.

An 1370. Ce Grégoire s'appelait, auparavant d'être élu, Roger de Beaufort, neveu du pape Clément VI.

Les villes d'Italie ne voulaient plus obéir à un étranger résidant à Avignon, toutes voulaient secouer ce joug ridicule; on lui conseilla de retourner à Rome; on dit que Catherine de Sienne contribua beaucoup à l'y déterminer : il partit enfin de France avec douze galères à trois rangs de rames, et revit l'Italie en 1376.

Il commença par foudroyer d'anathêmes la ville de Florence, comme la principale motrice de l'insurrection vertueuse par laquelle les villes réclamaient leur souveraineté, et voulaient l'arracher des mains d'un usurpateur sacré ou sacrilége. Il leur fit tous

les maux d'une guerre impie et fanatique; il employa le fer et le feu pour la réduire. Il avait déployé la même fureur contre Barnabas, comte de Milan, et Galeas son frère; et la France s'entendit encore avec ce tyran sacré, pour opprimer, asservir, assassiner les peuples de Milan, et ceux de quelques autres villes qu'il réduisit en cendres. Dans tous les temps les excès ont produit des révolutions. Les impôts excessifs dont on les accablait produsirent cette explosion. Si le despotisme n'était pas insensé, qu'il fît descendre les nations au dernier degré de l'esclavage, par une pente lente, insensible, sa servitude serait éternelle. Mais non, la bonté, la stupidité des malheureux humains l'enhardissent; s'ils se ressouviennent qu'ils sont nés libres, alors le fer, le carnage sont mis en usage pour les exterminer.

Un tyran politique employer la force des armes, employer les ravages, les embrâsemens, les ruines, et tous les malheurs épouvantables de la guerre, pour subjuguer une nation, pour l'avilir, la dégrader physiquement et moralement, est un crime qui doit faire rouler sur l'échafaud l'horrible tête de ce brigand farouche. Si c'est un crime irrémissible pour tout individu de vouloir régner sur ses sem-

blables, de vouloir les dépouiller de leurs droits imprescriptibles et sacrés, il n'est pas assez de supplices sur la terre pour punir ces brigands de pontifes qui ont versé le sang des chrétiens, qui les ont livrés à la flamme, au meurtre, à la famine, à la désolation, pour les abrutir et prétendre leur commander en maîtres.

Non content de ces biens immenses d'Italie, dont le temps couvrait pour ainsi dire l'usurpation dans ses ténèbres, il prétend, ainsi que ses prédécesseurs, envahir toute l'Europe, ou du moins à en pressurer les peuples: il veut lever des décimes en Allemagne; les uns aveuglés les accordent, les autres les disputent à ce ravisseur.

Valdemar, roi de Dannemark, chassé de Copenhague par le roi de Suède et par le comte de Holstein, se réfugie en Poméranie. Il s'adresse à Grégoire, le supplie d'interposer son autorité pour lui faire rendre ses états. Le pape lui envoie pour tout secours quelques exhortations, et menace de l'excommunier. Il lui écrit d'ailleurs comme à un vassal; cela n'est point étonnant. Le ton despotique, audacieux, insolent, était naturel à cette cour, frappée tout à la fois de stupidité, de ruse et de scélératesse; et enfin Valdemar était malheureux;

heureux; et dans dix-huit cents ans vous n'avez pas vu les pontifes romains se déclarer pour la vertu terrassée, abattue; et l'on a vu au contraire des monstres souillés de crimes, d'assassinats, d'empoisonnemens, de parricides; on a vu des Constantin, des Phocas, des Charles d'Anjou, caressés de leurs mains perfides, sacriléges et barbares!

Le siége odieux de Rome était revenu à Avignon sous Urbain, qui y était mort, après s'être montré à Rome un moment. La plupart des villes d'Italie mettaient alors sur leurs étendarts et sur leurs portes ce mot sacré, *libertas;* on le voit encore à Lucques.

Jusques à quand ce mot sera-t-il regardé d'un œil indifférent, stupide par les Romains? Jusques à quand les ombres de Caton, de Brutus, s'indigneront-elles d'avoir des capucins, des récolets, des faquins en sandales aux murs du Capitole? Si les Romains souffrent encore que des tonsurés leur donnent un maître, si on nomme un successeur au lama vivant, il faut qu'ils soient frappés d'une baguette magique, infernale!

## URBAIN VI, CCVIe. PAPE.

An 1378. De trente schismes qui ont déshonoré le prétendu siége de St. Pierre, celui-

ci est le plus long, et un des plus affreux. L'on vit pendant cinquante années papes contre papes, empires contre empires, églises contre églises, enfin l'Europe contre l'Europe, son sol déchiré, saccagé, arrosé de larmes et de sang, souillé par tous les crimes.

Après la mort de Clément XI, les cardinaux italiens l'emportent, et choisissent Prigano, Napolitain, qui prend le nom d'Urbain VI. Cet homme était noir, impétueux et farouche. Cet Urbain a l'audace, dans son premier consistoire, de déclarer qu'il fera justice du roi de France Charles V, et d'Edouard III, roi d'Angleterre, qui troublent l'Europe. Lagrange, cardinal français, lui répond *qu'il en a menti*. Ces trois mots plongèrent l'Europe dans d'horribles calamités, la couvrirent pendant trente années de meurtres, d'incendies, de ravages.

Beaucoup de cardinaux, et sur-tout les Français, choqués de l'humeur violente, intolérable de ce pape, se retirent à Fondi, déclarent l'élection de Prigano Urbain forcée, nulle et faite contre les loix; alors élisent Robert, fils d'Amédée III, cardinal de Genève. Alors tout ce que la ruse, la fourberie, la scélératesse peuvent inventer, est mis en usage par chaque parti; l'Europe se partage.

Urbain avait de son côté tous les Italiens, les Florentins même, moyennant l'absolution qu'il leur donna de l'anathême de Grégoire XI; il ne lui manquait que le comte de Fondi, François Vico, qui tenait Viterbe, et Jeanne de Naples; il avait encore l'Allemagne, l'Angleterre et le Portugal. La France, l'Espagne, l'Ecosse, la Savoie reconnaissent Clément VII son concurrent; un petit nombre, plus sage, ne reconnaissait ni l'un ni l'autre.

Cette infortunée Jeanne de Naples avait d'abord été si flattée de son élection, qu'elle lui envoya 40 mille ducats pour satisfaire à ses premières dépenses. Elle fut payée, comme nous allons le voir, par la plus horrible ingratitude.

On ne rencontre à chaque pas que l'abjection des têtes bassement couronnées. Othon de Brunswic son mari, présentait au pape, à genoux, du vin à sa collation, en présence de plusieurs cardinaux; il prit plaisir de l'y laisser si long-temps, qu'un d'eux en étant indigné, lui dit : *Saint père, il est temps que vous buviez.* Mon sang bouillonne. Quoi! un homme à genoux devant un homme! Eh! malheureux roi de Naples, que trouvais-tu donc de si auguste, de si vénérable, de si divin dans ce scélérat, cause de tant d'assassinats? A sa voix,

Rome est remplie de carnage. Il appelle de Hongrie Charles de Duras; et parce que Charles, digne soldat de ce pape infernal, n'avait point d'argent, il vendit à plusieurs citoyens romains les propriétés et droits des églises et monastères de Rome, jusqu'à la somme de quatre-vingt mille florins, en outre les calices d'or et d'argent, plusieurs simulacres de saints d'une grandeur énorme,aussi d'argent, qu'il fit fondre et monnayer. Eh! pour qui, grand Dieu ! ces ventes sacriléges? Pour payer des barbares Hongrois, qui apportaient, semaient sur leurs pas les ruines, les barbaries, les embrâsemens, et tous les malheurs qui pouvaient fondre sur Naples et la Sicile.

La suite de cette affreuse histoire, jusqu'à la mort de cette déplorable Jeanne de Naples, fait frissonner et verser des larmes. L'indigne Charles de Duras, l'exécrable Urbain, font tomber le malheureux Othon de Brunswick, roi de Naples, dans une embuscade avec son frère, et quatre autres de ses plus affidés. Ces derniers sont assassinés sur le lieu même. Othon et Baltazar sonfrère sont faits prisonniers. Le barbare Charles fait crever les yeux à Baltazar en plein marché, au lieu même où l'affreux Charles d'Anjou avait fait tomber

la tête du malheureux Conradin. La faible Jeanne de Naples, quand elle apprit l'indigne perfidie dont on avait abusé son mari, qu'il était entre les mains de son ennemi, crut qu'en rendant le château où elle s'était retirée, il lui accorderait du moins la vie. Mais il la fit étrangler au pied des autels qu'elle tenait embrassés. Et tant de barbaries furent exercées par le conseil d'Urbain, qui promit la couronne de Naples à ce parricide; car frémissez et pleurez, hommes sensibles et vertueux! cet exécrable Charles était adopté par cette reine malheureuse et déjà avancée en âge; il était déclaré son héritier; il aima mieux arracher la couronne et la vie à celle qui lui avait servi de mère, que de l'attendre de la nature et du temps.

Cet Urbain était un des plus fiers scélérats qu'ait jamais vus cette terre malheureuse. Il était sombre, fourbe, séditieux, respirant la vengeance, noir tison de haines, de discordes, assassin lâche et barbare; après le meurtre de Jeanne de Naples, qu'il avait indignement conseillé, provoqué, en promettant la couronne à l'affreux Charles de Duras, il fit périr sept cardinaux, qui s'enfuyaient avec lui, par mer, à Gênes, devant Charles, qu'il avait trahi à son tour, parce que ces prélats

avaient paru favoriser Clément. Il en fit jeter quatre dans la mer, cousus dans un sac, fit couper la tête à trois, et en fit porter les corps sur ses mulets pour les jeter à la voirie.

Clément pape, ou anti-pape, était un brigand avare et prodigue. Lorsqu'il n'était que légat de Grégoire XI, Othon de Brunswick ayant pris Verseil et quarante châteaux d'alentour sur Barnabo Visconti, commandant de Milan, et les ayant remis à Grégoire, Clément, son légat, les vendit à deniers comptans à Barnabo, qui y exerça toutes sortes de barbaries pour se faire rendre l'argent qu'il avait déboursé. Devenu pape, il conserva le même caractère, faisant, dit l'historien, *du cuir d'autrui, large courroie*; voyant qu'Urbain avait fait un roi de Naples, il résolut de lui donner un compétiteur. Il couronna Louis, duc d'Anjou, qui vint en Italie avec une armée de soixante mille hommes; et de là, ruines, assassinats, ravages, qu'il attira sur cette malheureuse Italie, qui n'a jamais souffert tant de maux sous les barbares Huns, Goths, Vandales, que sous les vicaires de Satan, qui l'ont saccagée.

Nicolas de Clemangis, qui vivait sous ce schisme, dit qu'il n'y avait pas d'homme plus misérable que ce Clément; qu'il gratifiait des

biens de l'église tous les jeunes débauchés, les baladins de la cour de France; que ce temps honteux dura quinze ans : au reste, que ces horribles papes se lançaient anathêmes contre anathêmes, s'appelaient à l'envi brigands, traîtres, tyrans, scélérats dignes du dernier supplice; et tous ces monstres n'avaient que trop raison !

Jean de Ligny, docteur en droit, écrivait pour l'exécrable Urbain; l'abbé de St. Vast, d'Arras, attaché à Charles V, roi de France, pour son indigne compétiteur.

## BONIFACE IX, CCVII[e]. PAPE.

An 1389. Des horreurs se commettent en Hongrie, en Croatie, en Allemagne et dans toute l'Europe; ce schisme horrible augmente, et pouvait être éteint, ou l'avait pu être après la mort d'Urbain, en reconnaissant Clément; mais on avait élu à Rome un Pierre Thomacelli, Napolitain, qui fut appelé Boniface IX. Cet homme était si ignorant, qu'à peine, dit Théodoric, pouvait-il entendre une proposition de son consistoire, mais profondément versé dans l'art des rapines, des extorsions, du vol, du sacré brigandage. Jamais il ne fit de promotion de cardinaux, d'évêques, qu'il n'en retirât une ample finance. Il avait été si

horriblement diffamé pour son avarice, son usure, sa simonie, qu'Urbain VI, qui, de clerc pauvre et vagabond, l'avait recueilli et fait cardinal à cause de sa belle stature, avait dessein de lui ôter le chapeau, si la mort ne l'eût prévenu. L'on peut juger par là à quel degré ce vice honteux était porté chez lui.

Il inventa les annates, par lui réservées de toutes les églises, cathédrales, abbayes, évêchés, prélatures, qu'il faisait payer d'avance à celui qu'il y nommait. L'usure, sous son pontificat, était devenue légitime, et se poursuivait devant les juges, devant les tribunaux. Les dates, les expectatives, les indulgences, les pardons de tous les crimes furent vendus à l'encan par ce pontife sacrilége; mais de tous ces brigandages, le plus affreux s'exerça pendant le jubilé, assigné par Urbain: on apportait de toutes parts des offrandes à Rome, que l'avare, l'insatiable pontife s'appropriait; cela lui fit une somme énorme: mais non content de ces revenus impies, de ce vol fait à la crédulité des pauvres chrétiens, il envoya ses quêteurs dans toute l'Europe, pour vendre des indulgences à ceux qui ne pouvaient se rendre à Rome, et le prix en était aussi cher que s'ils s'y fussent rendus en effet; la peine leur était seu-

lement épargnée. Quelle horreur, quand on songe que des hommes, des brigands, des scélérats remettaient de leur plein pouvoir des meurtres, des énormités, des parricides! et ces moines odieux revenaient à Rome, engraissés des offrandes imbécilles des peuples malheureux; ils revenaient bien montés, en bel équipage, et rendaient compte à ce pape avare et imposteur: quand il les trouvait en défaut, il les punissait durement, et même en fit mourir plusieurs, tant la soif de l'or avait aliéné ses facultés morales!

Jean Galéas, maître de toute la Lombardie, et protecteur de presque toutes les autres villes, meurt, laissant, entre autres enfans, une fille mariée au duc d'Orléans, source de tant de guerres malheureuses; à sa mort, Boniface qui n'est ni bien affermi dans Rome, ni reconnu dans la moitié de l'Europe, profite des circonstances, vole à ses enfans, se saisit par des intrigues de Bologne, de Pérouse, de Ferrare, et de quelques villes de l'ancien héritage de la comtesse Mathilde.

Ce Boniface ne sait pas encore s'il est pape, et il prétend donner la couronne de Hongrie à Ladislas!

Les Romains avaient retenu jusqu'à lui depuis long-temps la principale autorité; il fit si

bien, par artifice, fourberies, par d'odieux stratagêmes, qu'il regagna la domination temporelle; il les fit consentir par d'indignes supercheries à dépouiller les Banderets de leur autorité, à recevoir un sénateur étranger et garnison dans la ville, dans laquelle il domina avec un sceptre de fer tant qu'il vécut.

Une peste cruelle ravagea Rome et l'Italie; pendant ce jubilé il ravissait, il volait aux étrangers, par toutes sortes d'extorsions sacriléges, et n'en rendait rien aux pauvres, aux malheureux, que poursuivaient la misère, la maladie, la peste, et le trépas.

Voilà quel fut le successeur d'Urbain; celui de Clément fut un Pierre de Luna, Espagnol, qui fut Benoit XIII; il présida vingt et un ans à Avignon, fit peu de choses mémorables.

Il donna à Charles VI, roi de France, la sixième partie des biens ecclésiastiques, à condition qu'il le soutiendrait de tout son pouvoir, et de plus, qu'il partagerait avec lui. On ne rencontre à chaque pas que des accords avares, spoliateurs, sacriléges.

Dans ce temps de haine, de discorde infernale, Venceslas, barbare en démence, donne un rendez-vous à Charles VI, autre

fou aussi atroce, dans la ville d'Orciny, pour étouffer, disent-ils, les scandales. C'était dans un des intervalles de leur noire folie. Ces indignes monarques tyrannisaient l'Europe; des anti-papes divisaient l'église et la déchiraient. A quels hommes, grand Dieu! le monde a-t-il été abandonné!

Il fut arrêté qu'on proposerait aux successeurs d'Urbain et de Clément de se démettre; la cour de France demande à Benoît de renoncer à la papauté; il refuse, et sur son refus on le retient prisonnier cinq ans dans son château d'Avignon : la France ne reconnut point de papes pendant cinq ans, et il se tint un concile, une assemblée nationale, où l'on décida, en 1398, que puisque Benoît ne voulait point céder, on ne lui obéirait plus, et que tout se gouvernerait en France par les autorités légitimes. Ce qu'on fit alors, peut et doit se faire aujourd'hui : il fut donc prouvé qu'on pouvait se passer de ce simulacre toujours ridicule, et tant de fois sacrilége, scélérat et barbare.

Quiconque voudra voir le détail des énormités commises pendant cet horrible schisme, consulte Mathias Flaccus, dans son extrait de Théodoric de Niem, secrétaire de plusieurs papes. Quelles ruses, quelles fourberies,

quelles fraudes, quelles horreurs, quels attentats ne raconte-t-il pas de ces monstres qui se moquaient horriblement de Dieu, de la religion, de l'église et de Jésus-Christ, dont ils se disaient les vicaires !

L'Europe était au comble des calamités, deux papes la partageaient; deux empereurs désolaient l'Allemagne; la guerre civile était allumée en Italie après la mort de Visconti; les Vénitiens, les Génois se partagent la Lombardie; Pise était abattue par Florence; la France était en proie à des troubles affreux, sous un roi en démence. Des guerres civiles ensanglantaient la Grande-Bretagne; la plus belle partie de l'Espagne était encore sous le joug des Arabes; Constantinople touchait à sa fin; les Turcs menaçaient, fondaient sur la Grèce; voilà en raccourci le tableau de l'Europe.

Avançons parmi ce chaos d'absurdités, de barbaries, de scélératesses et de malheurs.

## INNOCENT VII, CCVIII^e^. PAPE.

An 1404. INNOCENT VII, natif de Sulmo, auparavant appelé Casmac de Pérouse, cardinal, fut créé pape après Boniface IX. Toute

l'Italie était livrée aux horreurs du schisme et de la guerre.

Lorsqu'il n'était qu'homme privé, il accusait les papes de négligence, de faiblesse, rejetait sur eux tous les maux de l'église et de la république. Etant élevé au pontificat, et suivant les traces d'Urbain et de Boniface, il se conduisit à peu près comme eux. Il avait juré, ainsi que Benoit XIII, de renoncer au pontificat sitôt qu'il en serait requis, pour éteindre le schisme horrible qui désolait l'église; mais il se donna bien de garde d'exécuter sa promesse.

Les citoyens de Rome étant allés un jour le trouver, pour le sommer de relâcher de sa tyrannie; que la liberté à laquelle l'indigne Boniface avait porté de si rudes atteintes, leur fut rendue; qu'ils fussent remis en possession du capitole; qu'il fît tout ce qui dépendait de lui pour étouffer le schisme; que la guerre intestine, que les séditions qui éclataient dans Rome et dans toute l'Europe, à l'occasion de cette discorde de l'église, fussent par lui, s'il le pouvait, assoupies : il les renvoya, sans leur donner le moindre espoir, vers Louis, son neveu, qui demeurait à l'hôpital du Saint Esprit, comme vers un bourreau qu'il leur avait préparé. Ce barbare fit

prendre onze des citoyens qui étaient venus croyant le consulter sur les dangers de la république, que son oncle laissait périr, et les ayant fait massacrer, les fit jeter par les fenêtres, en disant que c'était ainsi qu'on récompensait les séditieux.

Cette barbarie souleva le peuple romain; il prit les armes contre le pape et son exécrable neveu; mais ils évitèrent leur juste supplice en fuyant à Viterbe. Les Romains voyant sur-tout que le coupable avait échappé à leur fureur, tombèrent sur les biens de ceux qui partageaient journellement les excès de ces deux réprouvés, prirent le capitole, se saisirent du pont Milvius, et voulurent s'emparer du fort d'Adrien; mais ils n'y purent réussir. Des combats se livrent dans Rome, et la ville est désolée par deux partis, dont l'un des vrais citoyens, l'autre des tyrans de la liberté, à la tête duquel est ce pape; lui qui en doit être le protecteur, le gardien! car sans liberté point de culte, point d'autels, point de religion, point de Dieu! tout cela s'il n'est libre, n'existe pas.

Il n'eut pas de honte de demander, tant en France qu'en Angleterre, la moitié des revenus ecclésiastiques; mais son avarice sordide, sa soif insatiable d'accumuler fut

trompée ; on se ressouvint enfin que le représentant de quelques hommes de la lie du peuple, que l'héritier de grossiers et pauvres pêcheurs, devait, s'il réfléchissait, être bien étonné de commander en maître dans Rome. Le pontife scandaleux fut éconduit.

Ce pape, ou anti-pape, ou démon de discorde, meurt enfin, laissant l'église, Rome, l'Italie, l'Allemagne et toute l'Europe divisées, accablées, pressées des armes des Ottomans, et les peuples toujours abrutis, dégradés, malheureux. Cependant quelques jets de lumière, quelques éclairs s'étaient échappés de Naples à Florence, et préparaient le siècle des Médicis. Mais qu'était ce temps si vanté? un siècle brillant et barbare, où l'on ne se douta seulement pas des droits de l'homme, de la science d'où dépend son bonheur, science abâtardie, anéantie, depuis qu'il existe des prêtres et des tyrans!

## GRÉGOIRE XII, CCIXe. PAPE.

An 1406. L'AUTORITÉ des empereurs anéantie à Rome, dans l'Italie, s'affaiblit en Allemagne ; le schisme de l'église continue et désole l'Europe. A peine un de ces anti-papes est mort que son parti en nomme un autre. Si les peuples eussent connu à fond la scé-

lératesse de ces prétendus chefs de l'église ; s'ils eussent pu voir avec quelle barbarie leurs tyrans politiques s'entendaient avec l'un ou l'autre de ces tyrans sacrés, pour les tenir asservis, pour perpétuer leur aveuglement, leur abrutissement, et qu'ils eussent connu leurs droits imprescriptibles, ils auraient secoué dès-lors leurs doubles chaines, ils les eussent rompues, et les auroient accablés de leurs débris, se seraient montrés ; et forts de leur puissance, seule souveraine, auraient régné à leur tour, auraient arraché des mains de ces barbares le sceptre auguste des nations, ce sceptre usurpé, déshonoré par ces indignes spoliateurs, tout couverts, tout dégouttans, tout souillés de leur sang qu'ils ont fait répandre. Au milieu de ce schisme, au milieu de ces scandales, de ces crimes, trente chaires épiscopales sont livrées aux horreurs de la discorde ; un évêque, approuvé par un pape, conteste à main armée sa cathédrale à un autre évêque, confirmé par un autre pape.

Liége est ruinée, saccagée, réduite en cendres par deux évêques, qui se font une guerre affreuse, pour savoir à qui demeurera la cathédrale. Jean de Bavière, élu par une partie du chapitre, se bat contre un autre élu ; il appelle à son secours Jean de Bour-

gogne,

gogne, avec une armée qui augmente la discorde et la fureur. C'est au milieu de ces malheurs épouvantables que Corrario, Vénitien, est nommé pour succéder à Innocent, et est appelé Grégoire XII; il n'est pas de fraudes, de fourberies, d'impostures honteuses qu'il ne mit en usage pour parvenir au siége de Rome, si divisé, si déshonoré. Il avait lui-même proposé la réunion, lorsqu'il fut question de l'y promouvoir, promettant par serment solennel de se démettre, si on le jugeait bon, pour le repos de l'église, pourvu que l'anti-pape se démît également : mais l'insigne hypocrite, qui disait *qu'il se trouverait au lieu indiqué, y dût-il aller à pied*, prend des prétextes si grossiers pour colorer son refus, qu'alors le fourbe se montra à découvert, et prouva que l'ambition, les richesses, le désir effréné de régner dévoraient son cœur.

Il s'unit à Ladislas, roi de Hongrie, pour l'appuyer; Ladislas avait intérêt de le ménager pour retenir le royaume de Sicile, contre Louis d'Anjou, son concurrent. Ce monstre d'intrigues et de perfidies, cet indigne pontife fait occuper le gouvernement des provinces, des forts, des châteaux, des citadelles par ses neveux, Paul et Marc, et

par d'autres de ses parens, pour pouvoir résister à force ouverte, bien loin de penser à quitter cette place, déjà tant souillée, tant diffamée par ses scandales. C'est un tissu si horrible de lâches fourberies, de vols publics, de vente des domaines, des églises, des monastères, des calices, des croix, chandeliers, et autres ornemens tant d'or que d'argent, qu'on ne peut sans indignation en lire le détail, sans prononcer que ce fut un horrible composé d'orgueil, d'avarice insatiable, qui méprisait la religion dont il se disait l'apôtre; le plus bas hypocrite, qui tandis qu'il s'opposait seul à l'union de l'église, mettait tout en usage pour conserver cette place abominable: ses frères prêcheurs criaient en chaire qu'il ne pouvait en conscience abdiquer, *sans exposer son ame aux peines de l'enfer*, pour les maux incalculables qui naîtraient de cet abandon des droits de l'église, et autres affreuses manœuvres, dignes de ces charlatans, montés sur les treteaux sacrés de l'église.

Enfin il fut déposé par le concile de Pise, avec Benoit de la Lune, avec lequel il n'avait pu s'accorder, et qui était retiré pour lors en Arragon; il fut déclaré indigne d'occuper à jamais le siége pontifical, convaincu de crimes énormes, et enfin, *nourrisseur*,

*défenseur et approbateur d'un horrible schisme envieilli.* Voilà en abrégé ce que fut cet exécrable Grégoire XII, et le sentiment qu'en porta le concile de Pise.

## ALEXANDRE V, CCX^e. PAPE.

An 1409. Cet Alexandre V était Grec d'origine, cordelier auparavant, nommé Philargi. Il tint le siége Romain environ dix mois.

Il commença son pontificat par un trait d'audace commun à ses prédécesseurs, mais quand ils se croyaient affermis. Lui, sans avoir calculé ses forces, prétend priver Ladislas de Naples et de la Pouille, que lui avait transmis son père. Il en investit Louis d'Anjou, qui, par un accord fait entre eux, lui avait promis de le rendre maître de Rome. Mais cette convention impie, spoliatrice, ne réussit point; le pape en fut pour sa sacrilége audace; Louis d'Anjou pour une armée, qu'il mena, perdit en Italie.

Ce pontife, dit un auteur, était *gourmand, grand buveur et de grands vins.* Il se conduisait par les conseils de Baltazar Cossa, cardinal, infâme scélérat, qui fut depuis Jean XXIII. Il répandit plus de scandales, plus d'énormités sur le siége apostolique en dix mois qu'il régna, que plusieurs de ses

odieux prédécesseurs n'avaient fait en beaucoup d'années.

Il n'avait pas honte d'avancer qu'il accordait aux cardinaux et à leurs familiers, sans examen, ce qu'ils lui demandaient, parce qu'il leur avait promis que s'ils lui donnaient leur voix pour être pape, il leur accorderait, ou la chose serait impossible, ce qu'ils exigeraient de lui. Qu'on juge de l'abandon de toute pudeur par cet honteux aveu.

Il mourut le 3 mai 1410, en disant : *Je vous donne ma paix.* Comment ce scélérat osait-il prononcer en mourant le mot de paix, lui qui avait rempli en dix mois l'Allemagne et l'Italie des fureurs de la guerre, lui qui avait armé Venceslas, roi de Bohême, contre l'empereur Robert, le déclarant roi des Romains, lui qui avait voulu dépouiller Ladislas de Naples, de la Sicile, de la Pouille, lui qui avait couronné en Italie Louis d'Anjou, roi de ces belles contrées, sur lesquelles il n'avait que le droit des brigands?

## JEAN XXIII, CCXI^e. PAPE.

An 1410. Jean XXIII, auparavant Baltazar Cossa, est élu à la place d'Alexandre V, qu'il avait empoisonné, espérant lui succéder. Ce sodomiste étant à Bologne, plutôt

dans l'appareil d'un souverain que dans celui d'un simple cardinal, environné de soldats, la contenance furieuse et terrible, son infâme génie planait sur ses confrères, dominait sur leur esprit, et força leurs suffrages, ou plutôt il se nomma lui-même, et leur imposa silence; car les ayant menacés de sa colère, s'ils n'en nommaient un qui lui convînt, tous lui dirent : *Fais-nous donc savoir celui que tu veux ; donnez-moi, répond-il, le manteau pontifical, et je vais le donner à celui que j'en crois digne.* On y consent, on le lui donne, il le prend, et se le met sur les épaules, et dit : *Ego sum papa.* Cette nomination ridicule et illégitime fut pourtant ratifiée par tous les cardinaux, qui n'osèrent s'y opposer.

Nourri dans l'intrigue, la fourberie, la scélératesse de l'église romaine, il s'était fait aussi une réputation parmi les brigands qui guerroyaient en Italie; il s'était fait corsaire, forban, pirate, dès qu'il fut tonsuré. Sans honte, sans pudeur, sans foi, méprisant toutes les loix, possédant au plus haut degré les horribles qualités qui font, pour un temps, les succès des scélérats hardis dans le crime et sans remords, ce monstre devait réussir parmi cette confusion de droits mal connus, con-

testés parmi cette discorde civile presque générale, parmi cette guerre de Naples, de la Sicile, de l'Italie contre l'Empire, alors dans l'anarchie, de la France, de l'Angleterre désolées; ce composé d'audace, de débauche, de fureur, tenait du vatican tête à l'Europe.

Il s'était signalé dans des courses sur les côtes de Naples en faveur d'Urbain, dont il était un exécrable élève. Il avait acheté une maîtresse et un chapeau de cardinal, quoique le goût du beau sexe ne fût pas sa passion dominante. C'était le plus effréné des houssards; il avait à la tête d'une petite armée repris Cologne sur les Viscontis; une diète était assemblée à Francfort; l'empereur Robert y présidait, les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne, y assistaient. L'empereur soutenait un anti-pape, la France un autre. L'empereur et l'Empire prétendaient que c'était alors à eux d'assembler des conciles. La diète de Francfort traitait le concile de Pise, assemblé sans les ordres de l'Empire, de conciliabule, et on demandait un concile écuménique : alors le Saint-Esprit était bien embarrassé; au lieu de deux anti-papes, il y en avait trois. Jean XXIII, scandaleusement élu à Bologne, Pierre de la Lune, ou Benoit XIII, retiré sur

les frontières d'Espagne, Corrario errant de ville en ville.

Uue guerre horrible ensanglante la Prusse et la Pologne; l'Empire a trois empereurs, comme l'église a trois papes, ou plutot Rome et l'Empire sont déchirés, et n'ont point de chefs.

Les villes n'avaient alors d'évêques que par le sort des armes; car, dans les élections, Jean XXIII approuvant un évêque, et Corrario ou Grégoire XII en approuvant un autre, le meurtre, les assassinats publics et particuliers s'en suivaient; Cologne fut le théâtre de scènes horribles, comme Liége l'avait été. Théodoric ne put être installé qu'après une bataille sanglante, où son compétiteur fut vaincu. C'est donc ainsi, malheureux chrétiens, que vos tyrans sacrés vous immolaient pour avoir le droit de régner sur vous, de vous abrutir, de vivre dans le faste et dans les plaisirs, tandis que vous végétiez, que vous viviez dans les travaux et dans les larmes!

Ladislas ou Lancelot, roi de Hongrie, chassé par Sigismond, se rend maître de Rome, et de tout le pays, jusqu'à Florence. Ce Baltazar Cossa, ce Jean XXIII si diffamé, l'avait appelé d'abord pour le défendre, et

il s'était donné un maître, crainte d'en trouver un dans Sigismond ; cette démarche lui coûtera bien cher : opposant la ruse, l'intrigue à la force, il transporte les débris du concile de Pise à Rome , pour confirmer son élection, et triompher de ses concurrens. L'empereur fait convoquer le concile de Constance, pour perdre le pape ; il fut dupe à la fois de Sigismond et de Ladislas. Ce prince, maître de Rome, était devenu son ennemi, l'empereur l'était encore davantage. Sigismond écrit aux deux autres anti-pontifes, Pierre de la Lune, et à Corrario ; mais tous les deux protestent contre le concile de Constance.

Ladislas meurt ; Jean, délivré d'un de ses maîtres, va droit à Constance, espérant la protection de Frédéric, duc d'Autriche. Ce prince reçoit de lui le titre de général des troupes de la sainte église, et une pension de six mille florins. Il s'unit encore au marquis de Bade, et à quelques autres seigneurs. Il entre dans Constance, suivi de neuf cardinaux.

Sigismond arrive à Constance, le jour de Noël, avec tout l'appareil des empereurs. Le pape l'attendait dans la cathédrale ; et, chose étonnante, après son entrée, il se

fait enfant de cœur, il en fait les fonctions, il sert la messe, lit l'évangile, etc. Et, chose plus étonnante, on n'était pas révolté de voir le chef de l'empire jouer ce rôle insensé! Comme l'ignorance avait dégradé les hommes! On les pillait, on les volait, on les faisait assassiner, on les avilissait, on les lançait les uns sur les autres comme des bêtes féroces; et presque tous les tyrans et les esclaves croyaient que ces cruelles absurdités étaient des droits.

Jean XXIII promet de céder le pontificat, en cas que les anti-papes en fassent autant, *et dans tous les cas où sa déposition sera utile au bien de l'église.* Cet homme, souillé de vices honteux, de crimes publics, qui de pirate était devenu pape, fut vaincu, non pas en scélératesse, mais dans l'art de prévoir les événemens. Cette clause le perdit; et Sigismond, qui n'avait ni baisé ses pieds, ni tenu l'étrier, ni conduit sa mule, se prosterna à ses pieds, les baisa, dès qu'il ne fut plus à craindre, dès-qu'il eût eu l'imprudence de faire cette déclaration.

Sigismond, maître du concile par ses soldats, fit bientôt sentir à Jean que son crédit était perdu. Tout le luxe que traînait après lui, l'empereur en imposait. On y voyait

les électeurs de Saxe, du Palatinat, de Mayence, l'administrateur de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche, de Silésie, cent vingt-huit comtes, deux cents barons, vingt-sept ambassadeurs. On y compta cinq cents joueurs d'instruments, sept cent dix-huit courtisannes, sous la protection du magistrat de la ville, pour le service du concile.

Le pape s'apperçut trop tard de son imprudence, il s'enfuit déguisé en postillon, chez le duc d'Autriche, qui fut bientôt obligé de demander pardon à génoux à l'empereur, et de le livrer. La premiere faute qu'il commit, fut de se rendre au concile de Constance, il fallait qu'il attendît sa décision; alors, en cas qu'elle lui eût été contraire; il aurait pu opposer le concile de Pise à celui de Constance, et régner, comme ses prédécesseurs, parmi la confusion; et la seconde imprudence fut la clause par laquelle il s'obligeait d'abandonner le pontificat, si le bien de l'église l'exigeait.

On procède légalement contre lui ; il est accusé de tous les crimes. Henri de Piro, et Jean de Scribanis, procureurs du concile, se soumettent de prouver par la bouche de cardinaux, d'évêques, d'archevêques, et autres

personnes notables, qu'il s'est souillé, avant et depuis son pontificat, *de vices énormes, de voluptés infâmes, de simonie, sacrilége, infidélité, athéisme notoire, de tyrannie, homicide, empoisonnemens*, comme les actes du concile en font mention; qu'avec lui tout était à vendre, etc. etc. Enfin il fut déposé par le concile, le 19 de mai 1415, et par la sentence il se réserve de le punir.

Il faut dire un mot de la barbare démence de cette assemblée de prélats, qui condamna le 6 juillet de la même année le malheureux Jean Hus à être brûlé vif, malgré le sauf-conduit de Sigismond, qui ne fit aucue démarche pour arracher des flammes cet infortuné théologien.

Ces indignes bourreaux en soutanne, en habits rouges et violets, le condamnèrent à ce supplice horrible, sur ces propositions: *Qu'il n'y a qu'une église catholique qui renferme dans son sein tous les prédestinés, qae les seigneurs temporels doivent obliger les prêtres à observer la loi, qu'un mauvais pape n'est point vicaire de Jésus-Christ.*

Ce peu de mots renferme la cause de la haine implacable de Rome et du clergé contre lui; ce peu de mots arma les mains barbares qui mirent le feu à son bûcher. Eh! c'est

ainsi, prêtres de sang, que vous vous jouez de l'humanité! Eh! c'est ainsi que vous avez poursuivi par le fer, par le feu, par les poisons, les hommes vertueux qui osèrent vous arracher le masque imposteur qui cachait votre orgeuil effréné, votre avarice, et vos forfaits? Jérôme de Prague, disciple de Jean Hus, qui lui était très-supérieur en esprit et en éloquence, fut condamné deux mois après, par cette assemblée infernale, à l'affreux supplice de son maître. Il harangua l'assemblée, arracha des larmes à tous les spectateurs, excepté à ses indignes prélats, à ses bourreaux. Pour peu qu'on ait l'ame mélancolique et sensible, on ne peut, sans pleurer, lire le détail de leur supplice, sans exécrer à jamais les prêtres hypocrites, les ennemis fanatiques dont ils furent les victimes. Ces deux exécrables assassinats, ces deux horribles tragédies commises par la lâche et barbare milice de Rome, produisirent des scènes sanglantes en Bohême. Les habitans sauvages et justes de ces contrées, indignés de ce qu'on avait horriblement mis à mort leurs docteurs, saccagèrent, brûlèrent les couvens, les monastères, ravagèrent les églises qui tenaient à la cour de Rome, et se séparèrent de la

société. Nous aurons occasion d'en parler sous le pontificat de Martin V.

La même assemblée de bourreaux s'acharne sur les lambeaux affreux, sur le cadavre, ou plutôt sur les os de Jean Viclef, Anglais, qui furent déterrés et brûlés, et ses cendres jetées, avec celles de Jean Hus, de Jérôme de Prague, dans le lac de Constance. Non, il n'y a que la secte chrétienne qui ait commis ces atrocités, qui ait poursuivi les morts jusque dans l'horreur des tombeaux !

Le concile déclare Pierre de Luna, *hérétique*, *rejeté de Dieu*, *perturbateur du repos public*, et le dépose, après avoir reçu la résignation de Grégoire XII, qui mourut peu de temps après. Pierre de la Lune meurt en Arragon, et recommande à ses cardinaux d'élire un autre pape aussi-tôt après sa mort; ce qu'ils firent, et élurent Clément XIII; mais le pape Martin, qui succéda à Jean XXIII, fut reconnu par toute l'Europe. Ainsi finit ou s'appaisa le schisme, car il ne fut pas encore éteint.

## MARTIN V, CCXII. PAPE.

An 1417. VINGT-TROIS cardinaux et trente-trois prélats du concile de Constance, s'as-

semblent dans un conclave. On élit Othon Colonne, qui change son nom en celui de Martin: il faut avouer que le changement n'était pas heureux. C'est de tous les papes celui dont la consécration a été la plus auguste et la plus vaine, la plus capable d'énorgueillir encore ces simulacres offerts à la déception des peuples. Il fut conduit à l'église par l'empereur et l'électeur de Brandebourg, qui tenaient les rênes de son cheval, suivis de cent princes, des ambassadeurs de tous les rois, et d'un concile entier. Parmi ces grands, si petits, que de charlatanisme! que d'abjection! Il semble qu'ils ont fait un Dieu. Eh! princes méprisables, populace de rois et d'empereurs, as-tu donné quelque nouvel attribut à cette idole ridicule devant laquelle tu t'avilis? As-tu donc oublié que tu promènes un homme? Mais tu rampes avec orgueil, et ton abjection est d'autant plus grande, que tu ne la sens pas!

Enfin ce nouveau pape déclare Sigismond roi des romains; il lui accorde le dixième de tous les biens ecclésiastiques d'Allemagne pendant un an. Étrange aveuglement des peuples, qu'un étranger, qu'un pape ait eu le pouvoir, par un acte de sa volonté, de leur faire donner le fruit de leurs sueurs, de leurs travaux, de

leur faire céder à autrui le fruit des terres qu'ils cultivaient !

Les cendres de Jean Hus et de Jérôme de Prague fumaient encore. Les partisans de ces deux infortunés voulurent soutenir leur doctrine, et venger leur mort. Le célèbre Jean Ziska se met à la tête des Hussites, profite de la faiblesse de Venceslas, du juste courroux des Bohémiens et de la haine que les scandales et les crimes du clergé, commencent à lui attirer.

Jean Ziska soulève toute la Bohême ; Sigismond assiége Prague ; Ziska le met en déroute et lui fait lever le siége. Un prêtre marchait avec lui à la tête des Hussites, un calice à la main, pour marquer qu'ils voulaient communier sous les deux espèces. Un mois après il bat encore l'empereur ; le fanatisme, la générosité et la vengeance armaient les bras des Hussites. Sigismond, en violant son sauf-conduit, en abandonnant le malheureux Jean Hus à ses bourreaux, qu'il pouvait sauver, causa tous ces malheurs, tous ces ravages, ces embrâsemens, fut coupable, ainsi que les horribles tonsurés de Constance, de tout le sang qui fut versé pendant cette guerre qui dura seize années.

L'atroce démence des croisades contre les

mahométans avait cessé depuis long-temps, on n'en faisait plus que contre les chrétiens. Martin V en fait prêcher une en Allemagne contre les Hussites; le refus de la communion sous l'espèce du pain et du vin livre l'Allemagne aux horreurs d'une guerre civile. Un évêque de Trèves marche à la tête des croisés; Ziska, avec douze cents hommes, les taille en pièces.

Sigismond marche encore vers Prague, et est encore battu; il est chassé de Bohême par les vengeurs de Jean Hus.

Procope, surnommé le Rasé, parce qu'il était prêtre, grand capitaine, se joint à Ziska, et défend la Moravie contre les Autrichiens. Ce Ziska meurt au milieu de ses victoires et de son armée d'une maladie contagieuse. L'empereur, toujours battu, propose enfin la paix aux peuples justement indignés; on lui répond, dans Prague, en 1428, *qu'un peuple libre n'a pas besoin de roi*; il fallait dire: *doit se passer de roi :* vérité démontrée par l'exemple de tous les empires, et par le raisonnement éternel.

La Misnie, la Silésie, la Moravie, l'Autriche, le Brandebourg sont ravagés, mis à feu et à sang par les troupes de Procope-le-Rasé, et l'empereur, qui n'avait su que faire tenir une

une assemblée de bourreaux en démence, sous le nom de concile, et faire ou laisser brûler deux infortunés; se voit chargé de revers affreux et mérités. Ses troupes sont encore battues deux fois; il demande en vain la paix, il ne peut l'obtenir; l'électeur de Brandebourg et le cardinal Julien, légat du pape Martin, sont défaits une seconde fois à Risemberg; la déroute fut telle que Procope parut le maître de l'empire.

Le cardinal légat, vaincu par-tout, propose un concile, et d'y admettre des prêtres Hussites. Le concile s'ouvre à Bellase 23 mai 1431, et Martin meurt la même année, après avoir, en avare pontife, amassé pendant quatorze ans qu'il tint le siége pontifical, d'immenses trésors que ses parens, le prince de Salerne surtout, son neveu, qui hérita de la plus grande partie, employa à soudoyer des soldats contre l'église. Quoique aussi barbare qu'intéressé, il en eût dépensé beaucoup à faire faire la guerre aux Hussites. Eugène lui succède.

## EUGENE IV, CCXIII^e. PAPE.

An 1431. Les pères du concile de Bâle donnèrent aux Hussites des sauf-conduits pour deux cents personnes; ils ne furent pas timides de s'y trouver, même avec une escorte,

après l'horrible parjure commis contre Jean Hus et Jérôme de Prague, qui n'étaient venus au concile de Constance qu'à la réquisition des pédans barbares qui le composaient, et sous un sauf-conduit solennel de l'empereur, qu'ils avaient ratifié. Ce qu'attestent les expressions de Pie II, ainsi conçues : *Le concile trouva bon, à la persuasion de Sigismond, que Jean et Jérôme fussent appelés au synode.* Boufin, historien de Hongrie, dit: *Il fut trouvé à propos de les mander tous deux à l'assemblée; appelés, ils y viennent.*

Le concile de Bâle, tenu sous Eugène, n'était qu'une prolongation de plusieurs autres indiqués par le pape Martin V, tantôt à Pavie, tantôt à Vienne. On y déclare que nul individu, roi, pape ou empereur, n'a le droit de dissoudre cette assemblée, ni même celui de la transférer, que le pape y est soumis comme les autres, sous peine d'être puni. Le concile de Constance avait déposé Pierre de la Lune, Grégoire XII et Jean XXIII; celui de Bâle voulut faire rendre compte à Eugène.

Le concile et le pape troublent l'Occident, les Turcs et les Tartares se disputent l'Orient, et portent leurs ravages aux frontières de la Hongrie.

Jean Paléologue, auquel il ne restait guère que Constantinople de l'empire d'Orient, s'humilie jusqu'à venir à Rome soumettre l'église grecque au pape.

Ce fut dans le concile de Ferrare, qu'Eugène voulait opposer à celui de Bâle, que ce fantôme d'empereur fut d'abord reçu avec son patriarche.

Ce ne fut qu'à Florence qu'on termina cette longue querelle des deux églises, mais la paix fut bientôt rompue. Cette réconciliation, qui humiliait l'église grecque, et élevait celle de Rome sur ses débris, fut reçue avec indignation à Constantinople. Elle y fut si odieuse, que le propre fils de l'empereur Paléologue lui refusa la sépulture.

Eugène, par une prétention aussi vaine que ridicule, veut le dissoudre. Il y est cité pour y comparaître plutôt que pour y présider; il prétend le transporter à Cologne, et ce pape artificieux dit que c'est afin que les Grecs y puissent venir, mais en effet pour au moins le différer.

Il avait auparavant dépouillé le vice-chancelier de son prédécesseur, ses parens, et tous ceux qui avaient hérité de ses richesses; il les poursuivit avec une fureur et une avarice impitoyable.

Les Romains indignés courent aux armes, veulent recouvrer leur liberté antique, chassent tous les officiers d'Eugène, saisissant François Condelmer, son bâtard et son chambellan, créent de nouveaux magistrats, auxquels ils donnent le titre de gouverneurs, avec droit de vie et de mort.

Eugène, saisi de frayeur, s'enfuit déguisé en simple moine, se jette dans un bateau sur le Tibre. On le reconnut; et le peuple voyant qu'il fuyait, l'assaillit de pierres et de traits.

Il voulut y attirer le concile qui procéda contre lui; il y fut cité trois fois, et à faute par lui de comparaître, il fut déclaré *fauteur et amateur des guerres qui troublaient les chrétiens, persécuteur des gens d'église, homme de sang et de carnage, rebelle hérétique, schismatique et parjure.*

Le concile le dépose publiquement, après qu'il n'eut voulu comparaître. Eugène voulut opposer la force des armes à cette décision solennelle; il appela à son secours un des plus exécrables tyrans qui aient pesé sur cette terre malheureuse. Louis XI vola à la défense de ce pape scandaleux; il vint à Bâle, suivi d'une armée, et voulut disperser le concile: il croyait tout permis en agissant pour le pape. L'assemblée de Bâle, après la déposition

d'Eugène, avait nommé Amédée de Savoie, qui fut appelé Félix IV. A peine un schisme éteint, de nouveaux scandales déshonorent le siége pontifial; celui-ci dura seize ans.

Les uns suivent Eugène, les autres Félix, et les autres, plus sages, ne reconnaissent ni l'un ni l'autre. La France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Ecosse obéissent à Eugène, quoique déposé par un concile.

Ce pape, d'une avarice insatiable, avait ouvertement protesté contre un canon du concile, qui défend, sous peine de simonie, d'exiger des annates. Il protesta également contre la défense de payer pour les indulgences, élections, graces expectatives, vacations des écrivains et abréviateurs de la cour de Rome, pardons qu'au scandale, à la honte de l'église, les papes accordaient, dit un auteur, *pour le souper, le coucher, pour s'enivrer, pour aller au bordel, ect.*

Le choix d'Amédée par le concile de Bâle, au lieu d'Eugène, parut bizarre; c'était un vieillard détrompé, à la vérité; il avait abandonné ses états à son fils Louis, et s'était retiré à Ripaille après la mort de sa femme Marguerite de Bourgogne; mais son élection lui étant annoncée le 17 de novembre 1439, il quitta sa retraite délicieuse de Ripaille, et

cessa d'être sage, et se rendit à Bâle, où il fut solennellement élu.

Le concile de Bâle avait voulu réparer les torts et les fureurs de celui de Constance. Ce dernier avait déposé trois papes, et celui de Bâle n'avait pu en déposséder un seul.

Deux prêtres de Bohême avaient expiré par le plus horrible supplice, par l'ordre des infâmes bourreaux de Constance, et deux cents députés obtiennent voix délibérative dans celui de Bâle. Les victoires de Jam Ziska et de Procope-le-Rasé avaient adouci les esprits. Les prêtres Hussites, qui se rendent à ce concile, n'y marchent que sur les pas de Procope et de trois cents hommes armés. Les pères disaient : *voilà le vainqueur de l'église et de l'Empire.* Ce brave homme fut tué dans un combat près de Prague, pendant la tenue du concile.

Amurat II, après avoir abdiqué l'Empire, l'avait repris à la prière des janissaires. C'était un philosophe qui avait gagné des batailles, et avait triomphé par nécessité. Eugène, qui dès le temps du pape Martin avait été employé à la guerre, et qui dans presque tout le temps de son pontificat n'avait cessé le métier des armes, envoie vers ce Ladislas, le second des Jagellons, qui venait d'être élu

par les Hongrois, l'exhorte, sous la promesse d'une diversion, à rompre la paix qu'il venait de jurer avec Amurat.

Les sermens les plus solennels furent prononcés par ce Ladislas et par Amurat, sur l'évangile et sur l'alcoran.

Ce pape, qui se jouait ainsi des promesses, de la sainteté des sermens, dépêcha à ce Ladislas Julien Césarini, cardinal indignement célèbre par ses barbaries contre les partisans de Jean Hus, par le concile de Bâle, auquel, au nom, du pape il avait d'abord présidé, et par la perfidie à laquelle il l'exhorta contre les Turcs; ce fourbe lui persuada que c'était une piété de violer les sermens faits à un Turc; que le ciel semblait l'appeler à une action si sainte, en occupant alors le sultan en Asie; qu'il lui offrait l'occasion de se venger de ses victoires; qu'il fallait la saisir, et que la foi promise aux hérétiques n'obligeait jamais. Enfin le légat, au nom d'Eugène, ordonna à Ladislas d'être chrétiennement parjure; il le persuade pour le malheur de l'Empire.

Jean Corvin Hunniade, ce fameux général des armées hongroises, se laissa entraîner. Il entre avec Ladislas sur les terres du sultan, et les ravage; il ne tarda pas à rencontrer

Amurat sur les bords de la mer noire, dans la Bulgarie, autrefois la Mesie. La bataille se donna près de la ville de Varnes.

Amurat portait dans son sein le traité de paix qu'on venait si indignement d'enfreindre aussi-tôt qu'il avait été conclu; il le tira au fort de la mêlée, au moment que ses troupes pliaient, et pria Dieu, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux loix des nations. Ladislas tomba de cheval, et fut percé de coups, sa tête, coupée par un janissaire, fut portée de rang en rang dans l'armée turque, en gage de la victoire, et acheva la déroute.

Le légat, instigateur du parjure, l'indigne Julien Césarini, périt dans cette bataille; on dit qu'ayant voulu dans sa fuite passer une rivière, il y périt sous le poids de l'or qu'il portait. Quelques historiens disent qu'il fut tué par les Hongrois mêmes.

L'exhortation qu'envoya Eugène à Ladislas par son légat, de rompre la paix qu'il venait de conclure avec Amurat, donna la mort à des milliers de chrétiens qui périrent dans cette guerre injuste et malheureuse. L'indignité de ce pape attira sur l'Empire de longues et horribles calamités, coûta la vie à Ladislas, et la gloire à Hunniade.

Voilà, en abrégé, l'histoire des crimes de ce pape, qui n'a pas rompu la trame infernale, qui a lié, lie et liera toujours les héritiers de cette longue dynastie de tyrans sacrés à leurs prédécesseurs, si Rome, si l'Italie, si l'Europe a encore la sottise de la conserver.

## NICOLAS V, CCXIV. PAPE.

An 1447. Après la mort d'Eugène, en 1447, fut élu à sa place Thomas de Sarzane, dit Nicolas V; Félix IV vivait encore, et plusieurs parties de l'Europe ne reconnaissaient point de pape, l'Allemagne, nommément sous l'empereur Frédéric III. Eneas Silvius, l'un des plus grands défenseurs du concile de Bâle, était son secrétaire d'état. Eugène, qui connaissait son mérite, lui avait fait des propositions pour l'attirer à Rome, mais la mort le surprit. Nicolas suivit son plan; Frédéric voulait venir en Italie se faire couronner; il propose, ou plutôt entend à quelques conditions du pape Nicolas V.

L'avare pontife n'oublie pas les annates, toutes les extorsions de la cour de Rome; tout fut approuvé par Frédéric en tout ce qui était d'importance.

Amédée de Savoie cède enfin le pontificat, et redevient hermite à Ripaille.

Les Vénitiens étaient maîtres de Ravenne, de Bergame, de Brescia, de Crème. François Sforce régnait ; à Milan ; c'était le fils d'un paysan, devenu l'homme le plus considérable de l'Italie. Florence se ligue avec le pape contre cet homme, qui devait sa fortune à son audace et à son génie, et veut l'accabler. Le siége romain, qui ne s'oubliait jamais, recouvre Bologne avec l'aide des Vénitiens.

Frédéric vient en Italie ; ce voyage fut un des plus inutiles et des plus humilians qu'aucun empereur eût fait encore. Il fut attaqué par des voleurs sur le chemin de Rome ; on lui prit une partie de son bagage, et il courut risque de la vie. Quel chef de l'Empire, et quelle couronne qu'on ne doit point au libre consentement des peuples, qui n'est décernée que par un pape, par un lama, par un bonze, par un imposteur ! Jusques à quand les hommes seront-ils assez insensés, assez aveugles pour ratifier le vol de leurs droits les plus sacrés ?

Mais Frédéric voulait profiter de la longue déception des peuples pour se faire confirmer par le pape la tutelle du jeune Ladislas, ou sous ce nom l'usurpation de la Bohême, de la Hongrie, du duché d'Autriche. Et par un accord odieux fait avec le perfide Nicolas,

ces vastes possessions lui sont conservées ; et ce pape excommunie quiconque oserait le contester ; il lui donne à Rome, avec le même droit, la couronne de Lombardie, que cet empereur n'osait aller demander à Milan. Cela pouvait servir de titre à ces sacrés spoliateurs pour créer des rois lombards, comme ils créaient des rois de Naples.

Cette année 1453 est mémorable par la prise de Constantinople par Mahomet II. Tandis que la ville était assiégée par plus de deux cent mille hommes, on agitait les plus misérables disputes de théologie. Le dernier empereur Constantin avait auprès de lui le cardinal Isidore, dont la seule présence irritait et décourageait les Grecs. *Nous aimons mieux*, disaient-ils, *voir ici le turban*, *qu'un chapeau de cardinal.*

Ils envoyèrent cependant des ambassadeurs à Nicolas, pour lui demander des secours d'hommes et d'argent. Il les refusa, disant que l'Europe était épuisée. Ses indignes prédécesseurs, dont il suivait les traces, avaient prêché des croisades même contre les empereurs chrétiens, lorsqu'elle était plus désolée, plus ravagée par leurs fureurs pontificales. La vraie raison est qu'il ne croyait pas Constantinople prête à succomber, et qu'il vou-

lait tirer parti de leur détresse, de leur péril, pour s'y faire obéir.

## CALIXTE III, CCXV^e. PAPE.

An 1455. Calixte III, dit Alphonse Borgia, Espagnol, succéda à Nicolas, et fit semblant de vouloir réparer le lâche abandon dans lequel ce dernier pape avait laissé Constantinople ; il dit, pour une de ses raisons, qu'il avait fait vœu *à la sainte individue Trinité de persécuter les Turcs, ennemis du nom chrétien, par guerre, maudissons, interdits, exécrations, et en toute manière.* Il est clair qu'après un pareil vœu il ne pouvait pas reculer.

Il impose une décime sur tout le clergé, et publie une croisade par toute l'Europe, *avec pleine rémission à tout contribuant, qui se confesserait une fois sa vie, et une à sa mort; donnait même autorité d'absoudre et dispenser en plusieurs cas, à qui donnerait cinq ducats.*

Pour mieux exécuter une si sainte entreprise, il envoya par toute l'Europe des frères prêcheurs, qui ne lui cédaient point en rapacité et en avarice, avec des bulles, indulgences et pardons. Les principaux étaient un Jean Capistron, et Robert de la Lice, de

l'ordre des cordeliers, qui passèrent peut-être ses espérances : c'étaient deux scélérats hypocrites, qui rançonnèrent les fidèles avec une adresse impitoyable; ils firent tant par leurs oraisons, litanies, jeûnes, confessions, retraites, reliques, images, croix, chants, etc. qu'ils ramassèrent une somme immense; et pourtant ce pape avare et sacrilége met en mer seize galères, sous la conduite du patriarche d'Aquilée.

Qu'est-ce que c'était que seize galères contre la puissance ottomane? C'était une vraie dérision, et pour colorer aux yeux de ceux qui ne voulaient pas voir le vol fait à toute l'Europe, sous le prétexte d'un armement formidable contre les Turcs; ayant joué cette comédie ridicule, il se mit à canoniser des saints, un Edmont en Angleterre, un Vincent en Espagne, et autres, dont la canonisation était bien payée; ce que quelqu'un voyant, et sur-tout la forme des procédés, dit: *Ces nouveaux me font douter des vieux.*

Après cela, il prétend secourir les Grecs par des sons de cloche, par des *ave*, par des processions, par des messes, des nones, des vêpres, et autres impertinences pontificales. Il eut la barbarie de faire pendre quel-

ques paysans, qui avaient eu le bon esprit de trouver ces cérémonies inutiles, dérisoires et ridicules pour vaincre des Turcs.

Comme Alphonse, roi de Naples fut décédé, et son fils monté sur le trône, aussi-tôt le vieux et rusé pontife nomme aux grands évêchés, ce qu'il n'avait osé faire pendant la vie d'Alphonse; et de plus, dit Antonin, *déclare le royaume de Naples fief de l'église, à lui seul appartenant, défend à Ferdinand, et à tout autre, d'en prendre possession, sous peine d'anathême*, et cela, pour le faire tomber aux mains d'un Ligni Borgia, son fils; par le moyen de tous ces vols faits aux chrétiens, des bulles, des indulgences, des pardons, il laissa à sa succession cent quinze mille ducats; somme énorme pour ce temps, et qui en vaudrait environ cinq cent mille aujourd'hui. Elle fut récoltée en quatre ans qu'il tint le siége de Rome.

## PIE II, CCXVIe. PAPE.

An 1458. En l'année 1458, Eneas Silvius, sous le nom de Pie II, parvint enfin au pontificat que dévoraient ses vœux. Il changea d'opinion aussi-tôt qu'il fut pape; il avait écrit contre les prétentions d'Eugène, lors-

qu'il était au concile de Bâle, et les adopta, les soutint lorsqu'il fut monté à sa place. C'était un fourbe qui se conduisait suivant les circonstances. Sa jeunesse s'était passée, il avait vieilli dans l'intrigue, l'agitation, sous plusieurs pontifes, avait été envoyé en ambassade chez plusieurs princes, deux fois à Strasbourg, de la part du concile, une fois à Trente, deux fois à Constance, une fois à Francfort, deux en Savoie. On voit qu'un homme de cette espèce devait être, dans ces temps, où toute morale était inconnue, un archi-machiavel, un scélérat politique.

Ayant été attiré en Allemagne par Frédéric III, il fut envoyé par lui à Rome pour négocier son couronnement. Là il marchanda la renonciation au pontificat de Félix en faveur de Nicolas. Il en obtint l'évêché de Trieste, et de son successeur le chapeau de cardinal. Il change de style dans ses lettres, à mesure qu'il change ou augmente de dignité, ce qu'il est aisé d'observer en les lisant. Il démentit ses plus belles actions, et adopta ce qu'il avait détesté.

Sa bulle ridicule, qui commence *execrabilis*, par laquelle il défend d'appeler des décisions des papes au futur concile, par laquelle il casse tous appels faits par les rois,

empereurs, princes, évéques etc. comme attentatoires aux droits divins de l'église, comme exécrables à jamais, qui les excommunie etc. est bien la preuve complète de sa démence.

Le barbare hypocrite, dans une autre bulle adressée en 1463 à l'université de Bologne, fait le pénitent d'avoir écrit son dialogue et autres ouvrages pour l'autorité des conciles, déclarant que le pape est le monarque suprême ; c'en est assez pour prouver la scélératesse de ses opinions : voyons-le agir.

Après avoir levé une somme énorme d'argent dans l'Europe, et sur-tout en Allemagne, pour faire la guerre aux Ottomans, disait-il, il la dépensa en vaines dissolutions, à enrichir ses parens et ses amis.

Il brava, dit Stella Vénitien, pour l'accroissement de l'autorité pontificale, rois, empereurs, princes, ducs, tyrans, les poursuivant par guerres, anathémes, jusqu'à ce qu'il en eût raison. Il poursuivit sur-tout d'une haine irréconciliable Sigismond, duc d'Autriche, parce qu'il avait réprimé l'avarice, la rapacité et l'arrogance du cardinal Cuse.

Il poursuivit également Grégoire de Hambourg, homme savant en droit civil autant qu'on le pouvait être dans ces temps de barbarie, de pédantisme et d'hypocrisie. Il fut obligé

obligé de fuir en Bohême sa jalousie infernale.

Ce pape incendiaire chassa de l'archevêché de Mayence Diéter d'Eisseimbourg, parce que, disait-il, il avait mauvaise opinion de la cour de Rome.

Il fit assigner Georges de Bohême à comparaître, et à venir rendre compte de sa conduite, et à faute par lui de le faire, le déclarait déchu du trône, et cela parce qu'il soutenait les partisans de Jean Hus et de Gérôme de Prague.

Il déposait des évêques, s'appropriait leurs dépouilles.

Il confirma le royaume de Naples à Ferdinand, moyennant le mariage de la sœur de sa femme avec Picolomini son neveu, qui lui apporta en dot les comtés de Magdebourg et de Celano, et le pape reçut une grande somme d'argent pour lever l'anathême dont son prédécesseur avait chargé Ferdinand.

Il faut joindre à tant d'excès, de scandales, d'audace et de crimes, le dernier qui est peut-être le plus horrible. La lettre 396. en donne la preuve; il offre à Mahomet l'empire des Grecs, s'il veut se faire chrétien, et secourir l'église; c'est-à-dire, s'il veut

soutenir la tyrannie pontificale contre les princes de l'Europe, s'il veut l'aider à déchirer les restes des malheureux chrétiens, que par des guerres abominables et continuelles il n'avait cessé de tyranniser, du sang desquels il n'avait cessé de rougir ses mains impies, pendant tout son règne, marqué par tout ce qu'ont d'affreux l'impiété, la fourbe et la fureur.

## PAUL II, CCXVII^e. PAPE.

An 1464. A PIE II, succède en 1464 Pierre Barbo, Vénitien, fils d'une sœur du pape Eugène. Il prit le nom de Paul II. Ce pape était d'une ignorance si barbare, qu'il poursuivit, comme hérétiques, comme sorciers, tous les gens de lettres, qui, après tant de troubles, de discordes, de guerres civiles, après douze cents ans de ténèbres, de carnages, commençaient à ressusciter à Rome. Il déclara fauteur d'hérésie quiconque prononcerait seulement le nom d'académie, d'université. On ne croirait pas un tel degré de stupide tyrannie, d'exécrable démence, s'il n'était attesté par tous les historiens, et si ses faits ne l'attestaient mieux encore.

Il cassa tous les abbréviataires créés par son prédécesseur. C'était un collége d'hommes

studieux, de poëtes, d'orateurs, d'historiens, de gens savans, pour le temps; quelques-uns tentèrent d'obtenir justice; ils requirent que leur cause fût remise aux auditeurs de Rota. Platine était compris dans la proscription; il s'adressa à lui, au nom de ses confrères; la réponse de l'impudent ignorant, ou plutôt du tyran, qui savait que l'ignorance avait causé la longue et malheureuse déception des peuples; que le trône fantastique sur lequel il était assis, n'était appuyé que sur elle, que les lumières rompraient le charme barbare; cet assassin de l'esprit, du génie, qui est Dieu, répondit à Platine : *Tu veux nous rappeler à des juges! ignores-tu donc que je suis seul juge, et ne peux être jugé? Que tes adhérens partent, et aillent chercher fortune ailleurs.*

Ces espèces d'académiciens ne se rebutent point; ils lui écrivent une lettre par laquelle ils lui disent *que s'il ne fait droit à leur demande, ils s'adresseront aux rois et aux princes, qui feront assembler un concile pour leur rendre la justice qu'ils réclament, etc.* Au seul mot de concile, Platine, qui avait signé la lettre, est jeté en prison, les fers aux pieds, déclaré criminel de lèse-majesté. Il en sort enfin, à la prière du

cardinal Gonzague, après avoir été indignement traité.

Il envahit les biens, la fortune du cardinal d'Alovisi, les vole à ses fréres.

Jacques Pichenin, grand capitaine, résistait à Ferdinand, roi de Naples, et au pape. François Sforce le lui envoie avec promesse de le rendre sain et sauf, quand il voudrait. Cependant Ferdinand le fait mettre en prison et le fait mourir.

Le pape était de concert de cet assassinat. L'archevéque de Milan, avait fait des voyages secrets de Naples à Rome, et avait ourdi cette trame horrible. Il échappa à Paul, lorsqu'il apprit qu'il était arrêté : *Allons, il est dépêché.*

Il s'imagine que Callimachus, Romain, avait conspiré contre lui. Il fait saisir, sur ce soupçon feint ou réel, tous ceux contre lesquels il avait des sujets de haine et d'inimitié. On lui dit que Lucas Tortius, gentilhomme romain, exilé à Naples, avait paru aux environs de Rome avec quelques troupes; Platine, que sa haine poursuivait, est aussi-tôt saisi, et mis à la torture, et quoiqu'il fût convaincu peu de jours après de l'imposture, il ne voulut pas être accusé de légéreté, mais de barbarie. Plusieurs

notables citoyens meurent à la question; plus de vingt, en moins de deux jours, sont torturés jusqu'à la dernière extrémité.

Platine, entre autres, dit : *J'étais suspendu tout nu, déchiré comme un brigand*; et ne pouvant les convaincre du moindre crime, il les accuse d'hérésie.

Inconcevable barbarie, et plus inconcevable démence, que les hommes se soient laissés si long-temps gouverner par ces scélérats!

Il s'efforça d'accroître l'autorité de Rome par toutes les manœuvres impies, par les guerrres intestines, sourdes et ouvertes qu'il suscita en Italie.

C'est répéter une chose commune, que de dire qu'il faisait argent de tout, que sous son pontificat tout était à vendre à Rome.

Il orna sa triple couronne de toutes les pierreries qu'il put acheter, pour frapper de son éclat les yeux du peuple.

Il avait une bâtarde qu'il élevait publiquement; et comme quelques poëtes s'étaient évertués sur sa continence, sur ses vertus pontificales, pour éviter les reproches qu'on lui faisait, il se jeta dans la sodomie.

## SIXTE IV, CCXVIII[e]. PAPE.

An 1471. Il semblerait par les exécrations que nous avons vues jusqu'ici, que les pontifes auraient atteint le dernier degré de crime, de scélératesse, qu'ils ne pourraient être vaincus; hé bien! lecteurs vertueux, après tant de scandales, d'attentats, d'énormités, de malheurs, de larmes et de sang, dont ils ont couvert l'Europe, l'Afrique et l'Asie, tu dévoreras encore avec horreur et indignation le reste de cette exécrable histoire.

En 1471, François de Larouère, né à Savone, nommé Sixte IV, prit possession de la chaire pontificale. Lorsqu'il était cardinal on lui soumettait toutes les questions de la foi; on va juger en quelles mains elles étaient mises.

D'abord, il feint de vouloir assembler un concile à Latran, pour la réforme de l'église, et une croisade contre les Ottomans. Le lieu n'en paraît pas commode; l'empereur Frédéric lui demande qu'il soit tenu sur la frontière d'Allemagne; et déjà, sur la réquisition de beaucoup d'évêques, il les avait convoqués à Bâle. Sixte IV, averti de ce qui se passe, envoie un certain Angelo, évêque, vers le sénat de la ville, menace d'excom-

munier tous les sénateurs s'ils ne lui envoient, pieds et mains liés, André, archevêque de Carnie, qui avait conduit cette affaire ; et en attendant excommunie tous les évêques qui étaient à Bâle ; le sénat refusa la demande insultante du légat : il se retira furieux, et en partant lança sur leurs têtes les foudres de Rome. Frédéric, pour tâcher d'accommoder l'orgueil, l'intérêt et la raison, consent qu'il soit tenu dans une ville de l'Italie, mais lui veut que ce soit à Latran, et le concile est rompu.

Après cela, il met tous ses soins, toutes ses sollicitudes, à assouvir l'ambition, la cupidité de tous les siens. Onuphre et Volatéran disent que pour y parvenir tous les attentats, rien ne l'arrêtait, rien ne l'effrayait ; il créa deux cardinaux, Pierre Rière, de Savone, qu'il avait élevé petit garçon, avec Gérôme, son frère, qui, dit-on, servaient à ses infâmes plaisirs. Il poussa si loin la prodigalité pour ce Pierre, qu'en deux ans qu'il fut cardinal, il lui donna à dépenser en profusions, en scandales, en débauches, deux cent mille écus, et il laissa encore soixante mille écus de dettes, ce qui ferait plus de trois millions en deux ans. Il mourut contaminé jusqu'aux os de cette mala-

die affreuse, qui commençait à être connue en Italie, qui passa bientôt en France; ses symptômes, alors étaient horribles: on ignorait encore les remèdes et mêmes les palliatifs; on la gagnait par contagion comme une fièvre.

Cet infâme cardinal, ce favori de Sixte IV, donnait à la courtisane Tirésia, dit Fulgose, des souliers tout couverts de diamans. Ayant payé les infâmes complaisances de ces deux scélérats, de l'or arraché aux crédules chrétiens, il pensa à ses parens.

Il fait son frère, aussi dissolu que lui, il le fait, dis-je, prince de Fourli et d'Imola, lui fait épouser une fille du duc de Milan, moyennant un chapeau de cardinal, donné à Ascanius, son fils; élève aussi Léonad, fils de son frère, qu'il marie à une bâtarde du roi de Naples; fait gouverneur de Rome Jean, aussi fils du cardinal Julien, qu'il créa prince de Sorre et de Sénégaille, etc.

Il était si prodigue, si peu réfléchi, si horriblement brouillon, qu'il donnait souvent la même chose à plusieurs, ce qui occasionnait des procès sans nombre.

Il était d'un caractère si violent, si inexorable, qu'il avait la guerre avec tout le monde, si criminellement rétif, disent les historiens,

qu'il poursuivait tous ses ennemis d'une haine irréconciliable. Les Vitellio, les Florentins, les Colonnes, Ferdinand et beaucoup d'autres, sentirent les effets de son indigne fureur. Il mourut de regrets de voir, après des années de désastres, de meurtres, de ruines, la paix rétablie entre les Vénitiens et le duc de Ferrare.

Il voulait se rendre maître de Florence, pour la donner à son frère Gérôme. Laurent et Julien de Médicis étaient un obstacle à ses projets; il engage François Pazzi, chef d'une des factions qui régnaient dans Florence, mais celle-ci était impuissante, et ne pouvait rien, parce que les Médicis jouissaient de toute la faveur du peuple : mais deux assassinats n'effraient pas l'indigne pontife; il engage les Pazzi à assassiner les Médicis. Pour enhardir les conspirateurs, il envoie Raphaël Riero, cardinal, à Florence. Un dimanche tout étant préparé, Laurent et Julien de Médicis se trouvent à la messe, que célébrait exprès, pour les y attirer, l'horrible cardinal; il était convenu qu'au moment qu'il leverait l'hostie, ils seraient poignardés tous les deux : Julien est renversé roide mort sur la place; Laurent, blessé, s'échappe dans la sacristie, et s'y enferme. Le bruit, l'horrible

tumulte passe à l'instant dans la ville ; les conjurés sont désarmés, saisis par le peuple, qui, dans tous les temps, fut juste, généreux, se déclara vengeur des grands attentats. Salviati, archevêque de Pise, en habits pontificaux, Poggio, Paitio, Antoine de Volterre, Etienne, prêtre comme lui, sont pendus aux fenêtres ; le cardinal de St. George fut pris. Toute cetteconspiration,horriblement sacrilége, fut avouée par Montesicco qui l'avait conduite ; il fut prouvé que ce Sixte IV, ce lâche assassin, était le chef de cette trame infernale : mais parce que le peuple, justement irrité, avait pendu un archevêque, et mis la main sur un cardinal, il met sous l'anathême tous les habitans de Florence, et leur déclare la guerre à toute rigueur. Je demande à tout homme en qui le fanatisme n'a pas éteint tout sentiment de raison, d'humanité, de morale, si, pour donner un grand exemple au monde, la tête de cet exécrable vicaire de Jésus n'eût pas mérité de tomber sous la hache des licteurs.

Il avait épuisé en dissolutions, en guerres, en brigues scélérates et barbares, les trésors de l'église ; il inventa toute espèce de subsides, de taxes aussi odieuses que jamais tyrans en aient imposé sur les peuples : il

avait en outre les stipulateurs , les abbréviateurs, les solliciteurs, les janissaires, les stradiots , vers rongeurs des états , neuf notaires du fisc apostolique, qui rançonnaient d'une manière effrayante : *Il inventa*, dit Anuphre , *un nombre prodigieux de nouveaux impôts*, *augmenta les anciens*, *exigea des décimes*, *et fut le premier qui vendit à l'ancan les offices de notaires apostiques*, *de pronotaires du capitole*, *de notaires de mesurage de sel*, *etc.*

Il recueilit une somme immense du jubilé qu'avait annoncé son prédécesseur, par le moyen de ses indulgences, de ses pardons. Un auteur contemporain, Agrippa, nous apprend quel était ce favori de Dieu, qui remettait, en son nom, pour de l'argent, les assassinats, les empoisonnemens, les parricides. *Entre les indignes débauchés de ces derniers temps*, dit-il, *fut remarqué Sixte IV*, *qui construisit à Rome un bordel noble et public ; il fournissait des filles à ses amis*, *et à ceux dont il était content*, *ayant dans sa propre maison une bande de prostituées*, *etc. Les courtisannes de Rome lui paient par chaque semaine un jule, etc. J'ai entendu*, ajoute-t-il, *faire le compte du revenu d'un bénéficier ; il a*, disait-on, *une cure de vingt*

*ducats, un prieuré de quarante, et trois putains au bordel, qui lui rendent chaque semaine vingt jules, etc.* Enfin, pour achever le portrait à jamais exécrable de ce prêtre, de ce pape de Satan, je transcrirai les propres paroles de Wessalus de Groningue, docteur en théologie, dans son livre des indulgences pontificales.

*A la requête*, dit il, *de Pierre Reiro, cardinal, et patriarche de Constantinople, de Gérôme son frère, et du cardinal de Ste. Luce, il permit d'exercer la sodomie, les trois mois les plus chauds de l'année, Juin, Juillet et Août, avec cette clause:* fiat ut petitur, *soit fait comme il est requis.*

Sodôme, Gomore, le Tartare, ont-ils assez de souffre, de bithume, ont-ils assez de feu, pour dévorer cet infâme pontife, pour venger tant d'énormités, pour venger cet affreux outrage fait à la nature? Ah! s'il existe des enfers, s'il existe des furies, il doit être remis, abandonné, jeté entre leurs mains justes et barbares!

## INNOCENT VIII, CCXIX^e^. PAPE.

An 1484. Suivit en l'an 1484, Innocent VIII, Genevois, de la maison de Cibo; après un tel prédécesseur, il était difficile de pa-

raître exécrable. Son histoire n'est pas beaucoup moins marquée de scandales, d'énormités, d'infamies; il commence par remplir Rome de séditions, l'Italie de sang et de carnage; et tel était le degré de perversité où était monté le siége pontifical, qu'il eût paru étrange qu'un pape en eût pris possession sans des guerres, des haines, des discordes, des homicides. Il ôta le gouvernement du palais apostolique à Virgine Ursin, pour en gratifier le cardinal Julien, qui dès lors remplissait Rome de troubles, de confusion, de violences, qui, conséquemment, était détesté.

Ayant dissipé le reste des finances, il a recours, comme Sixte IV, à ces moyens honteux et ruineux. Il institue cinquante-deux *plumbatores bullarum*, cinquante-deux bullistes, dont il tire une somme fort considédérable, moyennant certains revenus de l'église qu'il leur attribue; ajoute vingt-six secrétaires, en finançant deux mille cinq cents écus chacun, ce qui en faisait soixante mille, etc. etc. Enfin il rend tout vénal, enchérissant encore sur ses indignes prédécesseurs.

Après avoir fait la guerre la plus acharnée

à Ferdinand, roi de Naples, pour le remercier d'avoir eu soin de son enfance, il fait la paix par nécessité; mais sous le prétexte qu'il n'avait point payé le tribut, il l'excommunie, le déclare déchu à jamais du royaume de Naples et de Sicile, et en déclare légitime héritier Charles VIII roi de France, qui s'entend volontiers avec ce brigand sacré pour dépouiller Ferdinand, dont les droits, quoique aussi faux que les leurs, devaient être sacrés pour eux. C'était devant la majesté, les réclamations des peuples, qu'ils auraient disparu.

Sa vie privée est frappée des honteux, des infâmes scandales de son prédécesseur. Volatéran en parle ainsi : *Jean-Baptiste Cibbo, Genevois, nommé Innocent VIII, iadis pauvre garçon, avait été nourri parmi les gens du roi Alphonse, de Sicile. Comme il était beau garçon, il vint à Rome, où il fut reçu dans la famille,* in contubernio, *de Philippe, cardinal de Bologne, puis évêque de Savone, et puis de Melfë, d'Ataire, de Sixte qui le fit enfin cardinal, pour l'afféterie de ses mœurs,* usque ad vitium, *jusqu'au vice; car souvent il baisait et embrassait les hommes, etc.*

Voilà les qualités admirables qui le portèrent promptement des charges les plus considérables au pontificat.

Il avait eu seize enfans avant d'être élu pontife, dont il ne lui restait que deux lors de son élévation. Il n'épargna rien pour leur aggrandissement. Il leva, dit un historien, une somme énorme sur les chrétiens, *sous le prétexte d'une croisade* contre les Turcs, et la distribua à ses deux enfans.

Il fut lepremier qui, sans scrupule, se vanta d'avoir nombre de bâtards. Il donna plusieurs villes de la Romagne à son bâtard François, et rassasia, pour ainsi dire, de richesses, sa fille Théodorine, qu'il maria à un Genevois déjà très opulent.

Il fait une bulle contre tous ceux qui ne payent point les annates au temps préfixe, lance contre eux toutes les excommunications, tous les anathêmes, toutes les foudres de Rome, les déclare inhabiles à posséder aucuns bénéfices, et déchus à jamais de ceux dont ils sont en possession.

Passons avec horreur parmi ce tas énorme d'infamies, d'attentats; sortons au plus vîte de ce chaos épouvantable de scélératesses et de calamités. Mon ame est oppressée; il me tarde de voir la fin de cette galerie

horrible de brigands sacriléges, dont l'influence a été si fatale au monde; qui depuis quinze cents ans l'ont couvert de ravages, l'ont assassiné physiquement et moralement.

## ALEXANDRE VI, CCXX^e. PAPE.

An 1492. Nous sommes enfin arrivés à ce Roderic Borgia, dit Alexandre VI, monstre infernal, qui a vaincu tous les scélérats passés, présens et à venir. Il était de Valence, en Espagne; il parvint au souverain pontificat par les voix de vingt-deux cardinaux, dont il acheta publiquement les suffrages, et qui bientôt furent récompensés de leur avarice, de leur ambition, de leur vénalité, par la honte et l'infamie juste des hommes, qui, au rapport de Guichardin, ayant appris cette exécrable nomination, en furent épouvantés. Ces odieux prélats en reçurent encore le digne salaire par l'ingratitude de ce monstre, qui les bannit bientôt de l'avoir indignement servi. L'exil, les cachots, les morts violentes, le fer, les poisons furent le prix dont il les paya.

Il était d'une dépravation jusqu'alors inconnue. La perfidie, la fourbe impitoyable, l'impudence, la cupidité insatiable, une ambition,

bition, un orgueil insensé, une cruauté plus que barbare, étaient les qualités, les vertus qu'il possédait.

Il n'épargna rien pour élever, combler d'honneurs, de richesses, ses bâtards, qui étaient en très-grand nombre, et sur-tout César Borgia, aussi exécrable que son père. Sans honte, ni scrupule, il les montrait comme tels à tout le monde, et dédaignait de cacher son infamie.

Au premier consistoire, il fait cardinal Jean Borgia, fils de sa sœur.

Mais une grande alarme vient le troubler; Charles VIII, roi de France, se dispose à envahir le royaume de Naples avec une forte armée. Le pape fait une ligue contre lui avec Alphonse d'Arragon, roi de Naples, nouvel héritier par la mort de son père. Ils convinrent qu'il recevrait l'investiture du royaume aux mêmes conditions que son père; qu'Alexandre enverrait un légat pour le couronner, et ferait cardinal Ludovic, fils de Henri, frère bâtard d'Alphonse; et par une convention réciproque, qu'Alphonse lui paierait 30,000 ducats, donnerait au duc de Candie, son aîné, 12,000 ducats de revenu par an, et le premier des sept principaux offices qui viendrait à vaquer, et le tiendrait à sa solde

avec trois cents soldats ; en outre, s'obligeait de donner également à César Borgia, son autre fils, qu'il venait de faire cardinal, des bénéfices du royaume, jusqu'à une somme stipulée.

Il avait fait attester par des faux témoins que cet infâme Borgia était fils légitime d'un autre, parce qu'autrement il n'eût pu obtenir le chapeau de cardinal; mais le parjure est un de ses moindres crimes.

Malgré les menaces d'anathêmes, Charles VIII se dispose à passer en Italie; ce qui détermina Alphonse et le pape à avoir recours à Bazajet, empereur de Constantinople. Zizime, son frère, ayant été vaincu par lui, s'était retiré à Rodèz, vers le grand maître d'Aubusson, qui l'avait envoyé à Innocent VIII. Il y avait toujours eu une intelligence entre le pape et Bazajet depuis ce temps. Il avait payé à Innocent, et continuait à Alexandre VI quarante mille ducats, d'autres disent soixante, pour en faire bonne et sûre garde.

Alphonse et ce pape infernal envoient des ambassadeurs à Bazajet, et l'avertissant des intentions de Charles, les amplifièrent, lui firent entendre qu'après qu'il aurait subjugué Naples et la Sicile, son intention était de

tomber sur la Grèce, avis que Bazajet ne méprisait pas. Il n'ignorait pas ce dont les Français étaient capables; ils lui offrent, moyennant une somme considérable d'argent, de faire échouer, de briser les forces de Charles, moyennant quoi il sauvera la Grèce, aura pour rempart de ses états Rome, Naples et l'Italie. Bazajet ayant reçu des avis à peu près semblables d'ailleurs, accueillit les ambassadeurs; il les renvoya en Italie avec de l'argent, et une lettre pour le pape, écrite en grec, par laquelle il lui disait très-artificieusement, au rapport de Jove, que s'il le défaisait de son frère Zizime par le poison, ou autrement, il lui paierait, foi de Musulman, 200,000 ducats. A quels degrés de perversité étaient-ils parvenus! Bazajet ose faire l'ouverture de son parricide, ose en faire l'avare et exécrable complice ce pape scélérat et barbare. Certes, il est à peine deux monstres dans les annales des forfaits, qui aient osé se faire une pareille confidence, un aveu si horrible.

Le vaisseau qui apportait l'argent et les exécrables dépêches fut pris par Jean de Rouère, frère du cardinal Julien, ennemi de l'abominable pontife, qui divulgua ce secret odieux. Il rompit la croisade qu'il avait pré-

mènent. Comme il se préparait à retourner en Italie, il meurt en avril 1497.

Alexandre, délivré de cette crainte, met tous ses soins à l'aggrandissement de son indigne famille, *non*, dit Guichardin, *sans infortunes domestiques, sans exemples tragiques d'une débauche effrénée, d'une cruauté horrible, inconnue même aux Barbares*. Il favorisait le duc de Candie, son fils aîné; César Borgia cardinal, le voyait avec indignation; il voyait également avec une jalousie impitoyable les préférences de Lucréce, leur sœur commune, leur maîtresse incestueuse. Une nuit, après avoir soupé ensemble avec leur mère Zanocchia, cet indigne cardinal, pour unir tous les genres de scélératesse épouvantable, pour unir le parricide à l'inceste, le fait assassiner, et jeter dans le Tibre, et, chose horrible! les deux frères, la sœur et le père confondaient leurs infâmes voluptés; et ce pape que la foudre a épargné, avait rompu le premier mariage de sa Lucréce, et puis après avoir fait casser le second, ayant fait déclarer par des faux témoins Jean Sforce impuissant, et ne pouvant, dit encore Guichardin, le souffrir pour rival. Cette épitaphe, faite par Pontanus, confirme cette horreur.

P. 470.



*Borgia, Cardinal, fils d'Alexandre VI, fait assassiner le duc de Candie*
*e aîné, dans une orgie où assistoient leur mere et leur sœur.*

*Hoc jacet in tumulo Lucretia nomine, sed re*
*Thaïs, Alexandri filia, sponsa, nurus.*

Or, tandis qu'Alexandre douta de l'auteur de la mort de son fils, il en fut violemment ému, mais ayant appris la vérité, terrible pour tout autre, Onuphre dit qu'il *conniva du tout à cette énormité, et se porta, à quelque prix que ce fût à la grandeur du parricide.* Ce monstre déclare à son père qu'il voulait être homme de guerre, passe en France, épouse Charlotte d'Albret par l'entremise de Louis XII, qui voulait ménager l'indigne Alexandre, parce qu'il lui était nécessaire pour la conquête de Milan, qu'il méditait, et pour casser illégitimement son mariage avec Jeanne de France; Louis le fait duc de Valentinois, lui accorde une compagnie de cent lances, une pension de vingt mille livres, trente mille ducats pour son père; tout cela fait, Borgia repasse en Italie, entreprend, par l'autorité du pape, la ruine de tous les lieutenans des villes de la Romagne. Pour y parvenir, il n'y a ni cruautés, ni perfidies, ni horreurs qu'il ne mît en usage; l'un est poignardé, l'autre empoisonné, l'autre étranglé, et son exécrable père lui dispute à Rome de barbarie.

Il ne faut pas parler, après les énormités de ce pape, de ses concussions, de ses dilapidations, des charges qu'il créa de quatre-vingts abbréviateurs, de trente-six cardinaux, tous faits à prix d'or etc. etc.

Au reste, une quantité innombrable d'espions, de délateurs, de coupe-jarrets, la ressource des tyrans, désolaient Rome et toute l'Italie. Un mot, une plainte était punie par un assassinat. Rome était devenue un antre de brigands, une boucherie publique, de façon qu'il n'y avait pas de sûreté de nuit dans la ville, ni de jour au-delà des murs, parce qu'il permettait tous les crimes à ses indignes agens.

Au milieu de ces abominables scandales, il célèbre un jubilé; il accorde au nom du ciel, au nom de Dieu, des indulgences, des rémissions, des pardons. Je défie le fanatique le plus insensé, le plus effronté, le plus intrépide, de n'être pas indigné.

Après avoir fait périr plusieurs cardinaux et prélats par le poison, comme leurs revenus, et tous les impôts, toutes les vexations dont il avait accablé toute l'Italie, ne suffisaient pas aux dépenses énormes de son fils et de lui-même, il résolut d'enrichir son trésor, d'assouvir sa soif insatiable de l'or,

du bien des plus grands et des plus riches de sa cour. Pour y parvenir, il résolut d'en empoisonner la plus grande partie, ce qu'il eût exécuté, disent Onuphre, Guichradin, Arnaud, Dupéron et autres, sans une méprise heureuse. Ils avaient invité à souper tous ceux dont ils voulaient se défaire, et avaient préparé du vin empoisonné, l'avaient donné à garder à un domestique, qui se trompa, et le vin fut donné à Alexandre et à Borgia. Le pape mourut sur le champ; son exécrable fils, plus robuste et dans la vigeur de l'âge, échappa, par les remèdes qu'on lui donna, à une mort si prompte, mais périt aussi des effets du poison.

Je crois que c'est un monstre dont l'histoire doit effrayer jusqu'aux scélérats. Toute la ville accourut pour s'assurer par ses yeux de la mort de ce lâche et farouche tyran de Rome. On eut pu pétrir ensemble toutes les ames des barbares qui l'ont désolée, les ames des Néron, des Domitien, des Calligula, et ils eussent été vaincus en lâche férocité, en rapacité, en perfidie, en indignes voluptés, en débauches monstrueuses; il poussa l'infamie jusqu'à donner dispense à pierre de Mendoze, Espagnol, cardinal de Valence, d'abuser du marquis de Zanetta,

son bâtard. *Vienne*, dit un auteur, *après cela, le diable en personne, et enchérisse!*

## PIE III, CCXXI^e. PAPE.

An 1503. Pie III étoit Toscan, neveu de Pie II, nommé avant d'être pape Picolomini. Borgia, tout malade qu'il était, en voulait un à sa fantaisie. S'étant saisi des trésors de son père Alexandre VI, il s'empara du Vatican, où devait se faire l'élection du nouveau pontife, avec douze mille hommes, voulant obliger, par la force, les cardinaux d'en nommer un tel qu'il le voulait; ils se retirèrent au temple de Minerve, où aussi-tôt il les assiégea. Le bruit s'en répand dans Rome, on l'augmente, on dit qu'il s'y commet des meurtres, du carnage; on ferme les boutiques, on court aux armes, on barricade les rues, comme si l'ennemi eût été près des murailles. Borgia voyant qu'il ne pouvait exécuter son entreprise sans un danger imminent, cessa ses poursuites, et ayant calmé sa fureur, remercia les cardinaux de ce qu'ils avaient élu celui qu'il désirait.

Ce Pie III était un vieillard déjà malade, et qui mourut vingt-six jours après son élection. Sa mort précipitée ne l'empêcha pas de former le projet de ruiner l'entreprise des

Français sur Naples et la Sicile, à l'aide de tous ceux qui depuis long-temps étaient entrés dans cette conjuration ; elle était juste; ils défendaient leur territoire contre l'héritier d'un lâche usurpateur, d'un farouche assassin. Louis XII revendiquait de prétendus droits justement anéantis aux Vêpres Siciliennes.

## JULES II, CCXXII^e. PAPE.

An 1503. Tout fut arrangé pour qu'il fût élu, lorsque les cardinaux n'étaient pas encore entrés au conclave, parce que Jules, auparavant cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, par ses amis, ses richesses, son crédit, fit tant auprès d'eux, qu'il était sûr de la voix de la plus grande partie ; et il planait tellement sur l'assemblée, que ceux qui étaient d'un avis contraire n'osèrent jamais s'opposer à sa nomination.

Il entra donc, par un exemple inoui, dans le conclave, rampant et vénal, assuré du pontificat. Le peuple et le sénat en furent effrayés ; on regarda son élection comme une calamité publique. Tout le monde connaissait son caractère inquiet, turbulent, audacieux et terrible ; tout le monde connaissait les objets de ses haines, de ses longs ressentimens; mais ce qui détermina la cohorte

avide des cardinaux, ce fut ses immenses promesses, en outre l'or que ses richesses le mirent en état de leur prodiguer.

Il s'affermit dans Rome, en mariant sa fille, nommée Félice, à Jourdan Ursin, et Lucrèce sa nièce, fille de sa Lucine, à Antoine Colonne.

Aussi-tôt il se rend maître des villes de la Romagne par le fer et le feu; il prit Ravenne, Stavie, Imola, Feanza, Forli, Bologne et autres; ce qui ne se fit pas sans répandre des flots de sang.

Il avait déjà chassé les Bentivoles de Bologne avec leurs femmes et leurs enfans, exposé leurs maisons à la fureur du peuple qu'il avait soulevé; ensuite il conspire la ruine des Vénitiens, les excommunie et les livre au pillage; il fut le premier moteur de cette ligue des forts contre les faibles, connue sous le nom *ligue de Cambray*, pour les exterminer; et lui, qui aurait voulu chasser pour jamais les étrangers d'Italie, eninonde ce pays.

Louis XII lui devint suspect; après la bataille de Guiara-Dadda, gagnée sur les Vénitiens, il n'y a point de perfidie, de lâche fourberie qu'il n'emploie pour le faire sortir de l'Italie; il s'accorde avec les Vénitiens

contre l'empereur Maximilien, lui qu'il avait excité à leur ruine; il interdit particulièrement le duc de Ferrare, et lui fait une guerre ouverte, parce qu'il s'était lié avec la France; il excommunie toute l'armée que Louis XII avait envoyée à son secours, sous la conduite d'un sieur Chaumont.

On tient un concile en France contre Jules, composé de quelques cardinaux qui ne valaient guère mieux que lui; il ne perd pas de temps, il tenta, par le moyen du cardinal Médicis, de Marc-Antonio Colonne, et de quelques jeunes gens de Florence, de faire assassiner Pierre Soderini, gonfalonier de la république, parce qu'il croyait que c'était lui qui avait déterminé les Florentins à prendre le parti de Louis XII.

Ce houzard noir, avant d'attaquer Ferrare, prend en personne la Mirandole; ennuyé de ce que le siége n'allait pas assez vîte à son gré, cet impitoyable vieillard se loge près des batteries, toujours criant contre les capitaines; toujours sombre, aheurté, en furie, il voit sans s'émouvoir deux hommes tués dans sa tente, rien ne peut le détourner de son objet. Les remontrances de ses parens et des cardinaux, qui lui témoignaient le scandale et l'horreur qu'une pareille conduite attirait

sur l'église et sur lui-même, furent vaines et perdues.

Comme Trivulce, chef de l'armée française, avait secouru Ferrare et emporté Bologne, fait attacher les placards par lesquels Jules était cité au concile de Pise, il se retire de désespoir à Rome, outré de chagin de ce que le duc d'Urbin avait poignardé, presque en sa présence, le cardinal de Pavie, son légat et grand confident, et digne de périr par la main du bourreau, pour ses crimes énormes.

Là il reprend ses esprits, lance ses foudres contre Louis XII, et met toute la France en interdit.

Il réussit à faire signer un traité, une ligue avec lui à Maximilien et le roi Ferdinand contre la France. Voilà, Français, le fruit que retira l'imprudent Louis XII de sa ligue de Cambray, de tant d'argent donné à l'empereur, et de tant de sang répandu!

Jules introduit en Italie les Arragonais, les Suisses et les Allemands.

Peu de temps après son élection, partant pour faire la guerre à Maximilien et à Louis XII, confédérés, il jeta ses clefs dans le Tibre, disant que puisque les clefs de Pierre ne lui

suffisaient pas, l'épée de Paul lui servirait: tous les historiens sont d'accord que, pendant le temps qu'il fut pontife, il a fait périr plus de deux cent mille hommes par les saccagemens, par la ruine de villes prises d'assaut, par le carnage, dans le désespoir, la misère et les larmes. Sa vie privée fut horrible; il abusa de deux jeunes gentilshommes, envoyés et recommandés au cardinal de Nantes par Anne, femme de Louis XII. Il prit des Turcs à son service, publia des bulles d'indulgences et de pardons pour quiconque assassinerait un Français.

Enfin ce vieux criminel est arrêté par la mort, au milieu de ses projets, de ses attentats, de ses fureurs; il finit une vie détestée, orageuse, exécrable, n'ayant jamais eu ni trève ni repos, s'étant donné bien des angoisses, bien des tourmens pour être un scélérat.

## LEON X, CCXXIII<sup></sup>. PAPE.

An 1513. PARMI les scandales, les discordes, la confusion et les crimes, Jules II avait élevé bien haut les prétentions de Rome.

Léon X, moins farouche, moins né pour les scélératesses de la guerre, mais aussi entreprenant, plus fourbe, peut-être, forme

une ligue contre Louis XII, avec l'empereur, le roi d'Angletterre Henri VIII, et le vieux Ferdinand d'Arragon. Cette ligue est faite à Malines, le 5 avril 1513, par les soins de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, à l'instigation de Léon.

L'empereur devait s'emparer de la Bourgogne, le pape de la Provence, Henri VIII de la Normandie, le roi d'Arragon de la Guyenne; il venait d'usurper la Navarre sur Jean d'Albret, secondé d'une bulle du pape. Ainsi ces odieux pontifes donnaient toujours les royaumes au plus fort; ainsi la rapacité, la haine, la fureur se servirent toujours de leurs mains impies et révérées.

La ligue du pape se dissipe presque aussitôt qu'elle est formée. Que d'horreurs, que de fourberies, que de lâches barbaries, que d'indignes et faibles causes font mouvoir tous les ressorts de cette affreuse politique, et dont Léon est le principal moteur! Quelles sont les vicissitudes du monde, et que ne doit-on pas espérer et craindre! On vit alors les Suisses, encore tout fumans de tant de sang répandu pour soutenir leur liberté contre la maison d'Autriche, s'armer en sa faveur, et dans la suite les Hollandais en firent autant.

François Ier., après la bataille de Marignan, envahit

envahit tout le Milanais. Léon promet d'abord Parme, Plaisance, Modène, Reggio, et rompt ensuite les traités qu'il a faits, quand il voit que Maximilien s'apprête à passer en Italie.

Le projet des papes fut toujours de ruiner, de détruire les étrangers les uns par les autres, et de régner seuls sur l'Italie, d'étendre un sommeil léthargique et leur bras de fer sur ce beau pays.

Léon, aussi avide et non moins prodigue que son prédécesseur, sous le prétexte d'armer contre les Turcs, vend à l'encan des indulgences, des pardons, des rémissions pour tous les crimes, pour toutes les énormités qui ont souillé ce globe, dont presque tous les malheurs moraux sont causés par l'abus inévitable de la masse de pouvoirs cumulés sur la tête d'un individu.

La créance du purgatoire, établie depuis plusieurs siècles, a tiré de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et de toute l'Europe, plus d'or qu'il n'en faudrait pour décupler la valeur du territoire de l'Italie. L'or qu'en retira Léon servit à payer les voluptés dans lesquelles il se noyait; ses mendians, ses frères quêteurs couraient toute l'Europe, infestaient toutes les cam-

pagnes. Un nommé Samson, de Milan, cordelier, amassa par ce moyen, à lui seul, une si grande somme d'argent, qu'il offrit comptant cent vingt mille ducats pour acheter la papauté.

Il y eut des bureaux d'indulgences ; la plupart se tenaient dans des cabarets. Le besacier, le fermier, le distributeur, le marchand de vin, chacun gagnait; jusque là tout fut tranquille en Allemagne. Les augustins, qui avaient été long-temps en possession de prendre cette marotte à ferme, furent jaloux des dominicains, auxquels elle fut donnée ; et voici la première étincelle qui embrâsa l'Europe au seizième siècle, et la première cause de la réforme.

Martin Luther, moine augustin, fut chargé par ses confrères de prêcher contre la marchandise; elle fut décriée dans la moitié de l'Europe.

Dans ce temps Charles-Quint et François Ier. aspirent à l'Empire; Léon traverse autant qu'il peut les deux concurrens. Il lui importait que ni l'un ni l'autre ne fût à portée d'être son maître; il craignait également, dans ce temps-là Charles, François, le grand Turc et Luther. Il tyrannise la Toscane, en réduit les habitans au désespoir; mais tandis qu'il gou-

verne despotiquement son petit état, la moitié de l'Europe indignée secoue enfin ses chaînes. Depuis le fond du Nord jusqu'à la France les esprits étoient, en 1520, soulevés contre les abus, les attentats, la scélératesse de la cour de Rome, et lui échappent.

Luther vient à la diète de Worms; il ne craignait pas le sort de Jean Hus; les prêtres n'étaient pas les plus forts. L'empereur donne un édit contre lui, et écrit à tous les princes qu'il est d'avis de l'abandonner à qui le pourra tuer. Comment concilier le sauf-conduit de Charles avec cette atrocité? Le voici: il s'unissait à Léon X contre François Ier, et voulait lui complaire; on ne rencontre dans l'histoire que les crimes, que l'indigne bassesse des tyrans envers le pouvoir, et leur lâche cruauté contre la vertu faible et abandonnée.

La même année, ce marchand dissolu de pardons, d'indulgences, pour enrichir ses bâtards, ce Léon intrigant, ne connaissant pour politique que l'art affreux de tromper, art qui trahit inévitablement celui qui le met en usage, se trouvant entre François Ier. et Charles-Quint, fait presqu'à la fois un traité avec l'un et l'autre; il promet par le premier le royaume de Naples au roi de France, par

le second il engage l'empereur à chasser les Français de l'Italie, pour donner le Milanais à Francois Sforce, fils puîné de François-le-Maure, et sur-tout pour donner Ferrare à l'avare siége de Rome.

Ce Léon, ce successeur des apôtres, ne les imitait guère. Jamais sybarite ne se rassasia de délices, de voluptés plus que lui. La musique efféminée, les mets les plus délicats étaient employés pour restaurer son corps usé par les plaisirs. Il les payait au plus haut prix de l'or pressuré sur les chrétiens. Il fut fourbe, intrigant, dissolu. La guerre avait ruiné le pontificat sous Jules II, et une table somptueuse, un goût effréné pour le luxe, et sur-tout ses maîtresses et ses bâtards, malgré la vente publique des bénéfices et d'indulgences, ruinèrent sous lui le siége de Rome.

Les progrès des beaux arts en Italie, le changement de religion dans la moitié de l'Europe, le commerce des grandes Indes par le Cap de Bonne-Espérance, la conquête du Mexique et du Pérou, c'est-à-dire la ruine, par le fer, par le feu, de deux empires dans le nouveau monde, offrent un mélange de grandeur, d'audace et de barbarie.

## ADRIEN VI, CCXXIV^e. PAPE.

An 1522. Après la mort de Léon X, trente-huit cardinaux élurent Adrien; il l'emporta sur le cardinal Médicis et sur le cardinal Valsey, tyran de Henri VIII, qui était le tyran le plus farouche qu'ait eu l'Angleterre. Despote avec brutalité, furieux dans sa colère, barbare dans ses amours, tyran capricieux dans l'état et dans la religion, il l'emporta, dis-je, par l'entremise de Charles-Quint, alors tout-puissant. Il était son précepteur, et régent en Espagne.

Il garde son nom, malgré l'usage établi dès l'onzième siècle. L'empereur gouverne absolument le pontificat.

Pendant que la guerre de controverse menace l'Allemagne d'une révolution, Soliman menace l'Europe, Charles-Quint et François premier sèment d'incendies, de ravages, de malheurs épouvantables l'Italie et la France.

A peine est-il en possession du siége dit apostolique, que digne successeur des Jules, des Léon, il déclare la guerre à Sigismond, aux Pandolphes, aux Malatestes, au duc de Ferrare; il se ligue contre François I^er, le quatrième jour d'août 1523, avec Charles-Quint son protecteur, le roi d'Angleterre,

l'archiduc d'Autriche, le duc de Milan, Florence et Gênes, pour la défense de l'Italie.

Ce n'était pas mal commencer, mais la mort interrompit ses projets; il laissa de son caractère, de son génie, une opinion très-médiocre, dit Guichardin, et Rome se réjouit le jour de sa mort comme en un jour de fête. A en juger par ce qu'il a fait, je crois qu'il eût été un des brouillons les plus intrépides qui aient tenu le siége des pontifes.

## CLEMENT VII, CCXXVe. PAPE.

An 1523. Clément VII succède à Adrien le 29 novembre 1523; il était de la maison de Médicis; son pontificat est éternellement remarquable par ses intrigues malheureuses, par ses perfidies, qui sont des modes de la faiblesse.

On assemble une diète à Nuremberg; il y envoie un légat pour exciter l'Allemagne à s'armer contre Soliman, et pour répondre à un écrit intitulé : *les cent griefs contre la cour de Rome*; il échoue dans ses deux espérances.

Adrien, d'abord précepteur, et ensuite ministre de Charles-Quint, était entré dans la ligue qui rendit l'empereur maître de l'Italie, et arbitre de l'Europe; Clément VII, avec

plus de génie que son prédécesseur, se détache de cette ligue, et espère tenir la balance de l'Italie.

Les Français sont entièrement chassés du Milanais ; le marquis de Pescaire marche en Provence avec le duc de Bourbon ; ce dernier veut assiéger Marseille, et l'entreprise échoue. François I^er^. ramasse une armée, il poursuit les Impériaux, et rentre dans ce duché pris, repris et perdu tant de fois tour à tour.

Alors les espérances du pape renaissent, et la crainte que lui inspirait l'empereur, trop puissant en Italie, l'unit à François I^er^. La politique ou la fourberie de la cour de Rome se déploie; Clément croit qu'il est temps de réveiller des prétentions sanglantes sur le royaume de Naples. Ce fut le conseil du pape et la donation qu'il prétendit lui en faire qui causèrent les malheurs des Français à Pavie. François I^er^. affaiblit son armée par un gros détachement, qu'il en sépara, pour marcher vers Naples, et prépara ainsi la ruine de son armée et le sac de Rome.

La balance de l'Italie est bien loin d'être entre les mains de Clément VII.

L'Allemagne est désolée, presque toute soulevée contre les énormités de la cour de Rome : mais, hélas ! des fous combattent d'au-

tres fous ; les abus succèdent aux abus, les scandales aux scandales. Luther Melancton, Storck, Muncer arment les mains justement forcenées des habitans de la Silésie, de la Suabe, de la Thuringe, de Franconie, de l'Alsace, du Palatinat, et arrachent presque toute l'Allemagne à la tyrannie, aux excès, aux fureurs pontificales.

Les malheureux habitans de ces pays, encore sauvages, firent un manifeste, par lequel ils réclamaient les droits du genre humain; ils s'accordaient à payer la dîme des bleds, mais ils voulaient qu'elle fût employée à soulager les pauvres, que la chasse et la pêche leur fussent permises, qu'ils eussent du bois pour se bâtir des cabanes et pour se garantir du froid, qu'on modérât leurs corvées. Ils soutinrent ces droits éternels en bêtes féroces, à la vérité, mais ce furent les longs et affreux outrages qu'ils avaient soufferts et qu'on voulait perpétuer qui en furent l'horrible cause.

Clément VII consomme son plan et sa ruine ; il signe un traité le 22 mai 1526 avec François Ier. Le roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Florentins et les Suisses contre l'empereur. Cette ligue s'appelle sainte, parce que le pape en fut le moteur et le chef. Quel

saint accord, par lequel devaient s'opérer tant de meurtres, d'embrâsemens, de ravages !

Le duc d'Urbin, à la tête de l'armée du pape, est dans le Milanais.

La fortune de Charles-Quint va plus loin en Italie que ses projets. La ligue sacrée était fort dérangée; François Ier. n'avait point encore envoyé d'armée en Italie, les Vénitiens agissaient peu, le pape encore moins; il s'était épuisé à lever de mauvaises troupes. Celles de l'empereur étaient mal payées, mais vivaient de rapines. Le duc de Bourbon, qui les commandait, les mène droit à Rome. Il monte à l'assaut le 27 février 1527; il est tué en appuyant une échelle à la muraille, mais le prince d'Orange entre dans la ville. Clément VII, éperdu, se réfugie dans le château Saint-Ange, où il fut bloqué. Rome est pillée, ruinée, saccagée, comme elle le fut autrefois par les Goths, les Hérules, les Vandales, et par les autres barbares.

On dit que le pillage, le vol fait aux habitans se monta à quinze millions d'écus. Son sol fut abreuvé du sang d'une multitude malheureuse, qui n'était pas la cause que Clément eût fait cet accord, qui leur coûta la vie. Hélas! ils n'y entrèrent que pour être dé-

pouillés, égorgés. L'innocent fut immolé, et le coupable seul fut épargné.

François Ier. prend encore une fois le Milanais; cette diversion, et la peste qui ravage Rome et l'armée des vainqueurs préparent la délivrance du pape. Charles-Quint lui vend sa liberté quatre cent mille ducats; Clément en paie cent mille comptant, et échappe sans payer le reste. Avec quoi avait-il soldé partie de sa rançon? Avec l'or des malheureux Romains.

Le saccagement de Rome et la captivité méritée du pape enhardissent les Luthériens. La messe est juridiquement abolie à Strasbourg, la guerre se continue dans le Milanais. Le pape Clément VII, en attendant l'événement, négocie. Le temps d'excomunier les empereurs, les rois et les peuples, était passé; Rome tombait, par la faiblesse nécessaire, d'un gouvernement sacerdotal, quand le peuple commence à s'instruire. Le pape après sa prison, le ravage de Rome, presque abandonné des Français, craignant même les Vénitiens, ses alliés, voulant établir sa maison à Florence, voyant enfin la Suède, le Dannemarck, la moitié de l'Allemagne détrompée sur les fourberies, les

scélératesses de Rome, ménageait et redoutait Charles-Quint.

Les catholiques et les protestans couvrent l'Allemagne d'embrâsemens, de meurtres, de ruines.

L'empereur, pour cacher aux yeux des catholiques le scandale qu'avait causé le saccagement de Rome, pour engager le pontife à opposer les armes de la religion à l'autre scandale qu'on allait causer à Londres en cassant le mariage de sa tante, et en déclarant bâtarde sa cousine Marie, lui accorde Ravenne, Cervia, Modène, Reggio, le laisse libre de poursuivre ses prétentions sur Ferrare, lui promet de donner la Toscane à Alexandre Médicis. Ce traité est ratifié à Barcelonne. N'est on pas indigné quand on voit à nu les ressorts qui ont conduit la malheureuse politique de ces temps et la religion, quand on ne voit que le lâche intérêt présider à tous ces accords sacriléges, dans lesquels les peuples n'étaient comptés pour rien, qu'on en trafiquait comme du plus vil bétail? Il est temps qu'ils se fassent justice des tyrans politiques et sacrés.

Charles-Quint vient à Bologne, où le pape l'attend; et par un mélange bizarre de superstition et de bassesse, il baise les pieds de

celui qu'il avait tenu captif. On ne rencontre par-tout qu'un assemblage barbare d'orgueil, de faiblesse, d'immoralités, de gloire lamentable, d'atrocités réelles : on ne voit nulle part la raison, la morale si simple, et les droits de l'humanité sont par-tout sacrifiés. Charles donne la Toscane à Alexandre Médicis, neveu du pape. Les Toscans voyant leur liberté trahie, vendue aux intérêts du pontife et de l'empereur, ont le courage de la défendre. Mais vaincus par le fatal ascendant de ces deux spoliateurs, ils furent obligés de subir le joug.

Tout ce temps se passe à se battre, et en disputes ridicules.

François I[er]., par une contradiction horrible qui doit faire abhorrer sa mémoire, fait brûler les malheureux luthériens en France, et s'unit avec ceux d'Allemagne, et s'engage de leur donner de prompts secours.

L'empereur, inquiété par les protestans, menacé par les Turcs, étouffe pour quelque temps ces troubles de religion, en accordant aux luthériens tout ce qu'ils demandaient. Ils furent redevables aux Ottomans de cette indulgence.

Enfin ce Clément VII meurt, après avoir rempli une carrière orageuse, signalée par

des malheurs que lui méritèrent sa perfidie, sa cruauté.

Il excite, il allume la rage des parlemens contre les luthériens pendant la prison de François Ier.; il pouvait s'en rapporter à la démence de ces bourreaux en bonnet quarré, qui signalèrent toujours leur ignorance, leur fureur, par tout ce que le fanatisme a de plus barbare; il pouvait s'en rapporter au délire stupide de ce très-déloyal chevalier. Ce pape, sans vues, sans plan dans sa conduite, qui ne connut jamais que l'intrigue, la perfidie qui fit tous ses malheurs, sema au nom de la religion, l'Allemagne, l'Europe entière, de dissentions, de sang et de carnage.

## PAUL III, CCXXVIe. PAPE.

An 1534. Aussi-tôt la mort de Clément VII, les cardinaux élurent le cardinal Farnèse, qui se fit appeler Paul III.

Il envoya des légats vers Charles-Quint et François Ier., pour les engager à joindre leurs armes contre Soliman; mais la haine et la jalousie de François Ier. contre l'empereur, empêchèrent les légats de réussir: ce dernier méditait, bien loin de lui faire la guerre, de faire un traité avec lui. Paul mit dès-lors

tous ses soins à l'aggrandissement de sa famille, à la combler des biens de l'église.

Il avait acquis le chapeau de cardinal, en livrant une de ses sœurs, Julie Farnèse, au monstre Alexandre VI; il empoisonna sa mère et un neveu, afin que leurs successions tombassent entre ses mains parricides. Joignant l'inceste à un second parricide, il fit périr également par le poison une de ses sœurs, par la jalousie que lui causaient ses autres amans. Etant légat dans la Marche d'Ancône, il abusa d'une fille d'une maison distinguée de la ville, en se faisant passer pour un gentilhomme de la suite du légat. Il l'épousa secrétement sous un nom emprunté. Cette fille vertueuse et infortunée, apprenant l'affreuse vérité, apprenant qu'elle tenait le lien d'une prostituée, croyant tenir celui d'une femme légitime, en fut épouvantée, sa tête s'en aliéna. Enfin il réunit tous les attentats affreux, obscurs et impunis; il empoisonna Bose-Sforce, mari de sa fille Constance, qu'il avait déjà corrompue par une dissolution horrible, et qui nuisait à ses infâmes plaisirs. Ces faits sont d'une dépravation si profonde, si inconcevable, sont si énormes et si peu connus, que je dois dire d'où je les ai tirés. Ils sont consignés, presque mot pour mot,

dans un ouvrage intitulé : *Etat de l'église, avec le discours des temps, depuis les apôtres jusqu'à présent*, imprimé chez Eustache Vignon, en 1591.

Ce vieillard abominable envahit Pérouse, et en chassa par la force des armes Ascane-Colonne, dont la justice et l'équité étaient recommandables. Il s'empara comme un brigand, comme un voleur public, de la ville de Camer, et en fit un échange avec les villes de Parme et de Plaisance, afin de pouvoir les donner à son fils Pierre Louis.

Charles-Quint ayant passé en Italie pour conclure une trêve entre François Ier. et lui, marie sa bâtarde, Marguerite, veuve d'Alexandre Médicis, à un Farnèse, fils d'un bâtard de Paul III, duc de Parme, de Plaisance, de Castro. Ces duchés étaient un ancien héritage de la comtesse Mathilde; elle les avait donnés à l'église, et non pas aux bâtards des papes. Ils avaient été depuis annexés au duché de Milan. Jules les incorpora à l'état ecclésiastique, Paul III en dota son bâtard; l'empereur en prétendait bien la suzeraineté, mais il aima mieux favoriser cet exécrable pontife, que de se brouiller avec lui. C'était un trait d'audace étrange de la part de ce pape,

de faire son bâtard souverain, à la face de l'Europe indignée, dont la moitié avait déjà quitté la religion romaine avec horreur. Mais les tyrans insultent toujours à l'opinion publique, jusqu'à ce que l'opinion publique les accable.

Les catholiques et les protestans commencent à disputer à Reimbourg. Philippe Mélancton, Bucer, Pistorius, et autres théologiens, s'y trouvent pour les protestans; Eccius, Jules, Pflug, et Jean Copper, pour les catholiques.

Entouré de dissolutions, de crimes énormes, Paul III publie le concile de Trente pour le premier jour de novembre 1542; il n'ouvrit que le 7 de janvier: tandis que le concile commence, il donne solennellement, avec le consentement de Charles-Quint, l'investiture de Parme et de Plaisance à son fils aîné, à son bâtard Pierre-Louis Farnèse, dont le fils Octave avait déja épousé la bâtarde de l'empereur, veuve d'Alexandre de Médicis. Ce couronnement d'un bâtard, d'un pape, faisait un beau contraste avec un concile convoqué pour réformer l'église. Tant d'énormités, tant de scandales ouvrirent enfin les yeux à la moitié de l'Allemagne, qui, indignée, se sépara pour jamais de cette religion

religion romaine, qui depuis quinze siècles n'avait pas été une année, un mois, un jour, sans faire commettre des crimes contre Dieu et les hommes.

Paul, voyant qu'il ne remplissait pas ses vues à Trente, sous le prétexte que l'air y était corrompu, veut transporter le concile à Bologne, en 1546.

Il poursuivit par les ravages, par les barbaries, les empoisonnemens, des supplices atroces, publics et particuliers, les malheureux luthériens. Il n'épargna pas même ses cardinaux, Fulger, Contarien, l'évêque de Pont, Jean-Baptiste, Paul Vergius, évêque de Justinapoli, soupçonnés de les favoriser. Ses principaux bourreaux étaient ses neveux, le cardinal Farnèse, Octave, duc de Parme, son frère, qui se vantaient qu'ils feraient une telle effusion du sang des luthériens, que leurs chevaux pourraient y nager; et cependant ce Paul III, ce pape horriblement dissolu, prenait ses indignes voluptés avec sa propre fille Constance.

Il avait sur ses tablettes 45,000 filles de joie, qui lui payaient tribut tous les mois; moyennant cet odieux trafic, elles pouvaient exercer librement leur scandaleux métier; elles étaient admises à lui baiser les pieds, à parler

familièrement avec lui, introduites de nuit et de jour dans son palais, et il poursuivait par la prison, par le fer et par le feu, ceux qui abhorrant les excès, les tyrannies, les fureurs pontificales, s'étaient échappés de ce joug infernal.

Le pape fait alliance avec l'empereur pour soumettre les Allemands à l'obéissance romaine; il s'oblige de consigner 200,000 ducats entre les mains des Vénitiens, en outre de fournir 10,000 hommes de troupes de pied, et 500 chevaux légers, soudoyés pour six mois; il lui permet de vendre du revenu des monastères d'Espagne jusqu'à la somme de 100,000 écus, et de prendre la moitié des ecclésiastiques.

Les six mois expirés, le pape retira ses troupes à l'empereur, qu'il craignait de trop servir, même contre les protestans.

Tout est à feu et à sang en Allemagne; Paul, alarmé de la puissance de l'empereur, négocie contre lui avec Henri II et les Vénitiens. Dans ces circonstances. Le bâtard du pape, Pierre-Louis Farnèse, odieux à toute l'Italie, est assassiné par des conjurés, et l'empereur se ressouvenant que Parme et Plaisance étaient une dépendance du Milanais, s'en empare, malgré sa tendresse pour Marguerite sa fille.

L'empereur, brouillé avec le pape, en ménage davantage les protestans; ils avaient toujours voulu que le concile se tînt dans une ville d'Allemagne. Paul III l'avait transféré à Bologne; c'était encore un nouveau sujet de querelle qui envenimait celle de Plaisance. L'avare et dépravé pontife menace l'empereur de l'excommunier s'il ne restitue Plaisance. Employer les armes spirituelles pour faire rendre aux héritiers de son bâtard une dépendance du duché de Milan, était un scandale dont les protestans ne manquèrent pas de relever le ridicule.

L'empereur, au milieu des disputes de religion, fait décider par la diète d'Ausbourg que le concile reviendra à Trente. Quelques prélats attachés à Charles-Quint s'y rendent, les autres restent à Bologne; on craignait un schisme; le pape craignait encore plus que les Bentivoglio, dépossédés de Bologne par Jules II, n'y rentrassent avec la protection de l'empereur: il dissout son concile.

Octave Farnèse, gendre de Charles-Quint, et petit-fils de Paul III, a également à se plaindre de son beau-père et de son grand-père. Charles lui retient Plaisance à cause de ses démêlés avec le pape, et Paul lui retient Parme pour ses démêlés avec l'empereur.

Enfin ces chagrins publics et domestiques avancèrent peut-être les jours du pontife, mais il avait alors quatre-vingt-un ans. Il laissa l'Europe en proie aux dissentions, aux guerres civiles qu'il avait attisées de ses mains impures, sacriléges et parricides.

## JULES III, CCXXVIIᵉ. PAPE.

An 1550. JULES III, auparavant appelé Jean-Marie Demonte, prit la place aussi-tôt que son indigne prédécesseur fut descendu dans la tombe. Il avait passé par tous les secrets, les détours, les perfidies pontificales, avait été élevé dans toutes les horreurs du siége de Rome sous Jules II, sous Léon X, sous Clément VII, sous Paul III.

Il commença par fulminer des anathêmes contre les hérétiques, condamna leurs livres à être brûlés, et défendit sous des peines rigoureuses qu'on en gardât aucun exemplaire chez soi.

Le concile de Trente, qui avait été repris, fut interrompu par les divisions, les tumultes qui s'y élévèrent, par les ravages, par l'incendie affreux qui s'alluma depuis le nord de l'Europe jusqu'à Rome, en Allemagne et dans toute la France, à l'instigation du pape.

Il créa cardinal un jeune garçon, dont il

avait abusé lorsqu'il était légat à Bologne. Le ganimède s'appelait Innocent; il l'admit depuis dans son palais. Des bruits, des libelles scandaleux en coururent publiquement dans Rome, et même ce Jules III était parvenu à un degré de dépravation si infâme et si effrontée, qu'il ne le dissimulait pas. Paulus Vergius a laissé par écrit toute cette histoire horriblement dissolue.

A l'exemple de ses prédécesseurs, il combla ses parens des biens de l'église, sans s'embarrasser des pauvres à qui ils devaient être destinés. Il donna le chapeau de cardinal à un de ses neveux, âgé de treize ans.

Comme l'empereur et Henri II désolaient l'Allemagne, l'Italie et la France, il envoya vers eux pour légats Gérôme Dandin et Gérôme Tête-de-Fer. Ce dernier prouva qu'il était digne de son nom; ils revinrent à Rome sans avoir rien opéré, que d'allumer les horreurs, les feux de la guerre.

Jean Della-Casa, Florentin, archevêque de Bénévent, et légat du saint siége dans tous les états de Vénise, composa un poëme où il exalte la dépravation horrible, par laquelle des grands hommes, des prétendus sages même ont méconnu la nature pour se livrer aux goûts affreux des habitans de Sodôme et

de Gomore, jusqu'à le nommer œuvre divine, et assurer qu'il y prend très-grand plaisir. Son ouvrage est dédié au pape.

Tout le temps de son pontificat se passe en tracasseries horribles; ce pontife si étrangement dépravé fait poursuivre les luthériens par les plus affreux supplices, en Allemagne, en Angleterre, en France, à la voix infernale des tyrans qui les désolaient.

On ne peut, sans répandre des larmes, voir le chaos abominable de crimes, de malheurs où est plongée l'Europe dans ce temps d'exécrable mémoire. Londres, Paris, sont couverts d'échafauds où périssent les malheureux réformés. Quittons avec effroi ces assassinats, assez d'autres en ont tracé l'histoire effrayante en traits de sang, et ont couvert d'un opprobre, d'une haine éternelle les tyrans de Londres, de Paris, de l'Allemagne et de Rome.

## MARCEL II, CCXXVIII[e]. PAPE.

An 1555. A Jules succéda Marcel, qui n'a tenu le siége de Rome que vingt-un jours. Il n'était question dans toute l'Europe que des luthériens; l'Allemagne pressée par les Ottomans leur était plus favorable, et cédait à la nécessité; l'empereur et son frère demandaient que le pape engageât les rois de l'Eu-

rope à se liguer contre cet ennemi commun des chrétiens, mais lui répondit qu'il valait beaucoup mieux s'exposer aux armes du Turc, que de négliger d'exterminer les luthériens, qui étaient cent fois pires que des Turcs. S'il eût vécu avec de si saintes dispositions, il aurait certainement fait parler de lui.

## PAUL IV, CCXXIX^e. PAPE.

An 1555. L'ANCIENNE politique des papes se renouvela sous Paul IV, de la maison des Caraffe. Cette politique était d'empêcher l'empereur d'être puissant en Italie.

Paul IV ne songe point au concile de Trente, mais à faire la guerre dans le royaume de Naples et dans le Milanais avec le secours de la France, pour donner, s'il le peut, des principautés à ses neveux; il s'engage à joindre dix mille hommes aux nouvelles troupes que Henri II doit envoyer.

Charles-Quint dans une vieillesse prématurée, dégoûté de tout, parce qu'il avait épuisé toutes espèces de jouissances, enfin détrompé, se prépare à abdiquer toutes ses couronnes et l'Empire; et par une folie étrange, il pense qu'il ne peut pas abdiquer sans le consentement du pape, lui qui n'avait pas demandé son consentement pour être

élu empereur. Paul IV, très-satisfait de le voir quitter l'Empire, cependant le refuse, mais il goûtait un certain plaisir à le voir s'humilier et à le refuser.

L'homme sensible et qui réfléchit ne peut, sans la plus vive émotion, contempler ce contraste, ce mélange de l'horrible fracas des conquérans, et ces momens où leur ame désabusée, rendue à la philosophie tardive, renonce à tout ce que le commun des hommes envie avec fureur. Il médite, et des larmes coulent de ses yeux.

Charles-Quint abdique formellement malgré le pape, et envoie son abdiquation à Bruxelles le 17 septembre 1556, après avoir été neuf fois dans la Haute-Allemagne, six en Espagne, sept en Italie, dix dans les Pays-Bas, après avoir passé quatre fois en France, deux en Angleterre, et autant en Afrique, après s'être jeté huit fois sur la Méditerranée, quatre sur l'Océan. Est-ce assez d'agitation, de tumulte pour une ame?

Paul IV engage les électeurs ecclésiastiques à ne point recevoir la démission de Charles-Quint, et à ne point reconnaître Ferdinand son frère. Son intérêt était de mettre la division dans l'Empire pour avoir plus de pouvoir en Italie.

Le 28 février 1557, les électeurs confirment l'abdication de l'empereur et le règne de son frère. On envoie une ambassade au pape, qui ne veut pas la recevoir, et qui prétend toujours que Ferdinand n'est pas empereur. Les ambassadeurs se retirent de Rome, Ferdinand n'en est pas moins reconnu en Allemagne; idée inconcevable qu'un prêtre pense qu'on ne peut être empereur sans sa permission, et sottise plus inconcevable encore que des hommes aient pu consentir à cette ridicule abjection !

Paul IV avait écrit autrefois un livre contre les énormités des papes, mais depuis il changea de langage.

La France fut couverte des ossemens, des débris, des lambeaux noirs et sanglans des luthériens, sous les règnes à jamais exécrables de Henri II, de François II, et tant d'horreurs se commettaient au nom et par les conseils exécrables de ce pape.

Enfin il meurt; enfin ce tyran infernal, après avoir rempli l'Europe entière de fureurs, des ravages, des malheurs épouvantables d'une guerre générale de fanatisme, rendit son âme détestable. Le peuple de Rome indigné rompit après sa mort les cachots de l'inquisition, mit le feu aux bâtimens qui

avaient déjà vu tant de malheureux, abattit sa statue, lui coupa la tête et la main droite, et les traîna pendant trois jours dans les rues de Rome, et les jeta dans le Tibre; on brisa les armoiries de la famille des Caraffe. Son horrible cadavre fut en danger de subir le même sort, et sans une garde nombreuse on en eût fait justice. Vengeance insuffisante et tardive, mais du moins son odieux colosse n'offensait plus les yeux! Il faut que tous les tyrans soient renversés des places publiques qu'ils ont usurpées. Tant que je verrai encore leur aspect les déshonorer, insulter à la nation qu'ils ont tant de fois outragée, je dirai qu'elle traîne encore de lourds débris des fers qu'elle a brisés.

## PIE IV, CCXXX^e. PAPE.

An 1559. JEAN DE MÉDICIS est élu pape sous le nom de Pie IV; il ne fut pas si difficile que son prédécesseur, il reconnaît sans difficulté Ferdinand pour empereur.

Le concile de Trente si long-temps suspendu, est enfin rétabli par une bulle du pape. Il indique la tenue du concile à tous les princes, et même la signifie aux princes d'Allemagne mais ils n'ouvrirent point les lettres, parce qu'elles portaient *à notre très-*

*cher fils;* et ce titre, dont dans des temps d'ignorance on était très-jaloux, fut méprisé comme il le devait être.

Cette année 1563 est mémorable par la clôture du concile, qui avait duré dix-huit ans; quoique très-long, et le dernier, à ce que j'espère, il ne servit ni à ramener à l'église romaine ceux que ses excès, ses scandales, ses fureurs en avaient séparés, ni à les subjuguer. Il fit des décrets sur la discipline ecclésiastique, qui ne furent admis presque chez aucune nation catholique, et il ne produisit nul grand événement. La raison en est simple; les hommes commençaient à s'éclairer. Celui de Constance, à la lueur des bûchers deJean Hus et de Jérôme de Prague, avait produit trente années de guerre; celui de Bâle avait bouleversé, ensanglanté l'église; celui de Léon avait déposé un empereur et attiré ses vengeances; celui de Latran dépouilla avec la dernière des barbaries le comte Raimond de ses états de Toulouse; Hildebrand avait embrâsé l'Europe au huitième concile de Rome, en excommuniant l'empereur Henri IV. Le quatrième concile de Constantinople contre Photius, du temps de Charles-le-Chauve, fut le théâtre de divisions; le second, de Nicée, sous Irène, fut encore plus tumultueux et

plus troublé pour la querelle des images. Le premier, de Nicée, et ceux qui se tinrent au sujet d'Arius, furent presque tous sanglans; le concile de Trente fut presque seul tranquille, mais les horreurs qui déjà se commettaient en France, rendent ce temps à jamais exécrable.

Pie IV fit étrangler de nuit dans le château Saint-Ange le cardinal Charles Caraffe, et décapiter dans une autre prison le comte de Palliane, et quelques cardinaux. Ces exécutions nocturnes, dont on ignorait positivement la cause, le firent justement accuser de cruauté.

Il fit publier et afficher à Rome un monitoire et ajournement personnel contre Jeanne d'Albret, reine de Navarre, pour répondre et comparaître au consistoire du pape; et à faute de paraître dans six mois, son royaume est donné au premier occupant: on croirait un pareil arrêt du neuf ou dixième siècle.

Onuphre dit de lui, qu'il avait paru humain, patient, bienfaisant, débonnaire, généreux, et que dès l'instant qu'il fut élevé au pontificat, il avait changé de nature aussi bien que de dignité.

## PIE V, CCXXXIᵉ. PAPE.

An 1566. Le septième jour de janvier, Michel Gleiscel, jacobin, fut élu au souverain pontificat, et prit le nom de Pie V.

Il fut d'abord inquisiteur *de la foi* à Côme, et exerça les fonctions de sa charge avec une telle rigueur, que sa renommée devança son retour à Rome. Le cardinal Jean-Pierre Caraffe, lors grand inquisiteur, fut si content de son expédition, qu'il le choisit pour commissaire du saint-office. Le même Caraffe, depuis Paul IV, l'avança par tous les degrés jusqu'au cardinalat. Voilà ce que lui valut son inflexible rigueur à rechercher, à poursuivre les chrétiens. Il parvint par la même cruauté à la place de suprême inquisiteur; enfin, après la mort de Pie IV il monta à sa place.

Il ordonna à tout médecin d'abandonner, à la troisième visite, tout malade à son malheureux sort s'il ne s'était *dûment confessé et réconcilié à Dieu.*

Il paraît que ce pape, âgé de soixante-deux ans, ne ressemblait pas à ses prédécesseurs, qu'il donna dans un excès tout contraire. Les autres papes avaient favorisé les courtisannes, avaient mis une taxe sur leur métier, mais lui les voulut chasser de la ville, et par

tolérance leur assigna un quartier de Rome. Cet acte de sévérité chrétienne est peut-être à sa place, mais ce qui révolte, il finit par ordonner qu'après leur mort elles fussent jetées à la voirie.

Le même caractère qu'il avait déployé avec barbarie dans sa place d'inquisiteur, se renouvela bientôt lorsqu'il fut élevé dans la chaire des pontifes; il lança des anathêmes sur la tête d'Elisabeth, reine d'Angleterre, parce que révoltée des horreurs de ces chefs de l'église, elle avait suivi le parti de la réforme. Il envoya d'âpres réprimandes, des menaces violentes aux princes d'Allemagne qui favorisaient les luthériens; et pour mettre le comble au délire cruel de sa tête, non content d'envoyer de fougueuses exhortations par toute l'Europe, ce vieillard implacable adressa à l'infernal Charles IX, roi de France, un secours considérable d'infanterie et de cavalerie, sous la conduite du comte de Saint-Flour, pour guerroyer, disait-il, à toute outrance, les hérétiques. Il lui permit de s'emparer des biens ecclésiastiques, tout autant qu'il en aurait besoin pour opérer une œuvre si pie, et de les vendre, par une bulle expédiée au palais de St. Pierre à Rome, le 24 novembre 1568, qu'il adresse aux cardinaux

de Lorraine et de Bourbon, ou de Bourbeux; et il en fut vendu pour une somme considérable, sans réclamations de la part du clergé. Ces tisons de discorde, de fanatisme ont donc bonne grace de s'opposer à ce que la nation, seule souveraine, se ressaisisse d'un bien qui lui appartient, quand ils ont souffert qu'un tyran s'en emparât pour déchirer les peuples qui avaient des opinions contraires à celles de sa tête déloyale.

Au milieu des guerres affreuses de religion qui désolaient l'Europe, voici une dispute que la vanité fit naître entre Côme de Médicis et le duc de Ferrare Alphonse; ils prétendaient l'un sur l'autre la préséance. Pie V croyant trancher la difficulté, et regardant le duc de Ferrare et le duc de Florence comme feudataires du saint siége, et toutes les dignités comme des concessions apostoliques, se hâte de donner à Côme de Médicis un titre nouveau; il lui confère avec appareil la dignité de grand duc; comme si le mot de grand pouvoit ajouter un degré de puissance, et sur-tout de mérite. L'empereur Maximilien est irrité que le pape s'arroge le droit de conférer des titres aux feudataires de l'empire, sans son consentement. Ce pape orgueilleux prétend qu'il a non-seulement le droit

de faire des grands ducs, mais des rois. La dispute s'aigrit, mais les richesses de Côme le firent reconnaître par l'empereur.

L'Allemagne, l'Angleterre, et sur-tout la France, sont mises en cendres pour les misérables disputes de religion. Tous les moines, les prêtres et les papes y ont joué des rôles exécrables; toute l'Europe doit s'en ressouvenir pour les bannir à jamais.

## GREGOIRE XIII, CCXXXII^e. PAPE.

An 1572. Le cardinal Hugues Buoncompagno succède à Pie V sous le nom de Grégoire XIII, et déshonore le siége romain pendant près de treize ans, par un fanatisme et une ligue impitoyable contre les protestans, attisant de ses mains hypocrites et barbares les troubles, les guerres sanglantes qui ravageaient l'Europe.

La tête de l'amiral Coligny, indignement massacré dans la nuit de sang de la Saint-Barthélemi, fut envoyée à ce pape inhumain par Catherine de Médicis et par son exécrable fils. Grégoire fit faire un tableau, qui est encore dans le Vatican, où sont représentés les assassinats royaux, avec cette inscription: *Le pape approuve la mort de Coligny.*

Les Vénitiens étant pressés par les Turcs, se

P. 518.

*Grégoire XIII reçoit la tête de l'Amiral Coligny que lui envoye Catherine de Médicis*

se virent obligés de faire la paix avec l'empire ottoman, ce dont le pape fut très-courroucé, parce qu'ils n'avaient point attendu son consentement qui les auroit perdus. Il avait fait une ligue avec eux et Philippe II; mais ils devaient veiller à leur salut, à ce qu'ils ne fussent point accablés par les armes ottomanes, encore plus qu'à une ligue où ils étaient presque seuls exposés.

Ce pape inquiet, turbulent, tourna alors toutes ses pensées contre l'Allemagne et la France. Il dépensa dans les guerres cruelles que se faisaient les protestans et les catholiques d'immenses trésors; c'était la cause du siége romain qu'il soutenait. Il permit à Henri III, comme son prédécesseur avait fait à Charles IX, à ce monarque dépravé, malheureux et barbare, de faire vendre des biens du clergé pour une somme très-considérable, pour poursuivre l'extirpation des hérésies, et exterminer les hérétiques. Il manda aux cardinaux Charles de Bourbon, Louis de Guise et Louis d'Est, de procéder à leur vente, malgré les réclamations des possesseurs. Eh! un prêtre étranger, un hypocrite sanguinaire s'arrogeait un droit que la nation souveraine n'aurait pas? On ne peut plus le croire sans être convaincu de démence intéressée.

Ses soins apostoliques s'étendaient jusqu'en Suède, en Norvége; il fit poursuivre les grossiers habitans de ce pays rude et sauvage, où les opinions de Luther avaient pénétré; l'Europe entière était désolée par ses légats qui se mêlaient de donner des loix ecclésiastiques et civiles avec une sévérité impitoyable; le Nord, le Midi étaient troublés par ses exécrables agens de discordes, de fureurs sacerdotales.

Il causa des calamités épouvantables à Liége, dans les Pays-Bas, dans toutes les villes de Flandre, en Portugal, en France, en Allemagne, et réitéra l'interdit mis sur le royaume d'Angleterre, etc.

Il ne tint pas à ses intrigues secrètes et publiques que la domination romaine n'embrassât les deux mondes; il avait au moyen des Jésuites préparé un soulévement au Japon, qui devait mettre la secte chrétienne sur le trône des empereurs; il reçut des ambassadeurs, des princes japonais qui étaient déjà dans le complot qui devait dans la suite s'exécuter; mais cette conspiration sera noyée dans des flots de sang.

## SIXTE V, CCXXXIII<sup></sup>. PAPE.

An 1585. FELIX Peretti, cardinal de Montalte, est élu *par adoration;* il prend le nom

de Sixte V. Un pape était censé élu *par adoration*, lorsqu'il était salué en cérémonie dans le conclave par les deux tiers des cardinaux. Il était assuré de son exaltation.

Lorsque Sixte V se vit assuré de son élection, il sortit de sa place sans attendre la fin du scrutin, et jetant la canne sur laquelle il se tenait auparavant courbé, il se redressa, et parut à l'instant aussi droit qu'un jeune homme. On prétend que toute sa vie n'avait été qu'une continuelle fourberie, que tous ses vœux tendaient à obtenir cette place où il se vit élevé.

Il fut dur, hypocrite, inexorable, avare, exacteur, cruel; il vendait les offices que ses prédécesseurs n'avaient encore osé vendre.

Il commença son pontificat par un acte de démence et d'audace sacerdotale. Il excommunia en plein consistoire Henri, roi de Navarre, et le prince de Condé, le déclarant indigne de jamais posséder la couronne de France, et permit de courir sus sa personne, par sa bulle du 9 septembre 1585.

Cet avare pontife, pour rallumer les torches pâlissantes de la tyrannie de Rome, lança ses foudres ridicules sur Elisabeth, reine d'Angleterre, la déclara déchue de la

couronne comme avait fait son prédécesseur, délia les Anglais de tous les sermens qu'ils pouvaient lui avoir faits, par une sentence solennelle de 1587, et donna le royaume d'Angleterre à Philippe II, à condition de le posséder comme feudataire du saint siège; pour commencer cette œuvre infernale qui aurait couvert l'Angleterre d'embrâsemens, de sang, de ruines, l'abominable Sixte V lui promit un million d'écus d'or, la moitié en commençant l'entreprise, et le reste dès que quelque port d'importance serait emporté. Cet indigne pontife veut renouveler les temps exécrables des siècles passés. Suivant l'abominable accord passé entre *le démon du Midi* et ce pape du Tartare, la flotte espagnole appareilla le 29e jour de mai 1588, et se préparait à l'exécuter. Mais le Ciel réprouva cette odieuse entreprise; les vents, les Arabes dispersèrent cette flotte construite sous des auspices impies; et Philippe et le pape ne recueillirent de leurs projets que de la honte, de l'opprobre et des malheurs.

Après la mort de Henri III, il envoya à Paris le cardinal Cayette, muni de tous pouvoirs pour soutenir la religion catholique et romaine, c'est-à-dire pour souffler le feu du fanatisme et de la discorde. Les discours

des émissaires engagèrent les malheureux Parisiens à souffrir les dernières horreurs de la famine; pendant le siége de Paris, trente mille hommes y moururent de faim dans l'espace d'un mois, et cela par les horribles sermons des docteurs de Rome, et par les prétentions si révoltantes de l'hérédité de la couronne, soutenue par Henri IV, dont on a beaucoup célébré les malheurs, qui n'étaient que ceux de la nation.

## URBAIN VII, CCXXXIV<sup>e</sup>. PAPE.

An 1590. Après la mort de Sixte, le cardinal Castagne fut élu souverain pontife sous le nom d'Urbain. N'ayant tenu le siége romain que treize jours, il ne fit rien digne de mémoire pendant un temps si court. Son nom ne sert ici qu'à ne point interrompre la chronologie papale.

## GRÉGOIRE XIV, CCXXXV<sup>e</sup>. PAPE.

An 1590. Grégoire XIV, auparavant appelé Nicolas Fondral, succéda à Urbain VII. Ayant passé par tous les degrés, il parvint enfin à la papauté; il ne remplit le siége apostolique que dix mois, pendant lesquels il envoya le nonce Marsilis Landriano avec des lettres et des anathêmes contre Henri IV.

Le nonce est décrété de prise de corps. J'aime à voir une nation se faire justice de ces petits tyrans mitrés, comme des tyrans en manteau royal.

Ce Grégoire XIV envoya une armée pour déchirer la France, sous la conduite de son neveu, duc de Mont-Marcian. Il dépensa cinq cent mille écus d'or dans cette sainte expédition. Si le ciel, jaloux de posséder un prélat si vertueux ne l'eût enlevé de ce monde, il eût poussé plus loin ses projets.

## INNOCENT IX, CCXXXVIe. PAPE.

An 1591. A Grégoire succéda Jean-Antoine Sachinetti, cardinal de Santiquatro, qui prit le nom d'Innocent IX. La mort l'enleva le 31 décembre, environ deux mois après son élection. N'ayant rien fait de digne de l'histoire, nous allons passer à son successeur, qui doit attirer les regards de la postérité.

## CLÉMENT VIII, CCXXXVIIe. PAPE.

An 1592. Le cardinal Hyppolite Aldobrandin monte sur le siége apostolique sous le nom de Clément VIII. Aussi-tôt son élévation, il adresse un bref en forme d'ordre au cardinal Plaisance, son légat en France, avec injonction aux catholiques de procéder à l'é-

lection d'un roi. Le bref est enregistré au parlement de Paris. Quel temps abominable où un pape s'arrogeait le droit d'ordonner aux Français de se donner un oppresseur de leurs droits imprescriptibles et sacrés! et ce temps n'est pas loin! Ce bref est brûlé par le parlement de Châlons, et un décret est lancé contre le légat. Il ordonna qu'on n'irait plus à Rome pour la collation des bénéfices. Henri IV donne un édit, qui porte que les nominations qu'il ferait aux évêchés, abbayes et autres bénéfices électifs, seraient confirmées par le métropolitain, et que cette confirmation tiendrait lieu des bulles papales; il envoie à Rome le cardinal Gondi, évêque de Paris, et le marquis de Pisani, qui trouvèrent le pape très-courroucé à cause de l'arrêt du parlement de Châlons contre son abominable bref et contre son légat. Le père Ange de Joyeuse, capucin, remplace par une bulle de ce pape de discorde, dans le parti de la ligue, Anne Scipion, duc de Joyeuse, son frère, qui venait de mourir. Je condamne la ligue, parce que ce n'était qu'un parti d'ambitieux; mais quand le peuple entier se lève et réclame ses droits indignement violés, je l'approuve.

Henri IV fait abjuration, c'est-à-dire, qu'il

abandonne, qu'il trahit le parti des réformés afin de régner sur la France entière. Le légat du pape proteste en son nom contre l'abjuration, et le 8 août il fait recevoir le concile de Trente par les ligueurs. Henri dissimule, et envoie une ambassade solennelle au pape pour le supplier de confirmer son absolution, et de lui assurer la couronne sur la tête. Et le peuple malheureux n'était compté pour rien, n'était disputé que comme le plus vil bétail, entre un ambitieux royal, des bas-valets monarchiques et des intrigans ligueurs! Les droits de l'homme étaient également inconnus des oppresseurs, des tyrans et des opprimés. Le pape refuse de recevoir les ambassadeurs; Henri IV est reconnu malgré sa résistance; les jésuites et les capucins soutiennent qu'ils ne le peuvent sans l'autorité du pape.

Tel était l'aveuglement où la France était plongée, que Henri IV fit de nouvelles supplications auprès du pape pour en obtenir l'absolution; les conditions furent si révoltantes, que les envoyés du roi ne purent y consentir; ce pape, fier et superbe, voulait renouveler les scènes abominables de ses prédécesseurs. Il prétendait obliger le roi à venir lui-même, pieds nus, recevoir la discipline,

et à reconnaître qu'il tenait la couronne du pape; mais enfin le cardinal d'Ossat et du Perron furent reçus à stipuler pour le roi, et à recevoir le fouet pour lui; cette cérémonie avilissante fut exécutée le 17 septembre 1595 dans l'église de Saint-Pierre, dont les portes étaient fermées pour cacher cette infamie outrageante. Clément VIII fit frapper une médaille en mémoire de ce triomphe.

Ce pape usurpateur, s'empare à main armée du duché de Ferrare à la mort d'Alphonse, au préjudice de son frère, qui devait naturellement en hériter. Il voulut s'approprier le marquisat de Saluces, dont Philippe II et Henri IV lui avaient remis le jugement à la paix de Vervins; et ne pouvant y réussir ouvertement, il engagea le duc de Savoie à s'en emparer, avec toute la fourberie, la scélératesse dont on a vu tant d'exemples dans cette épouvantable histoire. Il meurt enfin en 1605; il ne fit pas autant de mal que les Grégoire VII, les Boniface VIII, les Jules II, parce que les temps étaient changés; ce ne furent que les moyens, et non les intentions, les tentatives criminelles, qui lui manquèrent. Achevons cette galerie de près de trois cents papes, dont pas

accusés de crimes énormes, et en attribua la connaissance à la justice séculière. Il n'en fallait pas tant pour choquer cette cour de Rome, depuis quatorze cents ans si fière, si profondément hypocrite et scélérate. Clément VIII avait dissimulé, mais l'audace, l'orgueil du siége romain se réveilla tout entier sous ce Paul V.

Il lança ses anathêmes contre le sénat et la république. Il venait de faire ployer Gênes sous son joug infernal; il crut qu'il en ferait autant à Vénise; il se trompa, le sénat refusa de reconnaître le légat du pape dans la confection des loix, et ne voulut pas remettre les indignes tonsurés entre les mains du nonce, comme le pape le demandait. On écrit de part et d'autre; Paul Sarpi, si connu sous le nom de Frapolo, théologien de la république, est nommément excommunié.

Ce pape, qui aurait joué un rôle affreux quelques siècles auparavant, veut soutenir ses armes spirituelles par les embrâsemens, les ruines, par le carnage; il lève des troupes, et s'apprête à marcher contre les Vénitiens, mais il s'apperçut bientôt que les temps étaient changés, que sa vieille idole, vermoulue de scélératesse, tombait de vétusté; il a recours aux négociations, quand il voit que les ducs

d'Urbin, de Modène, de Savoie avaient fait offrir leurs services aux Vénitiens. Le cardinal de Joyeuse offrit l'absolution de l'anathême; on ne voulut pas même sa bénédiction. Dans un autre temps, Vénise était perdue.

Les troubles qui naissent en Allemagne à l'occasion de la succession de Jean Guillaume, duc de Clèves, de Juliers et de Berg, mort sans enfans, renouvellent les craintes des princes protestans, qui forment une confédération sous le nom d'*union évangélique*, dont Frédéric IV, électeur Palatin, est déclaré le chef. Les princes catholiques y opposent une confédération, qu'on appelle la *ligue catholique*, dans laquelle le roi d'Espagne, Philippe III, et Paul V voulurent être admis.

L'inquisition de Rome, dirigée par le pape, rend le 9 novembre 1609 un décret contre l'histoire du président de Thou, contre le plaidoyer d'Antoine Arnauld contre les jésuites, et l'arrêt du parlement contre Jean Chastel. C'est être complice du meurtre que de condamner l'arrêt qui condamne justement un meurtrier.

Les mots de ralliment, *catholique*, *évangélique*, le nom du pape mêlé dans une querelle toute profane, furent la véritable et uni-

que cause de l'assassinat de Henri IV, tué, comme on sait, par un fanatique imbécille et furieux. On ne peut en douter; l'interrogatoire de Ravaillac, ci-devant moine, porte qu'il assassina Henri IV, parce qu'on disait par-tout qu'*il allait faire la guerre au pape, et que c'était la faire à Dieu.*

Il consume le reste de ses jours à fomenter des guerres intestines en Bohême, en Hongrie, en Angleterre, en France, en Allemagne, où le foyer du fanatisme semblait à chaque instant se rallumer avec plus de fureur.

## GREGOIRE XV, CCXL^e. PAPE.

An 1621. A ce Paul V, qui fut réduit par les circonstances à n'être qu'un brouillon impie, succéde Alexandre Ludovici, appelé Grégoire XV.

Ce Grégoire fit rendre de grands honneurs à Louis XIII en passant par Avignon, parce qu'il venait d'exterminer les protestans en Poitou, en Gascogne, en Saintonge, en Dauphiné, en Languedoc.

Il exhorta de tout son pouvoir Charles-Emmanuel, duc de Savoie, à s'emparer à main armée de Genève, parce qu'elle était le siége des opinions de Calvin. Ne pouvant

persuader les Genevois, il conseillait tout uniment de les égorger.

Il n'y eut point de manœuvres qu'il n'employât pour séduire les habitans de l'Ecosse et de l'Angleterre; mais l'astre infernal des pontifes commençait à s'éteindre, ou du moins à pâlir, et ses tentatives furent inutiles.

La réforme lui arrachait ce que quinze cents ans de fourberie, de crimes et de malheurs avaient donné à ce pouvoir ridicule et indignement tyrannique; il employa tous ses trésors à secourir Sigismond, roi de Pologne, et l'empereur, qui poursuivaient les réformés, mais tout cela sans succès. Il mourut avec le désespoir de voir la moitié de l'Allemagne échapper à la verge de fer des pontifes; mais, hélas! les peuples étaient des malheureux qui échappaient à des barbares imposteurs pour se remettre dans des chaînes moins cruelles, mais presque aussi ridicules. Calvin, Luther étaient des fous, des ignorans ou des fripons. Le bourreau de Servet pourrait bien n'avoir été qu'un fanatique atroce.

## URBAIN VIII, CCXLI^e. PAPE.

An 1623. VINGT jours après la mort de Grégoire XV, Urbain fut élevé à sa place.

Aussi-tôt son exaltation, il confirma par un décret la constitution de Pie V, qui défend d'aliéner, sous quelque prétexte que ce soit, les biens et domaines de l'église, mais non d'en acquérir. Si on eût laissé faire les sacrés pontifes, leur sainte milice et toute la vermine enfroquée, ils auraient acheté l'Italie, l'Europe entière.

C'est quelque chose de plaisant d'entendre tous les légendaires, ces marchands d'encre et de papier, tous les ridicules papirographes, s'extasier sur les dons chétifs que les papes faisaient au pauvre peuple, faisaient aux imbécilles pélérins, qui, après avoir été dépouillés, dévalisés par tous les moines de l'Italie, arrivaient au jubilé, et venaient recevoir la bénédiction, et gueuser dans Rome. Ils ne finissent point sur les dons que leur fit Urbain VIII lors de l'ouverture qu'il en fit le 29 avril 1624.

Il avait ordonné le 10 janvier de la même année, aux récolets et aux capucins, sous peine d'excommunication, de conserver la forme de leurs capuchons. Il attachait une grande importance à la continuation des anciens usages.

Ce pape, fidèle aux maximes du siége romain, fait soutenir par les jésuites qu'il a

une

une entière jurisdiction sur tous les peuples, les empereurs et les rois, qu'il peut les punir pour de justes causes par des peines temporelles.

Les pontifes ne sont plus occupés qu'à de ridicules apothéoses, à remuer sourdement encore; mais la réforme du seizième siécle, quoique opérée par des fous qui combattaient des fripons insensés, avait terriblement secoué le trône pontifical. C'est à la philosophie, à la raison, à la morale de l'abattre, de le renverser de fond en comble.

Le 12 juin 1633, l'inquisition de Rome, dirigée par le pape, condamne, à la honte éternelle des lumières, le célèbre Galilée, pour avoir soutenu que la terre tourne autour du soleil; il fut jeté dans un cachot, condamné à jeûner au pain et à l'eau, à plus de soixante-dix ans, à réciter les sept pseaumes et son rosaire comme hérétique relaps, pour avoir enseigné un systême absurbe, etc. Il faut répéter cet horrible jugement pour faire rougir les hommes ignorans, fanatiques et barbares.

Il a l'audace de déclarer la guerre au duc de Parme, pour avoir relevé les fortifications de quelques places, contre, disait-il, la foi des traités; mais les temps abominables des

Grégoire VII, des Jules II et de tant d'autres exécrables pontifes étaient passés.

Le reste de son pontificat se passe en querelles obscures sur les livres de Jansenius; elles sont si misérables, que je n'ai pas le courage d'en parler; l'oubli profond où sont tombées ces disputes sur la grace, sur la prédestination, prouve que la raison a succédé à la folie. Les treize ou quatorze pontifes qui vont terminer cette histoire, mêlée de scandales, de ridicules et d'attentats, n'auront plus l'horrible intérêt de celles de leurs prédécesseurs, qui tous ont été plus ou moins frappés de scélératesse; mais il faut que la galerie soit complète.

## INNOCENT X, CCXLII. PAPE.

An 1644. JEAN-BAPTISTE PAMPHILIO, cardinal, fut promu à la dignité pontificale après la mort d'Urbain VIII.

Il fut comme lui très-opposé à la doctrine de l'évêque d'Ypres. Mais les graves dissertations sur les opinions de Jansenius, les bulles des papes, leurs adhérens et tout ce vain fatras qui fit tant de bruit dans le siècle dernier, est anéanti de nos jours, et ne reparaîtra plus.

Cet Innocent X eut l'audace de condamner

au feu quelques livres français, qui ne méritaient pas, à la vérité, l'honneur du bûcher; mais cet acte de démence prouve que le serpent coupé en tronçons renouerait ses horribles anneaux s'il redevenait le maître.

Les guerres d'Allemagne finissent par le traité de Westphalie. Le traité particulier conclu le 6 août avec les protestans leur accordait plusieurs avantages, contre lesquels le pape réclamait par une protestation en forme de bulle, dans laquelle il a la bonhomie ou l'impertinence de croire qu'un acte de sa volonté en délire suffit pour anéantir des conventions ratifiées par des peuples puissans; on rit, et on se moqua de la ridicule crédulité du pontife.

En 1651, Charles Hersent va à Rome pour y obtenir des indulgences et gagner le jubilé; il y gagne un décret de prise de corps.

Dès que la puissance séculière déploie ses ressorts, le pouvoir chimérique de Rome tombe. Le cardinal de Retz, coadjuteur de Paris, devint un des chefs du parti de la fronde. Il fut arrêté; le pape en fut fort courroucé : il envoya à Paris un légat pour demander que le prisonnier lui fût remis, et que son jugement lui fût réservé, comme seul juge des cardinaux; mais le légat trouva

à Lyon une défense de passer outre, et le pape en fut pour sa fureur. Les pontifes ne roulent plus que de chute en chute vers la ruine totale qui les attend.

Innocent donne une bulle, par laquelle il est défendu aux cardinaux de sortir de l'état ecclésiastique sans sa permission, et injonction à ceux qui étaient absens de revenir sous six mois. Cette bulle, qui n'accommodait point le cardinal Mazarin, fut cassée par le parlement de Paris; et pour s'en venger, il défendit de transporter aucune somme d'argent à Rome, sous quelque prétexte que ce fût. Le pape fut encore obligé, par avarice, de faire un pas en arrière.

Donna Olimpia Maidalchina, sa belle-sœur, s'empara de tout le pouvoir sous son pontificat. C'était une femme d'une cupidité, d'une insolence, d'une ambition démesurée; elle gouverna avec scandale son palais et l'église.

## ALEXANDRE VII, CCXLIII[e]. PAPE.

An 1655. Fabio Chiqui succéda à Innocent X, sous le nom d'Alexandre VII.

Les querelles ridicules du jansénisme devinrent plus opiniâtres par l'importance qu'y donna le tyran des Français abandonné aux jésuites. Elles remplissent la fin de ce

siècle d'impertinences, de folies et de malheurs particuliers.

La folie théologique, sous le nom de *faculté de Paris,* condamne Arnauld, pour avoir avancé, d'après Jansenius, des propositions mal sonnantes, téméraires, blasphématoires, sentant l'hérésie et frappées d'anathême, propositions sur la grace, que ni lui, ni Jansénius, ni tous leurs adhérens n'ont jamais conçues ; car concevoir, c'est au moins procéder par un principe connu. Eh! quel est celui dont ces docteurs partaient? Hélas! le pape qui a toujours su voir clair où personne ne voyait goutte, joue son rôle dans toutes ces disputes, qui sont la honte, le ridicule éternel de l'esprit humain!

Il n'a pas tenu à ce pape que tous ceux qui avaient des opinions choisies, des idées mal sonnantes, ne fussent poursuivis avec la dernière rigueur ; et s'il eût été le maître, s'il avait eu en main l'horrible autorité que l'opinion, que la démence avait donnée à ses prédécesseurs, et que l'opinion irrésistible commençait à lui arracher, au lieu de n'être qu'un brouillon, il aurait renouvelé tous les malheurs, toutes les horreurs qui avaient précédé. Il rend le 8 juillet 1660 un décret, par lequel il ordonne, sous peine d'être chassé

de l'église *ipso facto*, de dénoncer à tous les inquisiteurs les hérétiques, et même tous ceux suspects d'hérésie, grands, princes, rois, il n'importe.

Il dirige l'assemblée du clergé de France; son ridicule génie plane sur cette compagnie de fous réunis à la faculté de théologie de Paris en 1661, qui ordonnent la signature du formulaire, cette pièce qui faisait des Français des automates, que faisaient mouvoir Innocent X et Alexandre VII.

Le colosse du christianisme avait un pied à la Chine et l'autre à Rome. Le pape voyant son crédit s'anéantir en Europe, veut le relever en Asie à la faveur des jésuites; mais ils parviennent à le faire proscrire de la Chine, et à le faire noyer dans des flots de sang, comme au Japon.

On s'adresse au pape en 1663 pour résoudre des questions extravagantes et insolubles; on rend des arrêts du parlement, du conseil, de la sorbonne, des édits, des ordonnances, et toujours pour ces misérables propositions de l'évêque d'Ypres, sur lesquelles avaient encore renchéri la démence, la crasse des écoles.

Le 29 avril 1664, Louis XIV va au parlement pour y faire enregistrer une déclaration qui ordonnait la signature du formulaire.

N'est-on pas indigné de voir un tyran de l'Europe, un tyran les mains dégouttantes du sang de ses malheureux habitans, un tyran environné d'embrâsemens, de larmes, de ruines, ordonner de croire les absurdes délires que des imposteurs sacrés ont rédigés. Alexandre VII, Louis XIV, le parlement, la sorbonne, la faculté dite de théologie, sont plus ou moins frappés du funeste grelot.

Ce pape meurt le 22 mai 1667, au milieu de ces embarras théologiques.

Il avait sollicité tous les princes catholiques de l'Europe de se liguer en sa faveur pour l'affaire du marquis de Créqui, ambassadeur de France, que je suis loin d'approuver, mais le seul ascendant de Louis XIV rendit ses réclamations vaines.

Il avait prodigué les biens des pauvres, les biens de l'église à ses parens, qui étaient à sa mort d'une opulence insultante. Il écrasa le peuple romain de neuf subsides nouveaux, sans diminuer les anciens, ce qui le fit détester, et les Romains le virent avec joie descendre dans la tombe.

## CLEMENT IX, CCXLIVe. PAPE.

An 1667. Clément IX fut élevé à la place de souverain pontife le 20 juin 1667.

Tel était le misérable état moral de la France, qu'un arrêt du conseil du 22 novembre 1667 ordonne la suppression d'un nouveau testament traduit en français, fondé sur ce que la traduction était sans nom d'auteur, et par cela *composée par des personnes notoirement désobéissantes à l'église.* Il faut avouer que les plats bacheliers du conseil étaient de grands docteurs. À quels ridicules tyrans la France était livrée! Cet arrêt, qu'on croirait être rendu aux Petites Maisons, devait naturellement faire naître un décret du pape, qui épiait toutes les bévues, toutes les inepties, toutes les impertinences humaines pour recrépir sa vieille idole, dont les pieds de fer étaient mangés de la rouille. Il rendit un décret le 20 avril suivant contre cette traduction, la proscrit comme téméraire, scandaleuse et sentant l'hérésie. L'anathême de Rome n'est pas étonnant après l'arrêt des pédans du conseil.

Après bien des impertinences sur ce formulier, la paix fut à la fin conclue; le pape et Louis XIV se firent de mutuelles congratulations de ce qu'une affaire qu'ils n'avaient jamais entendue ni l'un ni l'autre était heureusement terminée; et le tyran des Français déclara, le 23 octobre 1667, que puisque l'op-

presseur de Rome était satisfait, il l'était aussi, et il recommença le cours sanglant des désastres, des ravages, du carnage dont il avait déjà couvert l'Allemagne, l'Espagne et la Hollande.

Ce fier et lâche lieutenant du pape rend par son influence, dirigée par les jésuites, une déclaration contre les réformés; il y avait déjà long temps qu'il s'appliquait à ruiner en France leur religion; c'est le but de la déclaration du 8 février 1669, et de plusieurs autres qui suivirent et préparèrent l'indigne révocation de l'édit de Nantes.

Ce pape voulait absolument jouer un rôle; il se mêle de la paix conclue à Aix-la Chapelle entre la France et l'Espagne, mais tant de soins accablaient sa vieillesse; il engagea la France à secourir Candie assiégée par les Turcs; il lui fournit lui-même une grande somme d'argent, mais ces secours furent inutiles, elle fut emportée. Le chagrin qu'il en conçut avança ses jours, et lui donna la mort.

## CLEMENT X, CCXLVe. PAPE.

An 1670. JEAN BAPTISTE EMILA ALTIERI, cardinal, fut élevé dans la chaire des pontifes le 29 avril 1670, après que les cardinaux eurent tenu

le conclave quatre mois. Il avait quatre-vingts ans ; son âge et les circonstances rendirent son pontificat vide d'événemens.

N'ayant rien de mieux à faire, il se mit à canoniser les restes affreux, les débris de l'humanité de Ferdinand III, roi de Castille, et de Léon.

Ce vieillard, successeur de pauvres pêcheurs, qui aurait dû par état renoncer à toutes les vanités du monde, étant le dernier de sa maison, fut encore jaloux de perpétuer son nom et ses armes ; il maria ses nièces dans la maison des Paluzzi, avec la clause spéciale qu'ils prendraient le nom et les armoiries d'Altieri. Il fit comme son prédécesseur Alexandre VII, il leur prodigua des biens de l'église, il les en dota ; il se déchargea du fardeau des affaires qui accablaient sa nullité, sur ses neveux adoptifs. Les Romains s'apperçurent aisément qu'ils n'avaient qu'un simulacre de pape, et que l'église était gouvernée par des étrangers : le fantôme et ceux qui agissaient sous son nom furent méprisés du peuple de Rome. Il mourut le 22 juillet 1676, plein de jours, et vide de vraies vertus.

On avait vu avec scandale le conseil du roi, dirigé par les jésuites, flatter par une basse condescendance la cour de Rome con-

tre M. Arnauld, évêque d'Angers, frère du docteur du même nom, au sujet du ridicule et impertinent formulaire.

INNOCENT XI, CCXLVI<sup></sup>. PAPE.

An 1676. Le cardinal Benoit Odescalchi succède à Clément X, sous le nom d'Innocent XI, le 21 septembre 1676.

On condamne à Rome une plate rapsodie concernant l'immaculée conception de la vierge; l'empereur se mêle dans cette affaire, il en écrit au pape, il craint que la vierge ne passe pas pour immaculée. Quelle pitié! Eh! pauvre Léopold Ignace, n'avais-tu pas des soins plus importans à remplir? n'avais-tu pas à résister aux armes turques et au grand brigand qui ruinait la France et dévastait ton pays?

L'inquisition de Rome n'est occupée qu'à condamner des traités de prétendue morale des chaires de controverse. Ce n'était pas ainsi que Rome s'occupait sous les pontificats antérieurs; elle voulait toujours régner sur les opinions, et prétendait troubler l'Europe encore fumante du sang que quinze siècles de fanatisme, d'hyppocrisie, de discorde, de barbarie sacerdotale avaient fait répandre.

Antoinette Bourignon, célèbre fanatique des Pays-Bas, meurt en 1680; elle avait rempli dix-neuf gros volumes de rêveries, d'extravagances.

En 1681, grande dispute pour les droits régaliens entre le roi de France, le pape et le clergé. Ce dernier soutenait en partie les droits du roi, qui n'étaient que ceux de la nation qu'il avait usurpés, et dont le pontife par un second vol prétendait s'emparer: on casse, on annulle, on condamne de part et d'autre: comme des brigands qui se disputent les dépouilles d'un voyageur, ils ne peuvent s'accorder; les arrêts du conseil, les décisions théologiques, les brefs du pape, et le ridicule pleuvent au milieu des combattans.

Ces brouilleries, ces impertinences qu'on regardait alors comme des scandales importans, ne se terminent qu'en 1693, quatre ans après la mort d'Innocent XI.

La théologie joue un grand rôle, et la morale aucun.

La barbarie de Louis XIV, dirigée par les jésuites, que dirigeait la cour de Rome, exerça contre les calvinistes tout ce que la férocité, le fanatisme et la démence pouvaient suggérer à une ame complétement dépravée; il y mit le comble par la révocation

de l'édit de Nantes, donné le 22 octobre 1685. L'Angleterre, la Hollande, le Dannemarck, la Prusse, le Nord de l'Allemagne fut peuplé de ces infortunés. Ils y portèrent leur or, et des arts qui y étaient inconnus. Tous leurs temples furent démolis avec une implacable rigueur : il porta ce dernier coup à la France après avoir assassiné quinze ou dix-huit millions de Français, après avoir ravagé l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, après avoir rougi du sang de la nation les mers des Indes, de l'Amérique, de l'Océan et de la Méditerranée.

Victor Amédée, en basse créature du pontife, suivit l'exemple du tyran des Français; il poursuivit avec la même cruauté que lui les malheureux Vaudois dans leurs montagnes; une multitude de pauvres habitans de ces vallées y fut saccagée, assassinée; en 1686 la Suisse, Genève recueillirent les malheureux qui échappèrent à sa fureur. Mais l'intérêt, plus fort chez lui que l'humanité, lui fit révoquer son ordre barbare; il ne lui resta que le désespoir affreux, éternel et tardif, d'avoir fait égorger une partie de ces hommes doux, agrestes et simples comme la nature.

Ce pape, qui ne sentait pas la blessure profonde et incurable que les lumières et les

scandales de la cour de Rome lui avaient faite, veut agir en maître ; il donna une bulle le 12 mai 1687, qui éteint les franchises du quartier des ambassadeurs, et excommunie ceux qui prétendraient les conserver. Louis XIV, tantôt esclave de Rome, et tantôt la bravant, et qui, comme on a vu, n'avait pas lieu d'être content du pape, ordonne au marquis de Lavardin, qu'il envoyait en ambassade à Rome, de maintenir les franchises dans toute leur étendue. L'ambassadeur entra dans la ville suivi de huit cents hommes armés, et avec un éclat qui avait l'air d'une entrée triomphale. Le pape fut obligé de dévorer son chagrin et de se taire ; cependant M. de Harlay appelle au futur concile de la bulle du 12 mai : mais le pape fait interdire l'église de St. Louis à Rome comme profanée par M. de Lavardin, qui y avait fait ses dévotions la nuit de Noël ; de l'autre côté on s'assure de la personne du nonce, qui était à Paris. Le pape mortifia à son tour Louis XIV, qui se saisit du comtat d'Avignon. Il meurt le 12 août 1689, et le peuple de Rome, encore imbécille et malheureux, courait à sa tombe, l'invoquait comme un saint, et se disputait les reliques de celui qui avait rempli l'Italie, l'Espagne et la France de scandales.

ALEXANDRE VIII, CCXLVII^e. PAPE.

An 1689. PIERRE OTTOBANI succède à Innocent, sous le nom d'Alexandre VIII. Il monta dans la chaire pontificale le 6 octobre 1689, à l'âge de 79 ans.

Louis XIV lui rendit le Comtat d'Avignon, qu'il avoit fait saisir comme une dépendance non aliénée de la Provence. S'il l'avait gardé, il eût épargné bien des malheurs, bien des assassinats commis depuis trois ans dans ce malheureux et superbe pays. Il est bien étrange, il est inconcevable que Louis XIV et Louis XV aient réuni Avignon à la France comme une ancienne dépendance, sans verser une goutte de sang, et qu'il y en ait eu autant de versé quand les deux nations voulaient se réunir. Le temps, l'histoire éclairciront ces horribles ténèbres.

Il passa les quinze mois de son pontificat dans des misérables discussions théurgiques; et malgré la fatale complaisance de Louis XIV, il ne fut pas plus favorable aux rois que l'avait été Innocent XI, touchant les quatre articles de la déclaration du clergé français de 1682, qu'il censura.

INNOCENT XII, CCXLVIII^e. PAPE.

An 1691. LE cardinal Antoine Pignatelli, élevé

dans cette chaire autrefois si noircie de forfaits, et maintenant si ridicule, prend le nom d'Innocent XII. Les sept ou huit papes qui vont terminer cette galerie effrayante d'attentats, de scandales et de malheurs, ne méritent pas de fixer les regards de la postérité. Cette puissance de l'opinion abusée, qui était parvenue à un degré si énorme, est un fleuve, est un torrent qui meurt dans les sables, et va se perdre, s'anéantir pour jamais.

Le misérable monarque, le tyran envieilli des Français, donnait sur le soir de sa vie affreuse le spectacle méprisable d'un jésuite, d'un faussaire, d'un Tellier, pour principal agent de ses volontés. Après avoir écrasé la religion protestante, après avoir poursuivi les malheureux calvinistes dans tous les recoins de la France, dans les rochers des Cévènes, du Vivarais, avec une barbarie qu'on ne peut lire sans abhorrer sa mémoire ; ce bourreau couvert du manteau royal, qui avait toujours été d'un orgueil, d'une férocité qu'on ne rencontre que parmi les rois, s'humilie et tremble devant un pape ; il abandonne le droit de franchise des ambassadeurs à Rome ; il désavoue ou fait désavouer le clergé, qui avait soutenu en 1680 les droits des hommes

dans

dans quatre articles, qu'il défendait, tant bien que mal, contre les insolentes prétentions de la cour de Rome.

Arnauld, Quesnel, de Noailles, Paschal, Bossuet et même Fénélon donnaient de l'importance à de graves questions que ni lui, ni eux, ni personne n'ont jamais conçues, que l'autorité du vieux despote, sous la férule des jésuites, dirigés par le vieux des sept Montagnes, faisait regarder comme respectables et sacrées.

On blâme, on décrète, on met à l'*index* à Rome de misérables rapsodies auxquelles on feroit trop d'honneur de les citer.

De toutes ces disputes qui ont fait tant de bruit et de malheurs particuliers, on ne se ressouvient que de l'amour pur du sensible Fénélon, dont l'ame mobile des dévotes aime encore à s'entretenir.

## CLEMENT XI, CCXLIX$^{e}$. PAPE.

An 1700. CLEMENT XI est créé pape le 23 novembre 1700. Ce pontife, dans un autre temps, auroit, au nom du ciel, armé le bras de l'ignorance et du fanatisme pour soutenir des prétentions insensées et tyranniques. Son démêlé avec le duc de Savoie, devenu roi de Sicile, le prouve assez; il s'agissait d'un tribunal appelé la monarchie de

Sicile ; il était appuyé d'une bulle d'Urbain II, accordée à Roger, roi de Sicile. Ce tribunal était en possession de juger sans appel toutes les affaires ecclésiastiques. Clément XI veut l'abolir, et s'ériger en juge suprême des contestations qui peuvent naître entre les bénéficiers siciliens et les laïcs. En conséquence il donne une bulle pour les rappeler à lui; le roi de Sicile en appela à l'Europe entière, et Clément n'en vit pas la fin.

Mais revenons sur nos pas: entre trois bulles principales qu'il a données, qui sont tombées dans un profond mépris, nous ne nous arrêterons un peu que sur la bulle *Unigenitus*. Nous la méprisons comme celle qui commence par ces mots : *Vineam Domini*; comme celle qui commence par les mots: *Ex illâ die*; mais comme elle a troublé la France, nous donnerons en deux mots l'histoire ridicule et scandaleuse de cette bulle.

Ce furent des maximes de morale et de piété qui en furent l'origine. Ce fut d'abord une querelle des jésuites tout-puissans, et des restes de Port-Royal écrasé.

Le prêtre de l'oratoire, Quesnel, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le nouveau testament au cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons-sur-Marne; cet évêque l'approuva.

L'infernal Tellier, jésuite, confesseur de Louis XIV, ennemi du cardinal, voulut le mortifier, en faisant condamner à Rome un livre qu'il avait approuvé. Cet abominable jésuite ne fut pas content de commettre le cardinal avec le pape, il voulut encore le faire disgracier par son lâche pénitent.

Ce fut une suite des basses intrigues dont tout le monde voulut se mêler d'un bout du royaume à l'autre ; et plus la France était malheureuse alors dans une guerre funeste, plus les esprits s'échauffaient pour une querelle théologique.

Louis XIV, poussé par son fourbe de confesseur, demanda lui même la condamnation du livre de Quesnel, dont le barbare ignorant n'avait pas lu une page. le Tellier et deux autres jésuites nommés Doucin et Lallemand, extrairent cent trois propositions que le pape devait condamner ; il en retrancha deux pour avoir l'honneur de paraître juger.

Le cardinal Fabiani, chargé de cette impertinente affaire, fit dresser la bulle au gré des jésuites, auxquels il était livré. Un cordelier, un capucin, un barnabite et un jésuite furent employés à cet ouvrage de faussaire. Clément XI les laissa faire, et aussi-tôt envoya la bulle; il croyait qu'on la recevrait avec reconnoissance, et fut fort étonné d'ap-

prendre qu'elle n'était reçue qu'au bruit des huées et des sifflets.

Tout le monde en effet fut indigné de voir un pape, un successeur de Jésus-Christ condamner comme hérétique, sentant l'hérésie, mal sonnante et offensant les oreilles pieuses, cette proposition : *Il est bon de lire des livres de piété le dimanche, sur-tout la sainte écriture ;* et cette autre : *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

On criait dans toute la France au scandale, à l'impertinence, au ridicule ; les jésuites eux-mêmes furent alarmés de cette censure.

L'horrible confesseur du monarque ignorant et barbare n'en triompha pas moins jusqu'à la mort du tyran qu'il gouvernait. Le duc d'Orléans appaisa ces querelles en s'en moquant. Heureux encore quand les hommes ne sont divisés que par des sottises qui ne font point verser le sang humain !

Clément XI meurt le 19 mars 1721, après un régne d'environ 21 ans.

## INNOCENT XIII, CCL^e. PAPE.

An 1721. Le règne d'Innocent ne fut remarquable par aucun événement. Des momeries pontificales, des brefs qui mouraient dans l'Italie furent tout ce qui le signala.

Il se borna pendant son pontificat, pour l'édification des fidèles, à sortir, rentrer, sortir des châsses de vieux saints, à les promener dans les rues de Rome, suivi de recolets, de carmes, de cordeliers, de capucins; marche qui avait bien une autre apparence que la marche triomphale de Paul-Emile. Il fut élu le 21 mai 1721, et mourut le 7 mars 1724. Voilà toute son histoire.

## BENOIT XIII, CCLI. PAPE.

An 1724 Il fût élu pape le 29 mai 1724; il eut la sottise d'assembler l'année suivante un concile à Rome, pour confirmer la bulle *Unigenitus*, ce qui a donné dans la suite un degré d'énergie aux énergumènes qui la soutinrent; ce qui, graces à la philosophie qui commençait à faire des progrès, n'a occasionné que des ridicules. Quelques siècles plus tôt, le sang des malheureux chrétiens eût été versé.

Il était d'un caractère inexorable, sur-tout sur les prétentions du siége romain, de ce siége marqué par tant de scandales, d'attentats et de malheurs. Il répondit au cardinal Tolomei, qui lui faisait des représentations sur un misérable bref concernant *la grace efficace, la prédestination gratuite* et autres sottises de cette espèce : *Vous m'avez fait*

*pape malgré moi, je vous ferai obéir malgré vous.*

L'exécrable cardinal Coscia, son favori, qui avait abusé de son autorité, après sa mort, pensa être massacré par le peuple, qui lui reprochait tous les maux qu'il lui avait faits. Il fut enfermé au fort de Crescence, et mourut en 1755, chargé de l'exécration publique, des biens, des extorsions qu'il lui avait faites.

## CLÉMENT XII, CCLII. PAPE.

An 1730. CLÉMENT ayant fait châtier les agens criminels du ministère précédent, fit une réponse aux cardinaux qui voulurent lui indiquer quelques sujets pour l'administration générale des affaires, qui dénote un esprit altier, sans jugement, et despotique.

Il leur dit : *C'est aux cardinaux à élire le pape, mais c'est au pape à choisir ses ministres.* Clément XII, où avais tu donc pris que des agens qui influent sur les affaires générales, ne doivent être choisis que par une volonté individuelle, ne doivent être mus que par elle ? Si ton prédécesseur avait pu être trompé sur le choix qu'il en avait fait, n'étais-tu pas coupable de refuser des lumières que tu aurais dû rechercher, bien loin de les refuser ? C'est cet esprit individuel qui a fait tous les malheurs généraux,

qui a corrompu tous les gouvernemens. Toutes les fois que l'intérêt public n'est confié qu'à un intérêt particulier, tout est perdu. Voilà pourquoi la monachie, le gouvernement d'un seul est un monstre qui a fait et fera le malheur des hommes tant qu'il existera.

## BENOIT XIV, CCLIII$^e$. PAPE.

An 1740. Prosper Lambertini fut élevé au pontificat le 17 août 1740, sous le nom de Benoit XIV. Après une liste d'exécrables scélérats, nous trouvons pourtant un homme, un pontife aimé par la douceur et la gaîté de son caractère ; il ne se mêla jamais d'aucune affaire que pour recommander la paix.

Le cardinal Passioneï, qui avait assez de génie pour mépriser les disputes sur la bulle *Unigenitus*, était son secrétaire. Il ne pouvait se taire sur la fausse démarche qu'on avait faite à Rome en l'envoyant en France ; il haïssait les jésuites qui l'avaient fabriquée.

Cette bulle ridicule occasionnait encore des troubles. Louis XV lui demanda son avis ; il envoya des correctifs à la bulle. Il eût été plus généreux, plus digne d'un homme vrai, d'avouer que ce bref, fabriqué par le Tellier et Doucin, ne pouvait se soutenir, et de le révoquer comme scandaleux, et comme l'œuvre de ces deux faussaires.

Quand on demande l'avis d'un pape, on doit s'attendre à sa réponse ; il recommandait au roi, dans une lettre qu'il lui écrivait, les droits et les priviléges de l'église, et disait *qu'on ne pouvait résister à cette bulle sans mettre en danger son salut éternel.*

C'était allumer le feu que la philosophie seule a éteint. Il mourut le 4 mai 1758.

CLEMENT XIII, CCLIV^e. PAPE.

An 1758. CHARLES REZZONICO, dit Clément XIII, fut élu pape le 6 juillet 1758.

En 1759 il donna une preuve de la frénésie qui a toujours distingué la chaire des pontifes ; il condamna le livre de l'esprit, d'Helvétius, *comme hérétique, sentant l'hérésie, tendant à étouffer la loi et l'honnêteté naturelle.* On ne peut en moins de mots rassembler plus de bévues.

Ce pontife, protecteur des jésuites, accéléra leur perte ; leur général, résident à Rome, gouvernait et le pape et toute la société. La banqueroute frauduleuse de Lavalette conduisit en France à examiner les règles de leur institut, après que le général et toute la société eurent été condamnés par le parlement de Paris à payer solidairement. Ce procès scandaleux indigna toute la France. On vit avec surprise qu'un jésuite italien était maître absolu, par

cet institut, des personnes et de la fortune, d'une société de Français. Louis XV, par un édit, voulut le réformer. On eut la condescendance ou la faiblesse d'en écrire ou d'en faire parler au pape. Il répondit qu'il fallait que les jésuites restassent comme ils étaient, ou qu'ils n'existassent plus. Cette réponse les perdit; il croyait que jamais on n'oserait ébranler cet arbre planté depuis deux cents ans, et dont les profondes racines poussaient du Paraguay jusqu'en France. Il se trompa ; ils furent détruits sans trouble, sans résistance. Pourquoi? Parce que le pouvoir exécutif marchait et ne les protégait pas.

L'ordre des jésuites fut chassé ensuite de tous les états du roi d'Espagne, en Europe, en Asie, en Amérique, chassé des deux Siciles, chassé de Parme et de Malthe ; il fut exterminé dans presque tous les pays qui avaient été les théâtres de sa puissance, aux Philippines, au Pérou, au Mexique, au Paraguay, au Brésil.

Le duc de Parme, dom Ferdinand de Bourbon, suivit l'exemple de la France et de tous les princes de sa maison. Il crut devoir prévenir la cour de Rome, qui croyait être en droit de juger toutes les affaires contentieuses de Parme, de Plaisance, de Guastalla, et de conférer les bénéfices, fondée sur ses vieilles et ridicules prétentions.

Aussi-tôt que Clément XIII en fut instruit, il assembla un sacré consistoire, qui ne manqua pas de traiter de sacrilége, d'impie, tout ce qu'il avait fait. Il signa dans Sainte-Marie-Majeure, le 30 janvier 1768, un bref pontifical, dans lequel il commence par dire que Parme et Plaisance lui appartiennent, *in ducatu nostro*; que le duc de Parme n'étant pas prêtre, tout ce que lui et son conseil ont fait est illégitime; il excommunie tous ceux qui ont eu part aux édits, et défend de leur donner l'absolution dans quelque cas que ce soit. Eh! les Romains ne mirent pas Clément et son consistoire aux petites maisons! on aurait cru cette bulle du dixième siècle. Clément fut bientôt puni de son ridicule, de son audace. Le bref fut condamné par le parlement de Paris, et l'ordre fut donné de saisir Avignon et tout le Comtat Venaissin.

Louis XIV avait rentré deux fois dans ce domaine de la Provence, l'une du temps du pape Alexandre VII, l'autre pour mortifier Innocent XI qui s'était déclaré son ennemi, et deux fois l'avoit rendu, sans préjudicier au droit qu'il avait de le reprendre. Un arrêt du parlement de Provence l'avait réuni à la France en 1688, comme une ancienne dépendance. M. de Rochechouart se présenta le 11 juin 1768 devant Avignon, suivi de quelques troupes; il alla droit au vice-légat, qui, gou-

vernait au nom du pape, et lui dit : *M. l'Abbé, le roi m'ordonne de remettre Avignon dans sa main, vous êtes prié de vous retirer.*

Tout se passa au milieu de la joie du peuple, las de l'esclavage pontifical.

Le roi de Naples, de son côté, saisit la la ville de Bénévent, et celle de Pontecorvo; on proscrivit par-tout la fameuse bulle *In cenâ Domini*, qu'on a fulminée à Rome tous les ans depuis Paul III, et dont nous dirons quelque chose sous le pontificat de Ganganelli, qui a eu le bon esprit de ne la pas publier.

Rezzonico ne vit pas que les ténèbres pontificales commençaient à se dissiper ; que le temps où les princes, les peuples et les rois étaient aux pieds *du serviteur des serviteurs de Dieu* était passé ; il ne sut pas discerner les circonstances, et cette ignorance causa son malheur. Il mourut bientôt après de chagrin de voir son vieux colosse tomber en ruine.

Le cardinal de Bernis eut l'adresse de faire nommer le pape Clément XIV.

## CLEMENT XIV, CCLV^e. PAPE.

An 1769. Clément XIV, auparavant Ganganelli, paraissait propre à retarder la chute du colosse pontifical que son successeur

a précipitée. Ce pape, élu par le crédit du cardinal Bernis, avait été franciscain, et était au-dessus des préjugés monastiques.

Son caractère, son esprit lui concilièrent les puissances que l'inflexible âpreté, que le fanatisme absurde de son prédécesseur avait aliénées. Le Portugal était brouillé avec le siége romain, et voulait se donner un patriarche. La manière ridiculement despotique dont Clément XIII avait traité le duc de Parme, avait justement indigné les cours de France, de Madrid et de Naples. Venise prétendait réformer les communautés religieuses, sans le concours de la puissance papale; la Pologne voulait diminuer son autorité; les habitans de Rome murmuraient, et semblaient se ressouvenir d'avoir été Romains. L'esprit de liberté commençait à vouloir par-tout secouer les chaînes honteuses de la superstition; il s'indignait d'avoir été si long temps avili sous un prêtre. L'inquiétude, présage heureux des révolutions ou morales ou physiques, se manifestait; il eut l'art d'arrêter ce mouvement général de trépidation. Si ses ennemis n'eussent pas avancé ses jours, il aurait retardé de quelques années la ruine inévitable de ce pouvoir fantastique qui a tenu si long-temps l'Europe aux fers.

On l'a loué beaucoup de cette politique,

qu'on honore du nom de prudence, de sagesse. Je ne suis pas de cet avis. Honorer comme un acte de prudence ce qui ressoude les fers des hommes ! Si un tel acte s'appelle sagesse, comment s'appelle la perfidie? On dit, il faisait son devoir. Faire son devoir en trompant les humains ! Non, le premier devoir, le premier de tous est d'être juste et vrai. Ce sont ces maximes fatales qui ont perdu l'univers; il mettait le dernier anneau à un crime de dix-huit cents ans. C'est la vérité éternelle que je prononce : le dernier chaînon d'une fausseté antique est souvent adoré comme elle par la superstition et le fanatisme; mais le sage doit le briser.

Je ne suis point injuste envers lui, je crois que tout son malheur fut d'être prêtre, fut d'être cardinal, fut d'être pape. Sans ces qualités funestes, il eût été un excellent citoyen.

Il ne fit point le jeudi de l'absoute la lecture de cette bulle ridicule et audacieuse appelée *In cenâ Domini*; ce bref n'est pas, à beaucoup près, le monument le plus étrange du despotisme infernal dont la cour de Rome a écrasé les peuples. Les bulles des Gregoire VII, des Innocent IV, des Gregoire IX, des Boniface VIII, ont été sans doute plus funestes; mais la bulle *In cenâ Domini* est

d'autant plus remarquable, qu'elle est d'un temps où les hommes commençaient à sortir de l'épaisse barbarie qui avait si long-temps abruti l'Europe.

L'Angleterre et la moitié du continent soulevés au seizième siècle contre la tyrannie romaine, avertissaient cette cour d'être modérée. Cependant, au mépris de toute bienséance des droits divins et humains, l'évêque de Rome, Pie V, n'hésita pas à promulguer cette bulle, qu'on fulminait à Rome tous les ans avec les cérémonies les plus imposantes et les plus funèbres. Après la lecture, le pape jetait un flambeau allumé dans la place publique, pour marque d'anathême.

On excommuniait tous les magistrats, tous les évêques, tous les hommes qui osaient appeler à un futur concile, tous les capitaines de vaisseaux qui couraient la mer sur les côtes de l'état ecclésiastique, tous ceux qui arrêtaient les pourvoyeurs du saint père, etc. etc. Enfin, c'est l'acte de la plus audacieuse démence que les papes aient fait depuis le commencement du seizième siècle.

Le pape Ganganelli informé des résolutions de tous les princes catholiques, et voyant que les peuples à qui ses prédécesseurs avaient crevé les deux yeux, commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette bulle

si scandaleuse le jeudi de la semaine appelée sainte, en l'année 1770. Il s'apperçut que pour conserver encore quelque temps ce simulacre offert à la déception des peuples, ce simulacre qui fut autrefois si barbare, qui fit couler tant de sang et de larmes; il ne fallait pas l'agiter, que tout ébranlement avancerait sa chute. Eh ! plût à Dieu que son successeur eût eu le même esprit! nous n'aurions pas vu les mains tremblantes de ce vieillard avare et inexorable souillées du sang des malheureux Avignonais!

## PIE VI, CCLVI^e PAPE.

An 1775. Jean-Ange Braschi changea son nom en celui de Pie VI. Le trône pontifical sur lequel il est assis tombe en ruine, s'affaisse sous le poids des iniquités, des scandales, des horreurs et du ridicule dont il est chargé. Sa chute est prochaine, est présente, est inévitable ; dépourvu du génie de son prédécesseur, il n'a rien fait pour la retarder. Il est impossible qu'une autorité aussi fantastique subsiste au milieu des lumières; tout le sacré consistoire a beau faire, il partira des faisceaux, des éclairs de la France, et la foudre qui le renversera, qui l'écrasera, suivra de près.

La chute de Rome entraînera celle des barbares oppresseurs de Madrid, de Lisbonne,

de leurs tyrans politiques et sacrés. Quand les peuples verront que ce fantôme a disparu devant la raison éternelle, malheur au grand inquisiteur! malheur à toute cette horde de fainéans, de scélérats encapuchonnés qui désolent leur beau territoire, qui ont rempli depuis six cents ans, à leur voix infernale et sacerdotale, les places publiques de carnages, d'assassinats en cérémonie, de cadavres à demi-brûlés, de lambeaux noirs, déchirés et sanglans!

Le fanatisme est éteint pour jamais quand ce coup sera porté; n'ayant plus de centre où se rallier, son horrible tête étant écrasée, ses tronçons épars, on le verra disparaître de cette terre qu'il a baignée de sang et de pleurs.

Qu'on se rappelle avec effroi que c'est de Rome que sont partis, depuis quinze cents ans, les malheurs les plus épouvantables de l'Europe, que c'est au nom de la religion, au nom d'un Dieu, que sont sortis les assassinats, les empoisonnemens, les horribles massacres de l'ancien et du nouveau monde. Ce siége de Rome intolérante a fait couler des torrens de sang en Asie, en Europe, en Afrique et dans l'Amérique; enfin il n'est pas une lieue quarrée en Europe qui n'ait été baignée du sang des chrétiens.

Les

Les sacrés pontifes, à la voix de l'orgueil, de l'intérêt, de l'ambition et de toutes les horribles passions qui ont tourmenté, déchiré les ames des grands scélérats, ont aiguisé les poignards, inventé des tortures, allumé des bûchers, dressé des échafauds où ont péri tant de malheureux depuis le funeste concile de Nicée jusqu'aux massacres exécutés dans Avignon, par l'entremise secrète et sacrilége du prêtre de Rome.

Les Français n'ont pas vu sans indignation et sans scandale cet héritier de tant de fraudes, de tant de fourberies, de tant de scélératesses, de tant de malheurs, vouloir soutenir par le sang et le carnage l'usurpation d'Avignon, dont on avait la bonhomie de lui offrir une indemnité. On ne lui en doit aucune, ou le vol fait par la fraude, l'injustice et la déception pourrait se couvrir par les siècles. Quoi! pour prix du pardon prétendu d'un parricide, Clément VI aurait légitimement reçu Avignon? Quel est donc ce pape qui efface ainsi de ses mains impies les taches indélébiles du sang d'André, époux de Jeanne de Naples, qu'elle avait fait assassiner? Il est bien étrange, il est bien malheureux que les hommes aient cru qu'un homme, abusant de la faiblesse d'une femme coupable et infortunée, avait le pouvoir, pour l'or qu'il

pressurait du domaine d'Avignon, de lui pardonner son crime preque irrémissible! il n'y avait que ses remords tardifs et éternels qui pouvaient lui mériter sa grace.

Mathieu Villani dit que la ville d'Avignon et le Comtat furent vendus trois cent mille florins d'or qui n'ont jamais été payés.

D'ailleurs il faut juger cette cause par les droits éternels, qui sont avant ceux de convention.

Le peuple s'est réuni à la France; il en avait seul le droit: tout autre pouvoir est chimérique, attentatoire aux droits des nations.

Blondus, qui le tient de Pétrarque, dit que c'est une extorsion pontificale déguisée sous le nom de vente, dont le prix fut changé en cens féodal qui n'a jamais été acquitté.

Qu'on voie la lettre de Jacques, cardinal de Pavie, sur ce qu'on parlait de rendre Avignon à la maison d'Anjou: *Il faut*, dit-il, *aviser par tous moyens qu'on ne rende point ce domaine dont le siége romain est en possession par de-là les Alpes; c'est une retraite aux papes, quand ils sont chassés de Rome, une dure force pour retenir les Italiens. Quand on ne nous laisse pas faire ce que nous voulons, nous menaçons de nous transporter dans cette ville de la Provence, et cela nous réussit à merveille*, etc. etc.

Eh! c'est pour conserver, malgré le vœu

des peuples, ce domaine, le prix encore non rempli d'un parricide, que l'implacable Pie VI et ses adhérens ont fait couler des flots du sang des malheureux patriotes d'Avignon! La trame infernale, le voile qui couvre tant de forfaits, s'étend de Paris jusqu'à Rome; son or prodigué à un lâche tyran de la diète prétendue constituante, et la marche cruelle du pouvoir exécutif, ont fait tous les malheurs de cette ville infortunée.

L'accueil que ce pape hypocrite et barbare a fait à tous les rebelles aux volontés de la masse totale des Français, prouve sans réplique qu'il est l'ennemi de la nation, et la nation ne doit aucun égard à son ennemi. Il a accueilli les premiers transfuges; il a accueilli tous les réfractaires aux ordres du peuple; il a accueilli les sempiternelles dites royales; il a félicité Louis XVI sur sa fuite qu'il croyait exécutée; il le félicitait implicitement des torrens de sang qu'il eût fait couler; il le félicitait de revenir, le fer et la flamme à la main, commander à cette nation, qui ne doit obéir qu'à des loix qu'elle a librement faites ou consenties. Voilà ses actes, voilà ses crimes Si les peuples de l'Europe, si les Français, si les Romains pouvaient encore ramper à ses pieds souillés de sang, je les dévoue au noir démon de l'esclavage et du malheur.

Je rappelle les nations au culte de la morale; ce culte incréé versera le bonheur sur cette terre d'où il semble banni pour jamais. Peuples de l'Europe, peuples des quatre parties du monde, peuples du globe entier, brisez des autels imposteurs, des autels qu'environnent les assassinats, les poisons, les parricides, des autels de sang et de fureurs! Peuple romain, c'est sur-tout à vous que je m'adresse, levez-vous, secouez l'indigne poussière dans laquelle vous êtes couchés depuis dix-huit cents ans! Osez fixer le capitole, osez y rappeler l'ame de Caton et de Brutus, osez marcher à leur voix antique et sacrée, osez renverser ce tas monstrueux d'usages, de folies, d'abus, de vraies cruautés théocratiques, et redevenez Romains, ou plutôt fondez une république appuyée sur la raison, la morale éternelle; abjurez les principes assassins de vos ancêtres : la république romaine devait périr par le défaut de sa propre constitution qui reposait sur la guerre, sur le malheur du monde. Les principes de la morale conviennent à tous les empires, à toute section du globe, et les lient ensemble d'un lien indissoluble.

FIN.

# TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE.

---

# ERRATA.

Page 205, ligne 16, au lieu de Martin Ier., *lisez* Marin Ier.

Page 187, ligne 11, au lieu de Sergius IV., *lisez* Sergius II.

Page 134, ligne 13, au lieu de Théodore, *lisez* Théodore Ier.

Page 210, ligne 22, au lieu de Théodore, *lisez* Théodore II.

HV





